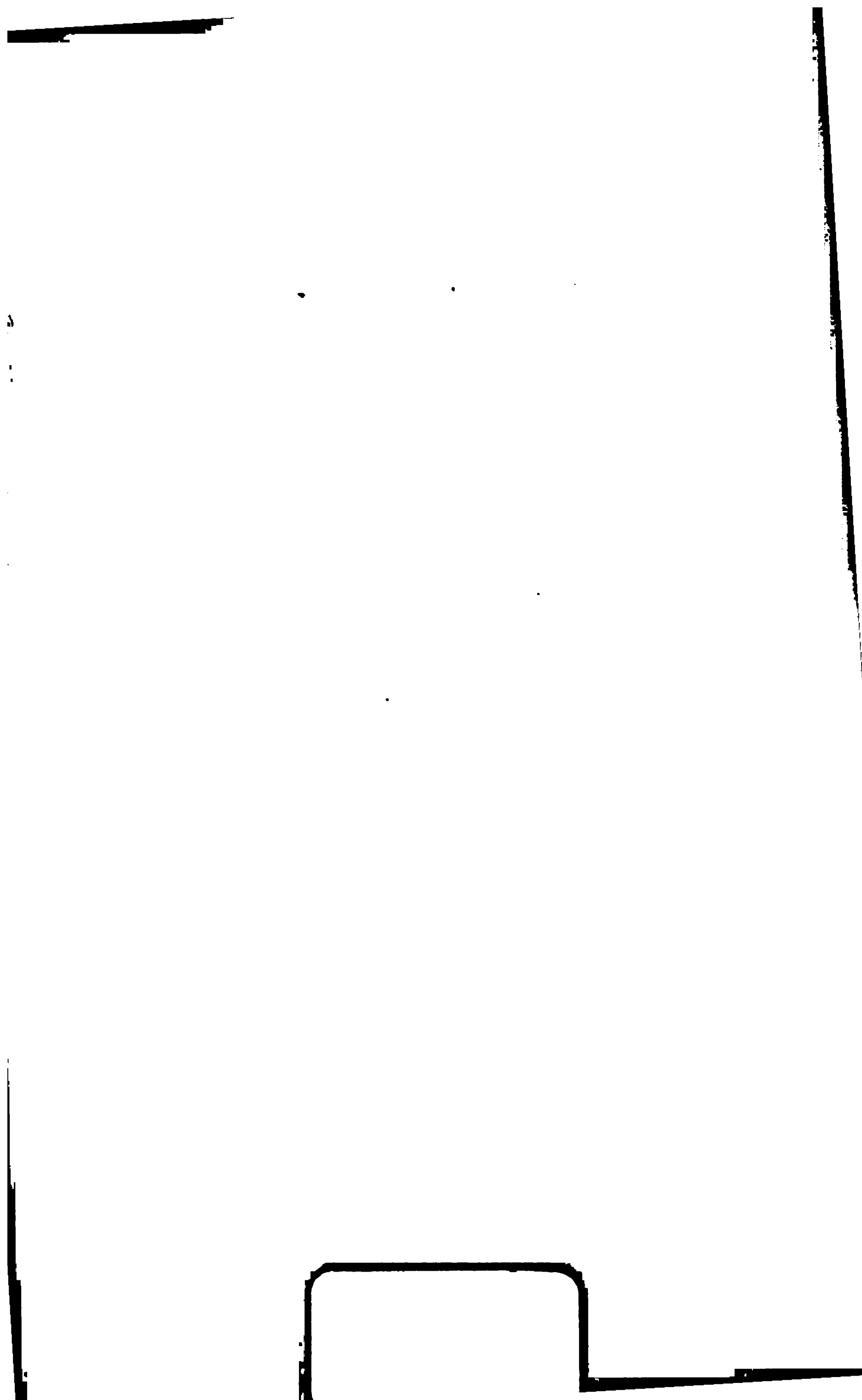

3 3433 07583678 7



L'ABBÉ
FERDINAND GALIANI

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE. — 18558-1.





Galiani

ÉCRIVAINS DU XVIIIe SIÈCLE

L'ABBÉ
F. GALIANI

CORRESPONDANCE

(AVEC

MADAME D'ÉPINAY — MADAME NECKER
MADAME GEOFFRIN, ETC.
DIDEROT — GRIMM — D'ALEMBERT — DE SARTINE
D'HOLBACH, ETC.)

NOUVELLE ÉDITION

ENTIÈREMENT RÉTABLIE D'APRÈS LES TEXTES ORIGINAUX
AUGMENTÉE DE TOUS LES PASSAGES SUPPRIMÉS
ET D'UN GRAND NOMBRE DE LETTRES INÉDITES
AVEC UNE ÉTUDE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE GALIANI

PAR

LUCIEN PEREY ET GASTON MAUGRAS

I

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3
1881

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

« Ne serait-il pas bientôt temps, ont dit MM. de Goncourt, de donner de la correspondance de Galiani une nouvelle édition plus complète que les deux autres? Nous n'avons pas autorité, pour notre part, à assigner une place à cette correspondance, mais nous ne faisons point de doute que si Galiani venait à être réédité, il y aurait, d'ici à peu, un remaniement dans l'ordre des épistolaires français, et peut-être changement de rang dans les premiers rangs.......

» Les lettres de Galiani sont ce qu'était l'homme; cela est écrit avec une simplicité de bien-dire que nous n'avons plus. Le grand charme de ces lettres est dans ce qu'elles sont des lettres et rien que des lettres...... On ne sent ni effort, ni prétention, et pourtant ces lettres visent et attrapent tout, les hommes et les sys-

tèmes, elles ont des verges pour les rois et pour les encyclopédistes...... L'abbé va d'un sujet à l'autre, toujours osé, toujours pensant lui-même, toujours pensant tout haut, éclatant parfois en éclairs de génie, en révélations de l'avenir[1]. »

Jusqu'à ce jour on n'a pu juger l'abbé Galiani que sur deux éditions de sa correspondance, parues en 1818, et dont les exemplaires sont actuellement introuvables [2]. L'une de ces éditions était l'œuvre de Serieys [3]; Barbier [4] et Salfi [5] étaient les auteurs de la seconde, dont voici l'histoire.

Vers 1816, Ginguené [6] préparait une publication des lettres de Galiani, dont il possédait les autographes, lorsqu'il mourut avant d'avoir pu réaliser son projet. Madame Ginguené en confia l'exécution à Barbier et choisit MM. Treuttel et Würtz pour éditeurs. « Ce petit diable d'abbé Galiani, écrit Barbier au cours de son travail, s'est tellement emparé de moi depuis six

1. Extrait du journal *l'Eclair* (année 1852).

2. M. Ristelhuber a publié, en 1866, des extraits de la correspondance de Galiani sous le titre : *Contes, Lettres et pensées* de l'abbé Galiani.

3. Serieys (Antoine) (1755-1819), professeur d'histoire et bibliothécaire au Prytanée militaire.

4. Barbier (Ant. Alex.) (1765-1832), bibliothécaire de Napoléon Ier et du roi Louis XVIII.

5. Salfi (Francesco) (1759-1832), littérateur italien, continuateur de l'*Histoire d'Italie* de Ginguené.

6. Ginguené (Pierre-Louis) (1748-1816), membre de l'Institut, un des meilleurs critiques de l'époque.

semaines, que je n'ai pu m'occuper d'autre chose; il m'a donné bien du mal; ayant passé plusieurs années à Paris dans la société des grands philosophes et de nos femmes aimables, il prit un tel goût pour notre langue, qu'il continua à s'en servir à Naples pendant les quinze années que dura sa correspondance avec Madame d'Epinay et autres personnages célèbres. Ses lettres sont pleines d'italianismes, ajoutez à cela une absence presque totale de ponctuation, en outre beaucoup de passages trop lestes ou trop hardis [1]...... »

Barbier avait presque terminé l'ouvrage, lorsque des difficultés s'élevèrent entre lui et MM. Treuttel et Würtz. Salfi termina l'édition, en la faisant précéder de la notice de Ginguené, qu'il augmenta d'un grand nombre de notes intéressantes sur Galiani et ses ouvrages.

Dans l'intervalle, Serieys entendit parler de la publication des lettres de Galiani; fidèle à ses habitudes d'intrigue littéraire, il parvint à se procurer les copies des autographes, et, sans perdre une minute, il prépara une édition, la fit imprimer le plus rapidement possible, et la publia chez Dentu, avant que l'ouvrage de Barbier et Salfi n'eût vu le jour.

« Pour surcroît de guignon, écrivait Barbier à ce sujet, il paraît depuis quinze jours une autre édition

1. Lettre inédite de Barbier à la princesse Constance de Salm-Dyck. Communiquée par M. Louis Barbier.

des mêmes lettres, plus complète que la mienne, qui ne sera publiée que dans huit jours: cette édition rivale contient presque tous les passages licencieux ou impies que j'ai cru devoir supprimer. Quoiqu'elle fourmille de fautes de tout genre, les malins la préféreront à la mienne [1]. »

Les malins les condamnèrent toutes les deux, et Sainte-Beuve, dans ses Lundis, n'hésite pas à écrire : « Les deux éditions de la Correspondance avec madame d'Épinay sont également défectueuses, au point de compromettre l'agrément de la lecture. On ne saurait imaginer les inexactitudes de mots, les altérations de sens, les inepties, pour tout dire, qui se sont glissées dans le texte de l'une et de l'autre de ces éditions ».

L'ouvrage de Barbier est moins complet que celui de Serieys, il ne contient pas les lettres à madame de Belsunce, beaucoup de passages « trop lestes ou trop hardis » ont été supprimés, et il y a de nombreuses erreurs de texte. Cette édition est cependant la moins mauvaise.

Serieys avait, au point de vue littéraire, la plus fâcheuse renommée, et par sa « Correspondance de Galiani », il n'a fait qu'acquérir de nouveaux droits à cette réputation [2]. Dans son édition, les altérations de

1. Lettre inédite de Barbier à la princesse Constance de Salm-Dyck, 4 août 1818. Communiquée par M. Louis Barbier.

2. « Avec sa rage d'éditer, et que n'a-t-il pas édité ! Serieys

texte sont innombrables [1]. Ce n'est pas tout ; non seulement Serieys invente des phrases entières, remplace un mot par un autre, dénature absolument la pensée de l'auteur, mais il va plus loin, il compose des lettres et les publie sous le nom de Galiani ! Il y a dans l'édition Serieys quatre lettres, une à Voltaire, une à Marmontel, une à l'abbé Raynal, une à Thomas, dont pas un mot n'est de l'abbé. La moindre connaissance du style de Galiani prouve que ce sont là d'audacieux pastiches.

D'abord, les sujets de ces lettres sont tous empruntés à un fait ou à une anecdote tirés de la biographie de Diodati ou des mémoires du temps ; c'est là que Serieys a été les puiser, en les arrangeant à sa manière. Ensuite, aux lettres authentiques de Galiani l'éditeur ne met pas une seule note explicative ; au contraire, il les prodigue à chaque page, lorsque la lettre est de sa composition ; et, pour donner encore plus de vraisemblance à sa supercherie, il feint, soit une erreur de date, soit une erreur de fait, et il s'empresse de mettre une note pour expliquer que l'abbé s'est trompé, etc.

Enfin, le ton qui règne dans ces lettres ne peut laisser le moindre doute sur leur auteur. Autant Galiani est aimable et poli, autant Serieys se montre grossier

n'est qu'un copiste, et il n'est pas toujours intelligent ni fidèle. » (Nisard, *Correspondance de Caylus.*)

1. Voir le *Journal des Savants*, 1818. p. 569. On y trouvera de nombreux exemples des incorrections de l'édition Serieys.

et trivial; en particulier, la lettre à Raynal n'est qu'un tissu d'injures [1].

Désireux de donner enfin une édition correcte de la correspondance de Galiani, nous nous occupons, depuis une dizaine d'années, de réunir toutes les lettres autographes de l'abbé à madame d'Épinay. Nous y sommes parvenus et il nous est permis de reproduire scrupuleusement le texte original. Mais là ne se sont point bornés nos efforts; Galiani écrivait à son aimable correspondante : « Il faut que vous ramassiez toutes mes lettres comme les feuilles de la Sibylle... Dieu sait ce qu'elles diront, lorsqu'elles seront jointes ensemble. » Nous avons voulu, dans la mesure du possible, réaliser ce souhait; de longues et patientes recherches ont amené successivement entre nos mains un grand nombre de lettres complètement inédites, qui achèvent de placer Galiani sous son véritable jour, comme penseur et comme écrivain.

L'ouvrage que nous offrons aujourd'hui au public contient toutes les lettres qui ont paru tant dans l'édition Barbier que dans l'édition Serieys, (sauf les apocryphes); toutes ont été collationnées avec le plus grand soin sur les autographes mêmes; les passages supprimés ont été rétablis, toutes les erreurs de texte rectifiées. — Nous avons respecté les italianismes de Galiani et même sa ponctuation, souvent fort originale.

1. Brunet affirme comme nous que l'édition Serieys contient plusieurs lettres supposées.

Les lettres inédites que nous possédions, et celles qui ont paru isolément dans d'autres publications, ont été placées à leur date.

Nous avons également intercalé quelques réponses de madame d'Épinay, nous conformant en cela à son propre désir : « Au reste, mon cher abbé, vous savez que les repos sont une règle du beau, et comme on intercalera mes lettres avec les vôtres, cela fera, à tout prendre, une collection parfaite. » (Madame d'Épinay à Galiani, 7 juin 1773.)

Les éditions de 1818 n'ont presque point de notes. Nous avons suivi le système contraire, et nous n'avons rien négligé pour éclairer le lecteur sur les personnages et les événements auxquels il est fait allusion, mais dès à présent nous croyons devoir lui donner un aperçu de la question qui remplit les premières lettres de Galiani, et dont la connaissance peut seule les rendre intéressantes ou même intelligibles.

Ces lettres se rapportent presque toutes aux fameux *Dialogues sur le commerce des blés*, qui commencèrent à Paris la réputation de l'abbé, comme écrivain, et dont la publication fut un véritable évènement.

Peu importante au début, la question des grains s'aggrava peu à peu à la suite des mauvaises mesures prises par le gouvernement; il en résulta bientôt des émeutes dans les provinces; ces soulèvements, insignifiants d'abord, se reproduisirent périodiquement, et amenèrent insensiblement la France à un état de trou-

ble qui offrait à la Révolution un terrain merveilleusement préparé.

En 1764, on publia un édit en faveur *de la libre exportation des grains*, dont les résultats fâcheux amenèrent en 1769 une réaction antiéconomiste, et c'est à ce moment que parurent les *Dialogues*; ce fut le coup le plus retentissant porté au parti économiste.

Galiani n'était pas partisan d'une théorie absolue. Il demandait non pas la prohibition, mais un droit fixe à l'exportation.

En 1769 et en 1770 de nombreuses émeutes, causées par la cherté des grains, troublèrent le pays. Le gouvernement céda devant la clameur publique et suspendit l'exportation; l'abbé Terray y substitua un régime complètement arbitraire.

Par exemple, quand la récolte était bonne en Languedoc, on y défendait l'exportation et on faisait enlever les grains à vil prix; en même temps, on ouvrait les ports de Bretagne et on en tirait des masses de grains qu'on envoyait à Jersey, pour les en faire revenir, quand la hausse avait été poussée artificiellement à son comble. Ainsi, la vraie cause du mal était les accaparements dans l'intérieur; le prix des grains ne diminuait pas, et les provinces affamées voyaient les émeutes se succéder sans interruption.

Le brusque départ de Galiani l'avait obligé à laisser entre les mains de madame d'Épinay et de Diderot le manuscrit des *Dialogues* et à les charger de le faire imprimer. Lorsqu'on sait le rôle que jouaient

à cette époque les questions économiques, la passion qu'elles excitaient même chez les femmes, dont les tables et les cheminées étaient couvertes de brochures pour ou contre la libre exportation, on comprend la vogue prodigieuse qu'obtinrent les *Dialogues* à leur apparition. Ils sont d'ailleurs écrits avec une verve, une gaieté, un bon sens et une élégance qui justifient cet éloge de Voltaire : « Il semble que Platon et Molière se soient réunis pour composer cet ouvrage [1]. »

C'est un devoir pour nous que d'exprimer ici même toute notre gratitude aux personnes qui ont bien voulu nous aider dans nos longues recherches. M. le comte de Gobineau a exploré pour nous les bibliothèques de Suède; M. Rieu, celle du British Museum; M. Geoffroy celles de Rome et de Naples; M. Grot celles de Saint-Pétersbourg; enfin, M. Pierantoni nous a communiqué la correspondance inédite de Galiani avec Tanucci. A Paris, madame la comtesse d'Haussonville, M. Dubrunfault, M. Minoret, le marquis de Flers; à Londres, MM. Puttick et Simpson, nous ont ouvert leurs précieuses collections d'autographes. La famille de Saussure a bien voulu nous confier le voyage inédit de madame de Saussure à Naples, et nous avons fait de

1. Deux articles intéressants sur les *Dialogues* viennent d'être publiés par M. Delore, bibliothécaire de Sainte-Geneviève, sous le titre de : *Un opportuniste en économie politique au* XVIIIe *siècle.* (*Moniteur des Intérêts matériels,* 2 et 9 janvier 1881.)

nombreux extraits de cette intéressante relation. Les archives du Ministère des affaires étrangères nous ont également fourni de précieux renseignements. MM. Desjardins, Tardieu, Lalanne, de Lescure, Loredan Larchey, Ferdinand Denis, Thierry, Gustave Fagniez, Adalbert Philis, Horteloup, Tourneux, Charavay, nous ont rendu les plus grands services en facilitant nos recherches, et en nous aidant de toute leur expérience.

GALIANI, SES AMIS ET SON TEMPS

> Μή μ' ἄκλαυσον, ἄθαπτον, ἰων ὄπιθεν καταλείπειν. »
>
> « Ne me laisse pas sans être pleuré. sans être enterré. »
>
> (*Odyssée*. Le spectre d'Elpenor à Ulysse. Liv. 21, v. 72.)

Il y a des injustices bizarres. Depuis quelques années, la littérature du XVIIIe siècle jouit d'une faveur constante. Tout ce qui se rapporte à cette époque, anecdotes, mémoires, correspondances, reçoit du public l'accueil le plus sympathique.

Comment a-t-on laissé dans l'ombre le spirituel correspondant de madame d'Épinay, l'aimable Napolitain qui s'appelait l'abbé Galiani, mais qui n'avait d'abbé que le nom ?

« L'abbé Galiani, dit Sainte-Beuve, est une des figures les plus vives, les plus originales et les plus gaies du XVIIIe siècle..... Il appartient à notre littérature autant qu'aucun étranger naturalisé chez nous....

Le XVIIIe siècle, jugé dans l'abbé Galiani, nous revient par des aspects tout nouveaux ».

Dans ces dernières années un réveil assez marqué s'est opéré en Italie en faveur de Galiani, mais, comme le remarque très bien M. Ademollo, dans un article récent de la *Rivista Europea*, chacun s'est borné à des extraits de la Biographie de Diodati, sans apporter aucun document inédit. Grâce aux sources auxquelles il nous a été permis de puiser, nous pouvons aujourd'hui mettre sous les yeux du public une étude complète sur la vie de Galiani ; elle contient un grand nombre de faits et d'anecdotes complètement inconnus.

(1728—1759)

Ferdinand Galiani naquit le 2 décembre 1728 à Chieti, où son père était auditeur royal. Dès l'âge de huit ans, il fut envoyé à Naples rejoindre son frère Bernard ; les deux enfants y étaient appelés par leur oncle, Mgr Célestin Galiani, archevêque de Tarente et premier aumônier du roi. On ne pouvait choisir un meilleur guide pour leur éducation ; investi de charges importantes, l'archevêque Galiani remplissait entre autres celle de préfet des Hautes-Études de l'Université ; il joignait à une vaste érudition un es-

prit éclairé et libéral fort rare à cette époque dans le clergé.

Après avoir étudié les rudiments du latin et des lettres, les deux jeunes gens allaient passer à l'étude des sciences, en 1740, lorsque Mgr Galiani fut envoyé à Rome par Charles III, roi des Deux-Siciles, pour négocier un concordat. Pendant son absence, il plaça ses neveux dans le couvent de Saint-Pierre des Célestins, où ils continuèrent leurs études sous la direction d'habiles professeurs [1]. Les deux frères étaient fort intelligents, mais Ferdinand se fit bientôt remarquer par la finesse de ses reparties, la vivacité de son esprit, et son étonnante précocité.

L'absence de l'archevêque dura deux ans ; à son retour, ses neveux quittèrent les Célestins, où ils avaient achevé leurs études de mathématiques et de philosophie, et ils rentrèrent dans le palais de leur oncle. Ferdinand avait alors quatorze ans. Il eût été difficile de le placer dans un milieu plus favorable au développement des remarquables facultés dont il était doué. Comme préfet des Hautes-Études, Mgr Galiani était appelé à recevoir tous les membres de l'Université ; comme grand aumônier du Roi, le haut clergé et la noblesse. Son goût particulier lui faisait recher-

1. Les plus célèbres étaient l'abbé Genovesi et le P. Bonafede. Tous les pères célestins étaient du reste fort instruits ; il n'y avait pas jusqu'au cuisinier qui, non content d'enrichir la table du réfectoire des mets les plus recherchés, donna les règles de son art dans un livre imprimé en 1773.

cher les littérateurs célèbres, et pas un d'eux ne passait à Naples sans être présenté *casa Galiani*.

Les hôtes de l'archevêque s'aperçurent bien vite que le meilleur moyen de faire leur cour au prélat était de s'occuper de ses neveux, surtout de Ferdinand, pour lequel il marquait une grande prédilection. Ce fut à qui dirigerait la suite de ses études. Marcello Cusano, depuis archevêque de Palerme, jurisconsulte éminent, se chargea de lui enseigner le droit. Le célèbre Mazzocchi, oracle de tous les latinistes, ne voulut laisser à personne le soin de le guider dans l'étude approfondie de l'antiquité [1]. Bartolomeo Intieri et le marquis Rinuccini l'initièrent à l'économie politique, science toute nouvelle, que le jeune homme étudia avec passion. Nicolo Capassi, Serao, Vico, Genovesi, etc., discutaient chaque jour devant lui les questions les plus intéressantes de la philosophie et de la métaphysique. Assistant ainsi au développement des opinions diverses de tant d'hommes illustres, Ferdinand forma merveilleusement son goût et ses idées ; il prit dès lors l'habitude d'exprimer sa pensée avec le charme, la clarté et la facilité qu'il conserva toute sa vie. Cette éducation

1. Mazzocchi était consulté par les latinistes de l'Europe entière ; son opinion faisait loi. Il était membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris. Galiani fit honneur à son maître : « Je n'ai jamais rencontré à Paris qu'un seul homme qui sût le latin, dit Grimm, et cet homme est un Italien, M. l'abbé Galiani. On pilerait l'Académie des inscriptions tout entière dans un mortier plutôt que de lui faire faire une inscription dans le goût de celles de l'abbé. » (Grimm. *Cor. Lit.*, août 1768.)

exceptionnelle fut la base de sa solide érudition et de la variété prodigieuse de ses connaissances; c'est là un point sur lequel ses biographes n'ont pas suffisamment insisté.

A seize ans, Ferdinand fut reçu membre de l'Académie des Émules; c'était une sorte de réunion littéraire et scientifique qui se composait de l'élite des jeunes gens instruits de Naples. Dès lors, Galiani commença à écrire, et donna une idée de la souplesse de son esprit et de son goût pour les contrastes, en présentant en même temps à l'Académie deux mémoires, l'un sur l'*Amour platonique*, et l'autre sur l'*État de la monnaie à l'époque de la guerre de Troie.* Mazzocchi, peu prodigue de louanges, porta aux nues ce dernier ouvrage; c'est ce qui donna à Galiani l'idée de l'important travail qu'il publia plus tard sur la monnaie.

Mais, au milieu de ces études sérieuses, l'esprit alerte et joyeux du jeune homme était loin de s'éteindre. Son frère Bernard, célèbre plus tard par sa belle traduction de Vitruve, était membre d'une Académie plus grave que celle des Émules; il avait été chargé par ses collègues de composer sur l'Immaculée Conception une dissertation qu'il devait lire en séance solennelle; forcé de partir inopinément pour Chieti, il pria Ferdinand de le remplacer.

Ferdinand accepte, et, au jour fixé, se présente à l'Académie. Le président de la Société, l'avocat D. Ant. Sergio, voyant d'un côté l'extrême jeunesse et la taille exiguë de l'orateur, qu'il ne connait pas, de

l'autre, la foule d'hommes distingués rassemblés pour l'entendre, défend impérieusement à cet enfant de prononcer sa harangue, et il lit à la place un de ses propres discours. Galiani, furieux de cette humiliation, jure de se venger.

Cette académie était particulièrement chargée de l'éloge funèbre des souverains et autres illustres personnages. Chaque académicien écrivait un article selon ses aptitudes, généalogie, épitaphe, éloge en prose ou en vers ; on réunissait ces diverses compositions, sous le titre de *Componimenti varii*, etc., on les publiait avec le plus grand luxe, en y joignant le portrait du défunt, et on en présentait un exemplaire au roi, aux ministres, etc.

Peu de temps après l'affront fait à Galiani, le bourreau de Naples meurt. Aussitôt, Ferdinand se met à l'œuvre ; aidé de son ami Pasquale Carcani, il compose et publie un recueil sur la mort de D. Domenico Jannacone, bourreau de Naples. Impression, papier, format, tout est calqué sur les publications de l'Académie, tous les grands personnages reçoivent leur exemplaire.

Le style des académiciens était si parfaitement imité, qu'un d'entre eux, le père Gérard degli Angeli, lisant l'oraison funèbre signée de son nom, déclara qu'il n'était point sûr de ne pas l'avoir écrite.

A peine paru, l'ouvrage anonyme obtint un succès étourdissant [1]. Le tour joué à l'Académie, la bizar-

1. Il avait pour titre : Compositions diverses *(componimenti varii)* sur la mort de Domenico Jannacone, bourreau de la

rerie du sujet, les plaisanteries originales qu'avait prodiguées Galiani, amusèrent tout le monde; on en parla même hors de Naples.

Mais D. Sergio et l'Académie, furieux de se voir ainsi moqués, demandaient à grands cris qu'on recherchât le coupable. Fort inquiets des suites de leur plaisanterie, et craignant d'être trahis par le libraire, Galiani et Carcani se décidèrent à tout avouer au marquis Tanucci, premier ministre [1]. Enchanté de savoir les noms que chacun désirait connaître, le marquis s'empressa d'en faire part au roi et à la reine, que la lecture des *Componimenti* avait fort divertis. Loin de blâmer les deux jeunes gens, le roi les félicita, mais pour donner une légère satisfaction à l'Académie, on les condamna à dix jours d'exercices spirituels dans un couvent des environs de Naples.

Bientôt Galiani publia, sans se nommer, son traité de la *Monnaie*, auquel il travaillait depuis trois ans. Le succès de ce livre fut éclatant; le gouvernement en adopta toutes les idées; on le traduisit en plusieurs langues, et les suffrages étrangers ne furent pas moins enthousiastes que ceux des Napolitains.

Grande Cour du Royaume, recueillies et publiées par D. Ant. Sergio, avocat napolitain, dédié par un berger d'Arcadie à l'illustre Tirepied, fidèle compagnon du défunt.

1. Les deux jeunes gens que cette singulière circonstance mit en relations avec le ministre, devinrent plus tard, Carcani à Naples, comme premier commis, Galiani à Paris, comme secrétaire d'ambassade, les deux plus fidèles soutiens de la politique de Tanucci.

Son oncle, auquel il lisait le traité *sur la Monnaie*, sans lui en avoir avoué l'auteur, lui dit avec colère : « Pourquoi ne te livres-tu pas à des travaux sérieux comme celui-là, au lieu de perdre ton temps à des satires ou à des poésies légères? » et il comblait le livre des éloges les plus flatteurs.

Quelque temps après, Galiani se fit connaître. On devine la joie de l'archevêque à cette révélation; il fit aussitôt d'actives démarches à la cour pour obtenir une récompense à son neveu et lui assurer une position. On accorda à Ferdinand le bénéfice mitré de Centola et l'abbaye de Saint-Laurent, qui valaient cinq cents ducats de rente [1]; pour en jouir, il dut prendre les ordres mineurs, les seuls qu'il prit jamais, et c'est grâce à une dispense de la cour de Rome et de celle de Naples qu'il eut le titre de monseigneur et l'honneur de la mitre; il avait vingt ans, et n'avait jamais fait d'études théologiques.

Peu après, la cour de Naples lui conféra l'abbaye de Sainte-Catherine de Celano, qui produisait six cents ducats de rente [2].

Le 18 novembre 1751, Ferdinand part pour Rome; il s'aperçoit bientôt, avec une joie qui éclate dans ses lettres, que son nom est connu dans toute l'Italie, et que sa grande jeunesse ajoute encore à sa réputation.

« J'allai mercredi chez le pape [3], écrit-il à son

1. 2,000 francs.
2. 2,400 francs.
3. Benoît XIV.

oncle, le 17 décembre 1751, et bien que ce fût jour d'audience des ministres, il lui plut de me faire appeler avant que les secrétaires d'État n'entrassent.... Il me parla du livre *della Moneta* et m'en fit l'éloge; mais il arriva bientôt à me demander des détails sur les *Componimenti varii*, et alors il me fit des louanges si vives que je ne puis vous les répéter. Ma visite fut courte, je ne lui demandai rien, ce qui fit que nous restâmes les meilleurs amis du monde[1]. »

A Florence, l'Académie della Crusca et la Columbaria le reçurent au nombre de leurs membres; à Padoue, à Venise, à Turin, il fut accueilli et fêté de tous. Son voyage s'acheva au milieu des succès et des témoignages d'admiration; il revint à Naples après avoir noué d'étroites relations avec l'élite des savants et des littérateurs d'Italie.

Peu de temps après son retour, le 23 juin 1753, Galiani eut la douleur de perdre son oncle. Il éprouva un chagrin profond, et pendant les années qui suivirent, il vécut presque exclusivement dans la société des anciens amis de l'homme excellent auquel il devait tout. Chaque soir, il se réunissait avec Broggia, Genovesi, Rinuccini, Intieri, tantôt chez la princesse de Belmonte, tantôt chez la duchesse d'Erce; la duchesse était une femme d'un grand savoir, elle aimait avec passion la conversation des hommes instruits et

1. Lettre inédite.

lettrés, et en particulier celle de Galiani, dont l'esprit vif et gai animait ces réunions.

L'abbé cherchait sans cesse de nouveaux sujets d'étude. Frappé de l'immense variété des pierres du Vésuve, il eut l'idée de les collectionner, ce que personne n'avait encore fait; il en découvrit cent quarante et une espèces, et écrivit à leur sujet une élégante et savante dissertation. Puis, il envoya le tout au pape Benoit XIV, avec ses mots : « *Beatissime Pater, fac ut lapides isti panes fiant.* »

Le pape, charmé du présent et de l'ingénieuse épigraphe, lui envoya en retour le bénéfice canonique d'Amalfi, soit quatre cents ducats de rente, et il lui écrivit : « Nous avons reçu votre belle collection des pierres du Vésuve, qui est arrivée fort heureusement. Nous voulons l'expédier prochainement au musée de Bologne, où elle sera reçue avec grande reconnaissance, etc. [1]. »

Vers la même époque, les fouilles d'Herculanum et de Pompéï prirent une telle importance que le roi Charles III fonda l'Académie d'Herculanum, composée de quinze littérateurs antiquaires les plus distingués du royaume; ils devaient publier la description des objets précieux provenant des fouilles. Galiani fut au nombre des élus et il ne tarda pas à devenir un des membres les plus actifs de l'Académie : tantôt il composait

1. Cette collection est encore conservée à Bologne au Musée éologique.

sur la peinture antique la dissertation qui est en tête du Ier volume d'Herculanum ; tantôt on lui confiait le soin de faire ériger une statue équestre à Charles III sur une des places de Naples ; tantôt il déchiffrait les inscriptions dont ses collègues avaient peine à trouver le sens. En témoignage de sa satisfaction, le roi lui accorda une pension annuelle de 150 ducats sur l'évêché de Catane.

Le pape mourut le 3 mai 1758. Plein de reconnaissance pour ce savant pontife, son protecteur et son ami, Galiani publia au mois d'août suivant un éloge de Benoît XIV qui, d'après Diderot, est son œuvre la plus remarquable ; l'abbé lui-même l'appréciait ainsi.

Puis, pour obéir à ce besoin impérieux de changement qui résultait de la mobilité de son esprit, il écrivit à la fin de l'année une dissertation sério-comique sur l'usage qu'il proposait d'établir, de tirer au sort les sigisbés ou sigisbées, au premier jour de l'an.

Peu de temps après la publication de cette brochure, le 10 janvier 1759, Galiani était nommé officier du secrétariat d'État et de la Maison Royale, puis secrétaire d'ambassade à Paris avec 1,200 ducats de traitement. En comprenant les 1,650 ducats que lui rapportaient ses bénéfices, il se trouvait avoir plus de onze mille livres de revenu, sans compter l'héritage de son oncle.

Il venait d'atteindre sa trentième année.

II

(1759—1769)

La nomination de Galiani à Paris comblait tous ses vœux.

A l'époque dont nous nous occupons, Paris était la capitale du monde, ou, pour emprunter une image à Galiani lui-même, « le café de l'Europe ». L'influence française, si grande au XVIIe siècle, avait encore grandi, malgré nos échecs militaires ; la langue française était celle des cours; le grand Frédéric, notre ennemi et notre vainqueur, écrivait ses œuvres en français ; la plupart des lettres de l'impératrice Catherine sont dans la même langue. Oubliant leur rang, eux qui ne l'oubliaient guères, ces souverains correspondaient familièrement avec les philosophes et les littérateurs français. Les étrangers reconnaissaient tacitement la supériorité intellectuelle de la France ; un séjour à Paris était le complément forcé de l'éducation de tout homme bien né. C'est que Paris avait des attraits qu'on ne rencontrait nulle part ailleurs, et, par-dessus tout, cette société dont la politesse exquise, le charme et la grâce faisaient l'envie et l'admiration des étrangers.

C'était un honneur d'être admis dans ces salons où la noblesse, les beaux esprits, la finance, la magistra-

ture, les femmes les plus aimables et les plus distinguées, se rencontraient sur un terrain commun. Chacun apportait un élément à la conversation, et c'est par la conversation plus encore que par les livres que se fit le grand mouvement philosophique et politique de la seconde moitié du XVIII[e] siècle.

Groupez un instant la maréchale de Luxembourg, la princesse de Beauvau, la duchesse de Choiseul, la comtesse de Boufflers, la duchesse de Lauzun, madame de Mirepoix, qui n'ont jamais écrit une ligne; placez au milieu d'elles le brillant marquis de Ségur, l'élégant Saint-Lambert, le duc de Maurepas, avec ses saillies imprévues, le baron de Gleichen, mélancolique observateur, Grimm, malicieux et fin, l'original et piquant Walpole, Caraccioli, avec sa verve italienne, le comte de Fuentès, Creutz, le charmant marquis de Mora ; imaginez le jeu des physionomies, le son des voix, les interruptions imprévues, l'éloquence qui jaillit du choc des idées, et voyez quel irrésistible aimant devait attirer tout esprit cultivé dans un pareil milieu.

On comprend avec quelle joie Galiani reçut sa nomination à Paris, mais le début de son séjour ne répondit pas à son attente. Ses premières lettres au marquis Tanucci [1] trahissent une profonde déception :

» Ce pays me paraît fait pour y mener une vie obs-

1. Le marquis Tanucci était Ministre des Affaires étrangères à Naples. Pendant son séjour à Paris, Galiani entretint avec lui une correspondance des plus actives, que nous allons publier.

cure et oubliée ; chacun a pour unique loi son propre caprice, et on ne peut pas forcer à vivre avec vous celui qui ne veut vivre qu'avec lui-même... La *Gazette de Paris* n'est qu'une copie fidèle de celle d'Utrecht ou d'Amsterdam. On y trouve seulement, exprimé en plus, l'espoir de prochaines victoires, émaillé de phrases sonores et vides. J'ai vu une lettre datée du 3 juin et écrite par un maréchal de camp de l'armée de Contades, disant : « Nous marchons à l'ennemi, et, s'il » nous attend, nous le battrons. » *Ingenium gentis* !...

» Ma santé ne surmonte pas les intempéries du climat. Mauvais air, eau détestable, tout fait violence à mon tempérament napolitain, mais la plus cruelle est celle qui est faite sans cesse à mon naturel et à mon pauvre sens commun.....

» Mardi, je fus présenté au duc de Choiseul, qui voulut bien, pendant une seconde, se complaire à me regarder ; je suppose qu'il n'examine pas les affaires comme il m'a examiné, ce serait un peu superficiel.

» Les renseignements qui dans d'autres pays conduisent à éclaircir les choses sérieuses, aboutissent ici à des faits d'une frivolité tellement écœurante, que l'esprit est dégoûté non seulement de les écrire, mais de les savoir. A quoi bon, d'ailleurs ? Mieux vaudrait essayer de compter les vagues de la mer, que de chercher à connaître toutes les niaiseries qui occupent un peuple mobile, superficiel, et plein tout à la fois de fougue et de légèreté.

» En vérité, je ne suis pas en état de fournir à V. E.

les renseignements qu'elle semble attendre de moi. Ma santé me permettrait-elle de vivre dix ans dans ce pays-ci, je ne lui en fournirais pas davantage.

» Je suis détrompé, et je reconnais que je ne suis point fait pour Paris. Mon habit, mes traits, ma manière de penser, et tous mes défauts naturels, me rendront toujours ici insupportable aux Français et à moi-même..... [1] »

Galiani fait probablement allusion dans cette phrase à l'incident qui avait marqué sa présentation à Versailles. Il était, comme on sait, de fort petite stature. Les courtisans, le voyant paraître revêtu d'un habit de gala, se mirent à rire de l'exiguïté de sa taille; il s'en aperçut, et au moment où il saluait le roi : « Sire, dit-il, voici l'échantillon du secrétaire de Naples, le secrétaire vient après. » Le roi rit de l'à-propos, et la cour fit de même, mais pour le pauvre Galiani la raillerie avait porté coup.

Lorsqu'on sait les succès précoces et la réputation extraordinaire de l'abbé en Italie, on comprend la tristesse qui s'empara de lui, alors de son arrivée en France, le contraste était trop grand. Comment retrouver le brillant neveu de l'archevêque, le jeune académicien de la Crusca et d'Herculanum, l'auteur déjà célèbre du livre sur *la Monnaie*, dans le petit secrétaire d'ambassade raillé, obscur et méconnu ?

Galiani dut souffrir beaucoup de la situation inférieure

1. Lettre inédite.

qu'il occupait, car, pendant un an, il ne cessa de solliciter son rappel à Naples. Son découragement ne devait pas durer. Si quelqu'un était fait pour réussir dans les salons de Paris, c'était lui. Présenté d'abord dans les cercles diplomatiques, il y fut bien vite remarqué; son esprit original se trahit dans les plus petites choses.

Ainsi, il avait amené avec lui un singe qu'il aimait beaucoup et qui jouait sans cesse de mauvais tours dans l'hôtel de l'ambassade. Un jour, s'étant accroché à la chaîne qui soutenait la lanterne de l'escalier, le singe la fit balancer tant et si bien qu'il renversa toute l'huile sur l'ambassadeur, comte de Cantillana, qui allait dîner en ville en grand habit de gala. Le comte, furieux, ordonna de tuer l'animal. « Gardez-vous-en bien, monseigneur, s'écrie Galiani sans se déconcerter, l'âme de Leibnitz a passé dans son corps, et il cherche à résoudre l'oscillation du pendule. » Le mot fit fortune.

Le baron de Gleichen et Grimm furent les premiers membres des cercles diplomatiques avec lesquels Galiani se lia intimement. Présenté par eux chez mesdames d'Épinay, Geoffrin, chez la duchesse de Choiseul, chez le baron d'Holbach, il ne tarda pas à devenir l'hôte favori de ces salons célèbres, et il faut entendre les contemporains pour se faire une idée de la sensation qu'il y produisit. La duchesse de Choiseul s'écrie en parlant de lui : « En France, nous avons de l'esprit en petite monnaie ; en Italie, ils l'ont en lingot. »

Dès 1760, nous voyons Galiani installé à la cam-

pagne, chez madame d'Épinay. Diderot nous a laissé une délicieuse peinture de cet intérieur de la Chevrette, dans lequel l'abbé avait déjà une place à part :

« Nous étions dans ce triste et magnifique salon de la Chevrette et nous y formions, diversement groupés, un tableau très agréable.

» Vers la fenêtre qui donne sur les jardins, Grimm se faisait peindre, madame d'Épinay était appuyée sur le dos de la chaise de la personne qui le peignait. Un dessinateur, assis plus bas sur un placet [1], faisait son profil au crayon. Il est charmant ce profil; il n'y a point de femme qui ne fût tentée de voir s'il ressemble.

» M. de Saint-Lambert lisait dans un coin la dernière brochure que je vous ai envoyée. Je jouais aux échecs avec madame d'Houdetot. La vieille et bonne madame d'Esclavelles, mère de madame d'Épinay, avait autour d'elle tous ses petits-enfants et causait avec eux et leur gouverneur.

» Deux sœurs de la personne qui peignait mon ami, brodaient, l'une à la main et l'autre au tambour, et une troisième essayait au clavecin une sonate de Scarlatti.

» L'abbé Galiani entra, et avec le gentil abbé la gaieté, l'imagination, l'esprit, la folie, la plaisanterie, tout ce qui fait oublier les peines de la vie. Dieu sait les contes qu'il fit! Il disait à propos des faux jugements que nous

1. Petit siège sans dossier.

portons tous sur le préjugé, que la chose étant communément comme nous l'attendons, elle ne sera point autrement, il disait qu'un voiturier qui menait avec ses chevaux et sa chaise le public, fut appelé au couvent des Bernardins pour un religieux qui avait un voyage à faire. Il propose son prix, on y tope; il demande à voir la malle, elle était à l'ordinaire. Le lendemain, de grand matin, il arrive avec ses chevaux et sa chaise; on lui livre la malle, il l'attache. Il ouvre la portière, il attend que son moine vienne s'y placer. Il ne l'avait point vu, ce moine : il vient enfin. Imaginez un colosse en longueur, largeur et profondeur; à peine toute la place de la chaise y suffisait-elle. A l'aspect de cette masse de chair monstrueuse, le voiturier s'écrie : « Une autre fois je me ferai montrer le moine. » Tous les jours nous demandons à voir la malle et nous oublions le moine[1].»

» L'abbé est inépuisable de mots et de traits plaisants. Je disais des arbres de Versailles qu'ils étaient hauts, droits et minces : « Comme des courtisans, ajouta l'abbé. » — Si l'on faisait des abbés Galiani chez les tabletiers, tout le monde voudrait en avoir à la campagne. »

La liaison de madame d'Épinay et de Galiani dura vingt ans! sans interruption, sans refroidissement! L'absence n'y changea rien. « C'est une amitié dont

1. Diderot à mademoiselle Volland. — Édit. Assezat et Tourneux, t. XIX, p. 37.

l'histoire parlerait, si elle parlait d'autre chose que des sottises et des malheurs des hommes[1]. » Ce commerce d'amitié pure est assez rare au xviii[e] siècle pour être signalé; il a joué dans la vie de Galiani un trop grand rôle pour que nous n'insistions pas un peu sur celle qui fut la meilleure et la plus fidèle amie de l'abbé.

Mariée fort jeune à un homme frivole et léger à l'excès, qui ne lui cachait même pas sa déplorable conduite, « à un homme, écrivait Diderot, qui a mangé deux millions sans dire un bon mot et sans faire une bonne action, » madame d'Épinay malgré ses chagrins, conservait un grand charme; son esprit était enjoué, les soucis et les préoccupations l'assombrissaient quelquefois sans lui ôter sa douceur. Son cœur était tendre et dévoué; elle ne connaissait ni l'impatience ni l'humeur à l'égard de ses amis, qu'il s'agît de l'ingratitude de Rousseau ou des colères risibles de Galiani pour la toile de ses chemises.

La place qu'occupait l'abbé dans le salon de madame Geoffrin était aussi brillante qu'à la Chevrette, mais avec une nuance d'abandon en moins. La prudente réserve de la maîtresse de la maison, sa circonspection exagérée impatientaient beaucoup Galiani: « Madame Geoffrin, écrit-il, aura eu un érésipèle, parce que quelque étourdi se sera avisé de vouloir donner une nouvelle chez elle! »

1. Lettre de Galiani à madame d'Épinay.

Galiani était cependant un de ses convives assidus, et, rappelant ces dîners, dont il avait gardé si bon souvenir, il lui écrivait en 1771 : « Voilà le temps arrivé où je puis écrire à ma chère madame Geoffrin, et où, lisant ma lettre, elle sentira moins le regret de m'avoir perdu que le plaisir de m'avoir retrouvé. Me voici donc tel que toujours, l'abbé, le petit abbé, votre petite chose. Je suis assis sur un bon fauteuil, remuant des pieds et des mains comme un énergumène, ma perruque de travers, parlant beaucoup et disant des choses sublimes qu'on m'attribuait. Ah ! madame, quelle erreur ! Ce n'était pas moi qui disais tant de belles choses ! Vos fauteuils sont des trépieds d'Apollon, et j'étais la Sibylle. Soyez sûre que sur des chaises de paille napolitaines, je ne dis que des sottises. »

Marmontel, qui assistait souvent à ces dîners de madame Geoffrin, en a dépeint tous les convives. « L'abbé, dit-il, était, de sa personne, le plus joli petit arlequin qu'eût produit l'Italie, mais sur les épaules de cet arlequin était la tête de Machiavel. Épicurien dans sa philosophie, et, avec une âme mélancolique, ayant tout vu du côté ridicule, il n'y avait rien ni en politique, ni en morale, à propos de quoi il n'eût quelque bon conte à faire ; ces contes avaient toujours la justesse de l'à-propos et le sel d'une allusion imprévue et ingénieuse. Figurez-vous avec cela, dans sa manière de conter et dans sa gesticulation, la gentillesse la plus naïve, et voyez quel plaisir devait nous faire le contraste du sens profond que présentait le

conte, avec l'air badin du conteur. Je n'exagère point en disant qu'on oubliait tout pour l'écouter des heures entières. »

Toutes les amitiés que Galiani avait su inspirer pendant son séjour à Paris ne résistèrent pas également à la séparation. Madame Necker en est un exemple. Comment une liaison d'amitié solide et suivie avait-elle pu s'établir entre deux esprits de nature si différente? Madame Necker d'une part, froide, rigoriste, prude, esprit observateur et fin, mais guindé et prétentieux; de l'autre, Galiani, vif, étincelant, libre à l'excès dans ses propos, plein de souplesse et de naturel. L'intérêt personnel fut la seule base de cette relation. Les mémoires contemporains témoignent du culte que madame Necker rendait à son mari : « Elle avait transformé sa maison en un temple et réduit ses amis à l'humble condition d'adorateurs. » Or, M. Necker et Galiani faisaient cause commune contre les économistes, leur bête noire à tous deux, et tandis que M. Necker, distrait et silencieux « à son ordinaire » ne savait se défendre que la plume à la main, Galiani, avec sa verve hardie et brillante, plaidait au coin de la cheminée la cause du maître de la maison.

Il conserva un vif souvenir de ce salon de madame Necker, dont il nous a laissé une peinture charmante : « Il n'y a point de vendredi que je n'aille chez vous en esprit. J'arrive, je vous trouve tantôt achevant votre parure, tantôt prolongée sur cette duchesse. Je m'assieds à vos pieds. Thomas en souffre tout bas, Morellet

en enrage tout haut, Grimm, Suard en rient de bon cœur, et mon cher comte de Creutz ne s'en aperçoit pas.........

» On annonce qu'on a servi. Nous sortons, les autres font gras, moi je fais maigre, je mange beaucoup de cette morue verte d'Écosse que j'aime fort, je me donne une indigestion, tout en admirant l'adresse de l'abbé Morellet à couper un dindonneau. On sort de table, on est au café, tous parlent à la fois. L'abbé Raynal convient avec moi que Boston et l'Amérique anglaise sont à jamais séparées d'avec l'Angleterre, et, dans le même moment, Creutz et Marmontel conviennent que Grétry est le Pergolèse de la France. M. Necker trouve tout cela bon, baisse la tête et s'en va. Voilà mes vendredis [1] ....»

La correspondance de madame Necker et de Galiani, très vive au début, ne tarda pas à se ralentir : dès 1771 les lettres deviennent fort rares. « Je répondrai plus tard à madame Necker, et par ma chancellerie. Je serai plat et poli comme une assiette de madame Geoffrin, voilà comment je punis le froid maintien de la décence. »

Il n'en fut point de même avec Grimm, qui resta jusqu'au bout son ami tendre et dévoué, comme on le voit par les lettres de l'impératrice Catherine. Grimm jugea très vite l'étendue et la profondeur de l'esprit de Galiani et il subit son influence dans une large mesure. « Au contraire du savant mais entêté baron

1. Naples, 4 août 1770. Lettre inédite.

d'Holbach, Grimm, judicieux et pratique, avait fortifié l'indépendance naturelle de son esprit au contact de Galiani. Il se vantait de la conformité de ses idées avec celles de l'abbé, et il est évident, quand on lit la *Correspondance littéraire*, que plus d'une opinion singulière qui y est exprimée sortait du cerveau de Galiani [1]. »

L'abbé était non seulement étonnant par l'originalité de ses idées, mais aussi par le tour adroit, singulier, imprévu, dont il en amenait le développement. Un de ses grands plaisirs était de prouver aux hommes à systèmes ou à idées préconçues qu'ils n'avaient pas tout vu là où ils avaient cru tout voir, et que, faute d'un aperçu négligé par eux, ils avaient laissé échapper la vérité, croyant au contraire l'avoir atteinte.

Sa justesse de vue était merveilleuse, il estimait fort le bon sens. « Êtes-vous exportiste, oui ou non? » lui demande le Marquis dans les charmants *Dialogues sur les blés*. — « Je ne suis pour rien, répond le chevalier, je suis pour qu'on ne déraisonne pas. L'exportation du sens commun est la seule qui me fâche [2]. »

En philosophie, en morale et en politique, il était toujours prêt à improviser un apologue piquant, familier et souvent très rabelaisien. Il disait que « le législateur ressemble à ce peintre que la police fit

1. Sayous, *le XVIII*e *siècle à l'étranger*.

2. Dans les *Dialogues*, le chevalier Zanobi représente Galiani lui-même; le marquis est son interlocuteur.

venir pour peindre une inscription dans un cul-de-sac. On lui ordonne de peindre en gros caractères sur le mur : DÉFENSE EST FAITE DE FAIRE ICI AUCUNE ORDURE SOUS PEINE D'AMENDE OU DE PUNITION CORPORELLE. Le peintre se met à la besogne, mais, au milieu de son travail, la nature reprend ses droits, il descend de son échelle et tout en se soulageant, contre le vœu de la loi, il contemple et admire la beauté de son ouvrage ! »

Tenant tête également à tous ses amis, il démontait successivement les athées par le conte des dés pipés [1], les fanatiques par sa définition des sectes, les apôtres du contrat social, en appelant leur liberté, « le droit de se mêler des affaires d'autrui ».

Rien ne l'impatientait comme les déclamations philanthropiques, alors fort à la mode : « Que chacun parle selon ses intérêts, écrit-il, et on ne disputera plus dans ce monde. Le galimatias et le tintamarre viennent de ce que tout le monde se mêle de plaider la cause des autres et jamais la sienne. L'abbé Morellet plaide contre les prêtres, Helvétius contre les financiers, Baudeau contre les fainéants, et tous pour le plus grand bien du prochain. Peste soit du prochain ! il n'y a pas de prochain ! Dites ce qu'il vous faut ou taisez-vous. » Si ses apostrophes avaient souvent une certaine rudesse, ses justices étaient d'autant plus efficaces qu'il ne s'épargnait pas lui-même.

1. Voir les Mémoires de Morellet.

Personne n'était plus sensible que lui au succès de ses ouvrages, et il reconnaissait qu'il n'y avait aucune vanité dont l'ivresse fût plus violente que celle de la vanité littéraire. Pour le prouver, il racontait qu'à Rome, les cardinaux ont des espions qui viennent leur rapporter tout ce qui se débite sur leur compte. Il faut supposer un de ces cardinaux à son bureau, écrivant, et l'espion debout devant lui :

Le Cardinal. Eh bien, qu'est-ce qu'on dit ?

L'espion (hésitant). Seigneur..., on dit,... on dit..

Le Cardinal. Vous plairait-il d'achever?

L'espion. On dit que vous avez pour page... une... une fille charmante, qui est malade pour neuf mois... et par votre faute.

Le Cardinal (continuant d'écrire, sans se déranger). Cela n'est pas vrai, c'est de la sienne.

L'espion. On ajoute que le Cardinal un tel a voulu vous enlever ce page charmant et.... que vous l'avez fait assassiner.

Le Cardinal (continuant d'écrire). Ce n'est pas du tout pour cela.

L'espion. On parle de votre dernier ouvrage, et l'on assure que c'est un autre qui l'a fait.

Le Cardinal (se levant avec fureur). Eh ! pourriez-vous, monsieur le maroufle, me nommer l'impudent qui a dit cela [1] ?

1. Cette anecdote a été reproduite par Chamfort. Ainsi, même après son départ, les contes de l'aimable abbé lui survivaient, et

Les images les plus heureuses se présentaient toujours à l'esprit de Galiani. On disputait un jour devant lui sur le mérite de Vico, il répondit : « Vico osa tenter de passer à gué le fleuve des ténèbres métaphysiques ; il s'est noyé, mais il a servi de pont aux penseurs plus heureux qui ont voulu passer après lui. » Parlant d'une montagne fort élevée, il l'appelait : « Cette montagne où le soleil marche seul. »

Ses amis lui demandaient souvent des « almanachs » c'est-à-dire des prophéties ; il en faisait volontiers et elles sont parfois d'une justesse étonnante. « Attendez, écrivait-il, peu après l'avènement de Louis XVI, vous verrez avec quelle adresse, quel enchaînement admirable, le destin (cet être qui en sait bien long) au meilleur roi possible, au mieux intentionné, escamotera tous ses desseins, détournera toutes ses bonnes intentions, et fera tout ce qu'il voudra et tout ce que nous ne voudrions pas. Arrêtez-vous de grâce devant un rôtisseur, regardez un tournebroche. Voyez-vous ce magot, en haut, qui paraît, avec une force et une application étonnante, s'employer à faire tourner la roue ? Eh bien, c'est là l'homme. Le contrepoids caché est le destin, et ce monde est le tournebroche. Nous croyons le faire aller, et c'est lui qui nous mène. »

c'est évidemment par une tradition conservée dans la société que Chamfort a recueilli ce récit et se l'est attribué. Il y a du reste introduit de nombreuses variantes, et il est curieux de voir ce qu'est devenu l'embryon fourni par Galiani. (Œuvres choisies de Chamfort, édition de Lescure, tome 1er, pages 206 et 207.

Aussi indépendant de caractère que d'opinion, Galiani écrivait : « Je ne puis me donner à personne, pas même au diable ; je suis à moi ; cela empêchera toujours ma fortune. » — « L'abbé Galiani ne réussira pas à la cour, disait-on, il pense trop haut et parle trop bas [1]. » Mais si l'abbé n'était pas un courtisan, il se gardait d'oublier les fonctions sérieuses dont il était chargé, et maintenant que nous avons vu son rôle dans la société, voyons si le secrétaire d'ambassade était à la hauteur de sa mission.

Les relations étaient demeurées fort étroites entre la cour d'Espagne et celle de Naples. Charles III avait placé auprès de son fils Ferdinand, pendant sa minorité, le marquis Tanucci qui possédait toute sa confiance, et, par cet intermédiaire, il gouvernait encore ses anciens sujets. On comprend aisément que l'ambassadeur de Naples à Paris se trouvait, dans une certaine mesure, sous la dépendance de l'ambassadeur d'Espagne, qui avait la haute main sur les affaires des deux royaumes. Le comte de Cantillana représentait le roi de Naples ; fier et jaloux comme un Castillan, qu'il était et qu'il restait, il se perdait dans les détails d'étiquette, et n'avait nul souci des intérêts napolitains, pour lesquels, au contraire, Tanucci se passionnait.

Tanucci ne tarda pas à vouloir posséder à Paris un Napolitain sûr et intelligent qui pût le servir d'une façon efficace et indépendante de la cour d'Espagne.

1. Madame Necker. (Mélanges.)

Galiani réunissait toutes ces qualités. Lorsqu'il partit pour occuper son poste, le ministre le chargea de lui écrire chaque semaine, à l'insu de l'ambassadeur, une lettre confidentielle destinée à le tenir au courant de tout ce qui se passait à Paris.

En 1760, Cantillana, forcé de retourner en Espagne pour recueillir la succession de son frère, le marquis de Castromonte, s'absenta pendant un an. Galiani fut nommé chargé d'affaires, avec une augmentation considérable de traitement.

Il s'acquitta de sa tâche à la grande satisfaction de Tanucci. Les dépêches de l'ambassadeur de France à Naples expriment à plusieurs reprises l'estime dans laquelle le ministre tenait le jeune secrétaire ; il le mettait fort au-dessus de son ambassadeur, qui, disait-il, « n'était qu'un automate [1] ».

Galiani avait rempli ses fonctions de façon à conquérir dans le corps diplomatique une position exceptionnelle. Le duc de Choiseul le traitait avec des égards particuliers, et, au retour de Cantillana, le roi, en témoignage de satisfaction, offrit à l'abbé son portrait monté sur une boîte d'or enrichie de diamants, distinction qu'on n'accordait qu'aux ambassadeurs.

Tanucci ne négligeait pas non plus les intérêts de son protégé : « M. le marquis Tanucci m'a chargé de vous

1. Dépêche inédite de M. de la Houze au duc de Choiseul. Naples, 23 août 1760. Archives du ministère des affaires étrangères, *Naples*, *1760*.

marquer expressément, Monseigneur, que, quoique M. le comte de Cantillana soit de retour à Paris pour reprendre les fonctions de son ministère auprès du Roi, il vous suppliait de vouloir bien accorder toujours les mêmes bontés à M. l'abbé Galiani, et le regarder comme secrétaire du Roi des Deux-Siciles et chargé de ses affaires, attendu qu'il lui écrivait de temps en temps en conséquence[1]. »

Le duc de Choiseul s'était bien vite aperçu de l'intelligence exceptionnelle de Galiani, mais, loin de lui plaire, cette découverte l'avait alarmé ; persuadé de l'hostilité de Tanucci à l'égard de la politique française, il voyait avec peine à l'ambassade de Naples un homme qui était la créature dévouée du ministre napolitain.

Mais, au lieu de témoigner son déplaisir, il sollicitait adroitement pour Galiani un poste supérieur qui l'aurait éloigné de Paris : « Si M. le marquis de Tanucci pouvait lui accorder une place de Ministre du Roi des Deux-Siciles, je crois que l'abbé Galiani se regarderait comme très heureux, et si M. de Cantillana restait ici seul, je me chargerais d'être ici son second pour y vaquer aux affaires de S. M. S.[2]. »

Tanucci répondit par des protestations de reconnaissance et de dévouement, qui cachaient la plus fine ironie, mais il s'empressa d'éluder cette ingénieuse

1. Inédite. Dépêche de M. de la Houze au duc de Choiseul. Naples, 27 septembre 1760. Affaires étrangères, *Naples 1760*.

2. Dépêche du duc de Choiseul à M. de la Houze. Paris, 21 octobre 1760. Affaires étrangères, *Naples 1760*.

combinaison, qui faisait de Choiseul le représentant des intérêts napolitains à Paris [1].

Au retour de Cantillana, Galiani perdit le titre de chargé d'affaires et le traitement qui y était attaché. Il se plaignit amèrement de cette injustice et écrivit au ministre avec une fermeté qui ressemblait peu à l'humilité de ses premières lettres ; sa hardiesse lui valut une partie de ce qu'il réclamait.

A son arrivée à Paris, Cantillana apprit les relations intimes du ministre et du secrétaire, et ne put s'empêcher de s'en plaindre à Tanucci lui-même : « Notre comte m'a querellé de la bonne manière, mande le ministre à Galiani, pour vous avoir écrit l'affaire des consuls. Je lui ai répondu une lettre tout miel, liqueur sucrée, fromage doux et autre spécifique pour calmer la bile selon Cornelius Celse, Pline, etc [2]. »

Tanucci reprochait beaucoup à Galiani de ne pas paraître plus souvent à la Cour de Fontainebleau ; l'abbé, charmé de rester à Paris sans son ambassadeur, prenait pour excuse l'air de Fontainebleau, fort nuisible à sa santé, et le ministre lui répondait spirituellement : « Arlequin, étant en prison, passait les bras et les jambes en dehors de la fenêtre, pour être en prison le moins possible ; c'est ce que vous faites pour l'air humide de Fontainebleau [3]. »

1. Inédite. M. de la Houze au duc de Choiseul. Naples, 22 novembre 1760. Affaires étrangères, *Naples 1760*.

2. Inédit.

3. Inédit.

Au milieu de ses nombreuses occupations, Galiani ne négligeait pas ses travaux littéraires et encore moins ses plaisirs. Sa santé dut en ressentir quelque atteinte, puisque au commencement de 1765 il obtint un congé d'un an pour retourner à Naples et prendre les bains d'Ischia.

Au mois de mai 1766, il se disposait à revenir en France, lorsque la Cour lui confia l'examen d'un traité qu'elle allait conclure avec une puissance étrangère. Il fit preuve de tant de savoir et de sagacité, que le roi le nomma conseiller auprès du Tribunal de Commerce.

Il pouvait demeurer à Naples de la manière la plus honorable, mais Paris lui tenait maintenant trop au cœur, et de même que six ans auparavant il sollicitait son rappel à Naples, il sollicita avec la même instance son retour à Paris. Le roi lui accorda cette faveur et lui laissa le titre de la charge qu'il lui avait conférée.

Au mois de novembre 1766, Galiani rentra à Paris et reprit sa correspondance avec le marquis Tanucci.

Ces lettres jettent un jour nouveau sur tout un côté de son caractère ; ce n'est plus le Galiani que nous connaissons, sceptique et frondeur, gai jusqu'à la folie, libre jusqu'à la licence ; c'est un homme réfléchi, contenu, habile politique, connaissant à fond les sujets qu'il traite et qu'il varie à l'infini. On suit avec intérêt l'étude fine, et profonde en même temps, qu'il fait sans cesse des hommes et des choses. Ses appréciations sur les généraux qui dirigent la guerre

de Sept Ans, sur l'administration des finances en France. sur l'influence croissante des parlements, sur les Jésuites, qu'il détestait [1], tout, en un mot, décèle un esprit supérieur. Cette correspondance est une révélation, car les critiques même les plus épris de Galiani, tels que Sainte-Beuve, ne font pas une très large part au côté sérieux de son caractère.

Mais si ces lettres témoignent de hautes qualités, on y remarque aussi un esprit absolu, malgré sa finesse et sa grâce, un caractère entier qui paraît souvent manquer de souplesse.

On s'aperçoit, par les réponses de Tanucci, que Galiani ne plaît pas toujours au duc de Choiseul ; il lui tient tête et s'obstine à achever une affaire lorsqu'elle est entreprise. Il aime son pays avec une passion qui domine tout, même son propre intérêt. Choiseul était peu soucieux des intérêts napolitains ; il les traitait avec sa légèreté habituelle, de plus il protégeait les économistes ; Galiani les détestait et il écrivait contre eux ses fameux *Dialogues sur les blés* lorsqu'en mai 1769, lui arriva la nouvelle foudroyante de son rappel.

La cause particulière du rappel de Galiani était restée inconnue jusqu'à présent. Grâce à nos recherches aux archives étrangères, nous avons retrouvé dans les dépêches du duc de Choiseul et de l'ambassadeur de France à Naples tout ce qui s'est passé à ce

1. Leur influence avait empêché Mgr Célestin Galiani d'obtenir le chapeau de cardinal que le pape lui destinait ; Galiani ne le leur pardonna jamais

moment-là ; le complément de ces renseignements nous a été fourni par un récent article de M. Ferrajuoli [1]. Tanucci avait été de tout temps ennemi du Pacte de famille, il l'avait combattu de tout son pouvoir et avait refusé de le signer pendant six mois, craignant l'ingérence de la France dans les affaires italiennes. L'Angleterre, inquiète du Pacte de famille et des liens de parenté que les Bourbons avaient noués avec l'Autriche, s'était alliée avec la Russie et le Danemark ; la Suède était devenue l'arène où combattaient les deux alliances contraires. On voyait prévaloir l'influence française, et la Russie était menacée par les Turcs. L'Angleterre poussa le Danemark à armer une flotte et Choiseul protesta contre cet armement, enjoignant au Danemark de ne pas se mêler de ces contestations. Le comte de Fuentès l'appuyait, mais le Danemark continua ses préparatifs, et une guerre paraissait imminente ; à ce moment critique, Choiseul fut informé d'une conversation de Galiani avec le baron de Gleichen, qui avait été rapportée à la cour de Danemark par son ambassadeur :

« L'abbé Galiani, secrétaire de la cour de Naples et intime confident du marquis Tanucci, avait insinué à M. de Gleichen que le roi de Naples n'avait jamais accédé et probablement n'accéderait jamais au Pacte de famille et que de là procédait le peu d'entente

1. *Archivio istorico delle Province napoletane*. Anno V, fascicolo IV.

entre les deux ministères de France et de Naples. Que la Cour de Naples, désirant détromper l'Europe sur l'idée de l'union entre la France et l'Espagne, choisirait la première occasion qui se présenterait et qui ne fût pas contraire à ses propres intérêts pour agir différemment des cours de Versailles et de Madrid. Que, par conséquent, combinant ces renseignements avec la certitude que l'abbé pouvait donner à M. de Gleichen de l'estime qu'on faisait à Naples de l'amitié de S. M. Danoise, il résultait que M. de Gleichen pouvait affirmer à M. de Bernsdorff[1], non pas dans les termes d'une déclaration ministérielle, mais bien comme un avis confidentiel, duquel cependant l'abbé pouvait répondre, que la cour de Naples, bien loin de prendre la moindre part aux déclarations de la France et de l'Espagne, redoublerait même d'attentions (ou prévenances) pour accroître son union avec le Danemark. »

Choiseul était parvenu à se procurer une copie de cette dépêche. Il devenait urgent de démentir ces bruits et de montrer entière et redoutable l'union des Bourbons ; en conséquence, il écrivit dans les termes les plus vifs à Madrid pour demander le rappel de Galiani.

Le roi n'hésita pas un instant, il fit écrire par Grimaldi à Tanucci une lettre sévère qui lui rappelait le devoir pour les Bourbons de rester dans une étroite union, et qui visait le Ministre, tout en ayant l'air de

1. Premier ministre de Danemark.

ne frapper que le secrétaire. Il réclamait en même temps le rappel immédiat de l'abbé « pour ne pas être exposé à de nouveaux inconvénients à la suite de ses discours ».

Grimaldi termine sa lettre par ces paroles ironiques: « Je plains V. E. d'avoir à subir une telle réprimande du roi à cause de la légèreté de parole d'un subalterne, et de sa légèreté plus grande encore de communiquer à autrui ses propres pensées comme étant celles de sa Cour; cette réprimande ne peut cependant retomber que sur l'auteur du discours [1]. »

Grimaldi, pas plus que le duc de Choiseul ne se faisait illusion sur le véritable inspirateur de la conversation avec M. de Gleichen. Les secrètes pensées de Tanucci étaient parfaitement d'accord avec le langage de Galiani; mais ce n'était pas pour lui le moment de se découvrir, et voyant qu'un simple discours soulevait une telle tempête, l'adroit ministre se hâta de repousser les soupçons et, tout en cherchant à excuser la faute, il la rejeta tout entière sur la tête de son ami [2].

Galiani reçut la dépêche suivante :

Portici, 6 mai 1769.

« Le marquis Tanucci à Don Ferdinand Galiani,

» C'est la volonté du Roi que V. S. illustrissime quitte Paris, quatre jours après cette dépêche, pour revenir

1. Aranjuez, 18 avril 1769. — Archives étrangères de Naples.
2. Grimaldi à Tanucci, 30 mai 1769. — Archives de Naples.

à Naples occuper son poste de conseiller du Tribunal suprême du commerce. J'en préviens V. S. au nom du Roi, afin que cela s'exécute ainsi. »

Voici quelle fut la réponse résignée, mais désespérée du secrétaire :

Paris, 29 mai 1769.

« Un discours violent, bien qu'en termes généraux, prononcé contre moi par le duc de Choiseul et adressé à Castromonte, il y a environ deux mois, faisait craindre à mon ambassadeur qu'il n'y eût cette semaine quelque chose de nouveau à mon égard. Mais ni lui ni moi ne pouvions nous attendre à ce qui est arrivé. Il y a ici deux ambassadeurs, personnages de première importance, qui veillent sur ma conduite, qui peuvent en rendre témoignage, et qui sont à Paris mes juges naturels ; ils m'aiment beaucoup, ils sont à tous égards pleinement satisfaits de moi, et il me semblait qu'il ne pouvait rien m'arriver de fâcheux. Il n'en a pas été ainsi. Sauf la mort, rien de pire ne pouvait me frapper. Si j'ai mérité mon sort, je me soumets, si je ne l'ai pas mérité, que Dieu pardonne l'injustice à celui qui me l'a faite, mais ce n'est certainement pas V. E. »

Le rappel de Galiani cause à Naples une vive sensation, et M. Bérenger écrit au duc de Choiseul le 17 juin 1769 :

(*Chiffré.*) « Le rappel de M. l'abbé Galiani cause ici une sensation plus considérable que la nature de cet événement ne le comportait. On dit hautement que le

roy d'Espagne lui a ordonné de quitter Paris à l'insçu de la cour de Naples. »

L'abbé eût pu facilement se justifier aux dépens de Tanucci, mais il préféra se taire ; « se laissant immoler par le destin à son amitié envers le ministre ».

Rien ne peut peindre mieux que les propres lettres de Galiani la douleur profonde qu'il ressentit. Voici celle qu'il écrivit à d'Alembert au moment du départ ; on jugera de son trouble par l'altération de son style.

« Je vous fais, mon cher d'Alembert, mes adieux ; je n'ai pas eu le courage de prendre congé de vous ; ce sont des moments terribles pour un cœur sensible de se séparer pour toujours de ses amis, et des personnes qu'on aime et qu'on estime et honore, et qui ont fait le bonheur de ma vie pendant mon séjour dans ce pays-ci. Adieu, mon cher ami, je vous écrirai, et j'espère que vous me donnerez quelquefois des nouvelles de votre santé et me direz quelque chose du courant des sciences, au moyen de quoi je pourrai encore croire de n'être pas encore sorti de ce monde. Adieu, mon cher ami ; souvenez-vous de moi dans vos charmantes sociétés ; j'aurai toujours dans mon cœur le doux et tendre souvenir d'un ami si digne et si respectable. *Nunc vale* [1]. »

« Mon voyage, écrit-il de Gênes à madame d'Épinay, a été très heureux sur la terre et sur l'onde, il paraît que tout me pousse à m'éloigner de tout ce que j'aime.

1. Inédite. Communiquée par M. Dubrunfault.

Oui, Paris est ma patrie; on aura beau m'en exiler, j'y retomberai! dites mille choses à tous mes amis; mais je n'ai pas le cœur de vous les nommer, je me jetterais par la fenêtre...... »

« On m'a arraché de Paris, et on m'a arraché le cœur! »

III

(1769—1787)

Après un séjour de trois mois à Gênes, Galiani partit pour Naples, déjà rassuré sur l'accueil qui l'attendait : « J'ai reçu, écrit-il de Gênes, l'éloge le plus pompeux de ma cour dans une dépêche [1] qu'on a même fait courir

1. Voici la dépêche inédite dont il est question et que M. Bérenger envoya au duc de Choiseul :

« 8 juillet 1769.

» M. Bérenger à M. le duc de Choiseul.

» M. l'abbé Galiani a résidé trop longtemps à Paris pour que je croye ne devoir pas vous informer des témoignages distingués d'estime et de bienveillance avec lesquels ce sujet qui vous est connu est rappelé à Naples. Je joins, en conséquence, la copie de la dépêche qui lui a été adressée, et l'on m'assure qu'elle a été précédée de quelques autres non moins flatteuses.

« A don Ferdinand GALIANI, conseiller du Tribunal suprême du Commerce, à Naples.

» Le roi informé de l'expérience des grandes affaires acquise » par V. I. S. dans la longue pratique de la Secrétairie de

dans la ville de Naples, sur mes talents, ma probité, mon zèle et les services rendus à la couronne. On a fixé les gages de ma charge de conseiller du commerce presque au double de ce qu'on accordait pour l'ordinaire aux autres. Vous pourrez donc dire à mes amis que l'honneur de leur ami Galiani est à l'abri. »

Nous avons vu dans quelle société raffinée et spirituelle Galiani s'était trouvé dès son arrivée en France; voyons maintenant le milieu frivole et ignorant dans lequel il allait vivre à Naples.

A peine trois ou quatre salons y offraient-ils un point de ralliement aux hommes intelligents et aux esprits cultivés; ces salons étaient ceux du chevalier Hamilton, ambassadeur d'Angleterre, de lady Orford, de la princesse de Belmonte, de la princesse Ferolite. Mais un abîme les séparait de ceux dont nous avons parlé dans le précédent chapitre.

» Sa R. Ambassade près la Cour de France; informé également » des talents, du zèle, de la probité et des services rendus » à la Couronne par V. S. et ses ancêtres, S. M. avait nommé » V. S., le 10 juin 1766, conseiller du Tribunal suprême du Com- » merce. Le roi s'était réservé de fixer en temps voulu les appoin- » tements de cette charge, lorsque celle que V. S. exerçait à Paris » viendrait à cesser. S. M., jugeant que les services rendus par la » personne de V. S. au Tribunal du Commerce importaient plus à » la Couronne que ceux que V. S. rendait à Paris, a jugé bon » de la rappeler, et le traitement dont elle jouissait comme secré- » taire d'ambassade étant dès lors supprimé, le roi assigne à V. S. » un nouveau traitement de mille ducats par an et a donné l'ordre » à la Secrétairie du Trésor Royal de les payer à V. S. Je lui trans- » mets cette décision au nom de S. M. afin que V. S. n'en ignore.

» Bernard Tanucci. — Naples. Palais-Royal, 27 juin 1769. »

Qu'on en juge par cette piquante description, extraite du journal inédit de madame de Saussure [1]. « Je suis allée dîner, raconte-t-elle, chez madame Hamilton [2]; le soir il est venu beaucoup de monde, M. de Bombelles, le prince Pignatelli, le général Schouwaloff, puis la princesse de Belmonte; je la trouve gaie et aimable. La comtesse Orford [3] est venue aussi et elle a reçu de grands compliments sur son arrivée. Le lendemain, nous avons pris les carrosses pour aller au cours; il était extrêmement brillant, les lazzaroni étaient dans leurs plus belles parures et leurs femmes aussi en habits galonnés; ils dansaient la tarentelle qui devient intéressante quand on songe que c'est la danse des bacchanales; on la danse avec des castagnettes, au son du tambourin. Cette quantité de peuple, les uns dansant, les autres chantant, était fort agréable à voir.....

» Jeudi, nous sommes allés chez la princesse Ferolite : elle est bien plus aimable depuis mardi, jour où son amant, le comte Colione, est parti; mais elle n'a point caché tous ces jours-ci le chagrin que lui cause son

1. Le journal de madame de Saussure nous a fourni de précieux renseignements; il est curieux de voir le jugement que porte une jeune femme genevoise, un peu puritaine, mais intelligente, cultivée, adorant son mari et son enfant, sur une société aussi libre et aussi corrompue que celle que les hasards de ce voyage lui faisaient fréquenter.

2. C'était la première femme de l'ambassadeur. Elle mourut en 1782.

3. Le lecteur retrouvera tous ces personnages dans les lettres de Galiani.

départ ; tout le monde lui en parle comme si c'était son mari ou son frère. J'ai entendu un bien drôle de propos ce soir. Elle a appelé la duchesse Castel Pagano du nom de son amant, le comte de Vorbrand [1] ; la duchesse lui a répondu : « Bon Dieu, on a comme cela des distractions ; j'ai appelé tout le matin le comte de Vorbrand, comte Kaunitz. » C'était son amant avant le comte de Vorbrand. Il est plaisant de voir à notre partie la vieille duchesse Duro, qui est grosse et rouge comme une vivandière, avoir toujours à ses côtés un officier de très bonne mine. »

Un autre jour, madame de Saussure va chez la princesse de Belmonte pour voir passer une procession à laquelle le roi et la reine assistaient : « Ce qui faisait pour moi un autre spectacle, c'était la joie, les cris, les mouvements des dames avec lesquelles j'étais sur le balcon et que je vois presque tous les jours chez les princesses Ferolite et de Belmonte ; quand elles reconnaissaient dans la procession quelqu'un de leurs amis ou de leurs amoureux : *Ecco il tuo innamorato! Ecco il mio! Ah! come è bello! figlio mio, gioja mia! Dio lo benedica* [2]*!* Et des signes, et des éclats de rire! Moi, qui n'avais pas de signes à faire, je m'enrhumai extrêmement. Toutes les femmes, vieilles, jeunes, laides ou jolies, ont des amants. La princesse

1. Le comte Wurmbrand, envoyé extraordinaire et plénipotentiaire de la cour de Vienne.

2. « Voilà ton amoureux! voilà le mien! ah! qu'il est beau! mon enfant, ma joie, Dieu le bénisse! »

de Belmonte en a pour l'ordinaire trois : le doux don Felice, le joli Niccolino, et un brun dont je n'ai pas retenu le nom ; et alors, c'est avec eux des conversations et des gestes à la napolitaine très plaisants. Depuis que la Cour est à Naples, nous voyons tous les soirs son mari chez la princesse Ferolite ; il paraît à merveille avec messieurs les amants. Les mœurs de ce pays sont très curieuses, et nous nous amusons bien le soir, mon mari et moi, à nous communiquer nos remarques. »

Le chargé d'affaires de France à Naples, M. de Bérenger, appréciait de même la Cour et la société napolitaines :

« Quant aux maris, ils l'emportent en fait de complaisance sur ceux des autres nations. Le marquis Santo Marco, sexagénaire, capitaine des gardes du corps, s'avisait de prétendre, au commencement de son mariage, à des droits exclusifs sur sa femme ; il n'a pas tardé à sentir que cela n'était pas raisonnable : « Puisque je dois inévitablement entrer dans la catégorie a-t-il dit, j'aime mieux être inscrit de la façon de l'ambassadeur de Vienne que de celle d'un autre, » et il le traite en conséquence comme son meilleur ami. — Le prince de Belmonte, premier écuyer, n'en agit pas moins honnêtement avec milord Fortrose. Le duc de Palma, qui regrettait de n'avoir pas d'héritier, est charmé que le Chevalier Lomma prenne soin de lui en donner, et reçoit avec cette connaissance des compliments sur la grossesse de sa femme, quoiqu'il

n'ignore pas que l'opinion que l'on a de son impuissance est généralement établie.

» Ce Galingo qui a parlé au cœur de la reine de Naples, promène encore ici sa fatuité, au grand scandale des personnes qui en appréhendent les conséquences. Il était l'amant affiché de la princesse de Aliano, qui semblait méconnaître une rivale dans sa souveraine. Enfin, la princesse a donné un congé absolu à son favori. Leur union était trop authentique pour que la rupture ne fît pas éclat. La reine, qui en était certainement la cause, a été effrayée de la sensation qui ne pouvait manquer d'en résulter; elle a conjuré la princesse Aliano de reprendre son amant; elle s'est abaissée et avilie par ses supplications auprès d'elle, mais cette femme a tenu ferme.

» Comme les appointements de sa place d'écuyer de campagne ne suffisent pas à Galingo pour son entretien, et qu'il n'a plus dû compter sur les secours qu'il reçoit de la princesse Aliano, la reine lui a assigné une pension secrète par mois et c'est la princesse Butere qui la paye.

» Le ton de familiarité, d'indécence, et le libertinage qui règne à cette Cour n'est pas concevable. Il fallait un rang donné pour être admis aux bals de Caserte : « Permettez-moi d'y mener mon amant, disait à la reine la duchesse La Tripalda, je l'aime beaucoup, il m'aime aussi, et je m'ennuie là où je ne le vois pas. »

« Je veux prendre un amant,» disait à sa souveraine la petite princesse Pietra Persia qui en a eu de toutes

les couleurs depuis qu'elle est mariée, « et il faut que Sa Majesté me le choisisse [1]. »

On comprend les singulières réflexions que devait faire Galiani en comparant cette société à celle de Paris et on s'explique cette boutade, arrachée à sa mauvaise humeur: « Hier, il m'est arrivé une chatte angora; je suis au comble de la joie : au moins les gens d'esprit sauront avec qui passer la soirée [2]! »

L'abbé était cependant fort recherché. « Nous avons dîné, dit encore madame de Saussure, chez la comtesse Orford, la duchesse de Beaufort, ses filles, M. Bossegui, le Chevalier Hamilton, l'abbé Galiani, qui fut fort aimable. Le dîner fut excellent, la comtesse a un appartement charmant, meublé avec élégance et de très bons tableaux. Nous fîmes là un dîner qui ressemblait à ceux de Paris, mais l'abbé Galiani est bien moins gai, cela ne peut se comparer. »

« Lady Orford, dit le comte de Hartig [3], attire beaucoup de gens d'esprit dans sa maison, le fameux abbé Galiani en fait le principal ornement. Ce génie napolitain est aussi connu à Paris par ses charmantes saillies et la vivacité de son esprit que par ses écrits

1. Dépêche inédite de M. de Bérenger au duc de Choiseul, du 26 janvier 1770 — Archives du ministère des affaires étrangères. *Naples 1770.*

2. A Madame d'Épinay, 29 juillet 1775.

3. Littérateur. Chambellan de la Cour d'Autriche; il visita l'Italie en 1775. Auteur des Lettres sur la France, l'Angleterre et l'Italie. — Genève, 1785.

sur les blés, la finance et autres ; il semble créé pour faire les délices de la société. Littérateur aussi profond qu'homme du monde agréable, son esprit pétille sans cesse, et je puis dire que peu de gens de lettres m'ont paru aussi intéressants et aussi amusants que lui. »

A son arrivée à Naples, Galiani fut très bien accueilli par le ministre Tanucci qui devait lui savoir un gré infini de ne pas l'avoir compromis au moment de son rappel.

Choiseul n'avait pas pardonné à Galiani [1], mais il se préoccupait des propos qu'il pouvait tenir à Naples, et il écrivait le 12 décembre 1769 : « Quoique les discours de l'abbé Galiani soient par eux-mêmes fort suspects de dissimulation de sa part, vous devez cependant recueillir sans affectation les propos qu'il tient, surtout relativement à ce pays. »

M. Bérenger répond au duc de Choiseul le 30 novembre 1769 *(chiffré)* : « L'abbé Galiani dit du bien ou du mal de la France suivant les saillies de son humeur ou les préventions des personnes auxquelles il parle... Je crois son amitié utile auprès de M. Tanucci qu'il voit assidûment ; sa haine pourrait être dangereuse, je ne l'évite ni ne le recherche. »

1. Il est constamment question de Galiani dans les dépêches échangées entre Choiseul et l'ambassade de Naples, et le duc se montre d'une violence extrême à l'égard de l'abbé. Nous donnerons tous les détails et toutes les pièces qui se rapportent à la curieuse histoire du rappel de Galiani, dans l'ouvrage que nous allons publier sur la correspondanee inédite de Galiani avec Tanucci.

Malgré l'accueil empressé que Galiani reçut, ses regrets débordent dans toutes ses lettres. Il s'efforce, mais en vain, de se créer un milieu conforme à ses goûts.

« J'ai arrangé ici un échantillon de Paris. Gleichen, le général Kock, un résident de Venise, le secrétaire d'ambassade de France et moi, nous dînons ensemble, nous nous rassemblons et nous jouons le Paris, comme Nicolet joue Molière à la foire. Mais nos vendredis deviendront des vendredis napolitains et s'éloigneront du caractère et du ton de ceux de France, malgré tous les efforts du baron et les miens; il n'y a pas moyen de faire ressembler Naples à Paris, si nous ne trouvons une femme qui nous guide, qui nous *geoffrinise.* »

Dès son retour à Naples, Galiani remplit ses fonctions de magistrat avec tant de succès, qu'un an après, le roi lui conférait la nouvelle charge de secrétaire du Tribunal du commerce [1] :

1. « Le roi de Naples avait jugé nécessaire de créer un tribunal suprême, égal en dignité à tous ceux qui avaient été déjà établis, et qui aurait essentiellement pour objet d'examiner, de décider et de terminer souverainement et sans appel, toutes les causes qui appartiennent au commerce, tant en ce qui aurait rapport au gouvernement et à l'économie du négoce en général, que pour ce qui concernerait l'administration de la justice et le jugement des procès entre les parues. On lui subordonna les juges délégués des nations étrangères, les consulats de mer, des arts, des fabriques et manufactures, la juridiction du grand amiral, les postulants, leurs offices subalternes, et enfin tous les appels des jugements et sentences en matière de contrats, de change, et tous autres différends relatifs au commerce. » (Dépêche du 14 oc-

La façon dont Galiani rédigeait les délibérations de son tribunal était remarquable; il exposait en peu de lignes, avec clarté et précision, ce qui aurait coûté à d'autres des pages entières. La Cour lui confiait souvent d'importantes affaires, sur lesquelles on lui demandait une consultation écrite. On conserve encore ces consultations qui sont des modèles du genre.

Ses deux places lui rapportaient 1,600 ducats [1]; si on y ajoute le revenu de ses abbayes, on voit qu'il jouissait d'une assez belle fortune, ce qui ne l'empêchait pas d'être toujours pressé d'argent et de chercher des économies invraisemblables. « Je suis devenu avide, écrit-il, sans être plus avare, au contraire, je dépense plus que jamais. » On lui demandait un jour pourquoi ? « C'est, dit-il en riant, parce que j'ai tous les vices. » Il ne faut jamais prendre Galiani au mot lorsqu'il dit du mal de lui, c'était un de ses penchants favoris; mais s'il n'avait pas tous les vices, il avait, en revanche, tous les goûts.

Ce fut un des *curieux* célèbres du XVIII[e] siècle. Son musée était un des plus beaux de Naples; on y voyait des médailles, des camées, des bronzes antiques, des vases, des tableaux, des armes, entre autres la célèbre épée de César Borgia [2].

tobre 1769, de M. de Bérenger au duc de Praslin). *(Archives du ministère des affaires étrangères. Naples 1769.)*

1. 6,400 livres.

2. Cette épée qu'il avait léguée au prélat Gaetani, appartient encore à un des membres de cette famille. « César Borgia l'avait

Sa bibliothèque, composée des plus belles éditions des classiques grecs et latins, était superbe; il l'avait achetée à bas prix, au moment où l'on vendit les bibliothèques des jésuites. Il était doué d'une voix charmante, aimait beaucoup la musique et possédait toutes les partitions d'opéra de son temps.

Il est un côté du caractère de Galiani dont nous n'avons pas encore parlé, et qui ressortira de la lecture de ses lettres. Sa galanterie est demeurée célèbre. Le comte de Hartig, dans l'ouvrage que nous avons déjà cité, termine ainsi le portrait de l'abbé : « Aussi galant et tendre qu'Ovide et Chaulieu, les belles l'occupent encore plus que les muses, et ses sens passent pour être aussi vifs que son esprit. »

A son chagrin d'être éloigné de Paris vinrent bientôt s'ajouter des peines intimes qu'il ressentit très vivement. Pendant son séjour à Paris il avait fait une part très large au plaisir. Ses amis le plaisantent sans cesse à ce sujet; le sermon philosophique de Grimm est plein d'allusions à la légèreté de ses mœurs. Mais aucun d'eux n'a parlé d'un attachement qui semble cependant lui avoir tenu fort au cœur; madame d'Epinay, sa plus intime confidente, l'ignorait; il lui en parle pour la première fois le 8 septembre 1770, et lui avoue qu'il faisait une petite rente à une dame de la Daubinière. « Je vous charge, écrit-il, de continuer ce

fait travailler exprès avec des emblêmes allusifs à sa future grandeur et à son ambition. »

secours à cette personne qui viendra vous trouver, et que je vous recommande en même temps aussi vivement que je puis. Elle est, après vous, ce que j'ai laissé de plus cher à Paris, elle ne mérite pas son malheureux sort, et mérite très fort votre protection. »

« 8 décembre 1770. Je suis plongé dans la plus noire affliction. Cette personne que j'aimais parce qu'elle m'aimait, peut-être, à l'heure que j'écris, n'est plus. Il n'y a que vous qui soyez en état de savoir si j'en suis affligé ! Le reste du monde me donne plus d'esprit que de cœur, Dieu veuille qu'ils eussent raison [1] ! »

Enfin, madame de la Daubinière meurt :

« 2 février 1771. — Je suis au comble de l'abattement et du chagrin : vous en savez la cause. Je croyais que les malheureux ne mouraient jamais, mais ils meurent comme les autres. Quelle consolation donc lorsqu'on est né malheureux ? »

Galiani n'aimait pas les phrases, et l'affectation de sensibilité et d'héroïsme, qui sévissait alors, lui était insupportable ; il la tournait en ridicule et se vantait à tout propos de la sécheresse de son cœur ; il disait

1. Il y a dans le texte original : « Dieu voulut qu'ils eussent raison ! » On a supprimé le point d'exclamation et on a conclu que Galiani avouait lui-même qu'il n'avait pas de cœur. L'abbé avait simplement commis un italianisme ; *Dieu voulut* est la traduction littérale de *Dio volle* qui veut dire : Dieu veuille ! plût à Dieu ! On a donc donné une interprétation absolument contraire à la pensée de l'auteur ; la phrase qui précède le prouve bien clairement.

même n'avoir jamais pleuré. C'était une théorie que ses actes démentaient à chaque instant.

Son frère, le marquis Bernard, savant distingué, vivait plongé dans ses livres, sans souci de l'avenir et de sa nombreuse famille. C'est Ferdinand qui s'occupe de son avancement, qui le recommande sans cesse à Tanucci, et enfin lui fait obtenir un emploi à la Cour. « J'ai passé la semaine dans une grande gaieté, écrit l'abbé, puisque j'ai réussi à placer mon frère à la cour, dans une charge qui pourra le mener loin. »

Peu d'années après son retour à Naples, Galiani eut le chagrin de perdre ce frère, qu'il aimait beaucoup, et lorsqu'il annonce la triste nouvelle à madame d'Épinay, au milieu d'un mélange de douleur involontaire et de sécheresse voulue, on distingue un chagrin profond.

Mais, en paroles, s'il fallait l'en croire, il serait féroce : « Parmi les nouvelles agréables, écrit-il à madame d'Épinay, vous me donnez celle que M. Necker vous enverra bientôt à l'hôpital. C'est en vérité très réjouissant. Pour moi, ce n'est que mes nièces qui auront cet honneur-là. Ce qui n'est pas encore décidé, c'est de savoir si elles m'enverront à l'hôpital des fous, ou à celui des mendiants, ou à tous les deux.

» A ce propos je vous dirai que j'en suis à régler le contrat de mariage de ma troisième et dernière nièce. Elle a été bien coriace à écorcher, puisqu'elle est laide et bossue. Cependant, je la marie enfin ! Convenez

que je suis un terrible épouseur. Voulez-vous que je déniche un mariage pour madame Geoffrin ou pour madame de la Ferté-Imbault? Vous n'avez qu'à parler. Je suis devenu formidable et illustre sur cet article-là, et cela me donne un relief et une considération que vous ne sauriez imaginer..... »

Le 6 mai 1777, le roi, de plus en plus satisfait des services que rendait Galiani, le nomma ministre des Domaines, c'est-à-dire président du Conseil chargé d'administrer le domaine privé du roi ; peu après, il lui confia encore les fonctions d'avocat fiscal, avec cent ducats d'or d'appointements. Malgré ces occupations et ces charges écrasantes, Galiani trouvait encore des heures pour l'étude et la société ; il passait ses soirées au théâtre, ses matinées au ministère, et il consacrait une partie de la nuit à ses travaux littéraires. Il composa à cette époque son traité des *Instincts et des goûts habituels de l'homme*, ou principes du Droit de la nature et des gens, tiré des poésies d'Horace ; il fit également le plan d'une Académie dramatique pour les élèves des conservatoires de Naples. Un peu plus tard il écrivit son *Socrate Imaginaire*.

Sa réputation n'avait fait que grandir, il était connu dans l'Europe entière. L'impératrice Catherine en parle sans cesse dans sa correspondance avec Grimm ; elle faisait un cas particulier de son opinion et lui demandait souvent son avis. Elle trouvait ses lettres charmantes : « Si j'avais le temps, je vous enverrais un commentaire entier sur la lettre de l'abbé Galiani ; et

d'abord, apparemment qu'il avait de la réputation avant que je le connusse, puisque son nom, du fin fond de l'Italie, est parvenu jusqu'en Russie; ce n'est donc pas moi, mais lui-même qui s'est fait une renommée. Dites-lui que la très sacrée Majesté a reçu sa lettre, qu'elle l'en remercie, qu'elle aime de tout son cœur les gens de mérite, et qu'à ce titre, il ajoute encore celui d'avoir beaucoup d'esprit; qu'elle fait grand cas de ses Dialogues sur les Bleds, qu'elle n'a jamais lu Horace, et qu'elle ne le lira que lorsqu'il l'aura commenté. »

Le roi de Prusse, les princes de Saxe-Gotha, le prince héréditaire de Brunswick, étaient aussi en correspondance avec Galiani; pas un étranger de distinction, pas un souverain ne visitait Naples sans désirer connaître le célèbre abbé; l'empereur Joseph II ne voulut que lui pour cicerone. Quand le comte et la comtesse du Nord vinrent en Italie, Catherine les recommanda à Galiani.

Le 8 août 1779, une terrible éruption du Vésuve jeta l'effroi dans Naples; Galiani écrivit en une seule nuit la *Spaventosissima descrizione dello spaventoso* etc., qui égaya si fort les Napolitains qu'elle contribua à dissiper leur terreur; il publia la même année son ouvrage intitulé : *del Dialetto Napoletano* et peu de temps après un travail considérable : *Sur les devoirs des princes neutres envers les princes belligérants et de ceux-ci envers les neutres.*

Au mois de mai 1781, Galiani partit pour Rome où il passa vingt-cinq jours. Il y reçut un accueil distin-

gué; chacun voulut à l'envi honorer sa personne. Voilà ce que m'écrivait un de mes amis, raconte Diodati : « Nous avons ici depuis plusieurs jours votre abbé Galiani, logé à l'ambassade d'Espagne. Il reçoit mille prévenances de toute la noblesse, des cardinaux, et des plus illustres prélats, auxquels sa société est extrêmement agréable; tous les hommes de lettres du pays lui font une cour assidue. »

L'abbé se plaint souvent dans sa correspondance de ce qu'on ne fait rien pour lui dans sa ville natale. A partir de 1780, cette situation change complètement; sa réputation extérieure, l'empressement universel qu'on lui témoigne, se réflètent peu à peu chez ses compatriotes. Le roi et la reine de Naples lui montrent une prédilection marquée; sans cesse on lui accorde un titre ou un emploi nouveau. En 1782, il est nommé assesseur du Conseil suprême des finances; cette charge, en harmonie complète avec ses études spéciales, lui causa une vive satisfaction, et il renonça au traitement qui y était attaché; mais le roi, touché de ce désintéressement, lui fit don de l'abbaye de Surcoli qui rapportait douze cents ducats nets par an. Peu après, on lui conféra de nouveau une charge fort élevée, celle d'assesseur de la surintendance du Fonds de séparation, avec sept cents ducats d'appointements; si le revenu était modique, l'influence que donnait cette charge était considérable.

Vers cette époque, Galiani éprouva le plus grand chagrin de sa vie; déjà, depuis un an ou deux, sa

correspondance avec madame d'Epinay s'était sensiblement ralentie, la santé de « la dame de la Briche » en était la cause. Enfin, en avril 1783, une lettre de madame du Bocage apprend à Galiani la mort de son amie; sa réponse peint, mieux que nous ne pourrions le faire, la vivacité de sa douleur : « Madame d'Epinay n'est plus, j'ai donc aussi cessé d'être! Vous m'aviez proposé dans votre dernière lettre de continuer avec vous la correspondance que j'eus si longtemps avec elle; je sens tout le prix du sacrifice que vous daignez vous imposer, mais comment pourrais-je y répondre! Mon cœur n'est plus parmi les vivants, il est dans un tombeau. A l'âge où l'amitié devient plus nécessaire, j'ai perdu tous mes amis; j'ai tout perdu, on ne survit point à ses amis. »

C'est dans le travail que Galiani chercha des adoucissements à sa douleur; toujours préoccupé des intérêts napolitains, il proposa la reconstruction du port de Baïa et l'ouverture d'*il Mare Morto*, où était situé le célèbre port de Misène, que les anciens estimaient le plus magnifique de la Méditerranée; il fit faire des travaux qui découvrirent un grand nombre des piles de l'ancien port, dont on pouvait faire usage pour construire le mole et une digue, ce qui épargnait de grandes dépenses. Outre l'avantage d'acquérir un port commode et sûr, on aurait rendu salubre, en ouvrant cette mer morte, toute la belle contrée qui l'environne. Il forma aussi le dessein de faire écouler les eaux stagnantes du lac Fusaro et d'établir une communication entre les

lacs Averne et Lucrin ; on commença à exécuter cette entreprise sous sa direction.

Mais, au milieu de ces travaux multipliés, la santé de Galiani commençait à être sérieusement atteinte ; il ne voulait pas en convenir, et, malgré ses occupations, il continuait à écrire et à aller dans le monde. Il composa à cette époque de piquantes satires contre ses ennemis littéraires, car on comprend que, dans une situation aussi brillante que la sienne, il ne manquait ni de jaloux, ni d'envieux.

Le 13 mai 1785, à la suite d'une séance du Conseil du Fonds de séparation, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, qui ne permit pas de le transporter; il dut rester pendant quelques semaines chez le maréchal Ant. Rosas, président du Conseil ; il se remit entièrement, mais sans conserver autant de forces qu'auparavant.

Il entreprit, l'année suivante, un voyage dans les Pouilles, puis revint à Naples continuer ses travaux.

Chaque soir, il allait coucher à la campagne, à Santo-Sorio, où il avait une propriété voisine de celle de lady Orford. Malgré ces précautions, sa santé s'altérait à vue d'œil. Les médecins lui conseillèrent, au printemps de l'année suivante, de faire un voyage en Italie.

Il partit le 7 avril 1787 ; il visita Venise, Modène, Padoue, etc. Tiraboschi écrit à cette époque à Domenico Diodati : « J'ai eu des nouvelles de votre acadé-

mie d'Herculanum par le célèbre abbé Galiani, qui vint ici me voir, il y a quinze jours, et avec lequel j'ai passé le plus agréablement du monde une matinée entière. Je vous assure que cela a été une grande joie pour moi de connaître personnellement un écrivain pour lequel j'avais tant d'estime; personne ne peut se refuser à louer un esprit si vif et une si profonde érudition. »

Ce voyage avait distrait Galiani de ses souffrances, mais, à son retour, sa santé continua à décliner ; il sentait bien lui-même la gravité de son état, et disait en plaisantant à ses amis : « Les morts s'ennuient à périr là-bas, ils m'ont envoyé une lettre d'invitation pour aller les rejoindre le plus tôt possible, et les égayer un peu. »

Le 7 octobre, Galiani quitta Santo-Sorio pour aller saluer les souverains à Portici, où il y avait grande réception. Le roi et la reine, frappés de l'altération de son visage, l'engagèrent avec instances à se soigner sérieusement et lui témoignèrent la plus vive sollicitude; ému de leurs affectueux conseils, l'abbé revint le lendemain à Naples et fit demander son ami, le docteur Cotunnio, qui reconnut immédiatement les symptômes de l'hydropisie et jugea l'état désespéré.

La reine Caroline, qui aimait beaucoup Galiani, lui écrivit aussitôt une lettre pressante pour l'exhorter. en vue d'une mort prochaine et inévitable, à renoncer à ses erreurs et à implorer de la miséricorde divine le par-

don de ses innombrables péchés. A cette exhortation singulière dans la bouche de Caroline, Galiani répondit de la façon la plus digne, et avec un mélange de respect et de fermeté, qui donne une haute idée de son caractère [1].

L'abbé voulut savoir du docteur Cotunnio la vérité sur sa situation, celui-ci ne lui en cacha pas la gravité.

Galiani écoute l'arrêt avec le plus grand calme, puis il demande un confesseur et veut recevoir les derniers sacrements. Sa fermeté et sa tranquillité d'esprit ne se démentent pas ; quoiqu'il soit d'une faiblesse extrême, il se lève, s'habille avec soin en grand costume de gala et se fait conduire dans sa galerie ; là, au milieu de toute sa famille et de tous ses amis accourus en foule, il prononce d'une voix ferme une courte allocution ; il déclare qu'il meurt dans les sentiments d'un *catholique chrétien,* qu'il espère du Seigneur le pardon de ses fautes publiquement avouées ; puis, au milieu de la vive émotion de tous les assistants, il reçoit le viatique, et se faisant porter dans les bras de ses serviteurs, il accompagne le Saint-Sacrement jusqu'à la porte de son palais, disant qu'on peut bien se déranger pour le bon Dieu, quand on s'est dérangé tant de fois pour les hommes.

Quoique tombé dans une extrême faiblesse, Galiani

1. Ces deux lettres inédites se trouvent à la fin de notre second volume.

survécut encore plusieurs jours, conservant toute sa présence d'esprit et toute sa gaieté. La ville entière assiégeait sa porte pour avoir de ses nouvelles, et ses amis ne le quittaient pas. Leur présence lui était très agréable, et il leur disait souvent qu'il n'éprouvait nul chagrin de mourir. Son seul regret était de ne pas avoir eu le temps de publier ses travaux sur Horace et de ne pas voir accomplie la réédification du port de Baïa.

Deux jours avant sa mort, il fit venir son maître d'hôtel et lui demanda des nouvelles d'un de ses chevaux qui était hors de service. Cet homme lui répondit qu'il avait été vendu le matin même. « Le ciel en soit loué ! » s'écria Galiani, puis se tournant vers ses amis : « Devinez-vous le motif qui m'a fait m'informer de ce cheval qu'on a vendu par mon ordre ? Ce n'est pas le besoin d'argent, j'en ai, et la ressource eût été faible si j'en avais manqué. Je m'en suis défait, mes amis, parce qu'il me gênait dans mon testament. Je ne savais en quelle classe le ranger. Dans mon passif ? il a encore quelque espèce de mouvement. Dans mon actif ? Il donne rarement quelque signe d'existence. Cela eût pu faire naître des contestations entre mes héritiers, et j'ai voulu leur éviter matière à discussion. »

La veille de sa mort, son ami intime, le docteur Gatti, vint passer la soirée auprès de lui : « Voyez si je vous suis attaché, lui dit-il en entrant, l'ambassadrice de France m'a fait demander de l'accompagner à l'Opéra,

et j'ai préféré vous tenir compagnie. » « Et vous prétendez à un remercîment, lui dit Galiani en riant; mais, mon ami; vous me regardez comme Arlequin, dont les lazzis vous égaient bien plus que les concetti de l'Opéra, et vous venez pour jouir du dernier amusement que je puisse vous procurer. »

Deux heures avant sa mort, le général Acton, premier ministre, se présenta chez lui ; Galiani, qui ne l'aimait pas, répondit lorsqu'on le lui annonça : « Dites à son Excellence que je ne puis la recevoir, car ma voiture est prête ; dites-lui aussi qu'on ne tardera pas à préparer la sienne. »

Galiani mourut le 30 octobre 1787, à l'âge de 58 ans et 10 mois. Son convoi eut lieu avec la plus grande pompe ; les magistrats, le clergé, la noblesse y assistaient. Il fut enterré à l'église des Célestins, où son tombeau existe encore, à côté de celui de son oncle.

M. Ademollo, un des plus ardents galianistes italiens, a découvert récemment le texte original du testament de Galiani. Nous mettons sous les yeux du lecteur les principaux extraits de ce précieux document :

TESTAMENT DE GALIANI

J. M. J. au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ceci est mon testament :

Ceux qui connaissent ma manière de vivre ne s'étonneront pas si je laisse aussi peu de bien. Je ne me suis jamais affligé de mon étroite fortune, si ce n'est, cependant, en ce moment, où elle m'ôte le moyen de donner, autant que je le voudrais, des marques de reconnaissance à mes parents et à mes amis. Si j'avais eu davantage, j'aurais fait mieux.

Puisqu'il n'est pas possible que je sois enterré dans ma paroisse de Saint-Louis du Palais, je désire être enseveli dans l'église de l'Ascension des Pères Célestins à Chiaja, à côté du tombeau de feu mon oncle, Mgr Célestin Galiani. Je prie les Pères de se souvenir que j'ai été élevé par eux et, par cette considération, de me concéder cet emplacement pour la somme de trente ducats.

Je désigne et nomme pour exécuteurs testamentaires mon bien-aimé petit-neveu le baron D. Lorenzo della Ripa et mon très cher ami et parent D. Francesco Azzarriti.

. . . .
. . . .[1]

Je grève maintenant ma succession et les héritiers susnommés des legs et charges suivantes :

1. Ici Galiani désigne comme son héritière universelle sa sœur Donna Settima Galiani, veuve Alfani, et, à son défaut, ses enfants.

. . . .[1]

Je veux que de toute ma garde-robe, de mon linge, vieux, neuf ou encore en pièces, de mon linge de table, de lit ou de personne, de mes habits, ainsi que des provisions d'écurie, d'avoine et autres, mes exécuteurs testamentaires fassent une vente dont le produit se partagera par portions égales entre les gens attachés à mon service au moment de ma mort, ou qui y seront entrés au moins depuis six mois. Il est bien entendu qu'à dame Veneranda Volpe on donnera une demi-portion. Je veux et j'ordonne que de tous mes effets mobiliers de quelque genre qu'ils soient, livres, argenterie, médailles, médaillons, boîtes, bijoux, on fasse une vente dont le produit sera capitalisé pour augmenter ma succession et servir de caution aux legs ci-dessus désignés.

Je lègue ma montre d'or, enrichie de diamants (de Ferd. Berthoud), à l'avocat D. Raphael Petrucci, en souvenir de moi, et ma montre à répétition de Prinvesbech à D. Sebastien Napoli, qui m'a obligé en toute occasion.

. . . .

Je prie mon exécuteur testamentaire D. Fr. Azzarriti d'accepter en souvenir de moi un ou plusieurs corps de livres de ma bibliothèque, jusqu'à concurrence de cent ducats ; en outre, je lui donne et lègue tous les manuscrits qui se trouveront dans mon héritage, de quelque genre qu'ils soient, cartes, feuilles, ouvrages commencés ou non publiés, et toutes espèces d'écrits relatifs à mon héritage, afin qu'il puisse au besoin protéger ma succession contre toute réclamation.

Je prie également mon exécuteur testamentaire le baron D. Lorenzo della Ripa d'accepter, en souvenir de moi, la tabatière d'or, ovale, dont je me servais journellement.

1. Énumération de legs sans intérêt.

Mes exécuteurs testamentaires savent que j'ai promis de céder pour le prix de trois cents ducats napolitains, à Mgr Gaetani d'Aragon, qui est à Rome, ma célèbre épée du duc de Valentinois, avec les mémoires que j'ai recueillis sur ce précieux objet. Je les prie donc de l'offrir au prélat pour le prix indiqué.

Mais s'il ne désirait plus l'acquérir, je veux qu'on offre respectueusement, en mon nom, la susdite épée à S. M. I. l'Impératrice de toutes les Russies, comme souvenir de ma reconnaissance infinie pour tous ses bienfaits.

Je désire que mes héritiers et mes exécuteurs testamentaires offrent à S. M. le Roi ma collection de médailles antiques et du royaume, pour le prix de 6,000 ducats (quoiqu'elle vaille beaucoup plus), car je serais heureux que cette collection nombreuse et choisie ne sortît pas de ma patrie. Mais s'il ne convenait pas à S. M. de faire cet achat, je recommande à mes exécuteurs testamentaires de vendre cette collection le mieux possible, et avec toute la circonspection et les soins imaginables.....

Je désire également qu'on offre d'abord à S. M., puis à mon digne ami le chevalier Hamilton, mon beau César en cornaline, pour le prix de cent sequins, et, s'il ne leur convient pas à ce prix, qu'on en fasse la vente au mieux.

Qu'il soit fait de même pour le fameux camée d'Agrippine, qu'on pourra vendre au moins cent onces d'or.

Je lègue le nécessaire pour faire célébrer par chaque prêtre, dans toutes mes abbayes, des messes à cinq carlins l'une.

A l'hospice royal des pauvres de cette ville je ne lègue rien.

Je lègue au baron D. Lorenzo Galiani di Moutuori che è della stessa mia famiglia, le plâtre et le moule de la tête de feu monseigneur mon oncle, quelques gravures où sont les armes de notre maison, et tous les papiers qui appartien-

nent à la famille Galiani ou aux familles qui lui sont apparentées, et finalement tous mes tableaux de famille.

. . . . [1]

Cela est ma volonté.

Aujourd'hui 14 octobre 1787.

Moi, Ferdinand Galiani, ai disposé comme dessus.

CODICILLE

S. M. I. l'Impératrice de Russie ayant daigné m'envoyer en présent une boîte d'or émaillé, je me vois en état de pouvoir exprimer ma reconnaissance envers d'autres parents et amis qui m'ont également témoigné beaucoup de bonté et d'affection.

. . . .

Par ce présent codicille, j'ordonne à mes exécuteurs testamentaires d'offrir la susdite boîte à S. M. la Reine, ma gracieuse souveraine, pour le prix qu'il lui plaira d'en donner, me flattant qu'il lui agréera de faire cette acquisition comme elle désira faire celle de deux autres boîtes, il y a deux ans. Dans le cas où Sa Majesté ne voudrait pas l'acheter, elle sera vendue au meilleur prix possible; on prélèvera sur la vente 120 ducats, sur lesquels on en donnera 60 à la sœur Annarella, qui est à mon service, en rémunération des soins affectueux et infatigables qu'elle me rend; 40 ducats seront donnés à mes gens : c'est-à-dire 8 ducats pour chacun de mes deux serviteurs et *volante*, les 16 ducats restants seront répartis également entre le cuisinier, le cocher et l'écuyer; ce legs à mes gens est en plus de celui que je leur ait fait dans mon testament. Le surplus du prix de ladite boîte, soit celui que Sa Majesté daignera payer, soit celui qu'on en trouvera en la vendant, sera employé, après avoir déduit les 120 ducats

1. Legs sans intérêt.

ci-dessus, en un placement sûr, dont le revenu sera touché, sa vie durant, par madame Maria Banchieri, ma vieille amie, comme marque de la cordiale affection qu'elle me témoigne depuis plus de trente ans; je lui demande pardon de ne pas faire pour elle tout ce que je me promettais, mais je meurs plus pauvre que je ne le croyais.

. . . .

Je lègue ma boîte de lapis lazuli à D. Pascale Mondelli, des marquis de Sassinoro, mon neveu. Je veux que mes exécuteurs testamentaires offrent à S. M. la Reine le petit tableau contenant un bas-relief d'ivoire du célèbre Daniel d'Avvolterre (*sic*); je me flatte que non seulement S. M. voudra bien l'agréer comme venant de la princesse de Parme, qui l'avait à la tête de son lit, mais encore comme témoignage de ma reconnaissance pour les faveurs signalées dont elle a bien voulu combler son très humble sujet. . . . . Si S. M., dans sa royale bonté, veut bien payer à mes héritiers une somme quelconque pour ce petit tableau, mes exécuteurs testamentaires emploieront cet argent à l'achat d'une rente annuelle qui accroîtra ma succession, et ils agiront de même dans le cas où la souveraine, refusant le petit tableau, ils le vendraient le mieux possible.

Naples, 27 octobre 1787 [1].

FERDINAND GALIANI [2].

1. Galiani a écrit ce codicille la veille même de sa mort.

2. Le testament de Galiani fut attaqué devant le Conseil Royal par une de ses nièces, dona Rosa Mondelli, marquise de Sassinoro.

CORRESPONDANCE

LETTRES DE GALIANI

I

A MADAME D'ÉPINAY

Paris, 2 février 1765.

J'ai été, Madame, jeudi vous trouver. Heureusement pour vous, vous étiez sortie ; car je venais dans l'intention de vous gronder bien fort. Vous avez donc oublié que je vous avais priée de ne pas déplacer le manuscrit en question ? Si je voulais me venger, je vous retrancherais les rations des oranges de Malte ; mais mon cœur généreux ne sait se venger que par des bienfaits. J'ai accumulé, en revanche, des préventions pour en avoir une plus forte dose.

Venons au fait. Tout ce que vous dites sur la pièce est bel et bon, mais je ne donnerai pas un quart d'heure de mon temps de plus, après trois vacations,

aux Français au Levant. Les Françaises du Ponant occuperont le reste. Ainsi, si, avec trois vacations, vous savez en faire une pièce en cinq, six, sept, dix actes, j'en serai charmé. Faites tout ce qui vous plaira; pour moi, je n'y ferai rien de plus.

La plus mauvaise monnaie, Madame, dont on puisse payer ses amis, sont les conseils. Les secours sont la seule bonne. Si vous pouvez donc me payer en espèces de secours quelconques, je vous en aurai bien de l'obligation. Vos conseils sont des Lettres des Colonies[1], qui, ou ne valent rien, ou du moins perdent beaucoup sur la place.

Je veux retoucher au style et aux scènes de cette pièce. Ennoblissez-moi le rôle du consul, rendez-moi le valet plaisant, la précieuse ridicule, voilà ce que je vous demande. Quelque scène mériterait d'être allongée. Si vous ne voulez vous donner tant de peine, au moins marquez-moi les fautes de langue, la bassesse de style, et ce qui vous choque le plus. Pour le reste, ou faites tout, ou ne changez rien. En tout cas, ne m'égarez pas cet original sans copie, et tâchez de me le renvoyer aussitôt que vous ne voudrez plus en faire usage. J'ai oublié de vous dire que je sais corriger les fautes d'autrui. Je ne sais pas corriger les

1. Les lettres de change des Colonies, depuis la fameuse banqueroute de trois millions faite aux Antilles, en 1762, par le père jésuite La Valette, n'avaient plus de valeur.

miennes; si je le savais, je commencerais par ne pas les faire. Ainsi, d'une pièce qui n'était pas la mienne, j'ai fait celle que vous avez lue. C'est à cette heure votre tour, et pas le mien. Je n'y sais plus rien ajouter ni retrancher. J'ajoute à cette lettre que je suis votre très humble et très obéissant serviteur.

II

*[1] A MONSIEUR TRUDAINE DE MONTIGNY

Rue des Vieilles Audriettes,
au Marais.

Vendredi, 17 avril 1767.

Monsieur[2],

Et mes éventails ? Si je les avais eus, je les aurais envoyés par M. le vicomte de Choiseul, et j'aurais pu dire comme César : *Veni, vidi, vici,* au lieu qu'à cette

1. Collection de mademoiselle Herpin.

2. Trudaine de Montigny était Intendant général des Finances. Il avait été adjoint à son père en 1757 et lui succéda en 1769. — « Voulant un peu plus qu'il ne pouvait, il n'en était pas moins un homme estimable et bon, éclairé, juste et ami du bien. » (Morellet). Il donna plus d'une fois des preuves de son désintéressement. Lorsqu'il succéda à son père dans le Conseil des Finances et dans celui du Commerce, il pria Louis XV de lui permettre de ne pas recevoir les appointements de sa place. « On me demande si rarement de pareilles grâces, dit le roi,

heure je ne puis dire, sinon (et c'est bien peu de chose) que je suis avec un respect égal à l'impatience d'avoir les éventails, votre très humble et très obéissant serviteur [1].

P. S. — Le marquis Tanucci, dans sa lettre, me charge de vous remercier, et d'applaudir à votre justice sur l'espérance que vous m'aviez donnée, et que je lui avais mandée, de la restitution, en cas qu'on les trouvât. Je vous montrerai sa lettre, lorsque j'aurai l'honneur de vous voir, mais je n'ose me présenter à vous sans éventail, ce qui serait une très grande impolitesse à la Chine, et vous savez qu'après vous il n'y a rien que j'aime, honore et respecte au monde autant que Con-fú-tzu, sa morale et ses éventails [2].

que, pour la singularité du fait, je ne veux pas vous refuser. » — Lorsqu'en 1777 la place d'Intendant des Finances fut supprimée, Trudaine de Montigny se retira sans accepter le poste de Contrôleur général qu'on lui offrait.

1. Voir l'appendice I.

2. Les deux lettres suivantes, tirées de la correspondance avec Tanucci, expliquent cette affaire des éventails, qui fut élevée à la hauteur d'une question diplomatique.

III

*[1] AU MARQUIS TANUCCI

Je réponds à rebours, c'est-à-dire en commençant par où finit la lettre de Votre Excellence[2]. Je veux parler des éventails de l'aimable marquise de Ligneville. Cantillana[3] n'est point nécessaire, pour cela il n'est pas même utile. *Si Pergama dextra defendi possent, etiam hac defensa fuissent.* Voici ce que j'ai fait depuis trois jours que j'ai reçu les ordres de Votre Excellence.

1. Communiquée par M. Pierantoni.

2. Bernard Tanucci était alors ministre des affaires étrangères à Naples. Né en Toscane, il appartenait à une ancienne famille de Florence; après avoir fait ses études de droit, il fut nommé auditeur de rote à Sienne, puis, en 1732, désigné par le roi Charles III comme auditeur de chambre du duc de Parme, Don Carlos. Lorsque survint l'invasion du royaume de Naples, Tanucci accompagna l'Infant en qualité de colonel; après la conquête, il obtint le titre de conseiller collatéral, et quand Charles III, appelé à régner en Espagne, renonça à la couronne de Naples, Tanucci devint conseiller de la Régence, qui dura seize ans. A sa majorité, Ferdinand IV lui confia les affaires étrangères avec le titre de premier ministre. Mais le mariage du roi, l'arrivée de la jeune reine Marie-Caroline d'Autriche, son entrée au conseil, qui eut lieu après la naissance de son premier fils, changèrent la fortune de Tanucci. (Voir l'appendice II.) Remplacé, en 1776, par le marquis Sambuca, l'ancien ministre mourut à Naples en 1783.

3. Le comte de Cantillana, ambassadeur de Naples à Paris.

Il fallait commencer par le *nominatif*. Trouver la date à laquelle les éventails ont été saisis, par qui ils l'ont été, et puis dévider le peloton jusqu'à ce qu'on découvre ce qu'ils sont devenus. Maintenant que Votre Excellence écoute et reste stupéfaite. L'ambassadeur qui est ici n'a jamais vu, ni connu, ni milord Granville, ni aucun lord d'un nom qui ressemble à celui-là. Son secrétaire d'ambassade, M. Porten, ne connaît pas davantage ce prétendu milord Granville et n'a reçu de lui aucune plainte sur aucune saisie d'objets aux douanes de Boulogne ni de Calais et jamais il n'a entendu dire que des éventails aient été pris à un Anglais quelconque. Nous voici donc sans *nominatif*, Antonino di Laura dirait qu'il manque *l'ingenere*. Que Votre Excellence remarque cependant que l'ambassadeur et son secrétaire ne sont arrivés d'Angleterre ici qu'au mois de septembre ; si la chose s'est passée auparavant, il faudrait une *action rétrospective*. Je ne vois pas clairement dans la lettre de Votre Excellence, si milord Granville est à Naples ou non, si c'est de vive voix ou par écrit que la marquise a appris la disparition et l'éclipse de ses éventails.

Enfin, mettant nos cerveaux à la torture, nous avons trouvé qu'une madame Greville, femme d'un ministre anglais à la Diète de Ratisbonne, passa ici au mois de septembre. Tout son bagage fut arrêté à Calais, parce qu'elle ne s'était pas pourvue des passeports nécessaires

au *transit*. Mais l'aimable duc de Choiseul les lui fit obtenir et lui fit rendre tous ses effets. Je ne sais si cette affaire a quelque connexion avec la nôtre. Il y a erreur de sexe, erreur de nom. Qu'est-ce qu'une dame qui est à Naples peut avoir affaire avec la diète non pas lactée, non pas de Pythagore, mais de Ratisbonne ! et quel singulier chemin ce serait prendre pour envoyer des éventails !

Antonino Frabutto dirait en somme que c'est une *zorbia* que ces éventails. Ou ils n'existèrent jamais, ou le lord Granville se les est appropriés ; il a conté cette fable à la marquise et les a donnés à quelque fillette, qui peut-être à l'heure qu'il est s'en évente à la barbe de notre bonne marquise ! Quoi qu'il en soit, je ne me lasse ni ne me désespère ; si les éventails existent, je les chercherai, je les poursuivrai, je leur donnerai la chasse n'importe où ils seront cachés, fût-ce sur le trépied d'Apollon ou dans le sein de Jupiter, et si on les trouve ce sera chose facile que de s'en emparer.....

IV

AU MÊME

Que Votre Excellence ne croie pas que ses éventails aient contribué à me rafraîchir, j'ai couru, sué,

peiné plus que Cicéron pour Brutus. J'ai écrit à Caraccioli [1] à Londres pour avoir des éclaircissements par lady Spencer ; elle était à la campagne; enfin il l'a vue et m'a écrit hier. C'est milord *Greville*, fils du comte de Warwick, qui a porté les éventails. Voilà enfin un nominatif! J'ai écrit de suite à l'ambassadeur d'Angleterre, qui m'a répondu n'avoir jamais vu ce lord qui a passé avant son arrivée. Voilà une époque. La saisie a dû avoir lieu en juillet et août. J'ai prévenu l'obligeant M. Trudaine, qui m'a promis que si les éventails existent ils seront de suite rendus. Donc demain on mettra le feu à la mine et nous verrons si je pourrai dire, comme Pétrarque, qu'on entendra l'explosion jusqu'à Rome.

V

*[2] AU MÊME

Eureka! Eureka! Que Votre Excellence immole une hécatombe de mouches! Les éventails sont retrouvés. Cette semaine ils seront entre mes mains et je les

1. Ambassadeur de Naples à Londres.
2. Communiquée par M. Pierantoni.

expédierai aussitôt, si toutefois le vicomte de Choiseul[1] n'est pas déjà parti. Que Votre Excellence rende justice maintenant au bon ordre qui règne dans les fermes générales. Les éventails ne furent point pris à lord Greville, ce fut lui qui, jeune, inexpérimenté et fort pressé, se trouvant embarrassé des formalités nécessaires pour les passer, les abandonna. On les tenait à sa disposition et sous son nom à Boulogne, si bien que j'ai dû donner acte que, s'il les redemandait, je lui en rendrais compte. Il faut aussi rendre justice à l'amabilité et à la bonne grâce de l'ami Trudaine de Montigny, qui a fait toutes les recherches lui-même, sans vouloir que personne autre s'en chargeât.

1. Cousin du ministre, auteur de plusieurs chansons agréables et ami des lettres ; il avait épousé, n'étant encore que chevalier, mademoiselle de Fleury, riche héritière américaine, nièce de la marquise de Vaudreuil. « Il est connu à la cour, dit Bachaumont, comme un très beau danseur, qui, malgré la disgrâce de sa famille, s'y est maintenu à force de bassesse. »

VI

*[1] A MADAME NECKER

Rue Cléry, Hôtel Le Blanc

Lundi.

Madame[2],

Si vous étiez moins bonne, vous me rendriez moins criminel et cela m'accommoderait davantage, car je suis si habitué à être dans mon tort que j'y vis comme le poisson dans l'eau. Au fait, j'ai eu tant d'embarras, d'ennuis, de commissions à exécuter depuis mon retour de Compiègne qu'il m'a été impossible de venir vous voir. Par une suite des mêmes affaires, il

1. Collection de mademoiselle Herpin.

2. Madame Necker était arrivée rapidement à se créer un des salons les plus recherchés de Paris, et Galiani en devint l'hôte assidu. Chose bizarre, en dépit de sa rigide dévotion, madame Necker recevait tous les philosophes athées de l'époque. Ses amis de Genève lui en faisant de vifs reproches, elle leur répondit simplement : « J'ai des amis athées, pourquoi non? Ce sont des amis malheureux. » — Plus tard la position de M. Necker comme contrôleur général et ministre agrandit beaucoup le cercle de leurs relations, et madame Necker vit les ambassadeurs et les étrangers de distinction se joindre chez elle au groupe littéraire qui les avait précédés. Le comte de Creutz, ambassadeur de Suède, le marquis Caraccioli, ambassadeur de Naples, le baron de Gleichen, etc., furent bientôt les habitués de l'hôtel Le Blanc.

faut que je me passe de *Cosroès* [1], ce qui est bien peu pour moi, et d'être dans votre loge, ce qui est un bien plus grand sacrifice.

Pour ce qui est de vos admirations pour moi, madame, il m'est bien triste de ne savoir exciter en vous d'autre sentiment ; mais je me venge en admirant très fort que vous m'admiriez. Peut-être un temps viendra où ces sensations violentes feront place à d'autres plus naturelles et plus commodes ; en attendant, puisqu'on ne saurait mieux faire, je suis avec un respect infini,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

P. S. Je ne sais rien de ce que je pourrai faire jeudi, mais je compte ne pas vous manquer vendredi [2].

1. Tragédie de Lefèvre représentée en septembre 1767 ; c'était l'œuvre d'un écolier ; l'auteur n'avait du reste que 22 ans. Rotrou avait traité le même sujet en 1648, et avec succès. La date des représentations de *Cosroès* nous donne la date de la lettre, qui doit avoir été écrite en 1767, car la pièce ne fut pas représentée longtemps.

2. Madame Necker recevait tous les vendredis soir. Grimm publie dans son sermon philosophique : « Sœur Necker fait savoir qu'elle donnera toujours à dîner les vendredis; l'Église s'y rendra parce qu'elle fait cas de sa personne et de celle de son époux; elle voudrait pouvoir en dire autant de son cuisinier. »

VII

*[1] A LA MÊME

Gênes, 17 juillet 1769.

Madame,

Parmi le grand nombre d'objets de mon amour que j'ai laissés à Paris[2], il ne m'était pas possible de choisir celui ou celle qui aurait les prémices de mes lettres; j'avais résolu de les accorder à la personne à laquelle je rêverais la première. Le croiriez-vous, madame, c'est vous dont j'ai rêvé la première de toutes. Quand je dis toutes, j'entends sans exception. La chose est singulière, mais il n'y a rien de plus vrai.

J'ai rêvé que vous étiez dans une ville à moitié chemin de Paris à Marseille, que dans mon voyage j'allais vous voir, et j'étais enchanté de trouver chez vous Suard[3], Mar-

1. Communiquée par madame la comtesse d'Haussonville.

2. Galiani venait d'être rappelé par sa Cour à la demande du duc de Choiseul.

3. Suard (Jean-Baptiste-Antoine), né à Besançon le 15 janvier 1734. Littérateur et journaliste, membre de l'Académie français en 1774. Mort à Paris le 20 juillet 1817.

montel[1] et qui plus est votre mari. On venait d'y recevoir la nouvelle que M. Gatti[2] avait été tué à la chasse à Chanteloup[3]. Gatti est survenu et nous a conté lui-même comment il avait été tué. Tout cela me paraissait très naturel en rêve et très raisonnable. J'étais presque couché sur un sofa, vous étiez assise auprès de moi d'un air attendri. J'admirais votre pantoufle, et en bon architecte, d'après les règles de Vitruve, de la beauté du piédestal, je calculais la beauté de la colonne. Vous trouviez tout cela étonnant à votre ordinaire, et très indifférent selon votre louable coutume. Vous avez retiré la pantoufle. Je me suis réveillé en sursaut. Où est madame Necker ? Où est la pantoufle ? Tout avait disparu. Au lieu d'un bon sofa, je me suis trouvé sur un lit aussi dur qu'un grabat, et, au lieu d'être au

1. Marmontel (Jean-François), littérateur, secrétaire perpétuel de l'Académie française. Né à Bort, en Limousin, le 11 juillet 1723, mort à Abbeville le 31 décembre 1799.

2. Médecin de Florence qui fut appelé en France par le duc de Choiseul pour y pratiquer l'inoculation. Il avait une grande originalité d'esprit et vécut, pendant tout son séjour en France, dans l'intimité du duc et de la duchesse de Choiseul.

3. Propriété du duc de Choiseul; il y fut exilé le 24 décembre 1770. — Ce château, situé à six kilomètres d'Amboise, avait été construit avec recherche par les ordres du duc, sur l'emplacement de celui de la princesse des Ursins. — Le seul reste des anciennes splendeurs de Chanteloup est une sorte de tour élevée de sept étages, construite dans le genre des pagodes chinoises. Sa situation, au point central des principales allées de la forêt d'Amboise, est des plus pittoresques. Sous la Restauration, Chanteloup appartint au duc d'Orléans.

milieu de mes amis, je me suis trouvé environné de punaises. Quelle catastrophe !

Mais est-il bien vrai que je sois parti ? Est-il possible que j'aie pu sortir de Paris ? Par où, comment, par quelle barrière, comment cela s'est-il fait ? Je n'y comprends rien. Non, ce n'est pas possible ! Je suis à Paris, je vous entends, je vous admire, et je vous trouve impossible à imiter.

Et ces monstres qui vous environnent ? que font-ils ? pourquoi ne m'écrivent-ils pas ? Barbares ! Madame, payez pour tous et confondez leur avarice. Écrivez-moi une lettre et prenez-en le modèle sur celles que M. Necker reçoit de son ami de Bicêtre, cinquante-deux feuillets de bonne mesure [1].

Au reste, vous voyez par la date de cette lettre, qu'il y a un mois et plus que je ne vous ai vue qu'en

1. On avait parlé à M. et à madame Necker d'un personnage appelé M. Daunon de Guitry que sa femme avait, disait-on, fait conduire à Bicêtre et loger à l'étroit pour avoir ses coudées franches. La première chose que firent M. et madame Necker en arrivant à Bicêtre, fut de se faire présenter ce malheureux époux, qui répondit à leur interrogatoire avec toute la raison, le calme et la résignation possibles. Il ne prononça pas le nom de sa femme ; il dit seulement qu'il avait eu le cerveau dérangé à la suite d'émotions pénibles, mais qu'il était guéri depuis longtemps et qu'on le retenait à Bicêtre pour user plus commodément de sa fortune. M. Necker, fort touché, promit d'en parler directement au roi. Tout cela se passait dans la grande cour de Bicêtre, et tandis que madame Necker inscrivait sur ses tablettes les noms et prénoms du prisonnier, M. de Guitry lui dit à l'oreille : « Savez-vous ce que je fais en ce moment ? — Non, monsieur. — Je p... sur vous, dit-il d'un petit air goguenard et malicieuse-

rêve, et que je suis physiquement à Gênes, ce qui veut dire que je ne suis pas à Paris, mais partout je suis votre très humble et obéissant serviteur.

VIII

A MADAME D'ÉPINAY

Rue Sainte-Anne, passé la rue Neuve-des-Petits-Champs, la seconde porte cochère à droite, au premier,
à Paris.

Gênes, 17 juillet 1769.

Madame,

Je suis toujours inconsolable d'avoir quitté Paris, et encore plus inconsolable de n'avoir reçu aucune nouvelle, ni de vous, ni du paresseux philosophe[1]. Est-il possible que ce monstre, dans son impassibilité, ne sente pas à quel point mon honneur, ma gloire

ment familier. Madame Necker s'enfuit, il la poursuit jusqu'à sa voiture où M. Necker était déjà monté sur le marchepied. « Impossible d'y résister ! » s'écrie M. de Guitry, et il donne à M. Necker un grand coup de pied qui le fait tomber sur le nez en travers de sa berline. « On n'a pas deux fois une occasion pareille, » ajoute philosophiquement M. de Guitry. On comprend aisément que les nombreuses épîtres adressées plus tard à M. Necker par cette victime de l'arbitraire restèrent sans réponse.

1. Diderot. Galiani le désigne presque toujours sous le nom du *Philosophe*.

(dont je me fiche), et mon plaisir, et celui de mes amis (dont je me soucie beaucoup), sont intéressés dans l'affaire que je lui ai confiée, et combien je suis impatient d'apprendre qu'enfin la pacotille a doublé le Cap et passé le terrible défilé de la *révision*[1]. Car, après cela, je suis tranquille sur le reste.

Mon voyage a été très heureux sur la terre et sur l'onde. Il a même été d'un bonheur inconcevable. Je n'ai eu jamais chaud, et toujours le vent arrière sur le Rhône et sur la mer. Il paraît que tout me pousse à m'éloigner de tout ce que j'aime dans le monde. L'héroïsme sera donc bien plus grand et bien plus mémorable à vaincre les éléments, la nature, les dieux conspirés, et retourner à Paris. Oui, Paris est ma patrie. On aura beau m'en exiler, j'y retomberai. Attendez-moi dans la rue Fromenteau[2], au quatrième, sur le derrière, chez la nommée.....fille majeure. Là demeurera le plus grand génie de notre âge, en pension à trente sols par jour, et il sera heureux. Quel plaisir que de délirer! Adieu.

Je vous prie d'envoyer vos lettres toujours à l'hôtel de l'ambassadeur [3].

Grimm est-il revenu de son voyage?

1. Galiani entend par là la correction de ses *Dialogues sur les blés* dont Diderot était chargé.

2. Une des rues les plus mal habitées de Paris.

3. Galiani pas plus que madame d'Épinay n'était soucieux de

IX

A LA MÊME

Gênes, 14 août 1769.

C'est fort bien dit, madame, point de cartons. Les cartons ne sont bons que dans les reliures. Dans les livres, ils ne valent rien du tout.

Pour *des endroits un peu lâches*, il y sont assurément en grand nombre. Il y en avait au moins cinquante à ma connaissance. Mais pour ce qui est des plaisanteries, bien loin d'être de votre avis, j'ai trouvé qu'il n'y en avait pas assez. Vous direz : « Mais elles n'étaient pas du meilleur goût. » Hé ! tant mieux, madame ! Croyez-vous que tous les lecteurs aient du goût ? Il faut plaire à tout le monde. Que de plaisanteries mauvaises n'a pas imprimées le patriarche Voltaire ? Enfin je les aurais laissées, elles auraient peut-être fait la fortune de l'ouvrage auprès des sots, qui sont en grand nombre. Mais n'y songeons plus.

payer les frais de poste, assez considérables à cette époque ; ils faisaient passer leurs lettres par le courrier de l'ambassadeur. On verra les gémissements que poussait l'abbé lorsqu'il en était autrement.

Quand on saura dans quel affreux état de chagrin et d'accablement d'esprit ce malheureux ouvrage a été conçu, fait, achevé, à quel point il est un avorton, on n'aura rien à dire à l'auteur, et les éditeurs auront toujours plus de mérite à l'avoir laissé tel quel, que s'ils l'avaient retouché [1].

J'attends à présent, avec impatience, les nouvelles du marché, et celles de la réussite de la chose [2]. Je crains que le coup de massue flanqué par notre abbé Morellet, sur la compagnie des Indes [3], n'ait occupé les esprits, au point que toute autre question politico-économique paraisse indifférente. Mais je viendrai en France faire mieux une autre fois. Vous croyez que je badine ? Point du tout. Je me suis ancré exprès à Gênes, où le fond est bon, et je suis à l'abri des marées, pour ne pas me laisser entraîner par les courants sur les rochers de Naples. J'ai redoublé d'ancres et de cabestans, et j'espère me sauver du naufrage. Il ne s'agit pas de mon plaisir seul, il s'agit de ma vie. Je sens et j'éprouve

1. Il s'agit toujours des *Dialogues*. Lorsque Galiani les composa, il savait déjà que sa situation à Paris était menacée, que l'on avait demandé son rappel, et il se trouvait plongé dans le plus vif chagrin.

2. La vente de son ouvrage à un éditeur.

3. Mémoire sur la situation actuelle de la Compagnie des Indes, commandé à Morellet par M. d'Invaux, contrôleur général. (Voir mémoires de Morellet, chap. VIII.) Ce fut le premier coup porté au monopole de la Compagnie des Indes.

tous les jours davantage, qu'il m'est physiquement impossible de vivre hors de Paris. Pleurez-moi pour mort, si je ne reviens pas.

Vous m'auriez fait grand plaisir de m'indiquer quels sont les particuliers de Naples qui ont écrit des bêtises à des particuliers de Paris sur mon compte, et j'aurais volontiers écouté les détails qu'ils ont mandés. Ce n'est pas que je m'en inquiète aucunement. J'ai reçu l'éloge le plus pompeux de ma Cour, dans une dépêche qu'on a même fait courir dans la ville de Naples, sur mes talents, ma probité, mon zèle et les services rendus à la Couronne. On a fixé les gages de ma charge de conseiller du Commerce presque au double de ce qu'on accordait pour l'ordinaire aux autres. Vous pourrez donc dire à mes amis que l'honneur de leur ami Galiani est à l'abri. L'argent et les dignités sont le plaisir parfait, mais il faut compter pour quelque chose l'honneur, car il cause une certaine démangeaison de plaisir qu'on pourrait très bien appeler le chatouillement de la vertu.

Les éloges dont j'ai été comblé par ma Cour sont calqués sur ceux que M. le duc de Choiseul a bien voulu faire de moi. Je lui ai en vérité mille obligations, et je ne sais pas comment m'y prendre pour lui faire parvenir les sentiments de toute ma reconnaissance.

J'ai envoyé, par le prince Pignatelli [1], saluer mon

1. Second fils du comte de Fuentès, ambassadeur d'Espagne à Paris; son frère était le marquis de Mora. Il avait épousé en

cher ami Schomberg[1]. S'il se lamente de mon absence, je jure comme un grenadier sur la sienne. Il agit en militaire, et moi en abbé. Pour me consoler, je lis les pensées sur la tactique de M. de Silva[2], qui allonge les baïonnettes et raccourcit les fusils, pour mieux réussir à la guerre, comme les Jésuites allongeaient le *Credo* et raccourcissaient le Décalogue, pour mieux réussir dans le monde; et je cause ensuite de ce que j'ai lu avec mon cher Schomberg, qui ne m'écoute pas. Oui, ventre-saint-gris, je reviendrai, dussé-je sacrifier tout. Il m'est impossible de vivre autrement, et c'est bien égal de mourir de froid à Paris, ou d'ennui à Naples.

Aimez-moi, car je le mérite. Dites mille choses de ma part à tous mes amis; mais je n'ai pas le cœur de vous les nommer et de les passer en revue dans ma tête, car je me jetterais par la fenêtre, et les appartements sont fort hauts ici. Ne dites rien à la baronne[3], car je la déteste. Elle aime plus son cheval que moi, quoique je ne l'aie jamais renversée. Adieu.

juillet 1768 sa parente, Alphonsine-Louise-Julie-Félicie, fille de Casimir prince Pignatelli, duc de Bisaccia, comte d'Egmont.

1. Gotlob-Louis, comte de Schomberg, maréchal de camp, propriétaire du régiment de Schomberg. Il était fort lié avec tout le groupe encyclopédiste.

2. Officier d'état-major de l'armée du roi de Sardaigne.

3. La baronne d'Holbach (Charlotte-Suzanne d'Aine). D'Holbach avait épousé successivement les deux sœurs. La baronne avait fait une chute de cheval peu de temps avant le départ du charmant abbé.

X

*[1] A MADAME NECKER

Gênes, 28 août 1769.

Madame,

Peste soit des sentiments ! si j'en ai que Dieu me les pardonne, ce n'est pas ce que j'ai de mieux en vérité ! J'en ai pourtant bien peu; mais vous, madame, vous en avez un diable chargé. Votre charmante lettre du 29 n'a que ce défaut-là. Vous me parlez encore de sentiments. Que ne me parlez-vous de pantoufles? Que risquez-vous? Je suis à Gênes et vous à Paris. Savez-vous que si vous continuez sur ce ton-là, je pourrai bien penser à vous le jour, mais je n'en rêverai pas la nuit.

Vous voyez comme je suis gai. N'en croyez rien. Je suis triste et malheureux, et je suis bien fâché de vous l'apprendre. Je tâche de me distraire et je donne dans l'excès d'une gaieté folle. J'amuse ici tout le monde, hors moi-même. Que je retombe un instant sur l'idée de Paris et de mes amis, me voilà perdu! Je n'y suis

1. Communiquée par madame la comtesse d'Haussonville.

pas, et vous y êtes, voilà les deux points de ma triste et désolante méditation. Mais vous y reviendrez, me dira-t-on. — Qu'en sais-je? — Mais vous mourrez hors de Paris? — C'est sûr, et ce n'est pas consolant. — Mais vous n'êtes pas encore mort? — C'est encore très vrai. — Vous vous y ferez donc ? — Comme les diables au feu de l'enfer. C'est pénible, mais enfin c'est la seule ressource de l'enfer et la seule consolation des damnés.

J'en ai une autre ici, et c'est la compagnie de l'illustre Lomellino, homme d'un esprit infini. Après vingt ans, il n'a pas encore cicatrisé ses regrets de Paris. Il parle avec transport des beautés de madame la maréchale de Luxembourg[1], des grâces naïves de la Dumesnil[2], de la vivacité

1. La maréchale de Luxembourg, petite-fille du maréchal de Villeroy, épousa en premières noces le duc de Boufflers, et en secondes, le maréchal de Luxembourg. Elle était d'une beauté accomplie. — Elle fut affichée autant qu'on peut l'être, sous Louis XV, à cette époque où il était si difficile de primer dans ce genre-là. Après une vie fort légère, elle devint l'oracle du bon goût et du bon ton. L'originalité de son esprit, la sûreté de son goût, ses épigrammes, sa critique frondeuse et hardie en firent l'arbitre qui prononçait sur toutes choses en dernier ressort. Son salon était le premier de Paris; elle y réunissait l'élite de la société. Elle fonda, dit spirituellement M. de Goncourt, cette *véritablement bonne compagnie*, qui fixait les usages, donnait le ton à la conversation, représentait dans son principe le plus haut la religion de l'honneur.

2. Marie-Françoise Dumesnil, née en 1713; elle était donc âgée de près de soixante ans à l'époque où écrit Galiani. « D'une taille moyenne, jamais tragédienne n'eut plus de flamme ni plus de sensibilité. Elle négligeait beaucoup de choses dans ses rôles; mais, de ces ombres, qu'elle distribuait, peut-être avec trop

de Montcrif, des saillies de M. de Maurepas, des étourderies du duc de Nivernois. Le reste de ses amis sont morts. Je n'aurai pas ce chagrin-là, car je mourrai avant les miens. Mais quelle maudite lettre lamentable je vous écris, grand Dieu! Revenons à nos pantoufles.

L'abbé Morellet a donc été mordu de jalousie, Suard en a été piqué, et Thomas [1] en a-t-il été égratigné? Ah, il est coriace celui-là! Nouveau Démosthène dans sa lanterne de Madrid (qui vaudra un jour celle d'Athènes), il est tranquille, sûr, et d'une confiance qui m'impatiente. Si je revenais pourtant, je serais homme à le faire trembler, mais je ne reviendrai pas. Ah fi, le vilain que je suis! Quel maudit tic j'ai pris là. Je ne fais que répéter ce doute dans ma tête et ce doute me désespère, il me tue. Allons, parlons d'autre chose.

Madame de Marchais [2] se souvient-elle de mo?

de profusion, partaient des éclairs et des tonnerres qui frappaient et embrasaient toutes les âmes. » (M. Grandménil.) Elle passait pour se livrer à la boisson et l'on assure que lorsqu'elle jouait, son laquais était dans la coulisse, la bouteille à la main, « pour l'abreuver ». Elle ne se retira du théâtre qu'en 1775 et mourut en 1803.

1. Thomas (Antoine-Léonard), né à Clermont, en Auvergne, le 1er octobre 1732. Membre de l'Académie française. Mort au château d'Oullins le 17 septembre 1785.

2. Madame de Marchais (E.-J. de Laborde), née en 1735, femme d'un valet de chambre du roi, morte le 4 mars 1808. Elle était fort liée avec le surintendant des bâtiments, M. d'Angivillers, qu'elle épousa en secondes noces.

Mademoiselle Clairon [1] est-elle de retour? C'est un chagrin de moins que son absence de Paris m'a valu à mon départ. Je n'ai pas besoin de vous demander si elle se souvient de moi, je suis sûr que oui. Mademoiselle de Lespinasse [2] s'en souviendra aussi, car elle est polie, honnête, a une mémoire très heureuse, beaucoup de lecture, beaucoup de connaissance, et je suis pour elle un livre qu'elle a lu autrefois sans ennui. Madame Geoffrin [3] ..... non, je n'en parlerai pas. Je n'en aurais encore la force. Pour madame de la Ferté-Imbault [4], on peut en parler, elle m'aime et je l'aime comme les anges s'aiment, à ce que dit notre saint Thomas, qui n'est pas votre Thomas, mais qui était bien meilleur théologien, et qui avait découvert que les anges s'aiment tout aussi bien de loin que de

1. Claire-Joséphine Legris de la Tude, plus connue sous le nom de Mlle Clairon, tragédienne célèbre, née en Flandre en 1723, morte à Paris le 18 janvier 1803.

2. Julie-Jeanne-Éléonore de Lespinasse (1732-1776). Fille naturelle de madame d'Albon, elle devint dame de compagnie de madame du Deffant, puis se brouilla avec elle. Amie dévouée de d'Alembert, elle eut deux liaisons célèbres, le marquis de Mora et M. de Guibert.

3. Madame Geoffrin (Marie-Thérèse Rodet), connue par son esprit et la protection qu'elle accorda aux gens de lettres et aux artistes. (1699-1777.)

4. Fille de madame Geoffrin. « Quand je la considère, disait sa mère, je suis étonnée comme une poule qui a couvé un œuf de cane. »

près, sans se voir, sans se parler. Ils sont bien heureux s'ils y trouvent du plaisir.

Vous m'aviez promis de m'écrire souvent, tiendrez-vous parole ? Écrivez-moi par la poste en droiture ici, mais chargez quelqu'un de faire les enveloppes. Vos lettres ressemblent à Socrate. La plus belle âme dans le corps le plus laid. Vos lettres sont aussi belles que l'enveloppe en est affreuse. Je dis cela pour faire plaisir à l'abbé Morellet et non pas pour vous humilier. Il ne vous conviendrait pas de bien faire les enveloppes, cette matérialité ne sied pas bien au sublime de votre ineffable spiritualité. Voilà le papier qui commence à me manquer. N'oubliez pas mes compliments à votre plus cher ami, à M. Necker. Je l'aime infiniment, et ce n'est pas pour vous faire ma cour. C'est pour mon plaisir tout pur.

On me reprochera que je n'ai encore rien envoyé dire à l'incomparable Marmontel et à tant d'autres, mais leur souvenir cause mon malheur, et il ne faudrait pas être malheureux. Ah ! cette pantoufle ! Heureux le cordonnier !

XI

A MADAME D'ÉPINAY

Gênes, 28 août 1769.

J'ai beau me tourmenter, je ne sais plus quoi penser. Votre dernière lettre est du 29 juillet. Je pourrais en avoir reçu même du 15 août et n'en ai point reçu. M'avez-vous écrit ailleurs ? Mais pourquoi ? Êtes-vous incommodée ? L'affaire a-t-elle rencontré quelque obstacle[1] ? Mais vous me l'auriez mandé. Enfin je suis dans une obscurité et dans une incertitude mortelle. Tirez-m'en, je vous en supplie. S'il ne s'est pas trouvé d'imprimeur assez courageux pour donner les cent louis, faites ce qui vous paraîtra le mieux, mais il faut imprimer.

Cette affaire, qui m'était absolument indifférente à Paris, me tient à cœur infiniment à présent. A propos, faites-moi la grâce d'avertir Diderot qu'il ne faut pas mettre sur le frontispice le vers de Térence, *Ne quid nimis*, qui a été déjà employé dans une autre brochure à blés ; mais il faut y mettre celui-ci d'Horace :

1. Il s'agissait de trouver un éditeur pour les *Dialogues sur les blés*.

In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.

Je ne vous dis rien davantage, car j'attends avec une impatience infinie vos lettres. Je me porte bien, et je n'ai aucun mal, ni d'autre chagrin que d'être loin de vous et de Paris ; mais il est si grand que je ne sais pas y résister. Encouragez tout le monde à m'écrire. Le marquis de Croismare serait-il bon pour mon correspondant[1] ?

Votre réponse, adressez-la-moi ici en droiture, par la poste, sans l'envoyer chez mon ambassadeur. Aimez-moi.

1. Tous les contemporains s'accordent à reconnaître que le marquis de Croismare fut le type du Français aimable, dont il réunissait au plus haut point toutes les qualités. Le charme de son commerce le fit rechercher de la meilleure compagnie et vivre dans l'intimité des personnages les plus célèbres. Au caractère le plus solide, au commerce le plus sûr, à une façon de penser pleine de délicatesse et d'élévation, il joignait une imagination vive et riante, un tour d'esprit piquant, assaisonné de tous les agréments. Le sel, la finesse, la délicatesse et la gaieté distinguaient sa conversation. La grâce et la légèreté avaient sous sa plume et dans sa bouche un caractère inexprimable. Le commun était ce qu'il y avait de plus étranger à son esprit. Le grand monde ne l'amusait point; mais il était charmant dans la petite coterie de ses amis. Il lui fallait toujours un objet dominant; il était à la poursuite tantôt de la musique, tantôt des vieux bouquins, tantôt des estampes, tantôt de la meilleure manière de faire le chocolat ou bien les omelettes, et son zèle ne se ralentissait que quand la matière était totalement épuisée. (Grimm.)

La plaisanterie du marquis de Croismare était un modèle de finesse et de délicatesse qui ne blessait jamais. Diderot la comparait à la flamme de l'esprit de vin : « Elle se promène sur ma toison, disait-il, et la parcourt sans jamais la brûler. »

XII

A LA MÊME

Gênes, 18 septembre 1769.

Madame,

Combien les révolutions et les vicissitudes de ce monde sont rapides ! Me voilà passé des transports de colère, de désespoir, de chagrin, à ceux de la joie, des remerciements et des embrassements. Aussi, si je n'étais que d'une centaine de lieues éloigné de mes amis, je crois que j'allongerais mes bras et mes lèvres, pour une bagatelle de cent lieues, mais pour deux cents, je suis votre serviteur.

Enfin, madame, je suis sous presse [1]. Vive la joie ! Mais vous qui êtes mère, vous devez bien imaginer ce que c'est que le cœur d'un père. Pourquoi ne pas m'envoyer quelques feuilles ? Craignez-vous la dépense de la poste ? N'arrêtez plus mon impatience, je vous prie ; envoyez ici, à l'adresse de M. Reiny, consul de

1. On avait trouvé un éditeur pour les *Dialogues*, c'était le libraire Merlin. Voltaire en parle plusieurs fois dans sa correspondance comme d'un éditeur en vogue.

Sa Majesté Très Chrétienne, tout ce qu'il y aura d'imprimé déjà. Je me verrai, je me lirai, je m'extasierai, et je dirai : Possible que j'aie eu tant d'esprit ? Qui est-ce qui le croira ?

Sur les cent louis, il faudra prélever toutes les dépenses, toutes les récompenses. Ce qui restera doit être donné à mon ambassadeur [1], qui m'a avancé cet argent : mais comme il est très en état d'attendre, il ne faut rien escompter. Il suffit de lui donner les billets s'il veut s'en saisir, ou du moins le rendre informé de cela, pour lui prouver mon exactitude. Il est dans le secret que j'ai fait cet ouvrage ; ainsi lorsqu'il aura paru, on pourra lui communiquer le tout. Enfin je m'en repose sur vous. J'espère que vous n'aurez pas oublié de vous faire accorder par le libraire quelques exemplaires pour vous et pour moi.

Il ne me reste à présent qu'à vous prier de faire mes excuses à Diderot, à qui j'ai écrit dans un accès de désespoir. C'est sa faute, car il ne m'a jamais écrit, et votre faute aussi, puisque vous êtes restée deux mois juste sans m'écrire. Depuis votre lettre du 1er juillet, celle-ci, du 1er septembre, est la seule que je reçois.

Je suis bien aise d'apprendre que les nouvelles de ma disgrâce aient été mandées de Naples à Paris. Je savais déjà d'avance que je n'ai des amis qu'à Paris, et

1. Le comte de Cantillana.

qu'à Naples, je n'ai que des envieux, des méchants, des sots. Faudra-t-il, grand Dieu! que j'y aille? Daniel dans le lac des lions, car anciennement les lions vivaient dans l'eau!

Madame Geoffrin a le tic de détester tous les malheureux, car elle ne veut pas l'être, pas même par le spectacle du malheur d'autrui. Cela vient d'une belle cause. Elle a le cœur sensible, elle est âgée, elle se porte bien, elle veut conserver sa santé et sa tranquillité. D'abord qu'elle apprendra que je suis heureux, elle m'aimera à la folie.

Tâchez de faire ressouvenir de moi M. de Sartine [1]. Ah! quel homme! quel magistrat! quel ami! Demandez-lui une place d'inspecteur de police pour moi. Je resterai à Paris, et je le verrai souvent.

Aimez-moi toujours. Dites-moi, êtes-vous moins malheureuse? vos enfants? vos affaires? le Roi? la ferme générale [2]? Adieu. Que de remerciements! Que

1. Antoine-Raymond-Jean-Gualbert, Gabriel de Sartine, comte d'Albi (1729-1810). D'abord avocat à Paris, puis conseiller au Châtelet en 1752, lieutenant général de police de décembre 1759 à mai 1774, Sartine devint conseiller d'État, secrétaire d'Etat au département de la marine, enfin ministre en remplacement de Turgot jusqu'au 14 octobre 1780.

2. M. d'Épinay avait dilapidé la fortune de sa femme, qui restait dans une situation fort précaire avec des charges nombreuses. Un des coups les plus sensibles lui fut porté par l'abbé Terray, qui fit suspendre le paiement des billets des fermes et mit la main sur la caisse d'amortissement. L'abbé donnait ainsi le signal

de reconnaissance ! Mais vous voyez cela déjà de vos yeux, qui percent jusqu'au fond de mon cœur. Je ne sais pas trop ce que je fais à Gênes. Tout ce que j'en sais, c'est que je ne suis pas à Naples, et c'est toujours quelque chose. Adieu encore, sans adieu.

XIII

A LA MÊME

Gênes, 2 octobre 1769.

Madame,

Voilà qui est bien, madame, il faut toujours écrire, même lorsqu'il n'y a rien à dire. Je vous répondrai de même, lorsque je n'aurai rien à vous mander, et cela fera une correspondance très intéressante à la fin. Je compte partir d'ici dans sept ou huit jours, si rien n'arrive, comme il n'y a pas d'apparence ; et je serai à Naples à la Toussaint. Le ciel l'ordonne ainsi, et tous les moyens humains ont été jusqu'à cette heure inutiles ; mais je ne suis pas mort encore, et si la justice est distributive, mon tour viendra, et je ferai faire au ciel à ma guise.

de la détresse publique pour exagérer les alarmes et perdre plus sûrement Choiseul.

J'ai lu le mémoire de notre abbé aux idées liées[1]; mais celui de Necker aux faits liés, ni celui du fou à lier, ne sont point parvenus ici. Je les rencontrerai peut-être à Rome. Au fond, je vois que je dois retourner à Paris faire une brochure, pour mettre le holà, car ces gens, en vérité, ne savent point calculer.

J'attends avec impatience les nouvelles de l'accouchement et du délivre de mon enfant posthume. J'avais écrit, il y a deux mois, à l'abbé Morellet, et il n'a point répondu. Je crains que la lettre ne se soit égarée. Il est de toute nécessité de faire savoir à mon ambassadeur

1. L'abbé aux idées liées n'est autre que Morellet ; il disputait un jour à table avec beaucoup de véhémence. Marmontel, dit Grimm, lui opposa un gros bon sens de gourdin; il n'a pas le ton doucereux ni tendre quand il dispute, et l'on n'eut pas encore servi le dessert que l'abbé, ayant trop exercé les facultés de ses poumons se trouva atteint d'une extinction de voix. A mesure que ses forces diminuaient, sa tête s'échauffa, son esprit s'exalta et s'il sortit de table accablé par Marmontel, il ne se fortifia que plus dans ses opinions : « Comment, dit-il, les larmes aux yeux et avec une voix éteinte, en se tournant vers M. Necker et moi, comment me serait-il possible de me tromper? Je me lève à 5 heures, je prends ma plume, et j'écris pendant six heures de suite, sans interruption, toutes idées liées. — « L'abbé, lui dit Marmontel, vous traitez vos idées comme les cas en médecine, où toute matière liée est regardée comme louable. » C'est depuis cette dispute que les idées liées sont devenues une plaisanterie dans toute la coterie philosophique.

Les trois mémoires auxquels Galiani fait allusion avaient été écrits au sujet de la Compagnie des Indes. Celui du fou à lier était l'œuvre du comte de Lauraguais si connu par ses excentricités. (Voir l'appendice III.)

que les cent louis existent, qu'ils sont à sa disposition, et que je ne lui en ai point menti. L'impatience des vieux est quelque chose que les jeunes gens ne comprennent point.

Adieu. Je serai plus long une autre fois. Mille embrassements au grand[1] et au petit[2] philosophe.

XIV

*[3] A MONSIEUR PELLERIN

Florence, 16 octobre 1769.

Monsieur[4],

L'absence n'a point diminué ces sentiments de véritable amitié, que je vous ai voués, et les doux souvenirs des soirées que j'ai passées avec tant de plaisir,

1. Diderot.

2. Grimm.

3. Inédite. — Bibliothèque Nationale.

4. Pellerin (Joseph), célèbre numismate français, né le 27 avril 1681 à Marly, mort, à Paris, le 30 août 1782. Il était premier commis de la marine à Paris, il prit sa retraite en 1745 et consacra le reste de sa vie à l'étude des médailles. Il en forma un cabinet qui contenait 32,500 pièces; c'était le plus beau qu'un particulier eût jamais possédé. En 1776, Louis XVI l'acheta 300,000 livres. L'abbé Leblond publia, en 1772, un volume

auprès de votre cheminée. Je ne m'étends pas davantage sur ce souvenir, qui me serre le cœur. Je vous en exprimerais moins, si je vous en disais davantage.

Partout où j'ai passé, j'ai été votre commissionnaire. J'avais trouvé quelques médailles à Aix, mais le vendeur ne s'y entend guère, ainsi on ne peut rien conclure avec lui. A Gênes, où j'ai fait un assez long séjour, on ne connaît sous le nom de monnaies antiques, que la monnaie de banque, qui n'a plus de cours aujourd'hui. Je viens d'arriver ici, je n'y trouve en vérité que des médailles d'or de la maison Ricardi, estimées à des prix fous, mais on m'assure qu'il y en a de singulières.

J'ai trouvé entre les mains de l'abbé Bracci[1], antiquaire, quelques médailles de villes ; elles sont bonnes et bien conservées. Je vous en envoie un petit catalogue ; s'il y en a qui vous conviennent, vous pourrez lui en écrire en droiture, et il vous les fera passer par les mains de monsieur de la Reynière. Je crois qu'il ne vous sera pas très difficile de convenir des prix. Il attend que vous lui marquiez ce que vous voudrez éva-

in-4° intitulé : *Observations sur quelques médailles du cabinet de M. Pellerin*. L'impératrice de Russie, instruite par ses correspondants du magnifique cabinet de médailles que possédait M. Pellerin, lui en fit offrir 500.000 francs, en lui en laissant la jouissance jusqu'à sa mort. M. Pellerin refusa, ne voulant pas en priver son pays.

1. L'abbé Bracci, Napolitain, auteur d'un ouvrage estimé sur les pierres gravées.

luer et donner de celles qui vous conviendront. Je compte partir après-demain pour Naples, où j'attendrai l'honneur de votre réponse et des nouvelles de votre santé.

Excusez la mauvaise écriture; j'ai une mauvaise plume et une écritoire d'auberge, qui me dégoûte d'écrire. Ainsi, je finis par vous assurer que personne ne me surpasse dans les sentiments que vous méritez et que je vous ai voués pour la vie.

XV

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 18 novembre 1769.

Madame,

Vous voyez par la date de ma lettre que j'ai fini mon voyage. J'ai été bien reçu par le roi. Voilà tout ce que je puis vous dire. Au reste, je vous mentirais si je vous disais ce que je compte faire ce printemps. Assurément, je passerai l'hiver à Naples.

Je n'ai pas eu le temps de répondre à votre lettre du 22, que j'ai reçue à Rome, mais cela ne m'a pas

empêché de songer à vous et à madame votre fille[1]. Vous vous souviendrez qu'elle souhaitait une petite antique, pour remplacer celle que je lui avais donnée jadis et qu'elle a perdue. J'ai cherché, fouillé, flairé partout. Enfin j'ai rencontré quelque chose qui m'a fait grand plaisir. C'est une jolie petite Pallas, encore plus jolie que la vôtre, sûrement antique et parfaitement gravée[2]. Vous la trouverez ici dedans la lettre, vous la présenterez à madame votre fille de ma part, et je suis enchanté que la mère et la fille puissent désormais cacheter avec les mêmes armoiries. Minerve sera le symbole de la famille.

J'attends les nouvelles du bruit que ma bombe[3] aura fait, en crevant à Paris. Je suis bien aise qu'il y ait une trentaine d'exemplaires pour moi. Voici le testament. Il faut en envoyer un à Gênes, à M. Reiny[4], comme je vous l'avais mandé. Il faut m'en envoyer quatre par la poste à Rome, mais je ne veux rien dépenser. Il faut trouver quelque moyen, soit celui des fermiers-généraux des postes ou autre que vous imaginerez.

1. Madame de Belsunce, qui devint dans la suite la correspondante de Galiani, chaque fois que sa mère était empêchée par la maladie.

2. Galiani, grand amateur de pierres gravées, était un numismate des plus distingués.

3. Son *Dialogue sur le commerce des blés*.

4. Consul, à Gênes, de Sa Majesté Très Chrétienne.

Sept autres pourront venir plus lentement par la voie de la mer et de Marseille, dans quelque ballot de libraire. En voilà douze. A Paris, il en faut donner un à mon ambassadeur, un autre à M. de Magaillon, secrétaire d'ambassade d'Espagne; le reste sera pour vous et pour nos amis. *Nota bene* qu'il faudra en vendre quelques-uns pour un certain usage que voici. Je veux m'abonner du commencement de la nouvelle année à la *Gazette de France*, mais je voudrais la recevoir franche jusqu'à Rome[1]. Je crois que cela se peut aisément. Parlez-en à Suard. Pour payer cet abonnement, je ne veux pas tirer de l'argent de ma poche. La vente de quelques dialogues doit y suppléer.

Je suis débiteur d'une réponse au baron[2], et d'une autre à Diderot. Je me mettrai en règle ici. Cette ville condamnée à l'oisiveté depuis le temps d'Horace et de Virgile, *et in otio natam Parthenopem*, me

1. Le 1er janvier 1762, on avait complètement transformé la *Gazette de France*. A partir de cette date, elle fut faite sous les yeux du ministre des affaires étrangères, minutée par des commis de ce département et rédigée par M. Remond de Saint-Albine. Les ministres du roi à l'étranger, de même que les intendants dans les provinces, reçurent ordre de transmettre tout ce qu'ils apprendraient de curieux et d'intéressant. La *Gazette* paraissait deux fois par semaine, le lundi et le vendredi. Le succès n'ayant pas répondu à l'attente, on remplaça M. de Saint-Albine par l'abbé Arnaud et Suard, protégés du duc de Choiseul.

2. Le baron d'Holbach. Galiani ne le désigne jamais que par son titre.

donnera autant de loisir que je voudrai et plus même que je n'en souhaite.

J'embrasse le cher Prophète[1]. J'ai reçu une très longue lettre de notre incomparable marquis[2], qui ne dit rien. J'aurais souhaité qu'il me l'eût écrite en prose. Adieu, aimez-moi toujours. Adieu.

Autre commission. — Il faut que vous m'achetiez ce recueil d'airs choisis de l'Opéra-Comique, qui s'imprime à Paris. Ce sont des *in-quarto* de musique. Il y en avait de mon temps trois volumes qu'on payait 27 livres. Il y a le chant et la basse, et je crois, un violon. Vous aurez la bonté de charger le libraire Molini de l'expédition.

1. Grimm.

2. Marquis de Croismare. Galiani l'appelle toujours le charmant, le délicieux marquis, sans ajouter son nom.

XVI

MADAME D'ÉPINAY A L'ABBÉ GALIANI[1]

4 octobre 1769.

Comment, je n'aurai pas un moment à moi! toujours des inquiétudes, des affaires, des, etc. Oh! la sotte vie que la mienne! Mon gendre est là qui a mal aux dents. Oh! comme il souffre! il fait une grimace de possédé. Sa femme a la colique. Ragot a des convulsions. Rosette aboye à me fendre la tête. Je veux écrire, point, c'est une visite: une femme que je n'ai jamais vue; elle vient voir la maison. Elle est à louer, ma maison, il faut bien qu'on la vienne voir[2]. Cette femme est une tatillonne, une bavarde. « Madame, votre servante. — Votre très

1. Nous ne possédons malheureusement qu'un très petit nombre des lettres de madame d'Épinay à Galiani. Nous les intercalerons au fur et à mesure, à leur date, ayant soin de les placer autant que possible près de la lettre correspondante de l'abbé, de telle sorte que le lecteur puisse lire sans interruption la demande et la réponse.

2. Cette maison à louer était la Briche, où madame d'Épinay disait elle-même avoir passé les plus heureuses années de sa vie. Voir, à l'appendice IV, la jolie description que Diderot fait de cette propriété.

humble, madame. — Madame, cette maison paraît charmante, ah! mon Dieu, comment pouvez-vous la quitter? est-elle à vous? Mais vous n'aimez peut-être pas la campagne? — Pardonnez-moi, madame, je regrette... — Elle est peut-être malsaine? il y a beaucoup d'eau. Vous avez l'air délicat. — Madame, cette habitation n'est pas malsaine, mais je... — Ah! madame, voilà, je crois, la rivière? — Non, madame, c'est un canal. — Et les meubles? reste-t-elle meublée? — Madame, il faut acheter le canal et l'on pêche les meubles tous les trois ans. »

En vérité j'ai dit comme cela, tant j'étais ahurie de ses questions et de ses étourderies. Au reste, ce détail de maison, d'inventaires, tout cela a quelque chose de si triste, de si affligeant, que je me tiens à quatre pour ne pas pleurer. Chaque chose que j'ai faite ici, que j'ai arrangée, que j'ai plantée, me paraît mieux faite, plus intéressante que jamais : mais je ne suis pas payée ; on ignore quand on le sera. J'ai des enfants, des dettes, d'anciens domestiques qu'il faut pouvoir récompenser. L'équité veut que je me réduise au nécessaire, mais je ne vous cache pas que cette réforme me coûte infiniment. Oh! quelle tâche le sort donne à mes amis, en accumulant sur ma tête tant de circonstances fâcheuses et parfois même désespérantes! Il n'y a qu'eux, par leur amitié, qui puissent arrêter les progrès du noir qui me gagne journellement. Jugez quelle place vous occupez

dans la très courte liste de mes dédommagements.

On dit que l'abbé Morellet enrage; il vous réfute[1]. Plusieurs personnes ont vu sa réplique; je ne la connais point; mais il vous aime, et cela me rassure sur le ton qu'on dit qui y règne. Diderot vous en parlera. Vos affaires me désolent, cet enchanteur ne finit point[2]. Monsieur de Sartine vous a donné un censeur[3] qui a laissé lire votre livre à bien des physionomies rurales, et qui en est une lui-même, je n'en puis presque pas douter. Je crois pourtant que, s'il en était sûr, il ne le trouverait pas bon. Patience et courage, cher abbé. Tout ce qui me fâche, c'est de ne pouvoir faire toucher promptement votre argent, car je sens par expérience qu'il est souvent dur de n'en point avoir.

Je crois que, pour me dédommager de mes désastres, je vais me faire maîtresse d'école, ou pour parler plus correctement, tout bonnement sevreuse. Il m'est arrivé, du fond des Pyrénées, une mienne petite-fille de deux

1. L'abbé Morellet écrivait, en effet, une réfutation du *Dialogue sur les blés*; il en sera question plus loin.

2. Le libraire Merlin devait à Galiani le prix du *Dialogue sur les blés*.

3. Le censeur de l'abbé Galiani était M. Court de Gébelin. Le célèbre Quesnay, fondateur de la secte des économistes, l'auteur de *la Physionomie rurale,* disait, en parlant de M. de Gébelin : « C'est mon disciple bien-aimé en qui j'ai mis toute ma confiance ». On comprend qu'un tel censeur devait trahir le secret de Galiani et livrer son manuscrit à ses ennemis.

ans, qui est une originale petite créature. Elle est noire comme une taupe, elle est d'une gravité espagnole, d'une sauvagerie vraiment huronne : avec cela les plus beaux yeux du monde, et de certaines grâces naturelles, un mélange de bonté, de sévérité dans toute sa personne très marqué et bien singulier pour son âge. Je parie qu'elle aura du caractère, oui, je le parie. Et pour qu'elle le conserve, il me prend envie de m'emparer de cette petite créature. Ce sont des terribles chaînes que je me donnerai. Je me connais, cela mérite réflexion, ou plutôt il n'en faut pas faire et donner tête baissée dans ce nouveau piège que me tend mon étoile; la sienne n'en sera pas plus mauvaise. Eh bien, voilà un motif déterminant : allons, voilà qui est dit, demain je l'enlève à sa mère, je m'en empare, et nous verrons une fois ce que deviendra un enfant qui n'est ni contraint ni gêné. Ce sera le premier exemple dans Paris. Imaginez que je suis la seule qui ne lui fait pas peur; elle me sourit, l'abbé, voyez-vous cela? Et puis elle s'appelle Émilie. Le charmant nom, et le moyen d'y résister[1]!

Me conseillez-vous de croire aux excuses de M. de Pignatelli? J'ai bien de la peine à les prendre pour

1. Cette petite créature, noire comme une taupe, était la fille de la vicomtesse de Belzunce; c'est pour elle que madame d'Épinay écrivit *les Conversations d'Émilie*. Après la mort de madame d'Epinay, Grimm prit le plus grand soin de la petite Émilie, il la maria au vicomte de Bueil et il lui laissa toute sa fortune.

bonnes. J'attends votre avis pour lui répondre. Adieu, adieu, mon cher abbé. En vérité je suis si bête aujourd'hui, que vous êtes trop heureux que je n'aie pas le temps de vous en dire davantage.

XVII

* [1] A MONSIEUR PELLERIN

Naples, 16 décembre 1769.

Monsieur,

Vous ne sauriez imaginer le plaisir que m'a causé votre lettre du 23 que je viens de recevoir. Tout ce qui part de Paris réveille mon âme assoupie et anéantie dans un vide affreux de plaisirs, de grandes occupations et de vrais amis. Tout me paraît petit ici, et cette petitesse de tous les objets m'ennuie. Au reste, je me porte bien. J'ai été bien reçu du roi et du ministre, ce qui fait que je me tiens à l'écart autant que je puis, crainte des morsures des envieux qui abondent d'autant plus ici, qu'il y a peu d'étoffe à partager et qu'en général le ton du ministère n'est pas d'être prodigue

1. Bibliothèque Nationale.

en bienfaits. Voilà à peu près tout ce que je puis vous dire de mon existence actuelle, qui sera la même jusqu'au printemps ; après ce temps, je n'en sais rien. Bien des choses peuvent arriver en peu de mois. Mon long séjour à Gênes a fait faire les plus étranges almanachs.

Je ne croyais pas être assez important dans le monde pour occuper le loisir des nouvellistes. Cependant, il n'y a jamais eu rien de plus simple. J'ai éprouvé un effet merveilleux de l'air et du climat de Gênes pour le rétablissement de ma santé et cela m'y a fait rester, d'autant plus que je n'avais pas le courage d'avancer par terre, crainte du mauvais air, et que je ne voulais pas absolument m'embarquer parce que je voulais voir Rome et le pape [1] duquel j'ai reçu les plus grandes caresses, aussi bien que du cardinal secrétaire d'État, mon ancien ami [2].

Venons à présent aux médailles ; je vous ai mandé de Florence mes recherches et le peu de profit que j'en ai tiré. A Rome je n'ai trouvé presque rien ; il

1. Clément XIV, qui avait été élu le 19 mars 1769. C'était un cordelier d'une très basse extraction mais fort intelligent. — Peu de jours avant son élection, quatre cardinaux vinrent dans sa cellule et lui dirent qu'il fallait absolument qu'il fût pape. Il les regarda ironiquement et leur répondit : « Si c'est pour vous moquer de moi que vous parlez ainsi, vous êtes trop ; si votre projet est sérieux, vous êtes trop peu. »

2. Le cardinal Pallaviccino qui avait été nonce apostolique à la Cour de Naples et avec lequel Galiani s'était lié à cette époque.

y a une suite de cent *contorniates* à vendre chez l'héritier de Borioni. Une douzaine de médailles rares qui me manquent sont chez le nommé *Caciarino*, la plupart mal conservées. Voilà tout ce que j'ai vu. Je sais qu'il y a une suite assez belle de 160 médailles d'or, parmi lesquelles il y en a des rares. J'en aurai peut-être le catalogue que je vous communiquerai, ou du moins je vous indiquerai les plus importantes.

M. d'Ennery[1] est arrivé après mon départ à Gênes, à Florence, à Rome. Je ne sais rien de ce qu'il fait. L'abbé Giraldi qui est ici, et qui est très brouillé avec lui, n'en sait rien non plus. Ce Giraldi a acheté autant de bonnes médailles d'or qu'il a pu, à Rome, pour les lui enlever. Je ne crois pas que d'Ennery puisse vendre autre chose en Italie que des médailles d'argent au cardinal Albani [2], qui en refait une suite. Sitôt qu'il viendra ici, je vous manderai les mensonges les plus vraisemblables qu'il m'aura débités. L'abbé Alfani est parti d'ici ces jours passés pour paraître au mois d'août à Paris. Il est bien heureux à son âge d'avoir pu se métamorphoser en hirondelle. Voici quelques médailles pour vous, qu'il y a à vendre ici, avec les prix.

1. D'Ennery (Michelet), numismate français, qui publia les œuvres posthumes de Tobiesen Duby, numismate suisse du XVIIIe siècle.

2. Le cardinal Alexandre Albani (1692-1779). Il réunit à la villa Albani les collections les plus précieuses ; elles ont été décrites par Winckelmann dans son *Histoire de l'art*.

Une médaille d'Aquino, pareille à celle que vous rapportez dans votre ouvrage, excepté que la légende est écrite non pas AQVINO mais ACVINO, prix 10 L.

Un Maxime Cæsar NIKAIΩN, moyen bronze, deux figures qui s'embrassent, elle est médiocrement conservée. Prix 18 L.

Germanicus, petit bronze ΣΑΡΔΙΑΝΩΝ avec une époque. 20 L.

Auguste, la tête de Tibère dans le revers avec une légende que je ne sais pas déchiffrer. On y voit à peu près ces lettres NNMKOPA. Prix 6 L.

Un Émilien grand bronze, très beau; dans le revers *Apollini Conservatori*. Prix 30 L.

Mais la plus belle de toutes celles que j'ai vues, me paraît être une de Nola de bronze. On la croit unique ici, puisque personne n'en a vu qu'en argent. Elle ressemble aux médailles napolitaines avec le bœuf. La légende n'est pas dans le revers, mais autour de la tête et c'est une médaille bien conservée. Dites-moi si elle vous manque, et je tâcherai de l'avoir du possesseur, qui pourtant l'estime fort cher, au moins un louis.

J'ai vu dans une collection une médaille de moyen bronze qui m'a paru très singulière. La tête est de l'empereur Titus ou Vespasien et n'est pas trop conservée. Le revers est bien conservé et je vous en envoie le dessin. Je ne sais pas si elle appartient à la

colonie Pella ou à d'autres. Je ne croyais pas que cette colonie eût jamais mis d'époque sur ses médailles, et en général, je ne me souviens pas d'avoir jamais vu d'époques de ville en légende et en chiffres latins. Dites-moi ce que vous en pensez.

Je vous envoie cette lettre sous l'enveloppe de Monsieur de la Reynière, pour vous en épargner le port, et je vous prie de m'envoyer vos lettres de même avec un contre-seing, pour les avoir franches jusqu'à Rome, ou par quelque autre voie qui m'en épargne les frais de la poste qui sont odieux.

Je vous prie de me donner quelques détails du reste de la vente de M. du Haudeur, et si le petit bronze en est vendu.

Ce pays ne fournit aucune nouvelle politique.

Le cabinet du duc de Noja avec tout le recueil de marbres, bronzes et pierres gravées sera bientôt acheté par le roi. Je suis occupé à faire arranger cette affaire. Il y a un cabinet de médailles siciliennes à vendre à Palerme. On m'en a promis le catalogue que je vous enverrai. Soyez persuadé que rien n'égale l'attachement et la reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc., etc.

Mes respects à monsieur de la Porte.

XVIII

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 18 décembre 1769.

Madame,

Votre dernière lettre du 4 novembre m'accabla tellement de chagrin, que je n'eus point la force d'y répondre. J'essayai vainement d'écrire à vous et à monsieur de Sartine, mais je déchirai ce que j'avais écrit, et j'abandonnai le tout aux caprices de ma malheureuse destinée.

Votre lettre du 27 n'est pas plus consolante pour moi. Cependant il faut vous répondre, et il faut jurer comme un renégat. Est-il possible que le meilleur des hommes, le plus digne magistrat, l'homme du monde qui m'aime le plus, et que j'aime et j'estime le plus, enfin M. de Sartine, veuille de gaieté de cœur me ruiner ensemble avec un honnête libraire ? L'auriez-vous cru, madame ? Était-il croyable que le seul livre respectueux qu'on ait fait jusqu'à cette heure, sur les matières d'administration, rencontrât tant de difficultés[1],

1. On voulait interdire la publication du *Dialogue sur les blés*, dont les théories étaient contraires à celles de M. de Choiseul et de M. d'Invau, le contrôleur général.

pendant qu'on laisse paraître avec la permission, les satires qui seraient les plus sanglantes, si elles n'étaient pas ennuyeuses? Je suis content que vous, madame, vous soyez une fois mêlée d'une de mes affaires, pour voir à quel point on peut être malheureux sans l'avoir mérité. Que le baron vienne me dire à présent que *les dés ne sont pas pipés*[1] ! il radote. Si tout était régi par le hasard, il n'y aurait pas d'injustice dans le monde. Rien n'est si juste que le hasard. C'est sa nature même d'être juste. Il tombe à droite, à gauche, toujours neutre, toujours indifférent, toujours égal, toujours compensé, mais *c'est que les dés sont pipés*, et voilà le diable. Proposez cette difficulté au baron et confondez-le. Point d'injustice si le jeu est bon et sans malice.

Je vous écris avec une humeur de chien, et c'est M. de Sartine seul qui en est la cause. Je me consolerais aisément de tout, si mon enfant posthume était heureux. Faites-lui en les reproches les plus tendres et les plus amers. Mordez-le, pincez-le, égratignez-le, pour lui faire entendre raison. Qu'avancera-t-il à me ruiner? Est-ce qu'il m'empêchera de faire imprimer l'ouvrage en Hollande, ou même ici? Un *M. Godard*, fameux écrivain économique, vient d'imprimer ici un ouvrage terrible et sanglant contre notre administration, intitulé *Naples*, et on l'a laissé faire. Est-ce que

1. Allusion au conte des dés pipés. Voir l'introduction.

M. de Sartine se laissera surpasser par nous, en amour pour la liberté de la presse ?

Il n'y a donc plus de Briche[1] ! Eh bien, qu'importe ! Y a-t-il encore la rue Champfleuri ? J'en immortaliserai un galetas du quatrième par mes écrits lumineux et obscurs. Vous m'exhortez à aller au Congo pour être heureux..... Ventre-saint-gris, c'est qu'il n'y a pas de chemin d'ici pour aller dans ce pays fertile et heureux, sauf le mauvais air. Cependant je veux vous écouter. J'essayerai, et s'y j'y vais sans accident, je vous le manderai.

L'aimable baron de Studnitz[2] se souvient-il donc encore de moi ? Eh bien ! si je ne vais pas au Congo, j'irai à Gotha l'embrasser, et passer le reste de ma vie auprès de ce prince qui est *juxta cor meum*, comme David était selon le cœur du Seigneur, et n'en valait pas davantage.

Je n'ai pas encore répondu, ni au marquis, ni à mon cher Grimm, ni à l'abbé Morellet, ni au baron de Gleichen[3] : et c'est toujours M. de Sartine la cause de tout cela. Si vous ne me rendez pas ma gaieté, je n'écrirai plus à personne ; car ici je n'ai rien qui me tourmente,

1. La Briche était une maison de campagne qui appartenait à madame d'Épinay et qu'elle venait de louer.

2. Le baron de Studnitz était le grand maître des cérémonies de la cour de Saxe-Gotha.

3. Ambassadeur de Danemark.

si ce n'est que je n'ai ni amusement, ni plaisirs, ni amis, ni écoliers, ni dîners, ni soupers, ni argent, ni santé, ni gaieté, ni affaires agréables, ni amour; mais, en revanche, j'ai l'amitié du ministre, la rage des envieux, le risque des calomnies, les ennuyeux à perte de vue, les procès, le palais, la cour, les cornemuses dans les rues, et les cors aux pieds. Et vous voulez que j'écrive sur la Compagnie des Indes! *I nunc et versus tecum meditare canoros.*

A propos de votre lettre antérieure du 4, je vous trouve comme Balaam et Caïfas [1], *profetizante* sans le savoir, et disant bien en voulant dire mal. Vous ne pouviez mieux répondre à une grande femelle bien élégante, bien jolie, *que les meubles se pêchent tous les trois ans.* Cela est vrai au pied de la lettre. Ces femmes ont des filets exprès pour prendre tous les trois ans de nouveaux meubles; *et que sa pièce d'eau se vendait;* cela est vrai aussi.

Je suis fâché de la catastrophe de la maison du baron; mais j'avais prévu que le goût de la baronne pour la solitude opérerait enfin ce changement.

J'espère que madame votre fille aura trouvé de son goût la petite pierre antique que je vous ai envoyée. Aimez-moi, et ne croyez pas que j'oublie ni vous, ni mes amis. De quoi me servirait d'avoir une mémoire

1. Deux faux prophètes.

heureuse et une imagination vive, si j'oubliais ce qui a fait et ce qui fera peut-être le bonheur de ma vie. Adieu. Bonsoir.

XIX

A LA MÊME

Naples, 20 janvier 1770.

Ma chère dame,

Dans l'abattement de désespoir où m'avait jeté le contretemps qu'essuyait mon ouvrage, je n'avais pas eu le cœur de répondre à votre lettre du 13. Je disais : attendons, voyons par où cela finira. Le courrier parti de Paris le 25, n'a pas pu vaincre les obstacles des neiges et des rivières débordées, ainsi nous sommes restés une semaine sans lettre de France ; et à présent je reçois en même temps vos deux lettres du 25 et du 1er. Je ne sais pas encore si je suis à l'abri des malheurs, et si j'aurai mes pauvres cent louis ; car voilà toute mon ambition, ma gloire, ma vertu.

J'observe pourtant qu'il a fallu renvoyer un contrôleur [1], causer des banqueroutes immenses, exciter le

1. M. de Maynon d'Invau, créature de M. de Choiseul, venait d'être remplacé au contrôle général par l'abbé Terray ; ce dernier,

bouleversement de l'État, pour que mon petit livre paraisse. La nuit qui accoucha d'Hercule ne fut pas, à beaucoup près, si longue ni aussi orageuse. De grâce ne me mandez pas les critiques ; mandez-moi uniquement le débit, et si le libraire ira tenir compagnie aux trésoriers des postes et de Bretagne. Voilà tout ce qui m'intéresse.

J'aurai soin de faire retirer régulièrement la *Gazette de Paris*, et je m'arrangerai avec Suard. Son rhumatisme et vos coliques ne valent rien du tout. Renvoyez cela au plus vite, et point de bains, s'il vous plaît. Mangez du lait frais avec du miel de Provence, en trois jours vous vous y accoutumerez, et vous serez guérie.

La Géorgique n'est plus un sujet de poème à notre âge. Il faut une religion agricole, chez un peuple coloniste, pour parler avec emphase et avec grandeur des abeilles, des poireaux et des oignons. Avec votre triste consubstantialité, et transubstantiation, que voulez-vous qu'on fasse ? Il y a deux sortes de religions : celles des peuples nouveaux sont riantes, et ne sont qu'agriculture, médecine, athlétique, et population. Celles des vieux peuples sont tristes et ne sont que métaphy-

dont les idées étaient en opposition avec celles de son prédécesseur, s'empressa de lever l'interdiction qui pesait sur l'ouvrage de Galiani. On raconte que lorsque Terray fut nommé contrôleur général, le chancelier Pasquier lui faisant visite, le regarda fixement au visage. « Est-ce que je suis barbouillé ? » demanda Terray. — « Pas encore, » lui répondit le parlementaire.

que, rhétorique, contemplation, élévation de l'âme ; elles doivent causer l'abandon de la cultivation, de la population, de la bonne santé et des plaisirs. Nous sommes vieux.

Je veux vous dire un mot sur votre première lettre. Sur la brochure de Voltaire, *Tout en Dieu*[1], vous vous étonnez qu'il n'ait employé que vingt pages pour parler de la cause universelle et de ses effets. Moi, je m'étonne du contraire. Qui dit *Tout en Dieu*, dit clair et net que *Dieu est le Tout ;* car celui qui dit que le deux et le trois sont dans le cinq, dit que le cinq n'est que le composé de trois et de deux, et tout est dit. Comment diable peut-on trouver de quoi remplir une brochure d'une chose dont je n'ai pu remplir vingt lignes qu'en y ajoutant une comparaison. Voltaire a cette fois joué de malheur. Il a voulu paraître déiste, et il s'est trouvé athée sans s'en apercevoir. Tant va la cruche à l'eau, etc. Il ne faut jamais se frotter trop sur ces matières, elles sont glissantes.

Sa colère contre le carême et la morue sèche est peut-être plus juste. Moi je ne l'aime pas non plus: mais sa colère contre les fêtes est absurde. Il les croit

1. *Tout en Dieu*, commentaire sur Malebranche par M. l'abbé de Tilladet (pseudonyme de Voltaire). « Je veux mourir si les raisonnements de M. l'abbé de Tilladet ne sont pas pour moi aussi inintelligibles, aussi absurdes que le plus fier galimatias théologique. » (Grimm, Cor. lit.)

d'institution divine et voilà pourquoi il les a prises en grippe. Mais il se trompe, elles sont d'institution humaine. Elles ne sont pas pour Dieu, elles sont pour l'homme, et par conséquent Voltaire devrait les respecter. Encore cette fois, il a prit son c... pour ses chausses. Pour *les Adorateurs* [1], selon les échantillons que vous m'en donnez, cet ouvrage pourrait être bon. Dans un dialogue, il faut que chacun reste de son avis.

Le billet de notre cher marquis vaut mieux que tout cela. Faites mes compliments à Antoinette Rose, puisqu'elle a fait son entrée.

Grimm s'est donné bien de la peine à chercher des corrections à faire sur un ouvrage qui peut-être sera plus cher à mes amis par ses imperfections, qui annoncent cette cruelle précipitation de mon départ. Ma santé est toujours la même. Mon état est toujours ennuyé. Au reste, que sait-on?

Adieu, ma belle chère dame.

1. *Les Adorateurs*, ou les louanges de Dieu, de M. Imhof, traduit du latin. Cet ouvrage est de Voltaire, qui, suivant son habitude, le fit paraître sous un pseudonyme.

XX

A LA MÊME[1]

Naples, ce 27 de 1770.

Madame,

Votre lettre du 6 arrive dans l'instant, et elle achève de me persuader que les dés sont pipés, malgré tout ce qu'en dit le Baron, qui a toujours amené des doublets dans sa vie, pendant que je n'amène que des as. Ne voyez-vous pas clairement que la seule chose qui m'intéresse dans tout ceci, c'est-à-dire mes pauvres cent louis, est celle qui rencontre des difficultés inouïes, inconcevables, impossibles à expliquer. Jurez donc, madame, comme je jure aussi de mon côté. Il y a des saints qui veulent être jûrés, à ce que disait un célèbre goutteux.

Je ne m'étonne point des contradictions de Panurge[2].

1. Cette lettre a été placée dans l'édition Barbier au mois de mars, dans l'édition Serieys au mois de février. En réalité elle est du 27 janvier. En effet, l'autographe de Galiani porte : « Naples, ce 27 de 1770. » Or, en italien, lorsque la date suivie du mot *del* existe sans désignation du mois, il s'agit toujours du mois de janvier. Du reste, les sujets auxquels il est fait allusion ne laissent pas de doute sur la véritable date de cette lettre.

2. Surnom que Galiani donne à l'abbé Morellet.

C'est un homme qui a le cœur dans la tête, et la tête dans le cœur. Il raisonne par passion et agit par principes. Cela fait que je l'aime de tout mon cœur, quoique je raisonne différemment et qu'il m'aime aussi à la folie, quoiqu'il me croie *Machiavellino*. Au reste je crois que son cœur qui est le plus vertueux et le plus beau du monde entraînera sa tête, et qu'il finira par ne pas répondre et par m'aimer davantage. Il s'apercevra à la deuxième ou à la troisième lecture de l'ouvrage, que le chevalier Zanobi[1] ne croit ni ne pense un mot de tout ce qu'il dit; qu'il est le plus grand sceptique et le plus grand académique du monde; qu'il ne croit rien, en rien, sur rien, de rien. Mais de grâce, madame, ne lâchez pas ce mot qui est la clef du mystère. Attendons et amusons-nous à voir combien de temps Paris restera sans m'entendre et à s'échauffer sur une question interminable. Le seul Grimm m'avait entendu d'abord et il devinait que le livre resterait sans conclusion : il a fallu ajouter une conclusion en grâce des badauds de Paris, qui aiment à conclure. Au reste, le livre est bien le livre d'un philosophe, et il est seul capable de former un philosophe et un homme d'État; c'est-à-dire un homme qui a la clef du mystère, et qui sait que le *tout* se réduit à

1. Dans le *Dialogue sur les blés*, le chevalier Zanobi représente l'auteur.

zéro. L'abbé Raynal[1] a bien raison de dire que l'ouvrage est profond. Il est diablement profond car il est creux, et il n'y a rien dessous. Ceux qui ont dit que les principes y étaient trop éparpillés, ont fait l'éloge le plus complet du dialogue; mais le style des dialogues est presque inconnu à Paris. Ceux qui se donneront la peine de lier mes idées, devineront peut-être le but de l'ouvrage. Vous m'avez mandé le premier succès de la décharge des grenadiers, et de la première file. J'attends avec curiosité le bruit des goujats de l'armée, qui sera diabolique. Mais n'oubliez pas de me mander ce qu'en aura pensé Voltaire.

Vous en enverrez, sans doute, un exemplaire à mon cher prince de Saxe-Gotha[2], de ma part. Encouragez mes amis, qui auront lu l'ouvrage, à m'écrire. Je ferai volontiers la dépense de la poste pour cette fois-là.

A propos, puisqu'on sait l'auteur, je me flatte que vous n'aurez pas manqué de dire à mes amis dans quelles circonstances fâcheuses ce malheurex enfant a été conçu et avorté. Je ne sais pas moi-même ce qu'il

1. Guillaume-Thomas-François Raynal (1711-1796), un des philosophes du XVIIIe siècle dont la réputation a jeté le plus d'éclat. Le seul de ses livres qui ait survécu est *l'Histoire philosophique des deux Indes*, à laquelle Diderot a beaucoup travaillé.

2. Ernest II Louis, duc de Saxe-Gotha, né en 1745, succéda à son père en 1772 et gouverna avec beaucoup d'intelligence et de sagesse son petit État, composé des duchés de Gotha et d'Altembourg. Il mourut en 1804.

est, je n'ai pas pu le lire une seule fois de sang-froid. J'avais laissé le manuscrit original dans vos mains, ainsi je n'en sais rien. Cela ne fait rien au public; mais j'espère que mes amis le liront avec plus d'indulgence, et en un mot, pourvu que la lecture leur retrace le souvenir du son de ma voix, de mon dialogue, de mes gestes, voilà tout ce que je demande. Qu'on m'aime, car par la sang-bleu! je le mérite à tous égards, et ils ne reverront pas de longtemps à Paris un étranger plus aimable que moi.

Autre à propos. Je vous prie d'envoyer en présent, de ma part (puisque l'auteur est connu), un exemplaire à M. Baudoin [1], maître des requêtes, nouvellement marié, place Vendôme.

Il ne faut pas songer à une seconde édition si la première ne se vend point. Cependant, si on la vend, je voudrais ajouter un dialogue à la seconde édition, où l'on expliquera le système des magasins de dépôts, qui est le seul qui puisse rendre faisable le commerce des blés en France. Et comme je rêve toujours argent, le libraire me paiera vingt-cinq louis ce nouveau dialogue. Mais vous me direz : Pouvez-vous faire des dialogues hors de Paris ? Non, en vérité. Je suis ici dans le plus inconcevable accablement de tristesse. Mon voyage au

1. Baudouin de Guemadeuc, maître des requêtes, mort à Paris en 1817, âgé de 83 ans. Il est l'auteur de *l'Espion dévalisé* que l'on a attribué à tort au comte de Mirabeau.

Congo est impraticable. On me propose en revanche ici, le voyage à l'île de Cuba. Ce n'est pas mon chemin, je réponds tristement. Savez-vous ce que je fais à présent? Je m'occupe sérieusement à mettre en ordre tous mes petits ouvrages de jeunesse, pour les imprimer sous le nom de *Juvenilia*. Ils sont tous en italien. Il y a des dissertations, des vers, de la prose, des recherches d'antiquités, des pensées détachées. Cela est bien jeune, en vérité. Cependant c'est de moi.

Adieu, mon incomparable dulcinée. Vous m'aimez, n'est-ce pas?

XXI

*[1] A M. PELLERIN

Naples, 3 février 1770.

Votre lettre, Monsieur, du neuf janvier, m'a causé tant de plaisir, qu'à l'instant j'ai pris mon parti de vous écrire dorénavant en droiture par la poste, et de vous prier de faire de même avec moi. Enfin il faut être prodigue. Ce regret que j'aurais à l'argent ne vaut pas en vérité celui que j'éprouve, à n'être pas auprès de

1. Bibliothèque nationale.

votre cheminée, causant avec vous, tantôt médailles, tantôt politique, tantôt nouvelles, tantôt littérature. Je ne sais pas m'accoutumer à être loin de Paris. Avant que de répondre à votre lettre, je vous dirai ce que j'ai fait ces jours passés pour vous.

Le fermier de mon abbaye, qui est entre *Pestum* et *Velia*, m'apporta un petit trésor de médailles, que des paysans avaient trouvé sous terre. Il y en avait une cinquantaine d'argent, et une douzaine de bronze, toutes appartenantes aux villes grecques de notre royaume. Ces imbéciles pour les nettoyer les avaient frottées impitoyablement, et gâtées pour la plupart. Heureusement il n'y avait pas grande perte, étant des médailles connues. Cependant j'en ai choisi onze d'argent, les meilleures, et j'espère que vous trouverez dans ce nombre cinq ou six qui vous feront grand plaisir. Il y en a une de Velia très curieuse. Une de Tarente qui me paraît unique, où on lit ΤΑΠΑΝΤΙΝΩΝΗΜ. Je n'entends pas cette légende. Une de Métaponte, que je crois frappée dans une année malheureuse, puisque d'un côté l'épi est rongé par une sauterelle, et de l'autre une figure paraît arracher et couper une jeune plante. Enfin il y en a une de Tarente très jolie, et avec un revers extraordinaire. J'ai payé le tout 22 livres. Il y en a quatorze ou seize en valeur intrinsèque, ainsi je suis sûr que vous serez fort content de l'achat.

J'ai expédié le petit paquet hier à Rome pour qu'on

l'envoye par la poste à M. de la Reynière, qui vous le remettra. Si vous ne voulez pas payer en argent, je vous avoue que j'aimerai mieux que l'argent, d'avoir deux médailles de grand bronze, qui sont dans votre suite de doubles, et qui ne gâteront point la suite de tête. L'une est une médaille d'Auguste, grand bronze avec sa tête, et au revers la ville *Bilbilis, un homme à cheval*. L'autre est le Congiaire de Geta à plusieurs figures. Si cependant vous les estimez davantage, ou ne voulez pas toucher à votre suite, vous pourrez remettre l'argent à *M. Nicolaï, secrétaire de mon Ambassadeur,* en son hôtel, rue de Grenelle, à qui vous pourrez de même payer tout l'argent que je dépenserai ici pour votre compte. Les médailles que vous m'enverrez, je vous prie de me les envoyer par le moyen de M. de la Reynière à Rome, à mon adresse, *poste restante*. Je les ferai retirer de la poste.

Je lirai votre lettre à M. Zarillo [1], et je vous enverrai

1. L'abbé Mathias Zarillo, savant numismate et antiquaire napolitain, garde des médailles de la cour de Naples, académicien d'Herculanum. Lorsque l'armée française, sous les ordres de Championnet, se rendit maîtresse de Naples, il fut nommé Président de la Représentation Nationale provisoire ; il refusa, mais il fut invité par Championnet à diriger des fouilles à Pompéi pour la République française ; c'était un ordre, il ne put s'y soustraire. On trouve au musée du Louvre, les résultats précieux de ces fouilles. A la rentrée de l'armée royale, il fut traîné de cachot en cachot pendant six mois et exilé pour cinq ans. Il vint en France et le Gouvernement lui fit aussitôt une pension qui lui permit de vivre dans une modeste aisance. Il a publié plusieurs

l'Émilien et les autres que vous voulez. J'aurais bien pris cet Émilien, mais je suis si reconnaissant de vos bontés que je ne tirerai jamais ma part du gâteau qu'après vous.

D'Enneri doit être parti hier pour Rome. Il a fait bien peu d'acquisitions ici. Je vous en donnerai le détail dans la semaine prochaine où j'aurai plus de loisir à vous écrire. Je suis enchanté que vous continuiez à publier quelque chose; je vous manderai à qui vous pourrez remettre le livre pour me le faire parvenir. Vous connaissez à quel point je suis sincèrement, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

Monsieur d'Enneri m'a donné la nouvelle de la mort de M. Burlamaqui. Je vous prie de me mander si l'on vendra son médailler, et de m'en donner quelque détail. J'aimerais surtout à savoir s'il y a du bon dans son grand bronze, car le mien, quoique nombreux de 1,800 médailles, est encore très pauvre. Pour le moyen bronze, monsieur d'Enneri me dit que celui de M. Burlamaqui était beau. Cependant le mien est beau aussi pour les médailles latines; ainsi, si dans la suite de M. Burlamaqui [1], il n'y a pas beaucoup de mé-

ouvrages à Paris, entre autres: *les Lettres au citoyen Millin*, an X, in-8°.

1. Fils de Jean-Jacques Burlamaqui, le célèbre jurisconsulte genévois.

dailles grecques, et bien conservées, elle ne me conviendrait pas. Je vous prie de me dire enfin, s'il y a des suites du Bas-Empire, et du petit bronze. Je vous renouvelle l'assurance de mon respect.

XXII

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 3 février 1770.

Madame,

J'ai enfin reçu un exemplaire du livre qui fait tant de bruit à Paris [1], et que j'ai lu avec la plus grande avidité, ne me souvenant presque plus de ce qu'il contenait. Foi de connaisseur, c'est un bon livre. S'il a plu à l'abbé Raynal et à notre cher Schomberg, je suis content. Je fais le plus grand cas du jugement de ces deux hommes. Pour madame du Deffant[2], je suis bien

1. Son *Dialogue sur les blés.*

2. Voici le portrait que Walpole trace de madame du Deffant. « Elle est maintenant très vieille et aveugle comme une pierre, mais elle conserve toute sa vivacité, son esprit, sa mémoire, son jugement, ses passions et son charme. Elle va à l'Opéra, au théâtre, aux soupers, à Versailles; elle donne des soupers deux

sûr qu'elle ne l'a pas lu. Pour Duclos [1], son avis indique toujours quel est l'avis contraire du reste de l'univers. Ainsi tout va bien.

J'y ai trouvé peu de changements, mais ce peu fait un très grand effet. *Un rien pare un homme.* J'en remercie les bienfaiteurs [2]. Que n'en puis-je dire autant des correcteurs d'estampes ! J'y ai trouvé quatre ou cinq fautes capitales, qu'il est de la plus grande importance de corriger, quand ce ne serait qu'à la plume, sur les exemplaires non vendus. Si le débit produit une seconde édition, je vous prie de faire grande attention à ces corrections, et, en outre, je vous demande en grâce d'ôter de la fin du troisième dialogue [3] (si je ne me

fois par semaine. Elle se fait lire tout ce qui paraît, elle fait admirablement des chansons et des épigrammes, et se rappelle toutes celles qui ont été faites dans ces dix dernières années. Elle correspond avec Voltaire, dicte de charmantes lettres à son adresse, le contredit, n'est fanatique de lui ni de personne et se moque à la fois du clergé et des philosophes. Son jugement sur chaque sujet est aussi juste que possible, sur chaque point de conduite aussi faux que possible ; car elle est tout amour et haine. » (Traduction du Cte de Baillon.)

1. Duclos était historiographe de France et membre de l'Académie française. — Duclos parlait un jour du Paradis que chacun se fait à sa manière; madame de Rochefort lui dit : « Pour vous, Duclos, voici de quoi composer le vôtre : « Du pain, du vin, du fromage et la première venue. » (Champfort.)

2. Diderot, Grimm, madame d'Épinay, qui avaient revu et corrigé l'ouvrage.

3. Galiani fait erreur ; c'est au cinquième dialogue que se trouve la partie de jeu.

trompe) cette partie de jeu, et de rétablir le *diner*. Je ne sais pas quelle rage vous avez de me faire passer pour un *joueur*, plutôt que pour un *gourmand*. Je suis *gourmand*, et point *joueur*. Quel mal y a-t-il qu'on parle de dîner, lorsqu'on ne parle que de blé? Enfin, madame, je vous en prie, rétablissez-moi le dîner et ôtez cette apostille qui contraste avec le début du dialogue suivant, qui commence : « En dînant, etc. »

Ne donnons pas gain de bataille aux gens délicats. Je veux être ce que je suis. Je veux avoir le ton qu'il me plaît, et si on m'achète, je ne demande pas davantage, ni mon libraire non plus.

Le cher abbé Panurge a donc écorché son doigt [1], en attendant de m'écorcher moi tout vif, et les oreilles des auditeurs peut-être. Mais pourquoi me réfute-t-il, si je n'ai pas encore achevé de parler? Je vous supplie, madame, de dire et de répondre à tous ceux qui savent que le livre est de moi, l'histoire lamentable de ce malheureux ouvrage. Le dernier dialogue a été écrit en sanglotant et vous savez qu'il n'est pas fini. Il y manque le plus important de mon système. L'abbé devrait m'écouter jusqu'au bout. Cependant, s'il est inexorable,

1. L'abbé Morellet composa une réfutation de l'ouvrage de Galiani, mais il y mit tant de rapidité et d'ardeur que la peau de son petit doigt, à force de se frotter contre le bureau, fut entièrement enlevée. — Cette réfutation fut imprimée, puis interdite par la censure, et elle ne parut qu'en 1774.

de grâce, lisez-lui ma lettre sur la Compagnie des Indes [1], et rendez sa colère complète.

Je réponds à votre lettre du 14, qui m'arrive en ce moment. Ceux qui vous ont fait la difficulté sur le double dommage que mes droits d'importation et d'exportation produiraient aux spéculateurs qui font venir des blés de l'étranger, ne connaissent pas les lois de leur pays. Il y a déjà deux ans que cet inconvénient a été paré par une déclaration du Roi. Il existait, quoique plus faiblement, à cause des droits d'un pour cent d'importation, et du demi pour cent d'exportation, que l'édit avait établis. La déclaration dit que le blé qui arrive est censé être en entrepôt; que les ports de France seront des *Ports Francs* relativement au blé, et qu'on ne paiera pas cet un pour cent, lorsqu'on remportera les blés étrangers qu'on avait fait venir. Cette loi existe. Si j'avais mes papiers en ordre, je vous l'enverrais d'ici; c'est vous-même qui me l'avez achetée pour quarante-quatre sols. Ainsi je ne devais pas parler d'une loi sage qui est déjà faite. Au reste j'en aurais parlé lorsque j'aurais expliqué mon système des *Magasins* et des *Ports Francs*, en un mot des *Caricatori* [2] qu'il faut éta-

1. Nous n'avons pas la lettre à laquelle Galiani fait allusion.

2. Entrepôts de blés en Sicile. L'administration et le règlement concernant le commerce des grains étaient à cette époque bien plus avancés dans le royaume de Naples qu'en France. Galiani s'occupait d'économie politique depuis l'âge de dix-huit

blir en France, comme ils le sont en Sicile ; mais je suis parti, ou pour mieux dire, on m'a arraché de Paris, et on m'a arraché le cœur. Que voulez-vous de moi ! Ainsi la réponse que vous devez donner à cette objection n'est pas celle que vous me mandez dans votre lettre ; mais c'est d'acheter cette déclaration et la montrer. On verra que l'inconvénient n'existe pas, puisqu'il est décidé qu'on ne paie des droits que lorsqu'on fait une véritable importation, non pas en débarquant ces blés dans les magasins des villes commerçantes, mais en les vendant aux gens du pays ; et de même lorsqu'on s'en veut aller avec le blé apporté, il suffit de montrer la déclaration faite lors de l'arrivée, et l'on est libre de s'en aller avec la quantité de blé non vendue, sans rien payer. Tout cela est fait déjà et arrangé par le gouvernement français il y a deux ans, avec beaucoup de sagesse, et en prenant toutes précautions pour éviter les fraudes. Cependant je vous remercie infiniment de m'en avoir écrit. Cela me fournira une matière pour le dialogue à faire.

Faites-moi de grâce écrire par Grimm, par Schomberg, par le Baron, par tout le monde. Cela est nécessaire à mon salut. Je suis damné, et je mourrai dans le désespoir si mes amis m'oublient. Mille remercie-

ans ; il était donc, comme il le dit dans une de ses lettres, un des plus vieux économistes.

ments à mademoiselle de l'Espinasse, sur son opiniâtreté à trouver bonnes mes mauvaises plaisanteries. Adieu, ma belle dame. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage ce soir. Embrassez mon cher philosophe, et embrassez-vous vous-même de ma part. M. de Sartine a-t-il reçu la feuille que je lui envoyai de Gênes sur l'établissement des Lombards[1] ? Adieu.

P. S. — Madame, je vous prie d'envoyer un exemplaire des *Dialogues* en présent, de ma part, à M. Pellerin, ancien premier commis de la marine, rue de Richelieu. J'aime bien cet homme de la *vieille roche*.

XXIII

A LA MÊME

Naples, 11 février 1770.

Madame,

Je suis bien fâché de ce que vous me mandez dans votre lettre du 22, que votre santé vous empêche de

1. Cette feuille fut égarée et n'arriva jamais à M. de Sartine ; mais Galiani en avait gardé une copie qu'il envoya plus tard au destinataire.

m'écrire bien au long. Quoi ? Seriez-vous tombée malade à force de disputer, et de vous battre pour moi ? Ne faites pas cela, de grâce, et laissez plutôt écraser l'ouvrage et l'auteur. Le bruit et le schisme avaient été prévus par M. le chevalier Zanobi. Cependant le baron d'Holbach et Diderot l'ont voulu[1], et ils ne veulent pas se guérir de la manie de faire du bien aux hommes. J'ai vu avec plaisir le jugement de Voltaire[2]. Nous entendrons à présent, ceux des parlements de Rouen et de Paris, et les réquisitoires des autres. En attendant, je voudrais savoir les avis des personnes suivantes : Marmontel, le comte de Creutz[3], Thomas, le chevalier de Chastellux, le comte d'Albaret, Bernard[4],

1. Diderot avait beaucoup insisté auprès de Galiani pour la publication des *Dialogues sur les blés*. « Enfin Galiani s'est expliqué net, écrit-il à mademoiselle Volland. Ou il n'y a rien de démontré en politique, ou il l'est que l'exportation illimitée est une folie. Je vous jure, mon amie, que personne jusqu'à présent n'a dit le premier mot de cette question. Je me suis prosterné devant lui pour qu'il publiât ses idées. Je ne l'ai jamais écouté de ma vie avec autant de plaisir. »

2. Voir l'appendice V.

3. Ministre de Suède à Paris.

4. Pierre-Joseph Bernard, surnommé par Voltaire Gentil, était né à Grenoble en 1710. Secrétaire du maréchal de Coigny, il devint, à la mort de son protecteur, secrétaire général des dragons; c'était une place de 20,000 livres de rentes. Il se livra complètement à la poésie, écrivit *l'Art d'aimer* et un opéra *Castor et Pollux*, dont Rameau fit la musique et qui obtint un succès prodigieux. En 1771, Bernard perdit la raison et la mémoire.

Victime de l'amour dont il chanta l'empire,

dit son ami Saurin.

M. Turgot, et surtout d'Alainville[1] que j'estime le plus; car les autres sont des enfants vis-à-vis du grand d'Alain. Voilà un philosophe à mon avis. Je le charge de répondre à l'abbé Morellet, dans une partie de pique-nique au Gros-Caillou[2], où ils pourront se battre des anguilles à la main. Le reste des avis, je les devine à peu près.

Adieu, ma belle dame, si le livre se vend, le libraire paiera. Voilà du sublime.

1. D'Alainville était l'ami intime des d'Holbach, de Grimm et de madame d'Épinay; il faisait partie de toutes les réunions de la Chevrette et du Grandval.

2. « Ce lieu, peuplé de guinguettes, est sur le bord de la rivière, au-dessous des Invalides. Là, on mange des matelottes, objet définitif et chéri des gageures parisiennes. Une bonne matelotte coûte un louis d'or; mais c'est un manger délicieux, quand elle n'est pas manquée. Les cuisiniers les plus fameux baissent pavillon devant tel marinier, qui sait mélanger et apprêter la carpe, l'anguille et le goujon. Ils cèdent ce jour-là leur emploi à la main grossière qui manie l'aviron. Les cuisiniers ont beau être jaloux, ils accommodent les autres plats, excepté la matelotte : ainsi l'ordonne tout maître friand ou connaisseur. » (Mercier, *Tableau de Paris*, p. 326, t. I.)

XXIV

A LA MÊME

Caserte [1], 24 fevrier 770.

Madame,

Me croyez-vous assez peu philosophe pour ne pas m'envoyer les réponses, les répliques, les injures qu'on vomit contre le malheureux chevalier Zanobi ? Vous m'auriez fait le plus grand plaisir de me les envoyer par la poste. Je suis préparé à tout. *La corvée du sage est de faire du bien aux hommes.*

Je me souviens d'être resté deux ordinaires, ou trois tout au plus, sans vous écrire. Mais M. Nicolaï [2] à qui j'envoie mes lettres, les aura données à Gatti, et nous voilà frits. *Solitus delinquere*, il les aura égarées, et j'en suis au désespoir, car il y en avait de charmantes. De vous, j'ai reçu toujours des lettres, excepté la semaine passée. Vous me dites m'avoir écrit ; ainsi

1. Palais de Caserte, résidence royale, située dans les environs de Naples, avec de superbes jardins, dans le goût français. La cour y séjournait souvent.

2. Secrétaire de l'ambassadeur de Naples à Paris.

en voilà une des vôtres égarée de même. Le mal est à Paris. Tâchez d'y remédier. Je crois que se servir de la petite poste serait le mieux. Vous les enverrez au secrétaire de M. l'Ambassadeur, et il vous les enverra. Vous ne sauriez croire le froid que jette dans une correspondance cette mortelle incertitude. Croyez pourtant que ce froid ne suffit pas pour refroidir le plaisir que j'ai à vous écrire.

Pourquoi mystifier le bon abbé Morellet? Je suis coupable avec lui, je l'avoue ; je suis coupable de non-prophétie. J'aurais dû deviner qu'il radoterait économistiquement dans le dictionnaire qu'il va faire[1], par la raison que M. d'Invaux le payait[2]. J'ai tort ; mais il a beau faire, je l'aimerai toujours, malgré ses réponses, ses répliques, et sa nouvelle physionomie rurale.

Adieu, ma belle dame. Assurez la correspondance.

1. *Dictionnaire du commerce*. Il n'en parut que le prospectus qui orme un vol. in-8°. Grimm, qui ne croyait pas à l'achèvement de ce dictionnaire, écrivait : « Beaucoup de gens s'en consolent depuis les preuves que l'abbé Morellet a administrées, qu'un bon raisonneur et un bon esprit sont deux choses fort diverses. »

2. M. d'Invaux, contrôleur général, gendre de M. de Fourqueux, et beau-frère de M. Trudaine de Montigny. M. d'Invaux demanda au roi la permission de se marier; le roi, instruit du nom de la demoiselle, lui dit : « Vous n'êtes pas assez riche. » Celui-ci lui parle de sa place, comme d'une chose qui suppléait à la richesse. « Oh! dit le roi, la place peut s'en aller, et la femme reste. » (Chamfort.) — Morellet se plaint dans ses Mémoires que M. d'Invaux ne l'avait pas suffisamment rétribué avant de quitter le ministère et avoue naïve-

XXV

* [1] A MONSIEUR PELLERIN

Naples, 24 fevrier 1770.

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de vous expédier, il y a deux ordinaires, une petite pacotille de onze médailles d'argent à l'adresse de monsieur de la Reynière. C'était un achat què j'ai fait pour vous et qui n'a coûté que 22 livres. La semaine passée, j'ai expédié de même une petite boîte dans laquelle il y a l'Émilien et la médaille d'Aquino. La médaille de Nola en bronze plut à monsieur d'Ennery. Il offrit de la payer à monsieur Zarillo 36 L.; comme je trouvais que c'était un prix fou, je lui permis de la vendre, puisque je ne vous aurais jamais conseillé de l'acheter à ce prix. Il a de même acquis la médaille *Sardianor* que je ne regrette point puisqu'elle était mal conservée. Il aurait voulu de

ment qu'à l'arrivée de M. Turgot aux affaires il reçut une gratification perpétuelle de 2,000 livres pour ses différents ouvrages sur les matières d'administration.

1. Bibliothèque Nationale.

même avoir l'Émilien et la médaille d'Aquino, mais je n'y ai pas consenti. Pour l'Emilien j'ai payé à monsieur Zarillo 50 livres. La médaille d'Aquino, il l'estime 10 L.; si elle vous fait plaisir à ce prix-là, vous pouvez la garder. Si vous ne vous en souciez pas, il n'y aura aucun mal. Vous la remettrez à monsieur d'Ennery à son arrivée à Paris. Il souhaite de l'avoir et l'abbé Zarillo s'entendra avec lui pour le prix.

J'avais pris la liberté de vous dire que s'il vous était commode et agréable de m'envoyer deux médailles en troc de celles du premier envoi, j'en aurais été charmé. Je vous en dis autant de ces cinquante ou soixante livres. Si vous voulez les payer en argent, vous pourrez les faire remettre à monsieur Nicolaï, secrétaire de l'ambassadeur de Naples. Si vous voulez m'envoyer d'autres médailles, voici en tout celles de votre suite double de grand bronze, qui me manquent:

Il n'y en a que quatre :

1° Vitellius. L. Vitellius censor. Trois figures.

2° Diaduménien de la colonie Bérite.

3° Gordien d'Afrique jeune. Virtus augg.

4° Pertinax. Beau.

Je n'ignore pas que ces médailles sont de grand prix ; aussi je ne compte achever le marché que lorsque je vous aurai envoyé assez de bonnes et belles médailles pour égaler le prix de ces quatre. En attendant vous pourrez garder les cinquante ou soixante livres car je

me flatte de vous envoyer bientôt d'autres médailles. Je dois voir une pacotille qui est arrivée de Smyrne et je vous en rendrai compte.

Le temps me presse. Je suis arrivé dans l'instant de Caserte. Conservez-moi votre précieuse amitié. Monsieur d'Ennery est parti. Il n'a pas fait de grandes acquisitions. Il a pris de très belles Contorniates ici. A Rome il a eu des belles médailles d'or et cinq ou six de grand bronze impérial, surtout un amphithéâtre d'Alexandre Sévère qu'on venait de tirer de sous terre.

Vous connaissez l'amitié et le respect de votre etc.

XXVI

A MADAME D'ÉPINAY [1]

Naples, 3 mars 1770.

Madame,

La lettre de mon aimable prince de Gotha m'a causé un plaisir infini. Si je vous disais que je faisais cas de son suffrage plus même que de celui de Voltaire, je

1. Cette lettre porte la suscription ordinaire; au-dessous se trouvent ces mots : *Huit sols au porteur, s'il vous plait.* Les

ne vous mentirais pas. Il n'y a que celui de l'imprimeur que je préférais à tout, et par bonnes et valables raisons. Le prince me dit que *omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,* et moi je lui recommande de dire d'ores en avant *omne tulit punctum qui miscuit* l'avis de l'imprimeur à celui de l'Encyclopédie.

Il y a pourtant une chose dans la lettre du prince qui me fait de la peine pour lui. C'est qu'il a trop de modestie, et qu'il la fait paraître. Il faudra que je fasse, un beau jour, une belle dissertation pour le guérir de cette vertu. Elle est de trop pour un prince et ce n'est pas la seule qu'un souverain pourrait avoir de trop. Entendons-nous. Un prince doit avoir de la modestie vis-à-vis de soi-même ; il doit se défier de son savoir, et demander des conseils. A la bonne heure; mais il ne doit jamais en convenir avec personne, ni en parlant, ni encore plus en écrivant. A ceux même qu'il fait l'honneur de consulter, il doit en imposer et leur faire accroire qu'il entend très bien la matière. Les méchants conseillers craindront en lui un juge éclairé ; les bons se flatteront d'y trouver un connaîsseur. S'il trahit son secret, il n'aura jamais un bon conseil ; car si Monsieur le conseiller s'aperçoit que son souverain n'entend pas

lettres de Galiani parvenaient à madame d'Épinay par l'ambassade de Naples, de façon à éviter les frais de poste. Le secrétaire de l'ambassade transmettait la lettre et avait soin d'indiquer lui-même ce qu'on devait remettre au porteur pour la course.

la matière, il se gardera bien de l'en instruire; il travaillerait à se rendre inutile, ce qui est contraire à la nature humaine. Mais au contraire, s'il croit que le prince en est instruit, il fera de son mieux pour briller à ses yeux, et débitera le meilleur de toute sa marchandise.

Enfin la parole d'un prince est sacrée. Il n'a qu'un mot. S'il dit: Je n'y entends rien, on s'en rapportera à lui, ce qui serait très malheureux et très faux en même temps, dans le cas de notre cher prince. Il est vrai qu'il y a eu peut-être d'autres souverains qui, s'ils avaient dit : *je n'y entends rien*, ce serait la seule parole sacrée qu'ils auraient inviolablement tenue; mais ces princes sont morts : l'histoire en parle.

Priez, en attendant, mon cher Grimm de dire au prince, de ma part, tout ce que son cœur et son esprit lui fourniront. Il est prophète par état [1], il est voyant; ainsi il devinera très juste tout ce que je voudrais mander à cette jeune plante, qui fait l'espérance de l'Allemagne, et l'honneur de l'humanité.

Assurez le libraire Merlin (car je crois qu'il s'appelle ainsi) que le sage Merlin ne valait pas deux liards à côté de lui: que je le rendrai plus grand sorcier que l'autre, et que, dès à présent, je lui promets l'édition

1. Grimm avait écrit *Le Petit Prophète de Bœhmischbroda*, pamphlet en faveur de la musique italienne.

de cent quatre-vingt-treize volumes dont j'accoucherai, un par année, pourvu que de son côté il m'assure de la vie. Je compte même faire de mes ouvrages une tontine (puisque vous en avez aboli la race), et je veux que le dernier vaille et contienne tous les autres. Vous jugez par là que cet ouvrage sera bien court. Oui, ma foi, il sera si court que le voilà :

Livre cent quatre-vingt-treizième :

X = 0

Le tout égal à zéro.

— Machiavellino. —

Me conseillez-vous d'en donner l'édition avant que les autres aient paru ? Parlons d'autre chose.

Quoi ! on mystifie encore à Paris ? Je croyais que M. l'abbé Terray était le seul mystificateur actuel ; mais puisque madame Luchet[1] s'en mêle encore, on a bien fait de la *blâmer*. Cela ne l'empêchera pas pourtant de mener son fiacre[2].

1. La marquise de Luchet était une demoiselle Delon, de Genève. Un commis aux fourrages, surnommé Milord Gor, s'amusa un jour chez elle à contrefaire le médecin anglais ; il réussit si bien dans son imitation, qu'une dame de qualité le prit au sérieux et lui demanda séance tenante une consultation. Ils se retirèrent dans un cabinet, où ils poussèrent fort loin les confidences intimes. Malheureusement Milord Gor et madame de Luchet racontèrent l'histoire ; la dame se plaignit et Milord Gor fut envoyé en prison ; madame de Luchet fut simplement blâmée à la police.

2. Allusion à une des anecdotes que contait Galiani :
Un cocher fut condamné à la peine du blâme ; le juge

Pourquoi voulez-vous que l'aventure arrivée à l'évêque de Tarbes n'ait pas pu m'arriver? Je ne connais point du tout le visage de madame Gourdan [1]. Comment, est-il possible, l'abbé, me direz-vous ? Oui, Madame, c'est parce que j'entends le commerce, que Messeigneurs les évêques n'entendent point. J'achetais de la première main et j'avais du bon à bien bon marché. Eux, ils achetaient tout par l'entremise des courtiers, aussi ils étaient toujours dupés. Ils sont une espèce de peuple agricole; moi j'étais peuple manufacturier et fabricant. Aussi ils ont pour la plupart une physio-

prononce la sentence habituelle : au nom du Roi et de la loi, je vous blâme et vous déclare infâme.

Le cocher : Hélas, monseigneur, je ne pourrai donc plus conduire mon carrosse?

Le Juge : Rien ne vous en empêche.

Le cocher surpris : Mais alors je m'en f...

Le Juge s'en allant : Et moi aussi.

1. L'évêque se promenait en carrosse; le cocher maladroit maltraita un fiacre au point que la dame qui se trouvait à l'intérieur dut en descendre. La dame était de mise fort élégante, le galant prélat se confondit en excuses et déclara qu'il conduirait lui-même sa victime dans son propre carrosse là où elle se rendait. Il s'est trouvé qu'elle allait à l'hôtel de Praslin, chez le sieur Beudet, commissaire de la marine. Arrivé à l'hôtel après avoir traversé une partie de la ville, le prélat offre la main à la dame et il la conduit aux appartements de M. Beudet, au milieu des chuchotements et des rires étouffés de toutes les personnes qui se trouvaient là. L'évêque étonné demande ensuite l'explication, et on lui apprend que celle qu'il prenait pour une femme de condition n'était autre que la Gourdan, très célèbre par sa qualité de surintendante des plaisirs de la Cour et de la ville. (*Bachaumont*).

nomie rurale, et le dieu du jardinage est leur dieu.

Je me suis, Madame, raccommodé avec les critiques, et même avec les injures ; ainsi envoyez-moi toutes celles qui paraîtront. Si les injures sont trop fortes, je répondrai à Messieurs les cultivateurs par une brochure qui aura pour vignette le dieu des jardins (d'Horace), jadis tronc de figuier, et à présent dieu des économistes, avec la légende, *quantum vesica pepedi*. Je vois d'ici mon cher Grimm éclater de rire à la lecture de cette lettre, et courir le risque par la violence du rire, d'en faire autant.

Bon soir, ma belle dame, aimez-moi et croyez-moi à Paris, et vous à la Briche.

XXVII

A LA MÊME

Naples, 9 mars 1770.

Madame,

Je n'ai point reçu de vos lettres cette semaine. Cela me fâche, et me fait soupçonner que les lettres peuvent s'égarer. Vous pouvez remédier à cet inconvénient, qui est très grand et très nuisible aux plaisirs de l'amitié.

J'ai déjà reçu la caisse avec les neuf exemplaires que vous m'aviez expédiés par mer. Jamais Eole et Neptune ne m'avaient tant favorisé. Je n'ai pas d'avis que mon ambassadeur ait été payé des premiers cinquante louis. Je suis dans une parfaite ignorance des événements de Paris. Est-ce que la Compagnie des Indes ressuscite ? Est-ce que notre bon Panurge en aura le dédit ?

Je devrais ce soir répondre à la belle lettre de madame Necker, mais je n'en ai pas le temps ; vous lui enverrez en attendant mes compliments.

Je devrais écrire aussi à notre cher baron d'Holbach. En attendant que je m'y détermine, vous pourrez lui dire que je lui enverrai une thèse théologique soutenue dans notre séminaire ici, dans laquelle on a eu la maladresse ou la malice de citer tous les *éclats de la bombe* religieuse qui a crevé depuis cinq ans. Boulanger [1], Voltaire, le Militaire philosophe, etc., etc., etc., tout y est cité. Le jeune défendeur de la thèse m'a assuré qu'il avait lu tous ces mauvais livres.

Aimez-moi et ne me laissez pas sans m'écrire ou sans me faire écrire par d'autres.

1. Nicolas-Antoine Boulanger, né à Paris en 1722, étudia beaucoup les langues anciennes et écrivit un certain nombre d'ouvrages d'érudition. Il mourut à 37 ans sans avoir rien publié. Ce n'est qu'après sa mort que ses ouvrages furent mis au jour par ses amis les philosophes, et on lui attribua plusieurs écrits irréligieux. Son principal ouvrage est *l'Antiquité dévoilée* publiée par d'Holbach.

XXVIII

A LA MÊME

Naples, 7 mars 1770.

Madame,

La mort de mon Ambassadeur[1] m'accable de tristesse. Je m'aperçois de plus en plus que je ne serai jamais heureux, parce que je suis trop sensible à l'amitié, et j'ai trop d'imagination pour oublier. Ah! si je pouvais avoir un peu de cette eau du *Léthé!* On dit que la source en est dans les environs de Paris, si vous pouviez m'en envoyer des bouteilles!

Je ne suis pas en état de vous écrire, au milieu du chagrin, une lettre divine. Contentez-vous, pour ce soir,

1. L'ambassadeur de Naples à Paris, le comte de Cantillana, marquis de Castromonte, mourut subitement le mercredi 21 février 1770; il avait près de lui madame de Chimay et M. de Fitz-James, il causait paisiblement, quand tout à coup il s'arrêta, pencha la tête et mourut sans faire un mouvement; il avait eu du monde à diner et venait de demander ses chevaux pour aller chez l'ambassadeur d'Espagne. Détail bizarre, trois jours auparavant il avait été chez son notaire pour y déchirer son testament : « Ses gens, disait-il, n'étaient pas suffisamment bien traités. » Ils n'eurent rien du tout, grâce à cette mort subite.

d'une lettre toute humaine que voici. De l'argent que le libraire doit me donner, voici ce qu'il faut faire : vous commencerez par vous rembourser de vos avances; ensuite je vous prie de payer à M. Gatti ce que je lui dois, et je crois que cette somme peut monter à six louis et demi à la fin du mois de mars. Après, vous retiendrez l'argent de la commission des flambeaux argentés, et des rafraîchissoirs et cuvettes à verres, que j'ai pris la liberté de vous donner. Le reste, vous me le remettrez par une lettre de change; mais comme il n'y a point de change entre Naples et Paris, vous enverrez l'argent à Gênes, à M. Pietro-Paolo Celesia [1], avec qui je m'entendrai pour le retirer. Rien ne vous sera plus aisé que de trouver des lettres de change pour Gênes; mais il faut que vous écriviez à M. Pietro-Paolo Celesia, que cet argent, dont vous lui envoyez la lettre de change, est à moi. Comme je suis ici procureur de feu mon bon Ambassadeur, je dois compter avec ses neveux et héritiers; ainsi il m'est plus commode de retirer ici mon argent.

Voilà bien du verbiage sur une matière aussi crasse, aussi vile, aussi méprisable que l'argent. Et le sublime de la philosophie, quand est-ce qu'il commence, me demanderez-vous? Pas ce soir. Comment voulez-vous

1. Banquier génois, ami intime de Galiani.

que j'entame le dixième dialogue, si vous ne m'envoyez pas les critiques faites et à faire? Écrivez-moi toujours par la voie de M. Nicolaï.

XXIX

*[1] A MONSIEUR PELLERIN

Naples. 24 mars 1770.

Monsieur,

Toujours vos lettres me causent le plus grand plaisir et je vous prie, puisque vous n'avez pas de peine à écrire, de ne pas m'en priver quand même il n'y aurait point d'affaire de médailles entre nous.

Vous pouvez être sûr que si j'eusse pu faire confidence à quelqu'un de l'ouvrage des *Dialogues sur les blés*, que je m'amusais à écrire à Paris, ç'aurait été à vous par préférence à tout autre et à tous égards. Mais, comme je ne comptais pas partir de Paris si tôt, je voulais garder le plus parfait incognito. Enfin, puisqu'il vous a fait plaisir, je suis au comble de mes vœux, car je ne voulais qu'amuser mes amis, en attendant que le public

1. Bibliothèque Nationale.

et le siècle à venir soient persuadés. Assurément, je ne répondrai à personne; je n'ai pas fait un ouvrage pour le sot plaisir de disputer. J'ai cru faire un livre utile, et m'acquitter de ma dette envers une nation qui m'a tant aimé, que j'aime si fort et que j'espère un jour revoir. Les gens d'un esprit calme trouveront qu'il y a du bon et du vrai dans ces dialogues. Les fanatiques ne sont jamais bons à rien, et il ne faut pas perdre son temps ni à les combattre ni à les persuader.

Je suis enchanté que vous ayez reçu les onze médailles d'argent avec une mauvaise de cuivre. J'espère que vous recevrez de même la petite boîte dans laquelle il y a l'Émilien de grand bronze et la médaille d'Aquino.

Je n'ai pas encore reçu le paquet de médailles que vous me destinez. Il se sera arrêté à Rome et j'ai déjà écrit pour qu'on me l'envoie. Je n'avais pris la liberté de vous demander le congiaire de Géta, que parce que je me souvenais que dans une estimation marquée sur des petits morceaux de papier, mis dans les cases du médailler, il n'était estimé que 8 L., peut-être à cause de sa mauvaise conservation : mais, en vérité, je ne me souviens pas s'il est bien ou mal conservé. J'ai beaucoup de médailles de Philippe *Resainon*. Je ne regrette pas l'*Auguste de Bilbilis* puisqu'il n'était qu'un moyen bronze renforcé. J'en ai deux ou trois de

moyen bronze. Pour les autres médailles que vous m'envoyez, sans attendre de les voir, je vous fais mes remerciements d'avance. Je suis accoutumé de longue main à faire des bons marchés avec vous.

En attendant, je cherche et je fouille partout ici pour vous fournir de médailles. Celles que je devais voir, qui venaient de Smyrne, m'ont été enlevées par l'abbé Giraldi, qui apparemment est resté commissionné de M. d'Ennery ici. Heureusement, j'ai appris par l'abbé Zarillo qui les avait vues, qu'il n'y en avait pas une seule qui vous manquât. Il y avait des médaillons d'argent de rois de Syrie et rien de bon dans le bronze. Je viens d'acquérir une médaille consulaire de la famille Julia. Il y a d'un côté L. CÆSAR autour d'une figure de Minerve casquée. De l'autre, il y a un char attelé et traîné par deux hommes ailés (c'est apparemment des venos) avec la légende L. IVLI. L. F.

Si elle manque à votre suite de consulaires, je vous l'enverrai. J'ai déterré une médaille de *bitonto* de bronze, où il y a une chouette d'un côté et la foudre de l'autre. Je suis après son possesseur pour la lui arracher, mais c'est un antiquaire difficile à persuader. J'ai trouvé dans les mains du consul d'Angleterre deux médailles d'Auguste, moyen bronze, avec des légendes puniques ou phéniciennes, que je ne me souviens pas d'avoir vues. Je vous en enverrai le dessin, et, si elles vous manquent, j'en entamerai le marché.

Voilà tout ce que j'ai pu trouver jusqu'à cette heure.

D'Ennery enleva à un mylord Anglais une belle médaille d'or d'Héraclée et lui donna un Trajan d'or fort commun en échange. Il lui prit de même une belle médaille d'argent du roi de Syrie, et lui donna une médaille fausse en échange. L'Anglais crie au voleur à présent, mais d'Ennery est parti et emporte ces deux médailles ; c'est ce qu'il a vu de plus beau à Naples. Je n'ai fait aucun marché avec lui. Il voulait me faire acheter la suite de moyen bronze de Burlamaqui, qu'il me disait fort garnie de médailles grecques. Mais je vois à présent ce que c'est, et que je n'aurais que son rebut, et celui du président de Saint-Victor. Ainsi je n'y pense guère. Cependant s'il se présentait à vous l'occasion de m'acheter quelques belles médailles grecques, soit du grand ou du moyen bronze à bon marché, je vous prie de ne pas m'oublier. Pour les latines, comme j'en ai beaucoup, il faudrait me marquer d'avance ce qu'elles sont, pour voir si elles manquent à ma suite.

Je vous prie de mes compliments à notre cher abbé Grimod et à tous mes amis. Ne me privez pas de recevoir des lettres et des nouvelles de vous, et comptez que j'ai trop de raisons pour être toute ma vie avec le plus parfait attachement, monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

XXX

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 24 mars 1770.

Eh bien! qu'est ce que c'est donc, ma belle dame? Vous ne m'écrivez pas. Seriez-vous malade? J'en tremble; mais j'espère que non. Cependant vous avez mille choses à me mander. Vous avez des brochures contre moi à m'envoyer. Vous avez des nouvelles de mes amis à me donner. Ne m'abandonnez pas. Je n'ai d'autre soulagement, dans l'ennui qui m'accable, que de recevoir force lettres de Paris.

Je crains que vous ne receviez pas mes lettres. Si cela est, je prendrai le parti de vous écrire en droiture par la poste; car j'ai résolu de ne laisser passer aucune semaine sans vous écrire, même lorsque je n'ai rien à vous dire, comme par exemple ce soir.

Je vous prie de dire à Grimm que j'ai reçu une lettre du *Contino* de Potzdam [1], qui a lu mon livre et qui en raffole.

1. Le prince Henri de Prusse, frère du grand Frédéric. Il était l'ami de Galiani. Le prince était petit de taille, laid, et il louchait

Aimez-moi toujours, ma belle dame, et donnez-moi par vos lettres, l'occasion et l'échauffement de tête qu'il me faut pour vous écrire fort au long.

XXXI

A LA MÊME

Naples, 31 mars 1770.

Madame,

Votre silence m'inquiète horriblement ; qu'est-il donc arrivé ? Êtes-vous en prison à cause de mon malheureux livre ? Diderot y est-il aussi ? et Grimm, et le Baron, et tant d'autres ? M'a-t-on oublié, malgré le bruit que j'ai fait pour qu'on se ressouvienne de moi ? Tirez-moi de cette inquiétude, et pour me tenir au courant, écrivez-moi en droiture par la poste.

On m'a écrit que l'abbé Morellet a reçu ordre du Gouvernement de répondre aux *Dialogues*. Il est donc déclaré être le guet et la maréchaussée des économistes. Il a ordre de courre sus à nous autres malheureux

d'une manière désagréable, mais il avait la plus charmante conversation. C'était un homme d'un esprit sûr et délicat, un vrai héros en toutes choses.

faux sauniers[1] en philosophie rurale. Patience ! Nous nous recommanderons à nos jambes pour nous sauver. Pour moi j'ai galopé jusqu'à Naples, et je me crois en sûreté ici.

Le baron de Gleichen vient-il ici comme on le dit ? Parlez-lui de moi. Dites-lui de m'apporter de beaux chats angolas. Je m'engage de prouver la libre exportation des angolas plus nécessaire et plus avantageuse que celle du blé.

Mais vous ne m'écrivez pas. Cela me désole. Seriez-vous malade ? Adieu. Finissez mes tourments par une belle épître très longue, très curieuse. Aimez-moi.

1. On appelait faux sauniers, ceux qui vendaient ou débitaient du sel en fraude et contre les ordonnances. Les sauniers étaient les débitants de sel autorisés. Les faux sauniers, bien entendu, étaient rigoureusement poursuivis par la maréchaussée.

XXXII

AU BARON D'HOLBACH[1]

Naples, 7 avril 1770.

[illegible]

[illegible] de remettre les deux [illegible] auxquelles elles sont [illegible] celle de l'abbé [illegible] n'est pas faite pour être

[1] [illegible] Heidesheim dans le Palatinat. [illegible] société la plus litté- [illegible] D'Holbach était plus [illegible] que par son esprit, et il se [illegible] et la hardiesse de ses [illegible] de la Nature. On n'est [illegible] ont été innocents des [illegible] aimait beaucoup et le [illegible] toujours sous sa plume. [illegible] dans les idées. Imaginez [illegible] et nerveux, au milieu d'un [illegible] et [illegible] » Le baron pas- [illegible] du Grandval. Galiani [illegible] épouse mademoiselle d'Aine. [illegible] la perdit et épousa sa belle- [illegible]

[2] [illegible] communiquer cette lettre. Malgré [illegible] ne put en obtenir copie.

lue de tout le monde. *Pusillus grex electorum*[1] doit la lire. Personne n'en doit tirer de copie. Souvenez-vous de la place que j'occupe, et du pays que j'habite[2]. Au reste, je ne crois pas que l'abbé Morellet puisse changer de façon de penser envers moi. Ainsi je suis tranquille là-dessus.

Que faites-vous, mon cher Baron? Vous amusez-vous? La Baronne se porte-t-elle bien? Comment vont vos enfants? La philosophie, dont vous êtes le maître-d'hôtel[3], mange-t-elle toujours d'un si bon appétit[4]?

Pour moi je m'ennuie mortellement ici. Je ne vois personne que deux ou trois Français. Je suis Gulliver revenu du pays des Hoymliyms, qui ne fit plus société qu'avec ses deux chevaux. Je vais rendre des visites de devoirs aux femmes des deux Ministres d'État et des Finances. Et puis je dors ou je rêve.

1. Un petit troupeau d'élus.

2. Galiani habitait un pays clérical par excellence; il était de plus conseiller du Roi et présidait le Tribunal de Commerce.

3. Ce surnom resta à d'Holbach.

4. Diderot écrivait du Grandval à mademoiselle Volland : « Priez Dieu que je ne meure pas d'indigestion. On nous apporte tous les jours de Champigny les plus furieuses et les plus perfides anguilles, et puis des petits melons d'Astracan, et puis de la sauerkraut, et puis des perdrix aux choux, et puis des perdreaux à la crapaudine, et puis des babas, et puis des pâtés, et puis des tourtes, et puis douze estomacs qu'il faudrait avoir, et puis un estomac où il faut mettre comme pour douze. Heureusement on boit en proportion et tout passe. »

Quelle vie ! Rien n'amuse ici. Point d'édits, point de réductions, point de retenues, point de suspension de paiement [1]. La vie y est d'une uniformité tuante. On ne dispute de rien, pas même de religion. Ah ! mon cher Paris ! Ah ! que je le regrette !

Donnez-moi quelques nouvelles littéraires, mais n'en attendez pas en revanche.

Pour des grands événements en Europe, je crois que nous allons en devenir le bureau. On dit en effet que la flotte russe a enfin débarqué à Patras [2], que la Morée s'est toute révoltée et déclarée en leur faveur, et que, sans coup férir, ils en sont les maîtres déjà, excepté les villes de Corinthe et de Napoli de Romanie. Cela mérite confirma-

1. Allusion aux suspensions de paiement, aux réductions, aux retenues qui bouleversaient la France à ce moment et qui étaient l'application du système de l'abbé Terray.

2. Catherine II était en guerre avec la Turquie depuis l'année 1768. En 1769 elle avait suscité contre l'empire Ottoman une vaste conjuration dont les foyers principaux étaient le Montenegro et la Morée. L'insurrection du Montenegro ne réussit pas, mais la flotte russe entra dans la Méditerranée en novembre 1769, et le 17 février elle abordait en Morée à Porto-Vitello. Réunis aux Grecs, qui désiraient secouer le joug de la Turquie et qui se soulevèrent immédiatement, les Russes remportèrent de véritables succès ; mais les troupes de débarquement étaient insuffisantes, elles durent se retirer et l'insurrection fut étouffée dans des flots de sang. Les Russes prirent leur revanche dans une grande victoire navale où leur flotte détruisit celle du Capitan Pacha dans le golfe de Tchesmé, entre Chio et la côte de Smyrne. (5 Juillet 1770.)

tion. D'autres disent qu'ils ont débarqué au golfe de Maïna, et donné du secours aux Albanais. Ceci me paraît plus vraisemblable. Photius aura donc triomphé de Mahomet [1]. Quelle aventure! Nous serons limitrophes des Russes, et d'Otrante à Pétersbourg il n'y aura plus qu'un pas et un petit trajet de mer : *Dux fœmina facti !* Une femme aura fait cela! c'est trop beau pour être vrai.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette année nous manquerons des blés de Morée. Ainsi, si l'exportation continue en France, vous y aurez une belle et bonne famine, qui sera augmentée par le resserrement de l'argent, occasionné par les édits [2]. Ainsi l'abbé Badot verra que Zanobi avait raison.

Adieu, mon cher Baron, mille choses de ma part aux Helvétius [3]. Pourquoi ne m'a-t-il pas écrit ce coquin? Je lui ai fait faire présent de mon livre; il ne m'a pas remercié, non plus que Suard, Marmontel et d'autres. Ingrats! Ils me laissent seul dans la mêlée,

1. Photius, bien que laïque, avait été nommé patriarche de Constantinople. Malgré l'opposition du pape Nicolas Ier, un certain nombre d'évêques prirent son parti, ce qui donna naissance au grand schisme grec.

2. La prédiction de Galiani se réalisa complètement.

3. Helvétius (Claude-Adrien) (1715-1771) né à Paris, fermier général, auteur du fameux livre *de l'Esprit* et d'autres ouvrages sans valeur.

avec les Badots [1], les Ponts et les Rivières [2], les Turcies et les Levées [3]. Cruels ! J'invoquerai à mon secours la baronne et d'Alainville, puisque tous m'abandonnent. Adieu.

1. L'abbé Baudeau, secrétaire de la Société des Économistes et rédacteur de leur journal. Il dut aller en Pologne où on lui offrait de grands avantages, mais le duc de Choiseul lui assura en France les mêmes bénéfices et il resta. « L'abbé Baudeau, dit Laharpe, l'un des arcs-boutants de l'École économique, l'un des maîtres de la *science*, a imprimé les deux premiers volumes des *économies royales* de Sully avec des observations, dont le but est d'établir la nécessité de réprimer les abus de l'administration fiscale.

2. Allusion à Dupont de Nemours, économiste, et à Mercier de la Rivière, auteur de l'*Intérêt général de l'État.* « J'ai été enchantée d'apprendre, écrit l'impératrice Catherine, que l'admirable de la Rivière était le commis pensant de M. Turgot et l'abbé Baudeau le commis écrivant. Ah! les bonnes têtes que Louis XVI possédait là. En honneur, il ne pouvait rien faire de mieux que de les renvoyer. »

3. La Levée est un massif de maçonnerie élevé au-dessus du sol pour fermer un chemin. — On appelait Turcie une levée au bord d'une rivière pour en contenir les eaux. Il y avait des intendants des Turcies et des Levées.

XXXIII

À MADAME D'ÉPINAY

Naples, 7 avril 1770.

Ma belle dame,

Je désespérais de recevoir les lettres du courrier aujourd'hui, à cause des temps horribles que nous avons essuyés, aussi je me suis amusé à écrire au baron et à l'abbé Morellet une belle épître que le baron vous communiquera[1].

Je viens enfin de recevoir votre chère lettre du 18. Je suis las d'écrire, ainsi je serai laconique, puisque le temps me manque, et que mon bras se refuse. Je ne voudrais pas qu'il courût des copies de la lettre que j'ai écrite à l'abbé Panurge. Elle est trop peu dévote pour une lettre écrite le samedi de Passion. A cela près, je ne la désavoue point.

Par votre lettre, je comprends que vous avez envoyé vos lettres à D. Perez [2], après la mort de mon pauvre

1. C'est la lettre dont il a déjà été question et que Morellet ne voulut jamais laisser lire.

2. C'était un Espagnol, secrétaire de l'ambassade de Naples à Paris.

ambassadeur, ce qui fait que je ne les ai point reçues. C'est une méchante bête que ce D. Perez : méfiez-vous-en, et ne lui envoyez rien. Je vous prie d'envoyer vos lettres à M. le chevalier de Magallon, chez l'ambassadeur d'Espagne, qui me les enverra dans le paquet de la cour; ou de me les envoyer par la poste, ce qui sera le mieux, et je ne regretterai point l'argent de la poste. Je vous répondrai par le même canal.

J'ai reçu la première aux Corinthiens de l'abbé Badot[1]. Elle m'a fait un bien infini. Elle a électrisé ma tête au point que vous ne sauriez imaginer. Je suis bien résolu de ne rien répondre à personne. Cependant, pour vous amuser, si l'électrisation continue, je ferai une réponse que je vous enverrai, et que vous lirez à Grimm, Diderot, Schomberg, etc.

Comme vous avez force argent du mien en main, vous pourrez, à mes frais, vous procurer les réfutations de Dupont, et de la Rivière[2], *législateur de toutes les Russies*[3], et me les envoyer. Mais envoyez-les à

1. Voir l'Appendice VI.

2. Voir l'Appendice VII.

3. Galiani fait allusion à l'anecdote suivante :

Catherine, désirant connaître le système des économistes alors fort en vogue, fit inviter Mercier de la Rivière à faire un voyage en Russie, lui promettant une juste indemnité. « Il se mit en route avec promptitude, dit Catherine, et à peine arrivé, son premier soin fut de louer trois maisons contiguës, faisant écrire sur les portes de ses nombreux appartements : département de

Rome, à M. l'abbé de Stayes, secrétaire d'ambassade, avec une sous-enveloppe à l'abbé de Vauxcelles [1] (charmant abbé qui réussit fort bien en Italie), et un petit mot pour lui dire de me les envoyer. Vous pourrez tenir ce canal toutes les fois qu'il s'agira de m'envoyer quelque paquet.

J'ai lu les jugements des deux Princes prussiens [2]. Ce qui m'y a causé le plus de plaisir, c'est d'y revoir l'écriture de mon cher Grimm. Les princes sont quelque chose de trop grand pour moi. J'aime les petits particuliers et les *Prophètes mineurs*.

J'ai reçu aussi les copies des lettres de Voltaire et de madame Denis, qu'on m'a envoyées de Paris. J'attends avec impatience de savoir s'il n'a écrit rien de plus, lorsqu'il a su le nom de l'auteur.

Vous avez été malade; mon cœur l'avait deviné et

l'intérieur, département du commerce, département de la justice, département des finances, etc., etc. En même temps il adressait à plusieurs habitants russes ou étrangers l'invitation de lui apporter leurs titres pour obtenir les emplois dont il les jugerait capables. Sur ces entrefaites, j'arrivai, et cette comédie finit; je tirai le législateur de ses rêves, je m'entretins deux ou trois fois avec lui de son ouvrage, je le dédommageai convenablement de ses dépenses et il retourna dans son pays un peu honteux du faux pas que son orgueil lui avait fait faire.» (Voir l'Appendice VIII.)

1. Prédicateur du roi et bibliothécaire de l'Arsena.. Simon Jacques Bourlet (1734-1802) fut nommé abbé de Vauxcelles peu de temps après avoir prononcé l'oraison funèbre du comte d'Eu, prince de Dombes.

2. Le grand Frédéric et son frère, le prince Henr'.

j'en suis très fâché. Point de lettres de Schomberg. Adieu. Je suis ravi du jugement de M. de Turgot[1]; mon cœur l'avait pressenti. J'avais la plus grande estime de son excellent jugement, et j'aurais toujours parié qu'il aurait goûté les *Dialogues*.

XXXIV

A M. BAUDOUIN

Maître des requêtes [2]

Naples, 26 avril 1770.

Mon cher ami,

Voilà qui est admirable! Au milieu des tendres embrassements d'une épouse chérie, se souvenir de moi, m'écrire, me combler de louanges, mais voilà ce qui est incroyable! Au lieu de me donner des nouvelles

1. Voir l'Appendice IX.

2. Armand-Henri Baudouin de Guémadeuc, né à Colmar le 17 avril 1737, mort à Paris en 1817. Il déroba un couvert de vermeil chez M. le garde des sceaux Hue de Miroménil, qui l'invitait quelquefois à dîner. Ce vol ayant été découvert, M. Baudouin fut obligé de vendre sa charge de maître des requêtes, et de s'absenter de Paris. Il se consola au sein des sciences de ce qu'il appelait ses *revers*. Galiani ne connut que plus tard le peu d'honorabilité de Baudouin.

de la grossesse de madame, ou du moins des *peines et soins* qu'on se donne pour la procurer, me parler encore de systèmes sur l'exportation ! Patience ; j'aurais en vérité mieux aimé que vous m'eussiez écrit sur votre état actuel ; si vous êtes heureux, si vous serez intendant bientôt, etc. Vous auriez aussi pu m'instruire sur l'état actuel de la Chine ; si leur tactique va bientôt s'imprimer ; si nous imiterons leur papier, leurs tentures, etc. Mais vous voulez m'obliger à radoter encore sur l'exportation. Eh bien ! je vous répondrai, et je dirai, en même temps : tu l'as voulu, Georges Dandin.

Le système de M. de Trudaine l'ancien[1], qui paraît vous plaire, n'était pas digne de lui. Il n'est beau qu'en théorie, il se gâte dans la pratique, et M. de Trudaine aurait dû être un grand praticien, après tant d'années qu'il avait eu les mains à la pâte.

Vous voulez laisser exporter les fines fleurs de farine, seules. Cela est beau, et j'y trouve mille avantages en théorie. Mais savez-vous ce que cela devient en pratique ? C'est que toutes les farines de France, seraient-elles bises et noires comme l'encre, deviennent fleurs

1. Daniel-Charles Trudaine (1703-1769), conseiller d'État, intendant général des finances, membre de l'Académie des sciences. C'était un homme fort estimable et fort estimé ; dans sa dernière maladie, son fils lui parlait de l'intérêt que tout le monde prenait à sa situation et de la considération dont il jouissait : « Eh bien, mon ami, lui dit-il, je te lègue tout cela. »

de farine. Tout le son poussera en fleur de farine, n'en doutez pas. Un petit arrosement laissé tomber sur les mains des commis des douanes produira cette heureuse végétation. Croyez-moi, mon cher ami, et l'expérience des grandes charges que vous aurez un jour vous le prouvera, *celui qui ne sait pas calculer les non-valeurs de la transgression des lois, n'entend rien à l'art du gouvernement :* il est un économiste et rien de plus. Il est bon à faire des mémoires, des journaux, des dictionnaires, occuper les libraires et les imprimeurs, et amuser les oisifs; mais il ne vaut rien pour gouverner.

Il y a un système et une théorie sûre pour trouver la marche des transgressions et des fraudes, et c'est le secret de l'art. Par exemple, le blé ne se changera jamais en farine à la sortie. La transgression serait trop forte; le procès-verbal est bientôt fait, et le commis infracteur est pendu. Mais la farine blanche noircit par degré; elle devient bise, sans qu'on puisse jamais saisir la contrebande, et enfin on introduit l'usage et on invente un nouveau mot, tel que, par exemple : *fleurs de farine à l'usage de l'étranger*, et alors la chose est faite ; toute la farine quelconque peut sortir. Il est vrai qu'au fond il vaut mieux laisser sortir les farines que les blés, et j'ai bien prêché cette vérité. Mais passons à votre second article.

Vous voulez encourager la circulation intérieure par tous les moyens que je propose ; mais vous m'en ôtez le

moyen. Comment voulez-vous balayer les droits, les péages et les entraves actuelles, sans un nouvel impôt? Si vous croyez cela non nécessaire, demandez à l'abbé Terray, et voyez si j'ai raison. Il vous dira qu'il y a trois mille cinq cents millions de dettes de l'État à balayer au préalable. Si vous voulez attendre que cette opération soit finie, vous attendrez ou le Messie avec les Juifs, ou le roi Don Sébastien avec les Portugais [1].

Je ne cesse de m'étonner que les économistes n'aient pas entendu dans mon livre, que l'impôt que je veux établir sur l'exportation et l'importation ne doit pas être éternel, mais destiné uniquement à racheter les péages et les droits des halles aliénés, après quoi on pourra le diminuer de beaucoup. L'exportation ne l'emportera pas autant sur la circulation intérieure, d'abord que celle-ci sera facilitée. Il est vrai que je ne me suis pas assez

1. Don Sébastien, né en 1554, petit-fils de Charles-Quint par sa mère. Après une première expédition contre les Maures en 1574, il retourna en Afrique en 1578. Le 4 août de cette année, eut lieu dans la plaine d'Alcaçar Kébir, une bataille sanglante dans laquelle Don Sébastien disparut ; on ne sait ce qu'il devint.

Selon une poétique croyance, vieille de trois cents ans, don Sébastien n'est pas mort, victime de son courage téméraire. Du champ d'Alcaçar Kébir, où périt son armée en 1578, Dieu l'a transporté vivant dans l'île Incoberta (l'île cachée). Il y vit solitaire, attendant le moment de régénérer le monde, et n'ayant pour compagnons que deux lions à la fauve crinière, qui le suivront comme des messagers redoutables, lorsqu'il devra reparaître parmi les hommes. FERD. DENIS.

(Voir l'Appendice X.)

expliqué sur cela ; mais j'ai écrit si à la hâte le dernier dialogue, la veille de mon départ, que je m'étonne moi-même qu'il ne soit pas plus mauvais qu'il n'est.

Je vous dirai la même chose à l'égard des emmagasinages et des dépôts publics. Je n'en ai point parlé, parce que je devais en parler dans un autre dialogue, qui aurait dû être le dernier, et qui n'a point été fait. Dieu sait s'il le sera un jour ! Au reste je suis persuadé qu'il vous aurait plu et que vous y auriez trouvé bien des choses neuves et intéressantes : je dis neuves pour les Français, car, grâce à Dieu, les économistes ne savent que parler et dire des injures à vous autres messieurs les maîtres des requêtes et intendants ; mais les *caricatori* [1] de Sicile sont une institution très ancienne et très belle, et si l'on ne l'imite pas en France, il n'y aura jamais de commerce utile et régulier d'exportation. Il y aura des sorties par boutades, qui seront toujours très périlleuses, quelquefois dangereuses.

En voilà assez pourtant sur le pain : il est temps que je vous parle d'autre chose. Je m'imagine tenir mon lit de justice à Fontainebleau, avoir mon chancelier au pied du lit et le faire jaser.

Dites-moi donc mille choses. M'écrirez-vous souvent ? Si vous voulez le faire, faites contresigner vos lettres ;

1. Magasins d'entrepôts de blés.

ainsi j'espère les avoir franches de port jusqu'à Rome. Pour moi, rien ne me fera plus de plaisir que de vous écrire souvent. Je commence par vous adresser celle-ci sous l'enveloppe de M. Bertin [1]. Si cette voie vous plaît, je la continuerai ; sans quoi vous m'en indiquerez une meilleure.

Que fait l'astronomie? A-t-on rien sauvé du malheureux voyage de l'abbé Chappe? Je le crois empoisonné avec sa suite [2].

M. Le Roi, qu'a-t-il trouvé de bon à propos de ses montres? elles sont toutes aussi mauvaises que les anglaises, n'est-ce pas [3]?

Je vous recommande M. Nicolaï. Je suis au désespoir des difficultés qu'on rencontre ici pour l'employer fixement au service du roi de Naples, mais sa qualité de Français est une difficulté grande comme une montagne.

Comment vont vos affaires de Bretagne? Jugerez-vous un duc et pair [4]? Quelle auguste cérémonie! Cela est bien autre chose que votre triste commission de Saint-Malo [5].

1. Bertin, ministre et secrétaire d'État (1774), membre du Conseil des Finances et du Commerce.

2. Voir l'Appendice XI.

3. Pierre Leroy, 1717-1785, célèbre horloger, particulièrement connu par le perfectionnement des montres marines.

4. Le duc d'Aiguillon.

5. La commission chargée de juger La Chalotais. Voir l'Appendice XII.

Enfin dites-moi mille choses. Ne voulez-vous rien de ce pays-ci ? Sachez que je me jetterai à corps perdu pour vous servir, et que je serai toute ma vie votre etc.

XXXV

* A M. PELLERIN [1]

Naples, 21 avril 1770.

Votre lettre, monsieur, du 24 passé, m'aurait causé un chagrin mortel si je n'espérais, qu'ensemble avec le rétablissement de la santé, vous recouvrerez la force de votre vue, et vous pourrez continuer à lire, écrire et vous amuser autour des médailles, du moins au grand jour. En effet, la privation de ces agréments de votre vie serait trop sensible pour vous, après une si longue habitude. J'attends par conséquent avec la dernière impatience la nouvelle de ce recouvrement, que je vous souhaite du fond de mon cœur.

J'ai reçu par la poste le paquet des médailles que vous m'avez envoyées. J'avais toutes les médailles de Trajan Dece *Resainesion* avec les différents revers, que vous m'a-

1 Bibliothèque Nationale.

vez envoyées, et j'avais de même une très belle médaille de Philippe, de la Colonie Nesibir. Ainsi je pourrais vous renvoyer ces médailles si vous le voulez. Je n'avais ni le *Macrin*, ni le *Maximin Fil. Aug.* et elles m'ont fait plaisir. Cette médaille de Maximin m'avait même réveillé le goût pour les médailles du Bas-Empire, et j'en achèterais volontiers, si vous en aviez quelques suites doubles, ou même j'achèterais la suite de feu M. du Haudent, si elle existe encore, et si M. d'Aumont n'y a pas causé trop de ravages. J'oserais vous prier de vous en informer.

M. Nicolaï m'a donné avis d'avoir reçu les 60 livres que vous lui avez fait remettre. A l'égard de ces deux médailles, qui ont coûté ce prix, j'avais eu l'honneur de vous mander que M. d'Ennery souhaitait passionnément celle d'Aquino pour le même prix de 10 livres, et pour l'Émilien, comme il manque à ma suite, et qu'il est plus beau, je le prendrais volontiers, si vous vouliez vous en défaire.

Jusqu'à ce moment, il ne m'était parvenu aucune médaille pour vous, et en effet, ces rencontres ne peuvent désormais être que fort rares, puisque votre collection est si nombreuse et si choisie. Cependant si le hasard arrivait, je ne m'engagerais à rien qu'après vous en avoir donné l'avis.

Je vous prie de ne pas me priver de l'honneur de vos lettres et du plaisir d'avoir de vos nouvelles. Vous

pourrez me faire écrire par M. votre fils ou par M. de La Porte, à qui je vous prie de présenter mes très humbles respects, et vous pouvez être persuadé que je conserverai un souvenir éternel de votre amitié et de vos bontés pour moi.

Je lirai avec le plus grand plaisir votre nouveau supplément que vous pourrez fort bien faire parvenir à M. Nicolaï ou chez M. l'ambassadeur d'Espagne.

Je suis très parfaitement, monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

XXXVI

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 21 avril 1770.

Ma belle dame,

Pour le coup, voilà qui est bien inquiétant. Vous m'avez écrit une lettre datée N° 1, à laquelle j'ai répondu. Ensuite deux semaines se sont passées sans que j'aie reçu aucune lettre de vous. J'ai laissé passer la première semaine sans dire mot; mais à présent je suis forcé de crier : Êtes-vous malade, fâchée, hors de Paris? Ou que diable est-ce là? Cependant je sais que

vous avez reçu mes lettres. Et vous auriez dû en conscience me répondre ; car enfin le temps de toucher les cinquante louis est arrivé, et j'en attends la nouvelle, avec la dernière impatience. *Hic finis Priami fatorum*. C'est l'objet de tout mon travail, et si je le manque, c'est bien alors que l'abbé Badot triomphera et rira ; mais si je les touche, je me moquerai de lui et de tous les économistes ensemble ou séparément. En outre j'avais pris la liberté de vous donner une commission de vaisselle fausse (chose que j'ai apprise de MM. les économistes à employer, et que je trouve aussi bonne que leur pain bis et leur mouture économique). Il y aurait l'occasion du départ de M. le vicomte de Choiseul et de son officier d'office, qui viennent à Naples ; et par ce moyen, je pourrais ensemble, avec le bagage du vicomte, le recevoir en épargnant les droits de sortie, et en ne payant que le transport. Parlez-en à Gatti. Enfin je vous renouvelle mes prières de ne m'écrire que par la poste, en cas que vous ne vouliez pas envoyer vos lettres à M. l'ambassadeur d'Espagne. Tirez moi de peine. Je vois avec le plus grand chagrin notre correspondance chancelante et interrompue à tout moment. Je suis un homme perdu si vous cessez de m'écrire.

Aimez-moi et saluez mes amis, et encouragez-les à m'écrire. Adieu.

Mes cinquante louis!

L'exemplaire de mon livre qu'on devait expédier à Gênes à l'adresse de M. Reyni, consul, n'y est jamais allé. Je crois que vous en aviez chargé Gatti; c'est autant que rien.

XXXVII

A M. DE SARTINE

Lieutenant de police [1]

Naples, 27 avril 1770.

Monsieur,

Comment est-il possible que vous n'ayez pas reçu la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire de Gênes, en réponse aux questions que vous voulûtes bien me faire touchant l'utilité et les règlements des

1. Pendant son séjour à Paris, Galiani s'était lié avec M. de Sartine, « un homme selon son cœur », disait-il. De son côté M. de Sartine faisait le plus grand cas de l'abbé, qu'il consultait souvent sur les questions économiques. Il lui demanda à plusieurs reprises des consultations sur les Monts-de-Piété, alors en pleine vigueur en Italie et inconnus en France, et également sur l'organisation des entrepôts de blés de Sicile qu'on appelait *caricatori*. Nous ne publions que la consultation sur les Monts-de-Piété; quant à celle sur les *caricatori*, nous la joindrons aux articles purement économiques de Galiani, que nous ferons paraître plus tard.

Lombards[1]? Et qu'aurez-vous dit en vous-même? Qu'aurez-vous pensé? Vous m'aurez cru un ingrat, un homme méconnaissant des bienfaits, un stupide insensible à l'amitié, à l'estime, au respect, pendant que je ne suis que malheureux.

Sachez donc que je m'étais fait une fête d'avoir reçu votre lettre et d'être interrogé par vous, et que j'avais, avec une joie inexprimable, travaillé jour et nuit à vous répondre assez en détail sur les questions proposées dans une feuille à part; je me disais en moi-même : du moins M. de Sartine verra, par mon empressement à saisir les occasions de le servir, combien je lui suis sincèrement attaché. Enfin il en résulta un paquet magnifique, et je me flattais que du moins la grosseur du volume le préserverait des risques de la poste; mais rien ne peut vaincre le malheur, et mon guignon est au-dessus de mes forces. J'apprends, par madame d'Épinay, que ma lettre et mon *responsum* ne vous sont pas parvenus. J'en conservais un brouillon; je viens de le recopier, et je vous l'envoie. Il sera peut-être, à cette heure, inutile, puisqu'on a pris le bon parti de substituer aux *lombards* les banqueroutes[2], qui sont, à les bien entendre, *ultima linea*

1. C'étaient les Monts-de-Piété. Ils portèrent longtemps le nom de Lombards, qui venait de ce que les premiers avaient été établis en Lombardie.

2. Allusion aux mesures de l'abbé Terray, qui étaient une véritable banqueroute.

rerum, et par conséquent le meilleur expédient. Mais du moins vous verrez que j'avais voulu m'employer à votre service, et que j'en ferai de même toutes les fois que, par un effet de ce doux instinct qui vous entraînait vers moi, vous vous souviendrez qu'il existe à Naples le plus tendre de vos admirateurs.

Je ne vous oublie jamais; et comment vous oublier? J'ai rencontré partout à Gênes, à Rome, ici, des vols, des assassinats, des rues obscures, des mendiants, de la boue et des maisons qui s'écroulent sur les têtes des passants; pendant qu'on marche à Paris à la clarté des lanternes, la tête haute, les souliers propres, l'or en main, en ne rencontrant que des offres de multiplier l'espèce humaine, au lieu des menaces et des appareils pour la détruire. Mais que diable fait-elle, madame de Sartine? Pourquoi ne s'occupe-t-elle pas sérieusement de nous donner une douzaine de petits Sartine, pour répandre et procurer le bonheur dans toutes les capitales de l'Europe? Croit-elle en avoir assez de celui que mon cœur destine à gouverner un jour la bonne ville de Paris? Je serais en colère contre elle; cependant je lui pardonne si elle ne m'a pas oublié.

1. Comme lieutenant de police, M. de Sartine avait montré les aptitudes les plus remarquables. Sous sa direction, Paris s'était transformé; il avait installé un bon système d'éclairage, fait des trottoirs, organisé le balayage et l'entretien des rues.

Les gazettes m'avaient donné une fausse lueur d'espérance de voir ici M. le baron de Breteuil[1]. Daignez me rappeler à son souvenir. Et d'Albaret, que fait-il? Il a laissé plus de souvenirs et de regrets en Italie, et surtout à Rome, que d'ordinaire les Français n'en laissent. Il en laisse un bien grand dans mon cœur.

Il faut absolument m'embrasser tout ce qui soupait chez vous, et ne pas oublier jusqu'à ce bon maître-d'hôtel qui s'exposait aux railleries pour me donner des tomates et d'autres plats baroques espagnols, tant il devinait mieux le goût de son maître pour ses amis, que pour ses mets.

Je vous fais les remerciements les plus sincères pour la protection que vous avez accordée à certains *Dialogues* qu'on a furieusement achetés, furieusement attaqués, et furieusement mal entendus. J'ai cru procurer quelque bien à la France, et surtout écarter, dans des affaires importantes qui ne sont pas des questions métaphysiques de théologie, cet esprit d'enthousiasme et de

1. Louis-Auguste le Tonnelier, baron de Breteuil (1733-1807), ambassadeur, puis ministre d'Etat en 1783; donna sa démission en 1787 et quitta la France en 1789; Louis XVI lui avait laissé un pouvoir illimité pour traiter avec les cours étrangères afin de rétablir l'autorité royale. — Madame Necker raconte sur lui l'anecdote suivante : il disait depuis un grand nombre d'années qu'il se casserait la tête à 50 ans, s'il n'était pas ministre. Quelqu'un, le voyant un peu vieilli, lui dit : « Monsieur, ne serait-il pas temps d'amorcer? »

système qui gâte tout. Je ne procurerai aucun changement dans l'administration des blés; mais, au moins, j'ai réussi à faire découvrir que des gens que j'estimais pour la pureté de leurs intentions économiques, et qui paraissaient philosophes, sont une véritable petite secte occulte, avec tous les défauts des sectes, jargon, système, goût pour la persécution, haine contre les externes, clabaudement, méchanceté, et petitesse d'esprit. Ils sont les véritables jansénistes de Saint-Médard[1] de la politique. Ils seraient à craindre s'ils n'avaient pas pris le parti d'écrire dans le genre ennuyeux. Mais un livre qui n'est pas lu est un livre qui n'est pas fait, et un livre qui n'est pas fait ne doit pas être persécuté; ainsi pardonnez leur les injures qu'ils vous disent, comme je leur pardonne de bon cœur les miennes. Je ne répondrai à personne. Je ne suis touché que d'un sentiment de reconnaissance envers une nation si aimable, et qui m'a tant aimé. Et je m'en acquitterai en disant, en toutes occasions, ce qui me paraîtra pouvoir être le plus grand bien pour elle, et qui sera compatible avec le service de mon souverain et le bien de ma patrie.

1. Les convulsionnaires jansénistes se réunissaient la nuit au cimetière Saint-Médard, et c'est là, sur le tombeau du diacre Pâris, qu'ils pratiquaient leurs horribles cérémonies et leurs prétendus miracles. Le Grand Conseil prit le parti de s'attribuer la police du cimetière Saint-Médard et d'évoquer à lui l'instruction des miracles de saint Pâris; il fit interdire ces sanglantes parades nocturnes et murer les portes du cimetière.

Avez-vous tiré de Bicêtre cet infortuné M. de Carney[1]? Votre cœur attendri a-t-il pu vaincre les obstacles des ordres supérieurs? Faut-il que ce malheureux, dans les grands jours de la Bretagne, reste dans l'obscurité des prisons?

Aimez-moi toujours. Oui, je le mérite par l'attachement le plus tendre et par le respect le plus profond avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur, etc.

MÉMOIRE A M. DE SARTINE,

PAR

L'ABBÉ GALIANI.

Réponse aux questions concernant les *Monts-de-Piété*, autrement dits *Lombards*, envoyée de Gênes dans le mois de juillet 1769 à M. de Sartine par l'abbé Galiani, et qu'on croit égarée.

La première question sur le bien ou le mal que causent les Monts-de-Piété sera la dernière à laquelle je répondrai. On comprend aisément le pourquoi.

1. Gentilhomme breton, auteur de l'*Univers perdu et reconquis par l'amour*, 1758, in-8°, et des *Mémoires* de la comtesse de Monglas, 1755, 2 vol. in-12. Il fut mis à la Bastille pour quelque délit politique.

Deuxième question. Quelles espèces d'effets reçoit-on?

Réponse. Il y a deux sortes de Monts à Naples : les Monts ainsi appelés tout court, et les Monts-de-Piété. On en compte cinq des premiers et deux des derniers. Dans les Monts on ne reçoit d'autres effets en gage que l'or, l'argent et les pierreries. Dans les Monts-de-Piété on reçoit aussi les étoffes de toute espèce en soie, en laine, les toiles, cotons, dentelles, linge de table, de lit, de tapisseries, etc., et même dans le Mont appelé des pauvres, on reçoit la batterie de cuisine et quelques meubles.

Troisième question. Combien de temps les garde-t-on?

Réponse. On doit garder les effets pendant deux ans. Après ce temps, si le propriétaire ne se trouve avoir payé aucun intérêt, on les vend à l'enchère. Sur le produit de cette vente on prélève le capital de l'argent prêté par le Mont, et le montant des intérêts. Le surplus du produit de la vente est gardé pour le propriétaire, s'il vient le réclamer dans un certain espace de temps, après lequel il est censé prescrit au profit du Mont. (Cet espace est de trente ans.) Mais si le propriétaire paie régulièrement tous les ans, ou tous les deux ans, on doit lui garder son effet toujours. Cela s'appelle rafraîchir le billet, et en effet il rend le vieux billet et on lui en donne un nouveau, pour tenir mieux en règle les livres et les bilans de la caisse du Mont. L'intérêt du capital prêté est à six pour cent par année.

Il y a des règles établies pour mettre la caisse du Mont

à l'abri des pertes. Les effets sont estimés selon une espèce de tarif introduit par l'usage et par l'expérience, et qui est au-dessous du produit ordinaire de ce même effet dans la vente. Sur le prix de l'estimation, le Mont ne donne que les deux tiers. Cependant s'il arrivait que le retrait de la vente ne mît pas à couvert l'argent du capital et des intérêts *écoulés*, ce n'est pas le Mont qui en souffre la perte, mais l'officier-priseur est condamné à la payer. Ces officiers-priseurs sont obligés de donner de très fortes cautions (au moins de cent mille francs), et ils ont de gros appointements, précisément à cause de ce risque auquel ils sont exposés. On voit, par ce que je viens de dire, que les Monts ne donnent sur gages que la moitié et quelquefois moins que la moitié de la valeur de l'effet. Cependant je crois que c'est beaucoup plus que n'en donnent les usuriers de Paris.

A l'égard des Monts-de-Piété, les règlements sont à peu près les mêmes. Il est bon d'avertir :

1° Que le Mont n'accorde aucun dédommagement à cause des vers qui auraient rongé les étoffes en laine, puisqu'il ne s'oblige de garder ce genre d'effets que six mois, après lesquels, si le propriétaire renouvelle et rafraîchit le billet, il est censé consentir aux risques et dommages des vers. Cependant ce dommage est moindre qu'on ne le croirait. Comme on est obligé de remuer très souvent ces effets et de les changer d'armoire en armoire, pour tenir en registre le magasin et

faire place aux nouveaux effets, cette espèce de ventilation les préserve des vers. Je crois qu'à Paris, en construisant bien les magasins, on pourrait parfaitement conserver les laines, et même les pelleteries.

2° Dans les Monts-de-Piété, il y a deux classes de gages : les gros gages et les petits. On appelle petits gages ceux sur lesquels on a donné quarante-quatre livres (dix ducats de notre monnaie), au moins ; et ceux-ci ne portent point d'intérêts, et constituent la véritable œuvre de piété. Au surplus les règles sont les mêmes que pour les gros gages, portant intérêt. On doit les garder deux ans, au bout desquels, si le propriétaire ne vient pas les retirer, ou du moins rafraîchir son billet, on doit les vendre, et le surplus du produit est gardé au propriétaire. En un mot, pour maintenir l'ordre dans les registres des livres des gages, il ne faut pas qu'il y ait aucun billet plus ancien que de deux ans. Ainsi il faut le rafraîchir, si l'on veut empêcher la vente de l'effet engagé.

3° Il faut remarquer qu'on accorde toutes sortes de facilités aux emprunteurs. Par exemple, il est permis de partager en petits lots les effets, autant que cela est faisable. Ainsi d'un habit complet, il est permis de faire trois lots, et l'on prendra par exemple trente livres sur l'habit, vingt livres sur la veste, et quinze livres sur les culottes ; de sorte qu'on aura pris soixante-cinq livres en tout sur l'habit sans payer aucun intérêt,

puisqu'aucun billet des trois ne surpasse les quarante-quatre livres. Les moindres gages sont de cinquante sols. On ne paie aucuns faux frais du Mont; et le produit des intérêts est assez grand pour suffire à tous les frais, et même pour donner un très gros bénéfice, que l'on emploie, en partie à augmenter les fonds du Mont, en partie en aumônes et autres œuvres pies de toute espèce.

Demande. Quelle raison allègue-t-on pour justifier ces intérêts?

Réponse. Les fondations ont été autorisées par des bulles des Papes, et c'est assez pour nous. Voici le plan de leur institution. Les fonds de l'argent qu'on donne aux emprunteurs, sont tirés des banques publiques de dépôt qu'il y a à Naples : ainsi la mise des premiers fonds n'a rien coûté à personne. L'argent des banques est assez en sûreté, puisque, si dans la caisse du dépôt, il n'y a pas tout l'argent que les particuliers y ont déposé, il y a dans les effets du Mont assez de valeur intrinsèque pour faire l'équivalent. Cependant pour empêcher que l'argent des caisses de banques ne manque à la circulation du commerce, on a fixé qu'on n'en pourrait prendre que la cinquième partie pour prêter sur gage. Ainsi de la caisse d'une banque qui aura quatre millions de fonds, on n'en tire que huit cent mille livres pour faire les fonds du Mont. On voit par là que toutes les banques de Naples sont des

Monts en même temps. Les produits de l'argent prêté sur gages servent en partie aux frais de la régie des banques, puisqu'il n'en coûte jamais rien aux particuliers, pour mettre ou pour retirer l'argent des banques. Le reste est tout employé en œuvres de piété, telles qu'entretien des hôpitaux, des malades, maisons d'orphelins. secours aux prisonniers, aumônes secrètes, dots pour les filles, etc. Cette destination paraît justifier l'usure. On pourrait, à présent que les Monts ont acquis assez de biens immeubles pour payer les employés et les commis, diminuer sans risque le taux de l'intérêt; mais on s'est arrêté par la crainte que cela encouragerait trop les emprunteurs et augmenterait la fainéantise et l'oisiveté dans la ville.

Demande. Les fonds suffisent-ils ?

Réponse. Par ce que je viens de dire, on voit qu'il y a autant de fonds qu'on voudra pour prêter sur gages, à Naples. Mais les deux Monts-de-Piété n'ont pas assez de fonds pour la quantité de petits gages sans intérêt. Cela dérive principalement de la mauvaise administration de ces maisons. Pour cacher aux yeux du public ce manque de fonds, on a pris le parti de ne prêter sur gages, sans intérêt, qu'une ou deux fois la semaine. Dans ces jours la foule du peuple y est immense. On ne réussit à mettre en gage qu'à grands coups de poing donnés à compte, à droite et à gauche, et reçus de même. On est poussé, repoussé, et souvent à moitié

étouffé. C'est un ouvrage de plusieurs heures, et quelquefois de plusieurs journées. Par conséquent, personne ne va mettre en gage au Mont, excepté une classe de femmes misérables qui s'y destinent. Les *impegnatrici* (metteuses en gage), à Naples, sont un corps de créatures au moins aussi respectables que les poissardes à Paris. Accoutumées à ce métier, elles vont de même mettre en gage avec intérêt dans les Monts qui ne sont pas de piété, puisque les honnêtes gens qui se trouvent dans la détresse sont honteux d'y paraître, et que les femmes, les jeunes gens, ne veulent pas que cela soit su par leurs maris, leurs pères, etc. Ainsi lorsque les metteuses en gage ont quelque argent, elles réussissent à faire croire qu'elles ont mis dans le Mont l'effet, pendant qu'elles le gardent chez elles, et tirent le profit de l'intérêt de leur argent. Cela est défendu non pas à cause de la diminution du profit des Monts, ce qui n'intéresserait ni le souverain, ni personne; mais à l'égard des risques que courent les effets d'être volés ou égarés dans les mains de ces malheureuses. Cependant ce risque n'est que pour les plus grands imbéciles; car outre qu'on peut aller soi-même mettre en gage au Mont, en se faisant représenter le billet, on peut toujours s'assurer s'il y a été déposé par la metteuse en gage.

Demande. Cet établissement empêche-t-il qu'il y ait des usuriers ? Est-ce un sûr moyen de les détruire?

Réponse. Il y a des usuriers à Naples, et il y en aura tant qu'on ne pourra pas accoutumer à l'économie tous les hommes, ce qui n'est aisé. Quelque chose qu'on imagine et qu'on fasse, il y aura toujours des dissipateurs étourdis qui auront besoin d'argent dans le moment, et il est impossible d'imaginer des établissements qui puissent, sans faute, fournir de l'argent sur gages à un homme en moins de vingt-quatre heures. D'un autre côté les caprices, le jeu, l'amour, les divertissements, les maladies, arrivent souvent dans les jours où les banques sont fermées. Ainsi, outre les prêteurs à usure sans gages (qui ne peuvent pas être détruits par les Monts), il y a, et il y aura toujours à Naples, des usuriers qui prêteront à la petite semaine ; mais il y en a moins qu'à Paris, et leur usure est bien plus modérée. Les metteuses en gage sont en même temps nos usurières. Elles sont par-dessus le marché m....., tout comme à Paris. Elles débauchent les jeunes filles, favorisent les intrigues, tout comme à Paris ; elles sont tour à tour protégées ou persécutées par les inspecteurs de police, selon le caractère des uns et des autres, tout comme à Paris, et finissent par aller toutes à l'hôpital comme de raison et de coutume, tout comme à Paris; mais leur nombre est bien moindre, même en comparaison de la population des deux villes, et il est certain que tout homme qui se trouvera sucé par ces impitoyables sangsues,

peut s'en délivrer avec quelque chose qu'il puisse mettre en gage dans le Mont.

Demande. Y a-t-il dans les villes où cet établissement a lieu, plus ou moins de luxe, de libertinage, d'oisiveté, de faillites?

Réponse. On ne doit point répondre à cette question. Le luxe, le libertinage, etc., peuvent être l'effet d'un si grand nombre de causes différentes et diversement combinées, qu'il n'en faut jamais tirer aucune induction, si l'on ne veut pas s'exposer à commettre la faute générale de tous les raisonneurs en politique : *Post hoc, ergo propter hoc.*

Première demande, qui pourrait être la dernière. Quel est le bien ou le mal que causent les Monts-de-Piété, et lequel prédomine dans ces établissements?

Réponse. Il y a du bien et du mal, comme dans toutes les choses humaines. Le calculer en général est une entreprise au-dessus des forces de l'entendement humain, et il n'y aurait qu'un économiste à tête échauffée qui s'aviserait de trancher une décision sur cela. Le calculer au méridien de Paris, c'est possible ; mais c'est toujours l'ouvrage de quelques mois, et l'affaire d'un volume in-8°, imprimé chez un honnête imprimeur, s'il y en avait. Je ne refuserais pas de le composer, tant je brûle d'envie de plaire à l'illustre magistrat qui daigne m'honorer de sa correspondance, si j'en avais le temps. J'ai, en attendant, l'orgueil de croire

qu'il lui suffira que je dise que mon avis est, qu'un ou plusieurs Monts-de-Piété, avec des gages, tous portant intérêt, seraient dans les circonstances actuelles fort utiles à Paris. Il y faudrait des règlements un peu différents de ceux de Naples; et je me ferai un vrai plaisir de lui communiquer mes idées là-dessus, si le cas en arrive. Je crois qu'un établissement pareil devrait être accordé, comme privilège, à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu de Paris, en lui retirant l'absurde et inutile droit prohibitif des viandes en carême, droit ridicule qui n'a jamais fait observer le carême en maigre à personne, et qui fait jeûner bien des malheureux [1]. Le gouvernement ne devrait s'en mêler que pour avoir l'œil dessus et empêcher les abus.

Il n'y a point de règlements imprimés de nos Monts. Mais il serait mieux de faire aller d'ici une ou deux personnes des plus instruites, comme on a fait pour la loterie de l'École militaire.

1. L'Hôtel-Dieu était autorisé à percevoir un droit sur toute personne qui mangeait de la viande en carême et il avait des estafiers destinés à cet usage qui exerçaient leur emploi avec rigueur. Mercier raconte que, dans sa jeunesse, il vit saisir un jour le dîner du prince de Condé, qu'on portait au Jeu de Paume de la rue Mazarine, où le prince voulait terminer une partie intéressante. Ce dîner se composait d'un morceau de bœuf et d'une poularde. Force fut au prince de payer les droits et de se passer de dîner. Mercier ajoute : « Où est le temps, où l'on était obligé, lorsqu'on voulait envoyer un bouillon à un malade, de le cacher dans une boite à perruque ! » Ce n'est qu'en 1774 que la liberté du com-

XXXVIII

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 28 avril 1770.

Elle est, ma foi, charmante votre seconde lettre, ma belle dame, et elle m'aurait ravi en extase si, au commencement, vous ne m'aviez donné la désagréable nouvelle que M. de Sartine n'a pas reçu la charmante épître, et la très longue consultation que je lui avais envoyées de Gênes, l'année passée. Vous ne sauriez croire combien cela me fâche. Je me faisais une fête à Gênes, d'écrire à M. de Sartine, et mon amour-propre était bien flatté d'être consulté. Je m'en pâmais d'aise. Je répondais en oracle. Enfin j'ai pris le parti de recopier ma consultation sur l'*établissement d'un Lombard à Paris*, et je la lui envoie ce soir. Je vous prie, pour cette fois, de l'avertir de cette expédition; peut-être vous communiquera-t-il mon ouvrage, qui avait été écrit à Gênes, très à la hâte, qui a été recopié hier

merce de la viande en carême fut accordée aux débitants ordinaires.

par moi, à la diable, et qui est pourtant toujours de moi, comme les éphémérides sont bien de l'abbé Badot et de l'abbé Ribaud[1]. Je lui écris aussi une lettre intéressante; tâchez de vous la faire communiquer pour en amuser le petit cercle.

J'ai écrit, il y a trois semaines à Panurge, et je crois que le baron d'Holbach vous aura montré mes lettres. Enfin j'ai écrit, l'ordinaire passé, une lettre à M. Baudouin, maître des requêtes, qui ne sait pas que c'est bien lui que j'ai eu en vue, dans le rôle du président[2]. Je voudrais que quelqu'un lui fît cette confidence, dont je crois qu'il ne serait pas fâché. La lettre que je lui écris contient quelque chose de relatif au commerce des blés, qui vous fera plaisir à lire. Je ne vous fais ce long catalogue de mes épîtres que pour répondre à ce que vous me peignez avec des couleurs si vraies, de l'attente du

1. *Les Éphémérides du citoyen* ou *Bibliothèque raisonnée des sciences morales et politiques*. « C'est un ouvrage périodique dans lequel les Quesnay, les Mirabeau, les Dupont et autres, entichés de rêves politico-économiques, déposent les secrets de la science par excellence. *Les Éphémérides du citoyen* parlent en style prophétique et non français du prix des farines et de la manière de faire le pain. Le langage des auteurs est tel, que l'on peut dire que s'ils ont trouvé la vérité, ils ont juré apparemment de la garder pour eux seuls, et d'en dégoûter les autres. » (Grimm, Cor. Lit.)

2. Dans le *Dialogue sur les blés*, les trois interlocuteurs sont le président (Baudouin de Guemadeuc), le marquis de Roquemaure (le marquis de Croismare), le chevalier Zanobi (Galiani).

Saint-Esprit[1], qui se fait périodiquement toutes les semaines chez vous, par le petit nombre des élus désolés. Vous voyez que je tombe à droite et à gauche, comme la manne du désert ; ainsi il faut me ramasser au mieux. Je ne suis pas maître de ma verve, et quelquefois j'arrive à votre lettre tout épuisé, ce qui n'est point poli vis-à-vis d'une dame. Mais c'est là mon défaut capital, et je pourrais en appeler toute la rue Saint-Honoré en témoignage, qui ne me démentirait pas.

Je suis bien fâché que le marquis par excellence ait été malade. Il faut qu'il vive autant que mes *Dialogues*, pour en prouver la vérité, comme l'apôtre saint Jean devait vivre jusqu'à l'accomplissement de son Apocalypse. Aussi il vécut très longtemps. Enfin il mourut par la maladresse de son médecin ; mais on ne s'avise jamais de tout. Il ressuscitera.

Si Voltaire est capucin indigne[2], je suis bien ici con-

1. Les lettres de Galiani qu'attendaient toutes les semaines avec impatience les fidèles de l'Église philosophique.

2. Il l'était en effet. «Le père temporel des capucins du pays de Gex étant décédé, M. de Voltaire a écrit au Pape pour en demander la place. Clément Ganganelli (Clément XIV), qui a plus d'esprit que Clément Rezzonico (Clément XIII), lui en a envoyé les patentes, et, en conséquence, le seigneur patriarche a pris possession de la dignité du père temporel des révérends pères capucins du pays de Gex. » (Grimm, Cor. Lit.). Cette dignité mettait Voltaire en rapport avec l'évêque d'Annecy, et il lu écrivait des lettres signées d'une † et « Voltaire, capucin indigne ».

seiller indigne. Mais qu'a-t-il dit lorsqu'il a appris l'auteur des *Dialogues?* ce nom commençant en L.., qu'il soupçonnait, était-ce le comte de Lauragais, ou le chevalier Lorenzi[1], ou Lalande[2] ou Larrivée[3] de l'Opéra?

Mille choses au digne baron de Studnitz. Mille choses encore au plus attendu des princes; vous entendez bien de qui je veux parler. Si l'on faisait de paisibles promotions parmi les souverains, vous entendez bien qu'il ne mourrait pas prince de Gotha; il mourrait Grand-Turc au moins. Mais le mal est que les promotions de souverains ne se font pas sans le sang répandu de leurs sujets; et le plaisir d'être bien gouverné est acheté quelquefois trop cher.

Je viens de recevoir votre lettre n° 3. Mais cet enchanteur de Merlin me met de si mauvaise humeur, que je n'ai point envie de vous répondre et de confondre ainsi la chronologie épistolaire.

Dupont achève de me prouver ce que j'avais depuis

1. Un des habitués du salon de madame Geoffrin, célèbre par ses reparties et ses distractions.

2. Le François de Lalande (1732-1807), astronome, directeur de l'Observatoire de Paris, membre de l'Académie des sciences.

3. Célèbre chanteur, entré à l'Opéra en 1775. Il avait de la noblesse, une voix sonore et brillante, et il occupa pendant trente-deux ans le premier rang sur la scène lyrique. Son seul défaut était de chanter du nez; un jour un plaisant du parterre s'écria : « Voilà un nez qui a une superbe voix. »

longtemps soupçonné, que les économistes sont une véritable secte d'*Illuminés*. Ils ont des prophéties, des fables, des visions, et par-dessus tout cela de l'ennui narcotique[1]. Si vous voulez que je vous parle vrai, je crois Quesnay l'Antechrist, et sa physionomie rurale est l'Apocalypse. Cela est plus sérieux que vous ne pensez. Un jour je m'amuserai à faire la comparaison entre Voltaire et Quesnay, et je prétends vous prouver que ce médecin est bien autre chose. Il est quelque chose de surnaturel. Il est triste, et absurde et ne rejette du nombre de ses disciples aucun imbécile, pourvu qu'il soit enthousiaste. Panurge jouera, aux yeux de la postérité, le rôle de Philon le juif[2]. On ne saura pas de quelle secte il était, puisqu'il est moins absurde qu'eux, et plus enthousiaste que nous. Adieu, ma divine dame.

1. « Il s'est formé à Paris, dit Grimm, une Société de cultivateurs, d'économistes politiques qui n'ont écouté que la voix de leur patriotisme, et qui n'ont d'autre titre de s'occuper, que le zèle pour son bien ; les colonnes de cette Société sont le vieux docteur Quesnay, médecin, et M. le marquis de Mirabeau, connu sous le nom de l'ami des hommes, parce qu'il a intitulé ainsi un de ses ouvrages. Quesnay s'appelle *le Maître*, d'autres s'appellent *les Anciens*, l'économie rurale *la Science* par excellence. Tous les mardis on s'assemble chez M. de Mirabeau. On commence d'abord par bien dîner, ensuite, on laboure, on bêche, on pioche, on défriche et on ne laisse pas dans toute la France un pouce de terrain sans valeur; et quand on a bien labouré ainsi pendant toute une journée dans un bon salon, bien frais en été, ou au coin d'un bon feu, en hiver, on se sépare le soir bien content, et avec la conscience d'avoir rendu le royaume plus florissant. »

2. Écrivain juif d'Alexandrie, né 30 ans av. J.-C. Auteur de plusieurs ouvrages sur l'Écriture sainte. En théologie, Philon

XXXIX

A LA MÊME

Naples, 5 mai 1770.

Quelle maudite race de consuls avez-vous donc ? Quel diable de jugement? Pourquoi dois-je être forcé d'attendre deux ans le paiement d'un ouvrage qui a été tout débité en trois mois? Serait-il, ce coquin de Merlin, un économiste caché comme il y a des jésuites cachés [1]?.. Enfin je suis furieux, et je ne me console qu'en songeant que cette aventure vous prouvera à vous, aussi bien qu'à tous mes amis, à quel point je suis malheureux sans l'avoir mérité. Ainsi, s'ils voient m'arriver des malheurs, qu'ils n'aillent point me faire des reproches, des réprimandes ; mais qu'ils sachent une bonne fois que les dés sont pipés, et que ce n'est pas ma faute. Le jeu n'est pas bon. La fortune et les dieux trichent comme de grands coquins qu'ils

expliquait la Bible par des allégories; en philosophie, il suivait les doctrines de Platon et voulut les concilier avec la religion des Juifs.

1. Une déclaration royale de 1764 avait entièrement supprimé la société de Jésus en France.

sont; et Câton et Brutus, qui avaient joué bon jeu bon argent, s'en aperçurent à la fin de leur vie, et le dirent tout haut à ceux qui voulurent l'entendre. Mais venons à nos affaires.

Je ne serais pas tout à fait pressé d'argent; mais deux ans à attendre, c'est bien du temps! Deux ans sous l'administration de l'abbé Terray[1]! c'est furieusement long. Deux ans dans la crise universelle! C'est une folie. Deux ans pour un maudit comme moi! c'est absurde. Ainsi, ma charmante dame, si vous me trouvez de mon billet douze cents livres, là, comptées sur votre bureau, attrapez-les, acquittez mes dettes; et le reste, je vous dirai tantôt ce qu'il en faut faire. Sortons le plus tôt possible des frayeurs et des transes mortelles où je suis. Si je perdais cet argent, je dirais alors à Panurge : *Vicisti, Galilæe*[2]. Il aurait raison, et moi tort.

1. L'abbé Terray était détesté à cause des mesures arbitraires qu'il avait prises à son arrivée au ministère. Il avait sur son escalier un gros perroquet qui criait sans cesse : au voleur. « On voit bien, disait-on, qu'il a l'habitude d'annoncer son maître. » —Les retenues qu'il avait faites sur les billets des fermes avaient considérablement diminué les revenus de Voltaire qui le détestait. Madame Paulze, nièce de l'abbé Terray, possédait une terre dans le voisinage de Ferney. Elle fit annoncer sa visite au philosophe. « Répondez à madame Paulze, dit Voltaire en furie, qu'il ne me reste plus qu'une seule dent et que je la garde contre son oncle. » — Il y avait dans Paris une petite rue près la place des Victoires, qu'on appelait rue Vuide-Gousset; un jour on trouva ce nom effacé et l'on y avait substitué : rue Terray.

2. Tu as vaincu, Galiléen.

Pourquoi avez-vous mis dans ma caisse d'argenterie les Ephémérides et autres drogues pareilles? Le vert-de-gris s'y mettra. Ces ouvrages sont si corrosifs! Quelle étourderie! Enfin c'est fait. Je tremble pour le sort de ma caisse. Elle sera saisie en contrebande, ou elle me causera une affaire de tous les diables. On croira que j'ai fait venir de Paris l'*acquetta* ou l'eau de *Téophanie*, ce poison si fameux [1]. La preuve en est claire : ce poison ne consiste que dans la réunion d'un puissant narcotique à un puissant corrosif. De l'opium avec des cantharides, et voilà l'abbé Badot tout pur Ah ! mon Dieu, je suis perdu !

Enfin je vous remercie de la copie du paragraphe de Dupont Nostradamus. Ce Dupont assurément n'a jamais

1. S'il faut en croire Baudouin dans son *Espion dévalisé*, nous savons par Galiani lui-même ce qu'était l'acquetta ou eau de Téophanie. Après la mort si étrange du Dauphin, celle non moins mystérieuse de la Dauphine, on apprit qu'il existait à Naples un poison *ad tempus* qui faisait périr sans laisser de traces. Pour le connaître on résolut de s'adresser à l'abbé Galiani, mais en le questionnant de façon à ne pas éveiller ses soupçons sur les motifs de la question; on obtint de lui les détails suivants : « A Naples, le mélange de l'opium et des mouches cantharides à des doses connues est un poison lent, le plus sûr de tous, infaillible, et d'autant que l'on ne peut pas s'en méfier. On le donne d'abord à petites doses pour que les effets soient insensibles : en Italie nous l'appelons *acqua di Tufania*, eau de Toufanie. Personne ne peut en éviter les atteintes, parce que la liqueur qu'on obtient dans cette composition est limpide comme de l'eau de roche et sans saveur. Les effets sont lents et presque imperceptibles; on n'en verse que quelques gouttes dans du thé, du chocolat, du bouillon.... »

vu mon visage. Il aura peut-être vu mon derrière comme Moïse, c'est ce dont je ne réponds pas. Niccoli ne savait rien de mon ouvrage, et Niccoli ne devrait pas se mêler de raisonner, car il n'a jamais eu dix écus dans sa poche, comme disait sagement ce fermier général. Tout ceci n'est qu'une plaisanterie : *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non transibunt*. Les Dupont et les Rivière passeront, et *les Dialogues* resteront. Même Panurge passera. Je le prédis d'avance.

Adieu; mille embrassements à tout le monde.

Je vous dirai la semaine prochaine ce qu'il faut faire de mon argent, et vous aurez, en attendant, le temps de négocier le billet.

XL

A LA MÊME

Naples, 5 mai 1770.

Pendant que j achevais de répondre au nº 3, arrive le 4, et voici la réponse. Votre lettre est charmante parce qu'elle est longue, mais elle est désagréable par les nouvelles que vous me donnez de la santé de notre unique marquis et de madame Geoffrin. Celles-ci m'affli-

gent davantage. Je tremble pour elle. Mon cœur, à mon départ de Paris, pressentit que j'aurais le regret de ne plus la revoir. J'évitai de la voir, et c'est la seule véritable raison qui m'a empêché de lui écrire. Je ne vous en dis pas davantage, mon cœur se serre à cette idée. Tâchons de nous égayer.

Oui, assurément, il y a eu de mes lettres égarées; entre autres, il y en eut une qui vous priait de dire à Suard que je ne lui envoyais pas la gazette de Naples, (quoique rien ne me soit plus facile, puisque j'en brûle une toutes les semaines), parce qu'elle ne vaut rien du tout. Il devrait s'en reposer sur moi. Les nouvelles de ce pays-ci, aussi bien que celles des Russes, se trouvent toutes dans la gazette de Florence. qui est très intéressante, et nous sommes obligés de la lire pour apprendre ce qui se passe chez nous. Au reste les gazettes de France que Suard m'envoie, je les reçois très irrégulièrement, et voilà quatre semaines, à ce que je crois, que je n'en ai point reçu. J'oserai le prier de les adresser à M. l'abbé de Vauxcelles; ainsi il rendrait service à deux amis.

Je ne souscrirais à la statue de Voltaire qu'à charge de revanche [1]. Il m'en faut élever une, à moi, dans ce

1. « Le 17 du mois d'avril 1770, dit Grimm, il s'est tenu chez madame Necker une assemblée de 17 vénérables philosophes, dans laquelle, après avoir dûment invoqué le Saint-Esprit, copieusement dîné, et parlé à tort et à travers sur bien des choses,

beau rond de la nouvelle halle, à l'hôtel de Soissons[1]. J'y serais à merveille au milieu des farines et des filles de Paris. J'aurais tout ce qu'il me faut pour la nourriture et pour la population, et les nouveaux philosophes n'en demanderaient pas davantage. Je la veux colossale pour cacher à la postérité ma taille. Le génie tutélaire de la France doit me couronner d'une couronne d'épis. J'aurai quatre magots enchaînés autour de mon piédestal, c'est-à-dire Dupont, La Rivière, Badot et Ribaud: deux abbés, deux séculiers, cela fera un joli contraste, et sera tout à fait pittoresque. Voici les inscriptions : sur le devant de la statue :

il a été unanimement résolu d'ériger une statue à M. de Voltaire. Cette Chambre des pairs de la littérature se composait de Diderot, Suard, chevalier de Chastellux, Grimm, comte de Schomberg, Marmontel, d'Alembert, Thomas, Necker, Saint-Lambert, Saurin, abbé Raynal, Helvétius, Bernard, l'abbé Arnaud et l'abbé Morellet. » On résolut d'élever cette statue par souscription, Pigalle fut choisi pour exécuter l'œuvre et on le fit partir sans délai pour Ferney. (Voir à l'Appendice XIII.) La statue fut exécutée, on peut la voir aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Institut.

1. « Cet hôtel, où l'amoureux comte de Soissons se plaisait à répandre de tous côtés, sur les vitres, les plafonds et les lambris, d'ingénieux emblèmes et ses chiffres entrelacés avec ceux de Catherine de Navarre, sœur de Henri IV, était situé rue de Grenelle, quartier Saint-Eustache. Il fut habité ensuite par le duc de Bellegarde, amant de Gabrielle d'Estrées et de mademoiselle de Guise; puis, après la mort du cardinal de Richelieu, il devint l'hôtel où l'Académie française tint ses séances; enfin il est aujourd'hui l'hôtel des Fermes (1759) ». (Sainte-Foix. *Essai sur Paris.*)

Ferdinando Triticano (comme Scipion l'Africain) *ob cives servatos. Ære conlato*[1], dans une couronne d'épis.

Aux côtés :

La 1re, *Tædio Ephemeridum profligato*[2].

La 2e, *Logomachia rurali devicta*[3].

La 3e, *Œconomistis deletis qui Rempublicam obdormiebant*[4].

Puis trois médaillons sous ces inscriptions. Dans le premier on verra un économiste courbé en adoration devant le grand dieu des jardins, et qui, en se courbant, montre son derrière. Le dieu irrité le frappe sur la tête de son vénérable instrument avec la légende dans l'exergue : *Priapo vindici*. Du côté opposé une dame économiste (car il y en a) qui fait offrande à Pomone de fruits et de fleurs, et en les offrant relève trop sa jupe par devant. La déesse irritée lui jette des pommes sur la tête. La légende, *Pomonæ ultrici*[5]. Enfin, sur le derrière, le troisième médaillon, deux abbés, Panurge et Badot, qui,

1. A Ferdinand des Blés, sauveur du peuple. Par souscription.
2. Il nous a délivré de l'ennui des Ephémérides.
3. Il a écrasé la logomachie des ruraux.
4. Il a anéanti les économistes, qui endormaient la République.
5. Allusion à madame de Marchais, qu'on avait surnommée Pomone, à cause des beaux fruits que lui envoyait M. d'Angevillier, surintendant des jardins du roi. « Elle était économiste à brûler », dit Galiani dans une de ses lettres. Son salon était, avec ceux de la duchesse d'Anville et de madame Blondel, le rendez-vous des économistes. On n'y voyait que brochures et questions économiques. « Mais Madame de Marchais gardait dans ce beau

sur un autel rustique, sacrifient leurs ouvrages et leurs écrits au dieu Harpocrate, dieu du silence, du sommeil et de l'oubli ; et le dieu, par reconnaissance, les couvre de pavots, eux et leurs volumes, avec la légende *Nocti æternæ*. Je ne sais pas ce que diable j'écris ; mais voilà un poème fait bien à l'improviste et bien à la hâte. Faites-en rire Grimm et le baron.

J'attends le dépôt sacré confié dans la caisse et j'en remercie d'avance la société qui s'est cotisée pour me l'envoyer ; mais si vous avez reçu ma lettre dans laquelle je vous rendais compte de mon cent quatre-vingt-quatrième et dernier ouvrage, vous aurez de quoi payer ce bienfait à la compagnie.

Mille grâce des vers de Voltaire[1]. J'ai vu dans l'extrait du Mercure tout ce que la plus sotte méchanceté a pu vomir d'infidélités et d'injures[2]. Tant mieux. Ces gens-là ne connaissent pas les hommes. Il est dans l'instinct des hommes de s'indigner contre la persécution, l'oppression et la supercherie. On voit un mal-

zèle ce qui sauve la femme de la pédanterie, les pompons, les fanfioles, sous lesquels disparaissent les livres d'étude, la légèreté vive, le sourire, le coup de dent ; son amabilité n'avait pas la plus petite tache d'encre au bout des doigts. Elle lisait tout et tirait de ses lectures en tous sens une variété de thèmes nouveaux qui réveillaient sans cesse la causerie... » (De Goncourt. *La femme au* XVIII*e* *siècle*.)

1. Voir l'Appendice XIV.

2. Voir l'Appendice XV.

heureux ouvrage posthume abandonné de son père, laissé à la merci du sort, et une cohue de philosophes (sauf correction) ameutée à l'écraser sous des cris inépuisables. La pitié se réveillera. Vous verrez bientôt des gens courir au secours de l'opprimé. En attendant le mot est donné ; la guerre est déclarée entre les *Philosophes Civils* et les *Philosophes Ruraux* ou *Rustiques* ; et il me paraît difficile que le côté où combattent les Voltaire, les Diderot, les d'Alembert soit battu. Je serai l'Hélène de cette Troie.

Je ne m'étonne point que le public dise à présent que M. Necker et Panurge s'entendaient. Deux personnes qui ne s'entendent point donnent le même résultat que deux qui s'entendent, comme deux négations affirment, et deux signes —, moins en algèbre, font une quantité positive. Le fait est que l'abbé Morellet qui a soutenu le parti de l'autorité et de l'arbitraire avait raison, et que M. Necker qui était en faveur de la liberté avait tort. Vous croirez que je rêve ou que je me trompe, point du tout.

Je le répète, Morellet était contre la liberté, je suis en état de le prouver. Je ne sais pas s'il le savait dans le secret de son cœur. Il lui sera arrivé peut-être, comme au prophète Balaam [1], qui voulait mau-

1. Balac, roi des Moabites, l'envoya chercher pour maudire le peuple d'Israël: Un ange, dit l'Écriture, l'arrêta au milieu du

dire et bénissait ; mais c'est un fait. Cette fois l'abbé a été Machiavellino, et il a gagné le procès.

Trêve de tendresse. Vous me faites saigner le cœur lorsque vous me peignez vos regrets. Vous me faites pleurer, et je vous ferais fondre en larmes si je vous disais ce qui se passe dans mon cœur toutes les fois que je reçois vos lettres et que je commence à y répondre. En vérité, si j'étais sûr d'avoir six mille livres par an à Paris, je laisserais tout mon présent, qui n'est pas petit, et tout mon futur, qui peut être grand, et je volerais à la petite Briche, que je vous forcerais à reprendre. Mais voyons encore un an, ce qui arrivera.

Je viens de recevoir dans le moment quatre *Gazette de France,* jusqu'au n° 28. Faites-en mille remerciements à Suard. Madame Suard est-elle économiste?

chemin, tenant une épée nue, l'ânesse sur laquelle il était monté se plaignit miraculeusement des coups dont son maître l'assommait. L'ange du Seigneur commanda alors à Balaam de ne dire que ce que Dieu lui ordonnerait. Il ne prononça que des bénédictions et fut tué par les Hébreux vainqueurs des Moabites.

XLI

A LA MÊME

Naples, 12 mai 1770.

Votre lettre arrive ensemble avec une autre si vieille qu'elle en est blanche, au point qu'on peut à peine en lire l'écriture. Elle est du 11 mars. Tombée dans les mains de D. Perez, elle s'est promenée dans toute l'Europe, et enfin elle m'arrive. Avec cette acquisition, il ne me reste que deux ou trois de vos lettres à souhaiter; elles viendront. En attendant, je vous remercie de m'avoir dit les avis de Marmontel, Creutz et Helvétius. Ils se rencontrent parfaitement avec ce que je m'en étais figuré. Ils sont tous les trois hommes estimables à tous égards, mais ils ont besoin *que quelqu'un à propos* leur dise : soyez enthousiastes, et alors ils le sont, et de bonne foi. Cet homme a manqué, car je n'étais pas à Paris. Si j'y avais été, je leur aurais dit d'un ton sec et impérieux: *Trouvez cet ouvrage sublime*, et ils l'auraient trouvé. Cependant, n'en doutez pas, il se rencontrera des hasards et des combinaisons par lesque il faudra qu'ils trouvent dans

mes *Dialogues* l'Apocalypse, et vous verrez le beau train qu'ils feront.

J'ai déjà sérieusement révélé le secret à l'abbé Morellet, en lui disant : *au lieu de me réfuter*, *expliquez-moi* ; il ne m'aura pas entendu, mais d'autres m'entendront, et je ne doute point qu'à la fin on devinera ce que j'ai voulu dire. Pour mon dernier Dialogue, il n'y a rien de fait encore. Je m'échauffe quelquefois la tête, mais personne ne m'électrise dans ce malheureux pays. Il n'y a que l'attouchement des mains parisiennes qui peut à présent opérer ce miracle : ainsi je ne suis plus rien que peut-être dans mes réponses. Ramassez-les donc ; prenez copie de celles que j'écris à d'autres, et enfin vous trouverez que ces fragments réunis feront quelque chose.

Pour mon retour à Paris, j'ai bonne espérance. Ma vue s'affaiblit tous les jours et se trouble ; je serai bientôt aveugle ; et ce sera une belle occasion et un bon prétexte pour nous revoir.

Je viens répondre à votre nº 5, du 20 avril. On voit à présent qu'en évitant les rochers de D. Perez, qui n'est point du tout méchant au point d'ouvrir, mais gauche assez pour égarer mes lettres, vos épîtres feront bonne route. Il faut s'épargner les frais de la poste et les faire parvenir à M. Nicolaï, ou à l'ambassade d'Espagne.

L'inscription que l'on veut placer au bas de la sta-

tue de Voltaire[1] serait sublime si on admettait à la souscription tous les gens de lettres de l'Europe. Il serait beau d'appeler compatriotes de Voltaire l'Anglais, l'Allemand, l'Italien, et jusqu'à l'empereur de la Chine, qui vient de faire un poème; mais s'il n'y a que des Français, l'inscription n'est que plate; et elle serait mieux comme cela : *A Voltaire, par un transport d'admiration;* mais en latin elle vaudrait mieux : *Voltario, devicta invidia, sœculi sui miraculo, ære eruditorum conlato*[2]. Le latin est la langue des inscriptions, et les Français ne feront jamais faire ce miracle à leur langue. Pour moi, je n'en saurais faire que des dialogues ou des comédies en prose, et des tragédies en vers, c'est-à-dire toujours dialogues ; et cela est naturel. Le langage du peuple le plus social de l'univers, le langage d'une nation qui parle plus qu'elle ne pense, d'une nation qui a besoin de parler pour penser, et qui ne pense que pour parler, doit être le langage le plus dialoguant. Si une inscription était en dialogue, elle troublerait le commerce en arrêtant les passants sur les grands chemins.

Je n'ai pas le temps de répondre à mon cher comte

1. Les dix-sept pairs, réunis chez madame Necker, avaient décidé qu'on mettrait pour inscription sur le piédestal de la statue : *A Voltaire vivant, par les gens de lettres ses compatriotes.*

2. A Voltaire, vainqueur de l'envie, miracle de son siècle, souscription des lettres.

de Schomberg; vous pouvez l'assurer que sa lettre m'a causé un plaisir infini, et qu'assurément je lui répondrai une longue épître. Vous ne me parlez pas de mon argent ? Adieu.

XLII

A LA MÊME

Naples, 19 mai 1770.

Votre n° 6 arrive heureusement, et je suis persuadé que mon ami Magallon ne me laissera égarer aucune de vos lettres; ainsi continuez sur ce pied, car c'est bien doux de ne pas payer les ports de lettres.

Le poème de l'empereur de la Chine est un triomphe de plus pour moi [1]. Tous les sots sont pour la libre exportation, et contre les Chinois, parce qu'ils ne savent ni voir ni juger. J'en veux deux exemplaires; et je vous prie de les acheter et de les remettre à

1. *Éloge de la ville de Moukden et de ses environs,* poème composé par Kien-Long, empereur de la Chine et de la Tartarie, ouvrage traduit du chinois en français par le P. Amyot, jésuite, astrologue et missionnaire à Pékin, et publié par M. de Guignes, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1770).

M. Delorme, emballeur célèbre, rue Saint-Honoré, vis-à-vis le grand Conseil, pour qu'il les envoie à Rome, au cardinal Orsini, pour les faire parvenir à S. E. le marquis Tanucci. Les frais du transport seront remboursés à M. Delorme par le chargé d'affaires ; l'achat, c'est moi qui le payerai. Vivent les Chinois! C'est une vieille nation qui nous regarde comme des enfants et des polissons, et nous nous croyons une grande chose parce que nous courons les mers et les terres. *Bigis atque quadrigis petimus benè vivere*, et nous portons partout la guerre, la discorde, nos lingots, nos fusils, notre évangile, etc.

Vous avez raison, le baron est bien exact, et pas fin. Au reste, je crois que vous pouvez forcer Panurge à vous montrer ma lettre. Il ne peut pas dissimuler d'en avoir reçu une. Elle vous amusera[1].

L'aventure de Merlin[2] me donne tant de mauvaise humeur, qu'assurément je n'écrirai rien de plus, qu'après avoir touché et palpé cent louis dont j'ai besoin. Ainsi donnez-moi la nouvelle que les billets sont négociés, et que je suis payé; et puis nous parlerons.

Ma verve avec Badot s'est refroidie. Je veux tout

1. Cette fameuse lettre à Morellet, que le baron d'Holbach avait été chargé de remettre et dont on ne put jamais obtenir communication. En l'envoyant par l'intermédiaire du baron, Galiani avait écrit : « Personne n'en doit tirer de copie. »

2. Le libraire Merlin ne pouvait payer comptant ce qu'il devait, et offrait des billets à terme.

lire auparavant ; et en vérité sa première lettre ne disait rien du tout.

Je ne sais pas si je répondrai ce soir à mon cher et charmant comte de Schomberg. Je suis un paresseux, et je me réduis toujours à l'extrémité.

Vous avez songé à embellir la statue de Voltaire par quatre magots enchaînés ; mais vous n'avez pas bien choisi les sujets. Il fallait y mettre le pape, le général des jésuites, Moïse et un autre.

Adieu, ou, pour mieux dire, sans adieu. Aimez-moi, je vous adore, et je n'ai de bonheur qu'en rêvant à Paris, à vous et à mes amis.

XLIII

*[1] AU COMTE DE SCHOMBERG[2]

Naples, 19 mai 1770.

Ah ! ah ! mon cher Comte, c'est donc cela, vous m'écrivez une belle lettre ; force tendresse, beaucoup de louanges (et en cela vous parlez d'après votre cœur),

1. Communiquée par M. Minoret.

2. Il faisait partie du petit cercle intime de Galiani ; son caractère était généreux et loyal, son esprit très cultivé ; il avait le

trop de modestie, trop de mépris de vous-même (et en cela vous ne parlez pas d'après la vérité) vous tournez à droite et à gauche, et à quoi aboutit tout ce petit manège? Vous voulez me tirer les vers du nez; vous voulez savoir le secret de l'Église, je vous entends. Savez-vous ce qui vous a fait enfin écrire? Ce n'est pas mes prières, ce ne sont point les instances de madame d'Épinay; c'est.... c'est.... voyez si je vous devine, c'est le regret de n'avoir pas pu causer avec moi un moment après la lecture des *Dialogues*; eh bien, je vais vous contenter.

Je n'ai rien de caché pour votre cœur, comme je n'ai rien de sublime pour votre tête; je vous révèlerai tout ce que j'ai eu envie de taire lorsque j'ai fait ces *Dialogues*.

goût des lettres, et aimait à en parler, mais une certaine gaucherie dans la façon de s'exprimer lui nuisait dans le monde surtout auprès des femmes. Le comte de Schomberg était fort distrait. A la fête de madame de Genlis, on voulut faire après souper une promenade sur la rivière : bateaux très ornés, collation délicieuse, musique charmante, on n'avait rien oublié. Déjà, l'on était embarqué et prêt à partir, lorsqu'il ne se trouva pas un batelier en état de conduire la petite flotte, tous étaient ivres. La compagnie très nombreuse n'eut pas moins d'empressement à sortir des bateaux, qu'elle en avait eu à y entrer : on se précipita les uns sur les autres avec beaucoup d'inquiétude, et M. de Schomberg, livré à une de ses distractions accoutumées, dit froidement à M. le duc de Chartres : « Monseigneur, ceci ressemble furieusement à nos campagnes sur mer. » Cette allusion au combat d'Ouessant perdu par l'impéritie du duc de Chartres, pétrifia la compagnie. Le comte de Schomberg survécut à la Révolution et mourut en 1805 à Dresde, où il s'était retiré pendant l'émigration

1° D'abord m'amuser. . . . . . . Accordé.

2° Ensuite gagner cent louis. . . Refusé.

3° Laisser un souvenir de mes *Dialogues* à mes amis. . . . . . Accordé.

4° Faire du bien à la France. . . Refusé.

Voyez comme je me sers avec vous d'un style militaire; j'observe *la cortura* [1].

Pour vous dire ensuite ce que mon livre doit produire dans les bonnes têtes, le voici :

1° Ils s'apercevront que la question de l'exportation n'avait point été traitée jusqu'à cette heure; on avait triché, et avec une mauvaise foi jointe à la bêtise. C'est encore un abbé [2], comme vous savez, découvert par l'abbé de Boufflers. On avait esquivé et caché tout ce qui pouvait se dire contre; cela est si vrai que moi, ayant de bonne foi exposé toutes les raisons contraires, on en a été frappé, étonné, au point qu'on m'a cru le seul, le premier, le plus redoutable adversaire de l'exportation, et on me dit les plus grossières injures à ce titre, quoique assurément personne n'ait mieux, ni avec plus d'énergie loué l'édit et la liberté. Cet événement comique où je vois le public, au lieu de dire des injures à ceux qui trichaient, se tourner

1. *Cortura* signifie brièveté en Italien.

2. L'abbé Baudeau qui publia en 1768 une brochure intitulée: *Résultats de l'immunité et de la liberté du commerce des Blés*. Paris, Desaint, in-12.

contre moi qui les ai découverts, me ferait mourir de dépit, s'il ne me faisait crever de rire. Enfin, il faut que j'attende qu'on ait achevé de me lire.

2° On s'apercevra que, comme tout est compensé dans ce bas monde, et surtout en politique, on ne peut rien faire qui ne soit entremêlé de bien et de mal; ainsi il ne faut pas crier au miracle comme les sots et les économistes; jamais promettre des merveilles, des bonheurs, des changements subits. *Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu.* L'abbé Badot a beau ouvrir sa bouche aux honnêtes gens, il n'y en a pas beaucoup[1]; il a beau parler du premier besoin de l'homme: à ce titre je croyais qu'il allait parler....; point du tout, il parle du blé, et les neuf dixièmes de l'espèce bipède humaine n'en mangent point, ainsi point de cris, *point de clameurs des halles*, remontrances normandes et autres choses, *à ce* contraires. L'exportation facilitée, sans troubler la circulation égale, intérieure, procurera un certain bien à la France pendant un certain temps; après quoi il n'y en aura plus; mais il y aura le bien, effet de ce premier bien, et il y aura le fils, le neveu, l'arrière-neveu de ce premier bienfait. Voilà comme il faut raisonner et penser; beaucoup de calme, beaucoup d'arithmétique,

1. L'abbé Baudeau publia en 1768 un *Avis aux honnêtes gens qui veulent bien faire.*

point d'infini, point d'immense, ces mots sont pour les sots.

3° On s'apercevra (et vous vous en êtes aperçu) qu'on ne saurait rien traiter en économie politique sans être ce que vous appelez sublime ! Si j'avais traité le commerce des lunettes, j'aurais été sublime tout de même, et vous auriez soupçonné que je traitais la législation des États et des temps passés et à venir ; ce sont toutes *idées liées*, diraient des gens qui ne sont pas à lier, et ils ont raison.

4° On s'apercevra que... le dirai-je ? c'est à présent le secret de l'État... Oui, je le dirai à vous ; celui qui ose changer en tout l'administration des blés en France, s'il y réussit, aura changé en même temps la forme du gouvernement ; car il faut que la confiance entre les sujets et le Souverain soit au point qu'une disette ne puisse pas causer une révolte, et ceci n'est pas l'affaire des lumières et des lumignons du journal économique, il y faut le grand reverbère de la constitution intrinsèque du gouvernement, qui éclaire, qui rassure toute une place Vendôme ; vous souvenez-vous qu'en 68, le peuple forcené allait jusqu'à médire du duc de Choiseul, assurément le plus innocent et le mieux intentionné des ministres dans cette affaire du blé. Ainsi on est encore trop loin de pouvoir établir une libre exportation. Ceux qui l'ont voulu avec enthousiaste précipitation, étourderie, la feront absolument

manquer et replongeront la France dans la plus affreuse servitude; et vous le voyez déjà, le peuple invoque le despotisme à son secours. Ce sont les peuples, les parlements qui demandent à grands cris des arrêts de défense.

Moi j'ai voulu pour le bien de la France la même chose que les exportistes; mais je l'ai voulu *secundum scientiam*, et, pour ne pas le manquer, j'ai proposé une marche graduée, une législation pour dix ans, après lesquels l'opulence et la diminution des tailles du paysan le mettront en état d'appuyer les remontrances; et les remontrances suffiront pour soutenir l'exportation. Je n'en ai pas dit le mot dans mon dernier Dialogue, mais lisez-le avec attention et vous vous en apercevrez.

Si je ne finissais pas d'écrire, ma lettre ne partirait pas ce soir; aussi, pour conclure, vous me ferez un plaisir infini de m'écrire souvent et de vous occuper de celui qui est le plus hermétiquement collé à vous et à nos amis.

XLIV

A M. L'ABBÉ MORELLET[1]

Naples, 26 mai 1770.

Bonjour, mon cher abbé.

Je viens vous conter, mon cher abbé, la plus étrange aventure qui me soit jamais arrivée.

Je vous avais écrit une lettre à ma guise. Tout ce que l'amitié la plus tendre, le souvenir le plus doux, et la

1. L'abbé André Morellet, membre de l'Académie française, né à Lyon en 1727, mort à Paris le 12 janvier 1819. Son extérieur n'était pas fait pour prévenir en sa faveur ; il avait un air de fatuité et de suffisance insupportable, le ton maniéré et à prétention. Le baron d'Holbach disait : « Savez-vous pourquoi l'abbé Morellet tient toujours ses bras serrés contre son corps ? C'est pour être plus près de lui. » Philosophe et économiste, il était fort lié avec Turgot, Malesherbes et toute leur secte ; sur ce point, il se séparait tout à fait de Galiani, qu'il voyait cependant dans l'intimité. Il n'affirma ses doctrines économistes qu'après le départ de l'abbé, lorsqu'il fut chargé par le duc de Choiseul de répondre aux spirituels *Dialogues sur les Blés*. Il fut le dernier survivant des salons de madame Necker, de madame Geoffrin et du baron d'Holbach ; il avait conservé toute sa mémoire et toutes ses facultés. Entouré d'une famille aimable et de nombreux amis, il réunit jusqu'à la fin les hommes de lettres les plus distingués, qui venaient chercher auprès de lui les vieilles traditions brusquement interrompues par la Révolution.

gaieté la plus folle avaient pu m'inspirer pour vous amuser, et pour me consoler de votre éloignement, tout y était. Je ne me souviens pas trop de ce que j'écrivis. Je sais seulement que ma lettre, écrite à la hâte, d'une seule haleine, avec une verve d'improvisateur, était remplie de bonnes et de mauvaises plaisanteries ; mais les mauvaises même en étaient bonnes, parce qu'elles étaient dites par une effusion de cœur d'un ami à un autre ami, enfin de vous à moi. J'avais bien prié le baron d'Holbach, à qui je l'avais adressée pour vous en épargner les frais de la poste (car il ne suffit pas d'être ami, il faut être ménager), de ne la montrer tout au plus qu'à un petit nombre d'élus, de ces amis communs et choisis de la grande Boulangerie, tels que les Suard, les Marmontel et autres gens de ce calibre[1].

J'attendais cette semaine votre réponse. Il m'arrive dans la dépêche du ministre de France un gros paquet, dont l'enveloppe, d'une écriture inconnue, cachetée de je ne sais quel cachet, contient une espèce de lettre, huit mortelles pages sans signature, d'une main inconnue, et où je vois qu'on veut me faire accroire que c'est vous qui m'écrivez ; mais ni le ton, ni le style, ni les

1. On appelait grande Boulangerie, les philosophes tels que d'Holbach, Diderot, etc., qui avaient fait paraître les œuvres de Boulanger en y ajoutant des préfaces et des notes ; de là le nom de garçons boulangers qu'on leur donna. On prétend même qu'ils ne se contentèrent pas d'ajouter quelques notes à ces ouvrages, mais bien des passages entiers et les plus irréligieux.

pensées, ni rien enfin ne vous ressemble. Qui est-ce donc qui m'écrit cette épître ? Et vous, qu'êtes-vous devenu ? existez-vous ? êtes-vous-mort ? êtes-vous changé ? Si vous n'existez plus, ombre aimable et chérie, recevez mes derniers adieux. Oui, je vous suivrai de près. Mes jours ne seront pas longs dans ma triste et mortelle solitude. J'irai vous joindre et vous revoir dans le pays des esprits. Si vous êtes changé... non, ce n'est pas possible. Cette idée me fait frémir. J'aimerais mieux que vous fussiez mort mille fois. Vous ne pouvez vous changer qu'en perdant beaucoup, et il vaut mieux mourir que de se gâter.

Enfin, mon cher abbé, voilà mon aventure. Que vous dirai-je de cette incroyable lettre du pseudo-Morellet ? Il s'annonce enthousiaste, et s'en fait honneur et gloire. Il se bat les flancs pour avoir, dit-il, de la chaleur, et pour faire, dit-il, du bien aux hommes, et pour soutenir, dit-il, les droits du citoyen. Il joue le héros, et soupire après une petite pension [1]. Il se dit le Don Quichotte de la liberté. Cette *liberté* (qui n'a peut-être jamais existé pas plus que l'illustre Donna Dulcinea del Toboso) est sa maîtresse ; il trouve ses amis qui la lui enlèvent, et il se bat. Si la liberté est sa maîtresse,

1. C'est là un mot cruel. Morellet était en effet l'écrivain le moins indépendant du monde. Successivement aux gages de MM. Trudaine de Montigny, d'Invau, de Choiseul, il se faisait payer pour chacun de ses ouvrages.

en vérité il est bien à plaindre, car au jour où nous sommes non seulement elle lui est enlevée, mais c'est qu'elle est f.... sur mon honneur; après cela, il me dit des gros mots, ensuite il me trouve en contradiction avec moi-même, ensuite il me dit que je suis très décidé contre la liberté, ensuite il m'offre un combat à outrance; puis il dit qu'il a appris des théologiens à raisonner juste, puis il se fâche, puis il s'écrie contre les tyrans et les esclaves tyrans, les financiers, et tous les coquins qui ont un bon cuisinier, puis il est bien tragique, puis il est bien long.

Non, mon cher abbé, ce n'est pas vous l'écrivain de cette lettre. Je vous connais assez: vous ne m'auriez pas dit que mes *Dialogues* n'ont d'autre beauté que celle de me ressembler infiniment, pour conclure ensuite que vous embrassez tendrement l'abbé Galiani, et non le chevalier Zanobi, deux êtres très distincts. Il vous serait impossible d'écrire des contradictions pareilles. Vous n'auriez pas soupçonné non plus que madame d'Épinay m'eût envoyé des extraits de votre livre. Le véritable abbé Morellet est trop près de la source pour éclaircir ce fait, et rien n'est plus faux.

C'est M. de Sorba[1] qui m'écrivit le premier, que

1. Ministre plénipotentiaire de la République de Gênes, à Paris.

vous aviez reçu ordre du Gouvernement de me réfuter. Ensuite le chevalier de Magallon m'annonça un combat à mort en champ clos avec vous. M. Schutz, secrétaire d'ambassade de Danemark, M. Nicolaï, notre ancien sous-secrétaire, M. de Militerni [1], M. Giambone [2], M. de Courtanvaux [3] et bien d'autres m'écrivirent la même chose. Personne ne m'a rien mandé de particulier sur votre livre, et si madame d'Épinay l'a vu, assurément elle ne me l'a pas avoué. J'espère, en le lisant, reconnaître avec encore plus d'évidence, que cette lettre que je viens de recevoir n'est pas de vous. Assurément le livre sera d'un tout autre style, et il ne me dira pas que je suis l'ennemi décidé de la liberté d'exportation.

Quand tout Paris réuni n'aurait pas entendu mon livre, je suis sûr que vous l'entendez, et vous me rendrez la justice d'avouer à toute la France, que la liberté et l'exportation n'ont eu, jusqu'à cette

1. Officier napolitain au service de la France.

2. Banquier italien à Paris, rue de la Comédie-Italienne. « C'est un galant homme, dit Galiani dans une de ses lettres, sa femme est une galante femme, tout est galant chez lui. »

3. François-César Letellier, Marquis de Courtanvaux, duc de Doudeauville (1718-1781) ; il était arrière-petit-fils de Louvois. En 1745 sa santé l'obligea à quitter l'état militaire. Il apprit la chimie, l'histoire naturelle, la physique etc., et fit élever à Colombes un observatoire qu'il mettait à la disposition des astronomes. Il accueillait tous les projets utiles et fit exécuter à ses frais beaucoup d'instruments, qui sans lui fussent demeurés inconnus.

heure, d'autre véritable ami que moi. Vous trancherez le mot, et vous direz au public qu'on l'avait trompé et indignement abusé par un édit illusoire[1] où l'on faisait semblant d'accorder une liberté illimitée, pendant qu'en effet on n'en accordait aucune. On faisait semblant de permettre la libre circulation intérieure ; mais on laissait subsister tous les droits, les péages, les entraves qui l'interceptaient : on promettait de les ôter, mais on n'y destinait aucun fonds, on ne songeait à aucun moyen pour opérer ce bien. On se donnait les airs en même temps d'accorder une exportation illimitée, mais on en fixait le taux à 12 liv. 10 sols par quintal, et cette petite restriction a suffi pour fermer le port de Nantes et tout le cours de la Loire pendant trois ans. Elle a suffi pour ramener l'arbitraire, les permissions particulières, la faveur aux vivriers [2], la défense aux honnêtes marchands, etc.

C'est moi, oui c'est moi, qui me suis récrié le premier sur cette surprise faite à la religion du peuple. C'est moi qui ai découvert le faux, l'illusion de l'édit, et qui ai prêché : *Assurez la circulation intérieure*, et commencez par là ! Ensuite, s'il faut encore l'exportation pour consommer tout le

1. L'édit de 1764.

2. C'est un italianisme ; Galiani entend par vivriers les spéculateurs en grains.

produit de la France (ce que j'ignore, et ce qui ne saurait pas se prévoir, puisque la population et la consommation peuvent augmenter ou diminuer par différentes causes), alors point de taux limité, toujours liberté, toujours permission d'exporter ; mais une faveur doit distinguer l'enfant de la maison des chiens du dehors ; car, *non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus*, comme, d'après saint Mathieu, dit fort bien le secrétaire de la *feuille*[1], à propos d'abbayes à donner aux gens de lettres.

Lorsque vous aurez mis au grand jour le véritable plan de mon livre, mon système, mes conseils donnés à la France, vous aurez, mon cher abbé, morfondu celui qui m'a écrit cette étrange lettre que j'ai reçue, qui me dit du plus grand sang-froid : *Vous êtes très décidé contre la liberté ; j'offre le combat : nous nous entendons très bien l'un et l'autre*. En vérité, s'il entend de même tout mon livre, il ne m'entend guère. Je vous le répète, j'ai eu le malheur d'être obscur. Cependant je me flattais que

1. La *feuille* était la liste des abbayes vacantes qu'on distribuait à titre de revenu. Le secrétaire de la feuille était l'important personnage chargé de la répartition de ces gros bénéfices. « Le district des bénéfices est un ministère fort important. La cour le considère par des vues d'intrigue et de personnalité pour celui qui en est chargé. On y distribue de riches traitements et des places éminentes à la haute noblesse. Plutus y préside et l'Esprit-Saint en est rejeté. » (Mémoires du Marquis d'Argenson, p. 375, t. II. Ed. Jannet.)

vous au moins, vous m'auriez entendu ; et pour ôter toute équivoque, je vous l'avais répété dans ma lettre : *Je suis pour, et non contre,* comme le chevalier Zanobi. Oui, je suis pour, et tout mon livre vise à ce *pour*. Mais je le suis sans fanatisme, parce que le fanatisme, ou l'enthousiasme, ne m'a paru jamais bon à rien qu'à faire une émeute. Voilà la seule différence entre les économistes et moi, leurs principes et les miens. L'auteur de la *longue épître* me dit très poliment que mes principes sont faux ; il me dit qu'en cent endroits j'en établis des destructeurs de la liberté et de la propriété. Ce n'est donc pas vous qui avez écrit cette lettre ? Voilà toute la conséquence que j'en tire, et la seule qu'il me fasse plaisir d'en tirer.

Enfin, mon cher abbé, j'attends avec la plus vive impatience votre livre, pour me voir justifié aux yeux de la France, et lavé des infamies et des absurdités que les économistes ont vomies contre moi. Ces économistes qui enragent, non parce que je n'ai pas adopté leurs principes, mais parce que je n'adopte pas leur style. M. Badot me conseille de *parler au cœur*, ce qui, je crois, veut dire parler à faire mal au cœur. Cela m'est impossible ; et si leur style est sacré pour eux comme leurs grands mots *liberté, propriété, évidence, droits du citoyen, pain de ménage,* je serai un profane toute ma vie.

J'espère que dans votre livre vous ferez voir qu'il

y a des questions interminables dans la discussion de certains principes, tels que l'équilibre entre l'agriculture et les manufactures, les rapports entre la forme du gouvernement et les soins de l'approvisionnement, etc., etc. Mais sur la question de l'édit, la discussion est bientôt faite et finie: *Mieux vendre que de jeter. Mieux vendre à son ami qu'à son ennemi.* Pourriez-vous me contredire? Non, c'est impossible. Il faudrait que je me persuade que vous êtes devenu fou, et je n'ai aucun indice de cette fâcheuse nouvelle. Ainsi j'attends votre livre pour me réjouir d'être parfaitement d'accord avec vous; cela ne saurait être autrement.

En attendant que votre livre paraisse, écrivez-moi quelquefois. Songez que vous êtes ma première connaissance de Paris. Vous êtes pour moi (je ne saurais me le rappeler sans verser des larmes) *primogenitus mortuorum*, l'aîné de ceux que j'ai perdus. C'est à vous que je dois la connaissance de madame Geoffrin, de d'Alembert[1], et de tant d'autres.

Je vous avais prié d'une infinité de salutations et d'embrassements dans ma lettre, qui a eu le malheur de tomber dans les mains de je ne sais

1. Jean Lerond d'Alembert, homme de lettres, membre de l'Académie française. Né à Paris, le 16 novembre 1717, mort le 29 octobre 1783; il fut un des principaux rédacteurs de l'Encyclopédie.

pas qui. Aussi il ne me répond point sur cet article, plus intéressant pour moi que *tout le pain bis, le pain blanc, les bonnes farines, les sons, les moutures, et les ânes des moulins économiques : Non in solo pane vivit homo*. Pour moi, je ne vis que d'amitié. Embrassez donc tous les mâles et toutes les femelles de ma connaissance que vous rencontrerez sur votre chemin, et croyez-moi pour la vie votre très humble et très obéissant serviteur.

XLV

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 26 mai 1770.

Ma belle dame,

Oui, j'ai reçu exactement toutes vos lettres depuis le n° 1. Vous verrez si vous recevez les miennes.

Nous avons eu ici un temps aussi effroyable qu'à Paris ; ainsi ne m'enviez pas le climat, car je n'ai en vérité rien qui soit digne d'envie. Je vous permets d'envier à Naples de me posséder, et vous le pouvez d'autant plus aisément, que Naples n'aurait aucun regret de me perdre, ce qui fait précisément que je

n'aurais aucun regret de le laisser. Oui, je vous aime, et le temps ne diminue point mon attachement et mon souvenir.

Faites-moi vite apprendre que vous avez négocié le billet de Merlin, et que nous sommes sauvés de la baguette de ce malheureux enchanteur.

Je suis au désespoir que vous n'ayez pas lu ma lettre à Panurge. J'eus la bêtise de n'en pas garder de copie; aussi je n'en avais pas le temps. Jamais lettre ne fut écrite avec moins de préméditation, et d'Alembert a bien raison de dire qu'elle est charmante, car elle l'est en effet. Je crois que Voltaire même, s'il a du cœur et des entrailles, serait embarrassé par ma lettre. J'ai reçu hier la réponse. Je ne sais pas me résoudre à croire qu'elle soit effectivement de Morellet. Elle ressemble aux Badots et aux Ribauds comme deux gouttes d'eau; et enfin Panurge a dîné dix ans entiers avec nous, et à moins qu'il n'ait une toile cirée sur sa tête, quelque goutte de bon sens et de philosophie aurait dû percer à travers dans dix ans. Enfin j'aime à me persuader que ce n'est pas lui qui m'a répondu, et sur cette idée je lui écris encore ce soir. J'espère que, pour cette fois, il communiquera ma lettre à l'honorable compagnie. Cependant s'il ne le fait pas, j'en ai gardé une copie, et je vous l'enverrai l'ordinaire prochain. En attendant, faites tous les crimes et toutes les coquineries possibles, et même un assassinat, pour avoir la copie de

ma première. Il faut que vous ramassiez toutes mes lettres, comme les feuilles de la Sibylle. Dieu sait ce qu'elles diront lorsqu'elles seront jointes ensemble.

Mille grâces à Grimm de son petit mot et de la copie du paragraphe de mon cher général Betskoï [1]. Pourquoi son auguste souveraine n'est-elle pas reine de Paris ! Saint-Pétersbourg n'est pas Paris. Cependant, que sait-on ? Bien des Russes m'ont proposé ce voyage. Je n'ai pas le temps de répondre plus au long à Grimm, ce soir.

Je viens de recevoir la nouvelle de l'arrivée à Marseille et de l'embarquement de ma soi-disant vaisselle. J'ai été étonné de voir que M. Delorme mettait quarante francs de frais à Paris, et dix-huit francs à Lyon. Je ne puis deviner aucunement à quel propos ces frais. Je ne doute point de la probité de l'homme, mais je voudrais savoir à quoi les quarante francs ont été déboursés. En vérité, je ne croyais pas que cette plaisanterie me coûterait si cher. Si quelqu'un vous apporte huit cent quarante livres pour moi, dai-

1. Le général Betskoï était un des ministres de l'impératrice Catherine. Les services que madame Geoffrin avait rendus au général ont été l'origine de la liaison et de la correspondance qui s'établit entre elle et l'Impératrice. Betskoï était chargé de la distribution des pensions et secours aux artistes et littérateurs. Il y a dans la correspondance de Diderot deux lettres adressées au général Betskoï, qui avait mis le philosophe en relations avec l'Impératrice.

gnez les recevoir ; nous ferons nos comptes un beau jour. Mais dépêchez-moi Merlin le gueux, ou donnez-le pour imprimeur à Panurge. Adieu, mon aimable et très aimable dame, adieu.

XLVI

A LA MÊME

Naples, 2 juin 1770

Ma belle dame,

Vos lettres arrivent en règle ; ainsi soit des miennes. Celle-ci m'apporte une autre décharge des Éphémérides *des Citoyens rustres*, ou si vous voulez *ruraux*. Je vous assure que Merlin lui tout seul me fait plus de peine que tous les économistes ensemble. Ce Merlin est mon abbé Terray. Il me fait trembler pour mes contrats. De grâce, débarrassez-en-moi, même avec un peu de perte ; et, après vous être payée, renvoyez-moi par une belle lettre de change le surplus. Rien ne vous sera plus aisé que de me remettre de l'argent, soit par le moyen de M. Giambone, soit par celui du comte Sersale. Je crois que vous serez bien aise d'apprendre que le marquis Caraccioli, qui est à Londres,

envoyé de notre cour, notre ami commun, et homme d'un esprit distingué, est destiné à cette ambassade [1]. J'aurai un ami de plus à Paris, et cela me fait grand plaisir.

Le baron de Gleichen [2] se fait des idées délicieuses de ma société ici. Il m'est impossible de ne pas rire d'avance de la surprise dont il sera, lorsqu'il verra que je suis tellement changé, qu'il est impossible de me reconnaître et de tirer aucun parti de ma compagnie. Les plantes se dénaturent en changeant de sol, et moi j'étais une plante parisienne.

Je vous envoie la copie de ma seconde lettre à Panurge. Pour la bien entendre, il faudrait que je vous communique celle que j'ai reçue, mais elle est si longue, en tous sens si longue ! Si c'est vraiment Panurge qui l'a écrite, j'imagine que vous, ou du moins Grimm ou autres, lui feront plaisir de lui en demander la lecture. De la lecture à la copie il n'y a qu'un pas, et ce pas est bientôt franchi ! Ainsi vous l'aurez, et vous m'entendrez..... Est-il possible que vous ne puissiez pas lire ma première ? Cela me fâche et me désespère. Marmontel, qui a la mémoire heureuse, aidé de d'Alembert, qui l'a encore plus forte, la retiendront par cœur, et vous la diront. Absolument il faut qu'elle soit dans votre recueil.

1. L'ambassade de Paris.

2. Il était nommé ministre de Danemark à Naples.

Un mot des Éphémérides. Savez-vous que tout de bon je suis charmé de la façon dont on me traite. J'en suis à la distinction des injures grossières. Cet honneur n'avait été accordé qu'à Voltaire par les chiens de Saint-Médard [1]. Je l'obtiens des chiens *du Luxembourg* [2]. C'est le quartier des abbés et des chiens, que cette partie antique de la bonne ville de Paris. Il est vrai qu'entre Voltaire et moi, il n'y a d'autre ressemblance que celle d'être tous les deux absents de Paris; mais il est vrai aussi qu'entre les jansénistes et les économistes, il y a grande différence. Tous les deux crient et aboient de même; mais ceux-là comptaient les Arnaud, les Pascal, etc., pour leurs fondateurs, et ceux-ci n'ont que des Quesnay. Enfin je vois que le Gouvernement veut qu'il y ait un combat de taureau pour les gens de lettres, comme il y en a un à la barrière de Sève pour la canaille parisienne [3]. A la bonne heure. Ayons des chiens, et soyons le taureau. Et l'abbé Morellet, ce pauvre abbé, mon cher abbé que j'aimais!

1. Les convulsionnaires jansénistes.

2. L'abbé désigne ainsi les économistes, dont les chefs étaient logés au Luxembourg. (Voir la lettre du 28 avril 1770 à M. de Sartine.)

3. La barrière de Sève était au bout de la rue du même nom, aujourd'hui rue de Sèvres. Il y avait à la barrière de Sève, comme à la barrière du Combat, des combats de chiens et de taureaux, souvent même d'ours.

que va-t-il faire dans ce *hourvari*[1] *récréatif?* Veut-il être le *boul-dogue?* Assurément il n'égalera pas les Éphémérides. Il ne me dira pas d'aussi grosses injures. Il ne déraisonnera pas si couramment. Il n'écrira pas si platement. Il ne défigurera pas mes discours et mes idées aussi bien qu'eux. Il sera donc en tout inférieur. Il n'aura pas même l'excellence du mauvais. Pourquoi donc composer un ouvrage?

Ce que vous m'avez communiqué des satires publiées contre moi me détermine à ne rien répondre. Je veux faire souffrir à ces messieurs le plus grand des tourments; celui d'ignorer si je les ai lus. Je jouirai des privilèges des morts.

Mille embrassements à mon cher Marmontel. Est-ce qu'il ne fera pas un conte de mon dialogue, intitulé *le Philosophe rural et son Fermier?* Qu'il mette en tableau le contraste entre la théorie et la pratique. Il fera un conte excellent.

Mademoiselle Clairon a commis une indécence, et j'en suis bien fâché ! Il est indécent de s'impatienter de la longue vie des vieillards. A la Chine elle aurait été blâmée. Si elle joue mieux que la Dumesnil, elle a

1. Hourvari est un terme de chasse qui s'emploie familièrement pour un grand bruit, un grand tumulte. Les chasseurs s'en servent pour faire revenir les chiens sur leurs premières voies quand ils sont tombés en défaut.

fait une cruauté ; si elle joue moins bien, elle a fait une sottise[1].

Je verrai mon compte avec Gatti ; et d'ores en avant, vous serez mon caissier.

Je dois écrire à Grimm pour le remercier d'avoir fait faire à mes dialogues le même chemin que fit Manco-Capac La Rivière[2] avec Mama-Bella, législateur mâle et femelle de toutes les Russies[3]. Heureusement mes petits *Dialogues* ont été mieux reçus. Cependant je ne crois pas aux chatouillements de plaisir de la Czara,

1. L'indécence que Galiani reproche à mademoiselle Clairon, avait eu lieu à propos des fêtes du mariage du Dauphin. Sur les instances de la duchesse de Villeroy, mademoiselle Clairon reparut sur la scène après une absence de cinq ans. Lorsqu'il fut question de jouer le rôle d'Athalie, qui avait appartenu de tout temps à mademoiselle Dumesnil, Clairon intervint, réclama le rôle pour elle et l'obtint. C'était une double faute : son jeu raisonné ne convenait pas à ce rôle emporté, et puis mademoiselle Dumesnil avait à cette époque près de soixante ans ; le public trouva qu'enlever son rôle à une ancienne *camarade* et dans une occasion solennelle était un détestable procédé, aussi à partir de ce jour, dès que mademoiselle Dumesnil paraissait sur la scène on la couvrait d'applaudissements. Enfin, pour porter à Clairon un dernier coup, la comtesse du Barry fit ajouter aux fêtes de la Cour une représentation de *Mérope* dans laquelle mademoiselle Dumesnil obtint le plus éclatant succès. Clairon n'eut même pas la consolation d'un triomphe, elle joua mal son rôle d'Athalie, et elle éprouva un échec d'autant plus douloureux qu'il était envenimé par le succès d'une rivale.

2. Allusion au voyage de La Rivière en Russie.

3. L'impératrice Catherine avait réuni à Moscou l'assemblée des États pour promulguer un code, dont il n'existait pas trace auparavant.

car ces souverains du Nord, lorsqu'ils ont bien du plaisir, envoient vite, vite, une médaille à l'auteur du plaisir; et moi je n'ai rien eu[1], pas même celle du mariage de mon cher prince de Saxe-Gotha[2], malgré mes études pour en donner le sujet.

Vous serez fatiguée des fêtes [3]. Adieu donc, ma belle dame, je vous aime éperdument. Adieu.

1. L'impératrice avait été réellement enchantée des *Dialogues*. Elle écrivait à Grimm : « Nous voilà au pied du Vésuve, c'est-à-dire vis-à-vis d'une lettre de l'abbé Galiani, qui commence par vous traiter de monstre ricaneur et grondeur. Je trouve la lettre qu'il m'a écrite très mauvaise, parce qu'elle sent trop la lettre faite pour une très sacrée Majesté. Dites-lui que la Sacrée Majesté a reçu sa lettre, qu'elle l'en remercie, qu'elle aime de toute son âme les gens de mérite et qu'à ce titre, il ajoute encore celui de passer pour avoir beaucoup d'esprit, qu'elle fait grand cas de ses *Dialogues sur les blés*, qu'elle n'a jamais lu Horace, et que, vraisemblablement, elle ne le lira, que lorsqu'il l'aura commenté; qu'alors, coûte que coûte, nous en aurons une traduction; que son livre sur la monnaie dès à présent déjà excite ma curiosité, que je ne le lui demande point, mais que je m'en emparerai dès qu'il sera imprimé. »

2. Le duc de Saxe-Gotha venait d'épouser la princesse Marie de Saxe-Meiningen.

3. Les fêtes pour le mariage du Dauphin.

XLVII

*[1] A M. PELLERIN

Naples, 9 juin 1770.

Monsieur,

Vous ne sauriez concevoir mon allégresse rien qu'en voyant le dessus de votre lettre écrit de votre main. J'ai vu par là que votre vue était recouvrée, et c'est assurément la plus agréable nouvelle qui pût m'arriver de Paris. J'en étais en peine, cependant je n'en désespérais pas ; je puis vous assurer que malgré votre *libellum repudii* envoyé aux médailles, j'en cherchais et j'en cherche pour vous ; mais elles sont si difficiles à rencontrer que rien jusqu'à cette heure ne s'est présenté.

L'abbé Zarillo a été à Rome et ne m'a rien rapporté. L'abbé Alfani est aussi revenu ici de Rome, car il ne compte pas cette année faire le voyage de Paris. Il n'a avec lui qu'un médaillon de *Commode* qu'il dit retrouvé dernièrement à Rome, mais les bords me le rendent douteux.

1. Bibliothèque Nationale.

Nous avons eu ici un père minime français antiquaire. Je crois qu'il s'appelle le P. Magnan[1]. Il est allé faire le tour de la Calabre et de la Sicile, et assurément il ramassera des médailles de villes, mais je ne crois pas qu'il trouve beaucoup de nouveau. Il en fait dessiner un grand nombre. Ce M. Calefati qui a la médaille de Bitonto me dit qu'il a déterré aussi une médaille de *Canosa*. Je ne l'ai pas encore vue. Je désespère de pouvoir la lui arracher. On a vu de même ici un Priscus Attalus d'argent, mais le propriétaire n'a pas trop d'envie de le vendre. Je vous prie de me dire combien vous l'estimez.

Un président *Iannucci* est mort. Il a laissé un petit cabinet assez mauvais dans lequel il n'y a de rare que la médaille du *Tyran Jean* en petit bronze, qu'il publia aussi avec une dissertation, il y a quelques années; la veuve voudrait savoir le prix de cette médaille.

Voilà toutes les nouvelles de la numismatique que je puis vous donner. Je verrai avec un plaisir extrême votre petit supplément que vous venez de publier. Il est vrai, on ne retire de l'imprimerie que des tracasseries et des chagrins. Pour moi, j'ai été encore mieux partagé, car le libraire s'est fait saisir

1. Magnan (Dom.), 1731-1796, auteur d'un ouvrage peu estimé sur les médailles.

ses meubles, plutôt que de me payer, et les économistes en ont été jusqu'aux injures et aux personnalités les plus indécentes et les plus grossières, pour bien défendre (comme ils le disent) les droits des citoyens et la propriété. Mais tout cela ne me fait rien. Il me suffit d'avoir plu à mes amis. Votre suffrage me vaut plus que toutes les éphémérides.

Faites-moi écrire par monsieur votre fils et ne fatiguez pas votre vue. Excusez la petitesse de la feuille et croyez-moi toujours votre, etc.

XLVIII

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 9 juin 1770.

Ma belle dame,

Vous m'aviez bien promis de ne pas me laisser une seule semaine sans nouvelles de vous et de votre santé; cependant voici une semaine blanche. Mais ce sera la faute à M. Magallon, qui était aux pétards et aux pétarades de la cour[1]. Je crains bien en effet que ce mariage

1. Les fêtes données en l'honneur du mariage du Dauphin.

ne finisse en pétarades. Le Dauphin l'a-t-il perfectionné? Enfin, je vous excuse, et d'autant plus que je n'ai pas le temps de vous écrire fort au long. Mais voici ce qui m'intéresse.

Lorsque j'écrivis ma première lettre à Panurge, j'ai écrit aussi au baron; il ne m'a pas répondu. Pourquoi? Panurge me l'aurait-il débauché? S'il m'a fait cela, je ne le lui pardonnerai de ma vie. J'aime le baron plus que Panurge, et même plus que mes *Dialogues*. Je l'adore; je ne veux pas perdre son amitié pour rien au monde. Je vous prie donc de cet éclaircissement.

En outre, il faut que je vous dise que, par une espèce de pressentiment, il y a déjà quelque temps que je me suis mis en tête que, cette année même, mes *Dialogues* produiront l'effet de faire révoquer l'édit, parce qu'il y aura en France la disette que j'avais prévue et prédite[1]. Cette semaine le hasard me fait rencontrer dans la gazette de Paris un article qui me paraît inséré exprès pour calmer les alarmes de quelques provinces; car on y annonce avec une espèce d'allégresse l'arrivée d'un convoi de blé à Nantes. Je vous prie de m'informer en détail sur cela, et sur le prix des blés qui courront à Paris. Car comme les hommes jugent toujours par l'événement, si le blé est cher à Paris, j'aurai raison, et

1. Cette disette eut lieu en effet.

je serai un grand homme, un grand politique, et Panurge et Pangloss[1] seront des bêtes. Le prix des halles sera le thermomètre de mes louanges.

Bonjour, ma belle dame. Sans vos lettres je suis comme un enfant sevré; tout me dégoûte. Aimez-moi toujours, car je vous adore.

XLIX

A LA MÊME

Naples, 23 juin 1770.

Ma belle dame,

Votre lettre du 4 n'est point gaie, et la mienne ne le sera pas non plus. Je suis accablé de petits chagrins. D'abord on est mangé de puces dans ce maudit pays. Il y a par-dessus le marché des cousins et des punaises. Mais ce n'est rien. Ma santé n'est pas bien. Je ne puis pas m'accoutumer à cette nourriture et à cet air autrefois mon air natal, et qui ne l'est plus à présent[2]. Ma

1. Le Dr Pangloss, personnage du roman de *Candide* de Voltaire.

2. L'abbé parlait exactement de même en 1759 en arrivant à Paris. « Vraiment l'entreprise est dure, ma santé ne supporte pas les intempéries du climat. Air mauvais et lourd, incroyable

vue se trouble tous les jours davantage. Je continue à perdre les dents; il en est tombé une encore ce matin, et il ne m'en reste plus que quatorze; mais ce n'est rien encore.

Je n'ai pas reçu votre n° 9. Ces fêtes à jamais mémorables et exécrables auront été la cause de l'égarement de votre lettre, et je suis dans une peine mortelle de deviner ce que vous m'écriviez. Tâchez, ou de me la retrouver, ou de me redire son contenu. Vous vous en souviendrez aisément, voyant qu'elle était la réplique à mes réponses des nos 3 et 4. Je me souviens que je vous avais donné une commission de livres de musique : si vous les avez achetés, je vous prie de les donner à M. Nicolaï, qui doit m'expédier une caisse. Mais ce n'est rien encore. Vous m'annoncez qu'on ne peut pas négocier mes billets sans perte. C'est bien ceci, qui est désolant. Panurge aura donc vaincu. Il prouvera par le fait que ni l'auteur ni l'éditeur des *Dialogues* n'ont rien entendu en fait de commerce : *O altitudo* de la sottise que nous avons faite! Vous m'aviez pourtant écrit le contraire. Vous m'aviez écrit que Merlin étant condamné à payer les intérêts, frais, etc., on trouverait quelqu'un qui se contenterait de gagner ces intérêts, en m'indemnisant du capital.

inégalité de température; pas de glace, pas de fruits, pas de fromage, pas de crustacés, tout cela fait grande violence à mon tempérament napolitain.» Il mourra, dit-il, si on ne le rappelle!

Vous voulez me consoler en me disant que je n'ai point de dettes. Que savez-vous de mes dettes! Vous n'y entendez pas plus que les économistes n'entendent à mon livre. Enfin, madame, dans la désolation où je suis, assurez mon argent de la meilleure façon possible, sans quoi je mourrai de chagrin à la face de mes créanciers, et de honte à l'aspect de Panurge. S'il vendait son manuscrit mieux que le mien n'a été vendu! Dieux! ne le souffrez pas! Jupiter, Saturne, Pluton et Priape, armez-vous de vos foudres respectives, et détruisez le centaure Panurge, moitié encyclopédiste et moitié économiste, et qui fait si bien ses affaires.

Le désastre de Paris, et l'horrible massacre de la rue Saint-Honoré m'ont fait frémir[1]. Pauvre madame Berthelot! J'en accuse, madame, les économistes. Ils ont tant prêché la propriété et la liberté, ils ont tant frondé la police, l'ordre, les règlements, ils ont tant dit que la nature laissée à elle-même était si belle, mar-

1. De grandes fêtes eurent lieu à Paris à l'occasion du mariage du Dauphin. Celle donnée le 30 mai se terminait par un feu d'artifice sur la nouvelle place Louis XV et par des illuminations; elle eut la fin la plus tragique. A la suite de mesures d'ordre mal combinées par M. Bignon, prévôt des marchands, et ses échevins, la foule, qui était immense, se rencontra en deux colonnes compactes dans la rue Royale, l'une voulant gagner le boulevard, l'autre la place Louis XV. Le choc fut épouvantable, la mêlée horrible, près de mille citoyens étouffés, écrasés, foulés aux pieds perdirent la vie. Ce déplorable évènement fut un sujet de deuil pour tout Paris.

chait si bien, se mettait en équilibre, etc., qu'enfin tout le monde sentant qu'on a la propriété du pavé et la liberté de marcher, a voulu en profiter. Voilà la belle avance de leur longue prédication. En vérité, si j'étais à Paris, et que j'eusse ma verve accoutumée, cet évènement me suffirait pour répondre aux économistes. Je leur ferais sentir qu'il suffit que le bruit se répande. que dans un endroit il y aura pleine liberté, et grande foule en conséquence; à l'instant les *filous*, grands monopoleurs en montres et en tabatières, se réveillent et forment un complot, et profitent de la bagarre. Ce que je vous dis n'est point une plaisanterie. Méditez, et vous trouverez l'exactitude de la comparaison.

J'ai reçu ce matin ma boite de fausse vaisselle, et je suis assez content de l'emplette, quoique le transport m'ait furieusement coûté. J'ai reçu les livres avec. je les ai dévorés déjà, et j'ai lu tout ce qu'on a vomi contre moi. Cette lecture m'a consolé de la perte de ma dent, que j'ai faite au beau milieu d'une lettre de l'abbé Ribaud[1]. En conscience, ma belle dame, ils sont trop bêtes; il est absolument impossible de leur répondre une seule ligne. L'effronterie avec laquelle ils me font dire toutes les bêtises imaginables, en citant même les pages de mon livre, mériterait qu'on s'en fâchât à la

1. Les *Récréations économiques* ou *Lettres de l'auteur des « Representations aux magistrats » à M. le chevalier Zanobi.*

police; et si j'avais été à Paris, je me serais amusé à leur faire un procès au Parlement, en réparation. Mais c'est une belle chose que le style ennuyeux; il vaut mieux que les lettres d'abolition[1]. Je suis à présent délivré du plus grand fardeau. Je n'ai rien à répondre, et j'ai raison. S'il y a un peu de disette en France, on reparlera des blés, et l'on me rendra justice.

Mais, dites-moi, est-ce que personne ne s'est avisé de dire du bien de mon livre, et d'imprimer ses applaudissements? Je ne reçois jusqu'à présent que des injures,et point d'argent; et Merlin dira que j'ai reçu un soufflet à compte. S'il y a eu quelque âme charitable qui ait eu pitié de moi, de grâce, mandez-le moi.

Adieu, ma belle dame; vous voyez que je vous écris des lettres fort longues, et vous m'en écrivez de si courtes! Faites-moi écrire par d'autres. J'enverrai les gazettes à Suard, et je le punirai de son incrédulité. J'ai reçu le *Système de la Nature*, mais j'ai été plus pressé de voir ma honte économique. Adieu.

1. On appelait « lettre d'abolition » le pardon que le roi accordait d'autorité absolue pour un crime qui, par les Ordonnances, n'était pas rémissible.

L

A LA MÊME

Naples, 30 juin 1770.

Vous m'écrivez, ma belle dame, une lettre au milieu des orages, et je vous riposte par une lettre écrite à la lueur d'une comète horrible, chevelue, que j'ai aperçue hier au soir. Ainsi ma lettre ne sera pas plus gaie que la vôtre.

Le Grand-Turc fait brûler tous les sorciers[1]; s'il voulait, dans ce nombre, me défaire de l'infâme Merlin, que j'en serais aise!

J'ai reçu la réponse la plus polie et la plus amicale de notre incomparable M. de Sartine. Je compte lui

1. Le sultan avait consulté, en effet, ses devins sur la direction à donner aux opérations militaires, et comme leurs prédictions furent loin de se réaliser, il les fit simplement brûler. « Pour vous faire rire, je vous dirai que le sultan a recours aux prophètes, aux sorciers, aux devins et aux fous, qui passent pour saints chez les musulmans. Ils lui ont prédit que le 21 serait un jour extrêmement fortuné pour l'empire ottoman. Tout de suite Sa Hautesse a envoyé un courrier au vizir pour lui dire de passer le Danube ce jour-là et de profiter de l'heureuse consultation. Nous verrons si les revers pourront ramener ce prince à la raison. » (Catherine II à Voltaire, 2 août 1770.)

écrire encore, mais avec des intervalles, comme il convient avec un magistrat accablé d'affaires. En attendant, si vous le voyiez? si vous lui parliez de ma cruelle aventure avec Merlin? si vous... Que sais-je, moi? Enfin j'adore M. de Sartine; je lui ai mille obligations, et je voudrais lui en avoir encore davantage. Il ne dépend que de lui que je retourne à Paris. Il n'a qu'à me faire inspecteur de police, et me donner le département des demoiselles; je vole, je cours, j'abandonne tout. Mais je vous avais promis une lettre triste, apocalyptique, cométique, et voilà qu'elle s'égaie! Revenons à la tristesse.

J'ai écrit une belle lettre à Suard; j'espère qu'il vous la communiquera. Mon retour à Paris n'est pas bien sûr, et je ne l'ai mandé à personne. J'y vais *in spiritu* à tout moment, mais mon corps est à Naples. Je pourrais envoyer à Paris quatre ou six dents qui se sont détachées de moi; on les sèmerait, et il en naîtrait des hommes.

Quelle était cette personne qui vous a obligée à faire une sortie terrible à Suard sur les faux amis que j'avais à Paris; de grâce nommez-la moi pour m'ôter bien des soupçons peut-être injustes [1]. Il est impos-

1. Cette personne n'était autre que Baudouin de Guémadeuc, un des amis intimes de Galiani; Baudouin avait répandu des infamies sur le compte de l'abbé, d'où la terrible sortie de madame d'Épinay sur les faux amis.

sible que l'ouvrage de Panurge ne me fâche pas[1]. Je serai toujours au désespoir de voir qu'il ne m'ait point entendu, pendant que Fréron[2] a très bien saisi l'ensemble, l'ordre, la chaîne des idées de mes *Dialogues*[3]. Au reste l'année 70 ne se passera pas sans qu'on ait révoqué l'édit de 64, et j'aurai gagné la bataille[4].

Je n'ai encore eu du poème chinois que cet extrait que vous m'avez envoyé. Je l'attends avec impatience.

Vous m'écrivez toujours des lettres fort courtes, et vous m'en promettez de fort longues; cela n'est pas bien.

Puisque vous relisez quelquefois mes lettres, répondez donc à certaines questions que, de temps à autre, je vous ai faites.

J'ai feuilleté le *Système de la Nature*. Il me parait de la même main qui a fait *le Christianisme dévoilé* et *le Militaire philosophe*[5]. Il est trop long. Il ne parait pas écrit de sang-froid, et c'est un grand défaut, car

1. Cet ouvrage était la réfutation des *Dialogues*.

2. Fréron (Élie-Cath.), fameux critique du XVIII[e] siècle, né à Quimper (1719), mort à Paris (1776.)

3. Voir l'Appendice XVI.

4. C'est effectivement ce qui eut lieu quelques jours après la prédiction de Galiani. En juillet 1770, l'abbé Terray fit révoquer l'édit de 1764, et défendit l'exportation des grains.

5. La sagacité de Galiani n'était point en défaut; c'était bien d'Holbach qui avait écrit le *Système de la nature*, *le Christianisme dévoilé* et une partie du *Militaire philosophe*. (Voir l'Appendice XVII.

on croirait que l'auteur n'a pas tant besoin de persuader les autres que de se persuader soi-même. Au fond, nous ne connaissons pas assez la nature pour en former le système. Le mieux serait, par une suite de rapprochements de tous les temps et de tous les pays, de donner l'équation finale de l'homme ; et c'est bien curieux de voir qu'on peut autant réduire à l'unisson la théologie de l'homme que la cuisine de l'homme. On peut, par exemple, dire que toute notre cuisine se réduit à manger du cuit et du cru ; que l'on cuit les viandes, les poissons, etc ; qu'on mange crus les fruits, etc. ; que la salaison, la fumaison, etc., sont des espèces de *cuitures*, etc. ; de même, en théologie, on réduit tout à croire qu'il y a des dieux malfaisants ou bienfaisants, que les saints se métamorphosent en dieux, d'abord qu'on fait du tout un premier dieu, etc. Enfin, si je faisais un livre, moi, il serait bien autrement original, etc.

Adieu, ma belle dame. Soyez longue, et faites que tous mes amis m'écrivent aussi longuement que Panurge. C'est beaucoup dire. Adieu encore. Mes pauvres cent louis !

LI

A M. SUARD [1]

Naples, 30 juin 1770.

Tu l'as voulu, George Dandin ! Voici les gazettes de Naples, et je continuerai à vous les envoyer jusqu'à tant qu'excédé par leur inutilité, vous vous jetiez à mes genoux en me demandant en grâce de ne plus vous les envoyer. J'espère punir votre incrédulité par ce moyen.

Vous aviez apparemment fait votre compte qu'étant nous autres les plus voisins de la Morée, nous vous donnerions des nouvelles toutes fraîches des Grecs et des Turcs. Quelle attrape ! Nous n'en savons rien, en conscience, et moi, en particulier, qui par ma charge de délégué (comme nous disons), c'est-

1. Suard était un des amis intimes de Galiani; il avait une conversation spirituelle et la riposte vive. Journaliste avant tout, il fut en somme supérieur à ses œuvres : « Convenez, monsieur Suard, lui disait un jour Montesquieu en causant religion, convenez que la confession est une bonne chose. » — « D'accord, monsieur le Président, lui répondit Suard, mais convenez aussi que l'absolution en est une mauvaise. »

à-dire protecteur de la nation grecque et de tous les cafetiers qui sont ici, devrais en savoir plus que les autres, je ne sais autre chose, sinon, que les Grecs modernes sont aussi fripons, aussi menteurs que leurs ancêtres [1], et qu'ils vendent le plus abominable café du monde à la place du nectar et de l'ambroisie d'Homère. Au reste, que cherchez-vous à savoir des Turcs? ne voyez-vous pas la nouvelle comète *crinite* qui nous menace? Cette comète va leur coûter encore une bataille, car ils sont assez bêtes pour en avoir peur. Vous saurez que le grand seigneur fait chercher les magiciens et les sorciers dans tout son empire, pour les rôtir tout vifs, puisqu'ils sont la cause de tous les malheurs. Le grand-vizir a réussi à en dénicher un, qu'il a grillé à l'instant, et il a expédié un courrier à Constantinople avec cette agréable nouvelle, qui a comblé de joie tout le sérail.

On a découvert que c'était ce coquin, qui a fait régner pendant sept mois les vents du sud qui empêchent la flotte ottomane de débouquer les Dardanelles. D'après ces faits, qui sont très sûrs, vous n'avez plus besoin de gazettes. Lorsque les causes sont connues, il n'y a que les sots qui ne sachent pas prévoir les effets.

1. Catherine écrivait à Voltaire le 8 septembre 1770 : « Les Grecs, les Spartiates ont bien dégénéré, ils aiment la rapine mieux que la liberté. »

Mais peut-être je me trompe sur mes soupçons avec vous. Ce n'est pas aux nouvelles turques que vous visiez en me demandant nos gazettes, vous vouliez me tenter à vous écrire. Si c'est cela votre objet, vous avez bien fait : l'occasion fait le larron. Oui, je vous écrirai : et si vous me répondez, je vous écrirai souvent. Mon amour-propre en est tellement chatouillé, mon amitié pour vous et pour madame (car elle y entre pour quelque chose : elle est si douce ! si bonne ! Combien je regrette de l'avoir autrefois un peu négligée !) [1] est si flattée de votre souvenir, qu'il me serait impossible de ne pas soutenir avec vous une correspondance qui me fait tant de plaisir. Il ne nous manquera pas de quoi remplir nos lettres ; la matière est assez vaste.

1. Suard avait épousé mademoiselle Panckoucke, la sœur de l'éditeur : « M. Suard est marié d'hier, écrivait Diderot à mademoiselle Volland. Depuis environ un mois qu'il m'a confié cette folie qu'il vient de consommer, je porte un malaise dont je ne suis pas encore quitte. Suard est un homme que j'aime ; c'est une des âmes les plus belles et les plus tendres que je connaisse ; tout plein d'esprit, de goût, de connaissances, d'usage du monde, de politesse, de délicatesse. S'il n'a pas le cœur blessé de cent piqûres avant qu'il soit un mois, il faut que sa femme soit capable d'une attention bien rare. Lorsqu'il me consulta, je lui tins deux propos bien effrayants, ce me semble. « N'avez-vous pas été, lui dis-je, autrefois renfermé dans un cachot ? Eh bien, mon ami, prenez garde de vous rappeler ce cachot et de le regretter. » J'ajoutai que je l'avais vu, il y a quelque temps, rôder sur les bords de la rivière ; que, quoiqu'il me fût cher et que je fusse vivement touché de son état, il m'avait causé moins d'inquié-

J'ai reçu le *Système de la Nature ;* mais je ne vous en dirai rien ce soir, je vous parlerai plutôt de mes *Dialogues.* J'ai vu l'extrait qu'en a donné Fréron. J'en suis parfaitement content : on ne pouvait pas mieux saisir la masse de mes idées. Comment se peut-il que Fréron l'ait saisie, et que l'abbé Morellet l'ait manquée? De grâce, mon cher Suard, dites-moi, vous qui pouvez le savoir, qu'est-ce qui a pu donner la berlue à l'abbé au point de croire que j'étais l'ennemi de la liberté et de l'exportation ?

C'est pour moi inconcevable, qu'un homme versé dans la matière, si rompu à ces sortes de lectures, ait manqué net le sens de tout ce que j'ai voulu dire. Vous ne sauriez imaginer à quel point cela me fâche : au fond, c'est une honte, un opprobre immense, ou pour moi ou pour lui, que nous ne nous soyons pas entendus. Il faudra en accuser, ou l'obscurité de mon style, ou le transport de sa passion ; et il en résultera qu'il aura fait

tude qu'aujourd'hui ; car, après tout, ce n'était qu'un mauvais moment. On ajoute que sa femme est très jolie, et que quand on était occupé à lui démontrer qu'on l'aimait, rien n'était plus facile que de pousser la démonstration trop loin. Il a peu de fortune ; ce qu'il en a est précaire ; elle n'en a, elle, ni précaire ni autre. Il est paresseux, fastueux, élégant, généreux ; elle est jeune, folle, gaie, dissipatrice, fastueuse, élégante. Les enfants viendront. Plus j'y réfléchis, plus cet homme me paraît perdu. Grimm prétend que s'il ne s'est pas noyé, ce n'est qu'une partie remise. » 18 janvier 1766.

un livre contre moi, qui aura toute l'aigreur de la réfutation, et qui répètera mot à mot ce que j'ai dit ou du moins ce que j'ai voulu dire. L'abbé, pensant comme moi (car il est impossible qu'il soit d'un autre avis), se trouvera au beau milieu de la cohue économique, criaillant à tue-tête : *liberté, sûreté, propriété, prix proportionnel, prix nécessaire, compensation habituelle, marché général, bêtise éternelle !* Quelle ignominie pour notre abbé, d'être cousu tout à côté de l'abbé Rhubarbe, qui a commis huit épîtres contre moi, très laxatives, et dont je n'ai lu que l'extrait dans le *Mercure* de juin[1] !

Je suis si aise que ces gens-là n'aient pas entendu une seule ligne de mes *Dialogues* que je ne saurais pas vous l'exprimer. Je l'avais prévu et j'y aurais parié ma tête. On est bien content d'avoir été prophète. Épictète se pâma de plaisir lorsque son maître, en fermant une porte sur lui, lui cassa une jambe, parce qu'il l'avait prévu et l'en avait averti. Mais laissons cela, et venons aux choses sérieuses. Il vous faut embrasser bien du monde de ma part : d'abord commencez par madame Suard.

Mais n'allez pas prendre un air triste et un ton marital dans cette auguste cérémonie. Guerluchon-

1. L'abbé Roubaud qui avait écrit huit lettres contre Galiani dans les *Récréations Économiques*.

nez-vous [1] vous-même, car enfin il vaut mieux que ce soit vous qu'un autre qui s'acquitte de la commission. Ensuite il faut embrasser madame Necker; la commission n'est pas aisée, cependant *petitâ veniâ* de monsieur, j'espère que vous en viendrez à bout. Enfin il faut embrasser madame de Marchais. Oh! pour celle-là, elle sera furieuse contre moi; car elle était économiste à brûler; mais elle avait l'âme si tendre! ne pourrait-elle aimer un monstre[2]! Faites ressouvenir toutes les trois de ce souper mémorable où moi à force d'être un monstre, je fus si aimable! où j'établis, que je n'aimais que l'argent de mes amis et les lits de mes amies (et je n'avais pas tout à fait tort). Mademoiselle de l'Espinasse trouva que j'avais peut-être raison; et enfin la cour du parlement phi-

1. Les demoiselles de l'époque appelaient Guerluchon l'amant qui n'était pas en titre, mais qui n'en était pas moins le préféré.

2. Madame de Marchais jouait un rôle considérable dans la société de l'époque. « Avec les gens de cour, dit Marmontel, elle était un modèle de la politesse la plus délicate et la plus noble; les jeunes femmes venaient chez elle en étudier l'air et le ton. Avec les gens de lettres, elle était au pair des plus ingénieux et au niveau des plus instruits. Personne ne causait avec plus d'aisance, de précision et de methode. Son silence était animé par le feu d'un regard spirituellement attentif; elle devinait la pensée, et ses répliques étaient des flèches qui ne manquaient jamais le but. » — Walpole nous a laissé d'elle un portrait moins flatté: « Madame du Deffant a comblé ses vides et me fournit assez de nouveautés françaises. Vous seriez enchanté de l'une d'entre elles, madame de Marchais; elle n'est pas parfaitement jeune, elle a la figure d'un colporteur juif, sa personne a quatre pieds de haut, sa tête en a à peu près six, et sa *coiffure* dix.

losophique (tous les dîneurs rassemblés) décida, par un arrêt irrévocable, qu'un monstre gai vaut mieux qu'un sentimental ennuyeux.

Mes lettres sont comme celles de saint Paul, *Ecclesiæ quæ est Parisiis*. Lisez-les donc à mes amis. Si vous saviez combien j'aime encore tous mes chers amis, vous en pleureriez tous de tendresse. Adieu, mon cher Suard, je suis pour la vie votre, etc.

Son front, son menton et son cou sont plus blancs que ceux d'un meunier, et elle porte plus de guirlandes de fleurs naturelles que toutes les figurantes de l'Opéra ; son éloquence est encore plus abondante et ses *attentions exubérantes*. Elle parle des volumes, elle écrit des in-folio, *en billets* bien entendu ; elle préside l'*Académie*, elle inspire des passions, et elle n'a pas assez de temps pour guérir le quart des blessures qu'elle fait ! Elle a une maison dans une coquille de noix, qui est plus pleine d'inventions qu'un conte de fée : son lit est au milieu de la chambre, parce qu'il n'y a pas d'autre endroit où il puisse tenir, et il est entouré d'une telle perspective de glaces que, de la première antichambre, vous pouvez voir tout ce qui s'y passe ». (Walpole à Georges Selwyn. Paris, 16 septembre 1775. Traduction du comte de Baillon.)

LII

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 7 juillet 1770.

L'aventure de Merlin m'abat l'esprit au point que je n'ai ni la force de vous répondre sonica sur les projets pour rattraper mon argent, ni celle de rien composer. Cependant si je trouvais que le livre de l'abbé Morellet [1] montât mon imagination, il pourrait se faire que j'écrivisse encore quelque chose, soit une lettre, ou un Dialogue, et on pourrait faire réimprimer mes *Dialogues* avec cette addition et quelques fragments de mes lettres, et nous venger de Merlin le faquin.

La lettre dans laquelle vous m'aurez envoyé une note de ce que vous avez avancé pour moi, est peut-être ce numéro 9 qui s'est égaré. Je pourrais pourtant, en revoyant toutes vos lettres, savoir au juste ce que je vous dois, sauf quelques éphémérides et autres opiats que vous aurez peut-être achetés ; mais j'ai les ouvriers ce matin chez moi, qui font un bruit enragé en tapissant

1. La réfutation des *Dialogues*.

deux chambres, et cela m'empêche de chercher des papiers, et de fixer mon attention sur ce que je vous écris aujourd'hui.

Vous ne m'aviez point parlé de la *Sophonisbe* de Voltaire [1], mais c'est tout comme si vous m'en aviez parlé. Je ne me soucie pas des tragédies, parce que je n'aime point à pleurer de gaieté de cœur.

M. de Sartine m'a rendu un grand service d'empêcher l'abbé de citer faux [2]. Les hommes sont paresseux, et les confrontations des témoins sont un pénible ouvrage. En outre, j'ai découvert que la paresse dans les hommes, vient d'un sentiment de vertu qu'on suppose dans les autres hommes, et c'est là le grand avantage des imposteurs et des fripons. Ils trouvent toujours les hommes disposés à se persuader qu'il est impossible de mentir et d'en imposer. Ainsi j'ai toujours des remerciements à faire à M. de Sartine.

Cependant on m'écrit de Paris que les économistes frémissent, enragent, aboient plus que jamais contre moi. En vérité je n'aurais jamais cru devoir leur

1. C'était une ancienne tragédie du répertoire du Théâtre Français que Voltaire retoucha et fit imprimer sous le titre de : *Sophonisbe, tragédie de Mairet, réparée à neuf.* Comme d'habitude Voltaire chercha un prête-nom et déclara que le réparateur était M. Lautin ; ce Lautin, conseiller au parlement de Bourgogne, était mort depuis plus de cinquante ans.

2. En interdisant à l'abbé Morellet de publier sa réfutation ; mais le véritable auteur de l'interdiction était l'abbé Terray.

causer tant de peine et de souci. Il est singulier, que dans le même temps qu'ils me disent que dans mon livre il n'y a pas deux mots qui ne soient des bêtises et des contradictions, ils répètent pourtant souvent que l'exportation rencontre encore des puissants et terribles antagonistes. Je suis donc une bête terrible, un éléphant par exemple. Pour eux ils ne seront jamais que des *cousins*.

Ma belle dame, je ne suis pas gai aujourd'hui, et ma lettre ne sera pas à imprimer. Mais la vôtre, écrite à la campagne, ne valait guère mieux. Ainsi pardonnons-nous.

Mille choses à mon cher marquis, votre compagnon de voyage. J'aurais voulu servir MM. de Valori[1] sur une commission généalogique qu'ils m'ont donnée; mais c'est presque impossible.

Adieu, ma belle dame, portez-vous bien. Je me porte bien aussi; mais je m'ennuie, et je n'ai pas un seul homme ici digne de m'entendre et de causer avec moi. Je crois vous avoir écrit que le petit Mosar[2] est ici,

1. Le chevalier de Valori était un ami intime de madame d'Épinay, elle parle souvent de lui dans ses mémoires. Il était également lié avec Grimm, Croismare, etc.

2. Mozart (Wolfgang) fit en effet un voyage en Italie à cette époque, sous la conduite de son père; il visita Florence, Rome et Naples, c'est ainsi que Galiani put le voir. Pendant qu'il était à Rome, il se rendit le mercredi saint à la chapelle Sixtine pour entendre le célèbre Miserere, dont il était défendu sous peine

et qu'il est moins miracle, quoiqu'il soit toujours le même miracle ; mais il ne sera jamais qu'un miracle, et puis voilà tout.

Adieu encore. Je vous embrasse, en dépit du scandale de Panurge et de tous les envieux de notre tendre correspondance.

LIII

A M. SUARD

Naples, 14 juillet 1770.

Tiens! voilà encore des gazettes, *Satia te gazettis quas semper sitisti*. Je vous dirai, moi, nouvelle reine des Amazones, à vous nouveau Cyrus des gazettiers[1] : Ah! que l'abbé Arnaud a bien raison de ne point se

d'excommunication de donner ou de prendre copie ; il écouta si bien, qu'en revenant chez lui il nota la pièce entière et la chanta quelques jours après en s'accompagnant sur le clavecin. Il avait à cette époque une quinzaine d'années, car il était né à Salzbourg en 1756. Il mourut en 1792.

1. Cyrus étant tombé entre les mains de Thomyris, reine des Amazones, elle le fit mettre à mort et plongea sa tête dans un vase rempli de sang en disant : « Monstre, rassasie-toi de ce sang, dont tu fus toujours altéré. »

soucier de cette lecture ennuyante. A propos, que fait-il ce cher abbé? serait-ce lui qui a fait l'extrait de mes *Dialogues* qu'on voit dans la feuille de Fréron[1]! Car enfin il faut que quelque diable y soit, lorsqu'on voit Fréron dire du bien d'un ouvrage dans lequel on dit du bien de Voltaire.

Morellet est donc tout a fait *inamollible*? Il veut, *iratis Diis et hominibus*[1] écrire contre moi, et donner cet échec à la plus tendre amitié, et à la plus encyclopédique philosophie. Le cruel! Mais M. le contrôleur général ne le veut pas, et il a raison[2]. Il n'est plus temps de disserter; il est temps que vous songiez au pain et à la cruelle disette qui vous menace, en rétractant une mauvaise loi que vous avez faite. Ah! que j'ai été Cassandre! On ne m'a pas cru, et mes prophéties sont accomplies.

Pour vous consoler, je vous dirai que nous avons ici une récolte très abondante, et que je me flatte d'être p.us heureux à faire corriger ici l'excès des défenses, que je n'ai été à faire corriger aux Français l'excès de liberté. *Iliacos intrà muros peccatur et extrà*, et le milieu est toujours glissant. Un philosophe vous dirait que ceci

1. C'est l'abbé Rousseau, précepteur des fils du duc d'Aiguillon, qui avait fait cet extrait.

2. L'abbé Terray allait révoquer l'édit de 1764; il interdit la réfutation des *Dialogues*, réfutation qui soutenait justement la libre exportation des grains.

est fait exprès pour qu'il y ait un principe de mouvement, et une éternité de mouvement. Voyez les pendules. Tout est pendule dans ce monde, les saisons, les empires, les gouvernements, les hommes, le bonheur et le malheur, la vertu, le vice; on monte, on descend, et l'on ne saurait jamais s'arrêter au milieu; si l'on s'y arrêtait, on s'y trouverait si bien, que le mouvement finirait : ceci est philosophique, et du plus sublime. Mais voilà pourquoi on rencontre tant de *coglioni* dans le monde; parce qu'il faut qu'il y ait beaucoup de pendules : ceci est bouffon et du plus mauvais. Mais voilà comme je suis; deux hommes divers pétris ensemble, et qui cependant ne tiennent pas tout à fait la place d'un seul. Adieu, j'embrasse madame, ne vous en déplaise; adieu encore, mon cher ami; mille choses au baron, à la baronne, donnez-moi des nouvelles de mon compatriote Duni[1], Plus de papier.

1. Eg. Romuald Duni (1709-1775), naquit à Matera. A l'âge de neuf ans, il fut reçu au Conservatoire de la Pietà à Naples, où il étudia son art sous le célèbre Durante. Une musique variée, naturelle, douce, un chant délicieux, ont assuré à Duni une place honorable parmi les musiciens. Quand on lui reprochait de ne pas faire assez de bruit, il répondait : « Je désire pouvoir être chanté longtemps ».

LIV

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 14 juillet 1770.

Ma belle dame, le fatal nom de Merlin vous corne les oreilles : *Hyla, Hyla, nemus omne sonabat*. A moi il me navre le cœur. Que voulez-vous que je fasse de cette distillation d'argent tombant goutte à goutte. Je l'aurais mangé avant de m'en être aperçu. Je croyais vous faire toucher 840 livres qu'on aurait dû me payer à Paris, mais il n'en est rien. L'effet qu'on y avait envoyé vendre est revenu sur ses pas. Vous n'êtes plus donc caissier que de vous-même. Je vous remercie des livres de musique que vous m'avez envoyés. Ce n'est pas une commission, c'est un présent que je dois faire, et voilà le diable. Ne me grondez pas ; je vous promets de ne plus y retourner. En attendant, envoyez-moi un bilan de ce que vous avez touché et dépensé pour moi ; j'en ai grand besoin pour prendre mes arrangements.

De quoi vous étonnez-vous de Fréron? Ne vous l'avais-je pas mandé depuis quatre mois ? Ne vous avais-

je pas prédit que les économistes me feraient des amis que je n'avais pas ? L'*exoriare aliquis* est infaillible. On a pitié des opprimés.

Fréron vise à la singularité, c'est son but unique. Cette fois il a trouvé qu'il était singulier d'être de mon côté, et sans d'autre réflexion, il l'a été. S'il est singulier que je sois le seul homme d'esprit, dont il ait dit du bien, il est singulier aussi que je sois le premier et le seul homme de bien et d'esprit, qui ait osé arracher le masque aux économistes, et les montrer pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour une canaille fanatique qui vise à la sédition. Les autres s'étaient contentés de bâiller sur leurs ouvrages ; mais je vous prédis à présent qu'il y aura des parlements et des magistrats qui se déclareront hautement en ma faveur. Souvenez-vous-en.

Je suis plus instruit des nouvelles de Paris que vous ne croyez. Vous aurez pu vous en apercevoir par ce que je vous ai mandé touchant monseigneur le Dauphin ; et vous aurez dû en être bien étonnée [1].

Je n'ai pas le temps d'être ni sublime ni gai ce soir. J'ai été sublime avec Suard, et gai avec Grimm. Madame Geoffrin n'aura pas de porcelaines de moi. Elle s'est trop *embadotée* , parce que le ministère lui a paru

1. Galiani fait allusion à la situation anormale qui exista pendant un certain temps entre le dauphin et sa femme.

économiste. Elle se trompe : le pain est une matière de première nécessité ; et il ne peut pas y avoir deux avis là-dessus. Adieu.

LV

*[1] A M. PELLERIN

Naples, 21 juillet 1770.

Monsieur,

J'ai vu ces jours passés une pacotille de médailles, qu'un esclave racheté de Tunis rapportait de ce pays-là. Il n'y avait rien de bon ni de médiocre, excepté une petite médaille de Carthage latine, que je n'avais jamais vue et qui me parut très curieuse. Il se peut faire cependant qu'elle soit fort commune, car je suis très ignorant sur cette partie-là. Je la pris des mains du vendeur, et j'ai l'honneur de vous l'envoyer. Si elle vous manque et vous fait plaisir, j'en serai ravi, et je vous prie en revanche de me donner des instructions et des connaissances sur son explication. On a trouvé une médaille fort singulière en vérité, appartenant à ce qu'on croit, à notre royaume.

1. Bibliothèque nationale.

Elle est d'argent, on voit dans le revers le bœuf à tête humaine couronné par une Victoire, tel qu'il est sur les médailles de Naples, de Nola, etc... Au-dessous on y lit AMPATINV... en lettres d'un goût antique et, comme nous disons, étrusques. On en demande un prix très cher, et, malgré le peu de curiosité qu'il y a ici, il en reste toujours un peu pour les choses qui appartiennent à notre royaume ; ainsi, il y a des curieux qui souhaiteraient l'acquérir. Si vous vouliez me marquer jusqu'à quel prix je puis la pousser, je ferais la guerre aux autres et le plus fou emportera la victoire.

Voilà toutes mes nouvelles numismatiques. J'attends avec impatience les vôtres, et surtout celles de votre santé et de votre vue. Je vous remercie du supplément que vous avez bien voulu m'envoyer par la voie de M. Nicolaï, et qui doit m'arriver incessamment. Soyez persuadé que je serai toute ma vie rempli de reconnaissance et d'amitié. Votre très humble, obéissant serviteur.

LVI

AU BARON D'HOLBACH

Naples, 21 juillet 1770.

Bonjour mon cher Baron.

Monsieur Torcia[1] est arrivé, et m'a remis votre chère lettre du 3 juin. Elle m'a causé un plaisir infini. Je craignais que le siècle des métamorphoses ne fût arrivé à Paris, *Sæculum Pyrrhæ nova monstra questæ*, et que vous fussiez *économisé* aussi. Grâce au ciel, vous êtes homme encore, et homme *Enciclopé* et point *écono*. Le seul abbé M.... [2] est centaure, et court grand risque de devenir cheval tout à fait. Mais que diable ! qui est ce qui a pu produire en lui une aussi étrange métamorphose ?

Je soupçonne que la chute de monsieur Mainon[3] et le baissement des actions de monsieur Trudaine l'auront piqué d'honneur. Il avait beaucoup à se plaindre d'eux dans leur toute-puissance, lorsqu'ils lui ôtèrent la place

1. M. de Torcia, napolitain, savant antiquaire.

2. L'abbé Morellet.

3. M. de Mainon d'Ynvau, contrôleur général, remplacé par l'abbé Terray.

de secrétaire du commerce pour la donner à Abeille [1]; mais, dans leur déclin, l'abbé, qui est héros par enthousiasme, a voulu être exportiste comme eux, et comme Abeille son ennemi, et comme les économistes qu'il méprisait autrefois. Ainsi il fait, si je ne me trompe, une faute par vertu, et il oublie qu'il est mon ami, pour ne songer qu'à l'amitié de M. le feu contrôleur-général [2].

Voilà ce que mon cœur me fait penser pour excuser mon abbé, que j'aime encore. Je lui écrivis, d'après ce plan, une lettre pleine de mauvaises plaisanteries, mais dictée par la franchise, l'amitié pure et l'intérêt le plus sincère. Il l'a prise pour un persiflage. Mais s'il avait vu mon visage lorsque je l'écrivais, il aurait connu l'injustice de ses soupçons. Je l'avertissais qu'il se ferait une affaire avec le nouveau contrôleur-général par son livre. Il s'est moqué de moi; mais je connais mon Paris mieux que vous tous, et le fait prouve que je voyais bien. Comment peut-il croire qu'un ami des Mainon puisse plaire aux Terray? Enfin il est trop heureux que son livre ne paraisse pas:

1. Abeille (Louis-Paul), membre de la Société d'Agriculture de Paris, né à Toulouse le 17 juin 1719, mort à Paris le 28 juillet 1807. Il a écrit plusieurs ouvrages d'économie politique; il était lié avec Dupont de Nemours, Morellet, etc., et fort protégé par M. d'Ynvau qui lui donna la place de secrétaire.

2. M. d'Ynvau qu'on venait de renvoyer.

il se ferait une affaire de tous les diables. Pour moi, si le livre contient ce que j'imagine qu'un livre sortant d'une tête juste et raisonnable doit contenir, je n'en suis point tourmenté. Je m'en débarrasserai avec une lettre à l'abbé; je lui ferai voir qu'il a raison, et moi aussi; je lui prouverai qu'il ose *vouloir* ce qu'il n'ose *dire*, et que moi je n'ose *vouloir* ni *dire*. J'avouerai que ses souhaits sont bons; mais ils ne sont pas à *faire*, ni à *oser*. Je le regarderai entre deux yeux : nous nous entendrons, il m'entendra; mais le public nous entendra aussi, et voilà le diable. Je ne voudrais pas pour tout au monde contribuer en rien à lui faire revoir ce vilain endroit, *nota quœ sedes fuerat columbis* (le séjour des colombes malheureuses, qu'on prend souvent à Paris pour des corbeaux)[1]. Parlons d'autre chose.

Mon cher baron, vous ne sauriez croire combien

1. Après la représentation des *Philosophes* (de Palissot), où ces derniers étaient tournés en ridicule, l'abbé Morellet écrivit *la Vision de Ch. Palissot ou la Préface des Philosophes*. Il eut la cruelle idée de mettre dans son pamphlet la princesse de Robecq, fille du maréchal de Luxembourg et protectrice de Palissot. « Et l'on verra une grande dame, bien malade, désirer pour toute consolation, avant de mourir, d'assister à la première représentation, et dire: « C'est maintenant, Seigneur, que vous laissez aller votre servante en paix, car mes yeux ont vu la vengeance. » On envoya ce libelle à madame de Robecq, qui était fort malade, cela lui fit une impression terrible et elle mourut peu de jours après. Cette triste affaire fit mettre Morellet à la Bastille pour deux mois et lui fit le plus grand tort, même aux yeux de Voltaire, qui parle dans ses lettres de ce fâcheux incident.

votre lettre me perce le cœur sur les soupçons que vous y montrez de madame d'Épinay, et des tracasseries qu'occasionnent les femmes, lorsqu'elles veulent se mêler d'affaires[1]. Vous avez tort, et très grand tort ; il n'y a point de tracasseries. Moi, j'aime l'abbé; je l'aimerai toujours : je sais qu'il a raison. Je sais qu'en tout il veut dire que les républiques doivent avoir la liberté du commerce des grains; que les royaumes ne peuvent ni ne doivent l'avoir, s'ils ne veulent pas se changer en républiques. J'ai dit la même chose dans mes *Dialogues*. Il veut changer la France en république; moi je ne le veux pas, et c'est pour lui que je ne le veux pas : car je n'ai plus rien à craindre, ni à espérer pour moi. Je voulais parler d'autre chose, et je fais comme l'Avocat Patelin. Tout de bon, parlons d'autre chose.

Ne vous désespérez pas de vos rescriptions[2]. Tant que le mal est dans la quille, vous courrez le risque de tout le vaisseau. Si vous étiez perché sur le *mât,* vous pourriez craindre que le vaisseau se démâtât, et vous voir noyer seul pendant que le reste se sauve. Tenez-vous donc à fond de cale, et ne craignez rien ; vous serez

1. Il y avait rivalité entre le Grandval et la Chevrette. Madame d'Holbach et madame d'Épinay ne s'aimaient pas ; on médisait volontiers du prochain au Grandval ; on en trouve la preuve dans la correspondance de Diderot avec mademoiselle Volland.

2. L'abbé Terray avait diminué d'un vingtième toutes les rescriptions.

toujours au niveau de la richesse et de la misère *universelle.*

Vous avez la famine dans l'intérieur ; je l'avais prévue, prédite, annoncée : Cassandre en savait faire tout autant.

J'ai vu le *Système de la Nature ;* c'est la ligne où finit la tristesse de la morne et sèche vérité, au-delà commence la gaieté du roman. Il n'y a rien de mieux que de se persuader que les dés sont pipés [1]. Cette idée en enfante mille autres, et un nouveau monde se régénère. Ce monsieur Mirabaud [2] est un vrai abbé Terray de la métaphysique. Il fait des réductions, des suspensions, et cause la banqueroute du savoir, du plaisir et de l'esprit humain. Mais vous allez me dire qu'aussi il y avait trop de non-valeurs ; on était trop endetté; il courait trop de papiers non réels sur la place. C'est vrai aussi, et voilà pourquoi la crise est arrivée. Je verrai très volontiers les *Recherches philosophiques sur les Américains* [3]. Vous pourrez en toute sûreté me les envoyer. On n'examine point ici les livres qui entrent, on est bien sûr que personne ne les lira.

Adieu, mon cher baron. Écrivez-moi de longues

1. Allusion au conte des *Dés pipés.*

2. L'abbé feint d'ignorer qu'il s'agit de d'Holbach lui-même, et il en profite pour lui dire quelques malices.

3. *Recherches philosophiques sur les Américains*, par M. de Pauw. Berlin, 1770, 2 vol. in-8°.

lettres, pour que le plaisir en soit plus grand. Embrassez-moi longuement la baronne, et soyez long dans tout ce que vous faites, dans tout ce que vous patientez, dans tout ce que vous espérez. La longanimité est une belle vertu : c'est elle qui me fait espérer de revoir Paris. Adieu.

LVII

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 21 juillet.

Votre lettre m'arrive dans la minute. Je n'ai que deux heures de temps pour répondre, et elle est si longue et elle m'est si agréable qu'il faut que je réponde.

D'abord, vous avez tort de vous étonner de mon amour pour M. Baudouin [1], quoiqu'il y ait des exemples de Montesquieu, de Voltaire, et surtout de

1. On se rappelle que Baudouin, dont le caractère n'était pas digne des amitiés qu'il avait su inspirer, avait dit tout le mal possible de Galiani ; il imprima plus tard ces calomnies dans *l'Espion dévalisé*.

saint Antoine, qui aima le cochon dont il fit son grand vicaire. Point du tout, Baudouin est aimable, instruit, la tête juste, le cœur bon ; il est mon président dans mes *Dialogues*, puisque vous voulez le savoir, et si vous le traitez, vous verrez que j'en ai bien tiré le portrait. Vous possédez ma lettre à lui, mais avez-vous celle que j'écrivis à M. de Sartine? Elle est bonne à avoir. D'ores en avant je tâcherai de les faire passer toutes par votre main; mais à Suard, j'écris en droiture. Serait-il possible que Suard, qui a les ports francs, voulût vous refuser la communication de mes lettres, soit à vous, ou à votre voisin?

Vous m'assommez, ma belle dame, par votre exactitude sur le prix des blés à la halle. Me prenez-vous pour un coquin de boulanger? Qu'ai-je affaire moi des *belles farines, des sacs, la tête franche, le blé commun?* et que voulez-vous que je fasse du reste? Je veux savoir d'un mois à l'autre, en général, l'état de disette ou d'abondance de Paris et des provinces; et je veux savoir, en gros aussi, si l'on *exporte*, ou si l'on *importe*, ou si l'on *transporte*, et si l'on *supporte*, et si l'on s'*emporte*, et à qui l'on *rapporte* la cause du malheur : voilà tout. Vos tableaux économiques me donnent le spleen, et emportent une demi-page précieuse.

Vous voulez que je juge une conversation entre vous, maître Grimm, maître Diderot et l'intendant

d'Auvergne, dont je ne sais pas le nom [1]. C'est mon métier à présent que celui de juger [2]; et je pourrais le faire dans le style de mon tribunal, mais vous n'entendriez rien de notre jargon. Il faut donc que je donne ma sentence en votre langue : elle sera longue et je suis pressé. Cependant si elle ne vous plaît pas, vous en rappellerez *a minima*.

Extrait des Registres, etc. fol° a tergo (ce qui veut dire une feuille à se....)

Cejourd'hui, 21 juillet, de relevee.

Vu l'ouvrage des *Dialogues*, etc,; ouï maître Diderot, maître Auvergne, maître Grimm, etc. Vu les conclusions de madame d'Épinay, procureuse générale, elle retirée; ouï le rapport, etc.

La cour reçoit la partie de maître Diderot plaignante sur le silence intolérable de l'auteur des *Dialogues*, relatif à la pusillanimité des riches dans la disette, et faisant droit sur icelle, sans s'arrêter aux conclusions de ladite procureuse générale, a dit et déclaré qu'il n'en est point parlé dans le susdit livre des *Dialogues* : Donne acte à la partie de maître Zanobi, que lesdits *Dialogues* ne sont point achevés, comme il est prouvé

1. M. de Montyon.

2. Galiani était conseiller du roi, et en cette qualité présidait le tribunal du commerce.

par témoins valables, etc. : Donne acte à ladite partie, que dans un dernier dialogue, on devait traiter à fond la police nécessaire à établir dans le système d'une permission générale et constante d'exporter et d'importer; des greniers *d'entrepôt* et *de chargement* qu'il convenait d'établir en France, et des mesures à prendre pour empêcher cette pusillanimité dont on aurait alors parlé en son lieu, etc. : aux fins de non recevoir, etc. : met au néant la plainte dudit maître Diderot, sur le silence relatif à la cupidité, et le renvoie aux pages 182 et 183 et autres dudit ouvrage : et sur le surplus met les parties hors de cour et de procès. Reçoit ladite procureuse-générale plaignante contre la partie de Merlin et ses ayants-cause, et, avant faire droit, ordonne que ledit maître Diderot sera mandé et admonesté d'être plus circonspect une autre fois dans la vente et adjudication des bons manuscrits, sauf à lui de vendre audit Merlin, à telle perte qu'il voudra, les ouvrages des abbés Badaud, Roubeau, Morellet, etc. Ordonne que ledit Diderot fera une seconde édition des *Dialogues*, plus correcte, et augmentée de ce dernier dialogue, au profit dudit chevalier Zanobi. — Prononcé, etc.

J'ai reçu le poème chinois, et je vous en parlerai une autre fois. Voici la réponse à la lettre du baron portée par le voyageur. J'avais lu Fréron, et je vous remercie des deux exemplaires que vous m'en avez

envoyés. Pouvez-vous payer à M. Nicolaï cent quinze livres onze sols? Si vous le pouvez, vous me ferez plaisir.

Qu'a-t-il fait mon gros curé[1]? Sa gouvernante est-elle grosse? Cette petite intrigue qu'il avait à Paris rue Saint-André-des-Arts, a-t-elle éclaté?

Allons, parlez.

Adieu. Il me reste mille choses à vous dire; mais vous n'êtes pressée que de savoir que je vous aime. Adieu.

1. Le curé de Deuil, petit village près de la Chevrette; c'était un excellent homme que Galiani et Diderot aimaient beaucoup et que l'abbé s'amusait à plaisanter sans cesse, même en écrivant à madame d'Épinay. «Pour notre pasteur, écrit Diderot à mademoiselle Volland, il n'y a pas d'hommes dont les passions se peignent plus vivement sur son visage; c'est peut être le seul qui ait le nez expressif; il loue du nez, il blâme du nez, il décide du nez, il prophétise avec le nez. Grimm dit que celui qui entend le nez du curé a lu un grand traité de morale.»

LV

A LA MÊME

Naples, 27 juillet 1770.

Je n'ai reçu cette semaine, de Paris, d'autre lettre que la vôtre ; encore elle sent la migraine et n'électrise point mon âme.

Vous ne m'avez pas dit ce qu'est devenue ma réponse au comte de Schomberg. Est-elle arrivée ? l'avez-vous lue ? en gardez-vous copie ? J'ai reçu une belle lettre du philosophe ; mais je n'ai pas le temps de lui répondre ce soir. J'avais reçu l'extrait de mes *Dialogues* publié par Fréron, dans son *Année littéraire*. L'auteur de cet extrait est (à ce qu'il me dit lui-même) M. l'abbé Rousseau, précepteur du fils de M. d'Aiguillon. Cela m'a expliqué le mystère. Comment se pouvait-il que Fréron eût si bien parlé ? [1] c'est que ce n'était pas lui qui parlait : *Non enim vos estis qui loquimini*, *sed*, etc.

1. Galiani avait le droit de s'étonner du jugement si favorable porté par Fréron sur les *Dialogues ;* ce critique, en effet, était l'ennemi déclaré de tout le groupe encyclopédique, c'est-à-dire des meilleurs amis de Galiani, et il soutenait contre eux dans *l'Année Litteraire* une ardente polémique.

Ce que vous me dites sur les ordres du ministère, de continuer à dire du bien de mon livre, et d'attaquer les économistes, ne m'étonnerait point. J'ai été toujours persuadé que, tôt ou tard, le ministère connaîtrait le service que je lui ai rendu, de me dévouer à travers une troupe des plus impudents et malhonnêtes fanatiques, pour les démasquer, et découvrir leur sotte ambition et leurs vues séditieuses. Mais ce que je n'aurais jamais cru, c'est que M. de Sartine, notre bon ami Sartine, notre incomparable Sartine, permît qu'on imprimât contre moi des grossièretés aussi atroces, et des particularités aussi révoltantes. Avez-vous lu les *Récréations économiques*? Lisez la lettre sixième ou septième ; voyez ce qu'il dit du singe de *M. l'abbé G.* [1].

1. Nous empruntons à *l'Espion dévalisé*, de Baudouin de Guémadeuc, l'histoire du singe de l'abbé Galiani : « Ce singe, qui ne le quittait presque jamais, était un animal très particulier, d'ailleurs très vigoureux. L'abbé en raffolait, et ne doutait pas que l'âme d'un Pitt, d'un très grand ministre, d'autres fois celle d'un mathématicien, d'un astronome, d'un secrétaire d'ambassade, d'un musicien, etc., ne fût dans son singe. Et pourquoi ces variantes ? C'est que l'abbé observait toutes les inclinations de cet animal, et en tirait des conséquences. Une fois il jeta par les fenêtres une cuvette pleine d'eau. C'était pour calculer la descente des graves... Tantôt il fourrait ses mains dans l'encre et les appliquait sur la musique de l'abbé. Nouveau genre enharmonique... Il lui laissait parfois décacheter les dépêches, et ce singe le faisait véritablement avec la dernière adresse.... Et le voilà membre du corps diplomatique.... S'il déchirait les rideaux de taffetas d'un bout à l'autre par bandes à saigner, c'était un autre Winflou, et ainsi à chaque sottise nouvelle. » L'abbé Roubaud eut l'idée grossière de supposer que cet animal devint

Remarquez que l'auteur donne toute l'authenticité à son livre, et le signe, en promettant d'en répondre à moi et au public. Je suis aussi éloigné de me plaindre d'une vilenie au-dessus de tout éloge, comme je le suis de répondre aux absurdités au-dessus de toute croyance qu'il y a dans cet ouvrage ; mais je voudrais que vous en parliez sérieusement à M. de Sartine.

Je crois que les économistes devraient se contenter d'avoir fait manquer le pain aux Français [1] sans viser aussi à faire perdre les mœurs et la décence à une nation polie et aimable plus qu'aucune autre. Je vous prie de faire avertir M. de Sartine que, de la façon dont ces *Récréations* ont été imprimées, il paraît incontestable que la police avoue ce trait de calomnie atroce lancé non contre le chevalier Zanobi, mais contre l'abbé G. Si la police avoue les calomnies les plus absurdes, je n'ai rien à dire ; si M. de Sartine en est fâché et furieux, comme je le pense, je vous prie de lui demander, en mon nom, s'il m'aurait refusé à Paris, dans la place que j'occupais, d'envoyer d'après ce trait, pour quelques semaines,

le rival de son maître, et il inventa à ce sujet une abominable histoire que Baudouin répète tout au long dans son *Espion dévalisé* avec une complaisante méchanceté, car il savait mieux que personne à quel point elle était fausse. Cette histoire ressemble un peu à celle qu'on a racontée de la chatte de Mérimée.

1. « L'édit de 64 a fait manquer le pain aux Français, » dit Galiani dans une de ses lettres.

M. l'abbé Roubaud au Fort-l'Évêque. Je crois que, de loin comme de près, je suis toujours le même abbé G. Enfin je vous avouerai que ce qui me pique dans cette affaire-là, c'est de voir que je me suis attiré cette morsure du singe Roubaud, précisément pour avoir voulu défendre M. de Sartine des imputations calomnieuses que les économistes, l'abbé Baudeau à la tête, répandaient contre lui dans Paris, en décembre 1768, en l'accusant, lui et M. de Choiseul, d'être la cause de la cherté du blé. C'est à cet objet-là que le beau livre, *Avis aux honnêtes Gens*[1], fut publié. M. de Sartine le sait. M. de Sartine se souviendra qu'il a passé de mauvaises nuits pour cela; qu'il a dû opposer toute sa patience et sa vertu à l'impudence de l'abbé Baudeau, qui allait ameutant la ville, et parsemant son pain bis, son poison et ses expériences dans la ville. Faut-il que le même M. de Sartine approuve, par le moyen de ses censeurs, des traits lancés contre le seul défenseur de M. de Sartine ?

Vous me direz qu'il faut mépriser tout cela. Je n'en sais rien. Je sais qu'une nation ne se soutient que par l'observance des règles, et je sais, moi, que sans les vertus de la tolérance, du pardon des injures, et autres moineries, les Romains fondèrent le

1. De l'abbé Baudeau.

plus grand des empires. Je sais qu'avec des maximes différentes, les modernes sont partout restés pygmées et cochons.

Bon soir, ma belle dame ; à huitaine les plaisanteries. Adieu.

LIX

*[1] A M. PELLERIN

Naples, 28 juillet 1770.

Votre lettre, Monsieur, du 5, est écrite d'une écriture aussi belle et aussi lisible qu'on puisse le souhaiter ; votre vue va donc bien malgré vos plaintes, et peut-être mieux que la mienne, qui va très mal.

Je n'ai pas le temps ce soir de vous écrire aussi longuement que je souhaiterais, mais je ne veux pas tarder à vous remercier de la peine que vous vous donnez de m'assortir des médailles du Bas-Empire. De mon côté, je cherche aussi quelque chose d'excellent à vous procurer. Mais on demande toujours des prix

1. Bibliothèque Nationale.

fous et votre livre en est cause[1]. Il suffit qu'on sache qu'une médaille manque à votre collection pour qu'elle soit hors de prix.

Voici une note de trois médailles que l'abbé Zarillo a en vue. On voudrait savoir à quel prix vous les pousseriez, car les prétentions sont énormes. J'ai aussi en vue une médaille unique de *Posidonia*, avec la légende grecque, et une légende étrusque tout à côté. J'en ai offert 36 l. à monsieur le duc d'Acquavilla qui la possède. Il n'a pas encore consenti, mais je n'en désespère pas. Je vous en donnerai la description un autre soir. Je n'ai vu qu'une fois le père Magnan. Je le crois parti. Je pense qu'il faut rabattre beaucoup sur les acquisitions de monsieur d'Ennery, à moins qu'il n'ait acheté ou pillé les muséums Fiepolo, ou Pisani, ou Morosini, à Venise[2]. Je désespère d'avoir la médaille de Canosa, puisqu'on ne veut pas même me la laisser voir. Conservez-moi votre amitié et croyez-moi votre, etc.

1. Pellerin publia de 1762 à 1778 un ouvrage intitulé : *Recueils de médailles de rois, peuples et villes*, etc., en dix volumes in-4°, y compris les *suppléments, lettres et additions.*

2. C'étaient les plus belles collections particulières de cette ville.

LX

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 4 août 1770.

Le n° 9 est donc perdu. On y critiquait Baudouin? Je ne le regrette donc plus, et je vous dispense de le refaire. J'ai tant de chagrin à rencontrer des coupables; j'ai tant de honte à voir que mon cœur a trompé ma tête. Brisons donc là-dessus.

L'abbé Coyer[1] aurait succédé à l'abbé de Saint-Pierre[2], si son zèle était l'effet de l'enthousiasme de la

1. L'abbé Coyer (1707-1782) fut toute sa vie postulant à l'Académie Française, mais inutilement; ses ouvrages sont superficiels, on y trouve une critique légère de quelques abus assez agréablement saisis. Il a écrit *les Bagatelles morales*, *la Vie de Sobieski*, et *Chinki, histoire Cochinchinoise qui peut servir à d'autres pays*, dans laquelle il développait les idées de M. Turgot sur les maîtrises et les privilèges. Il était lourd dans la société et assez ennuyeux; c'est lui qui avait imaginé de s'établir trois mois à Ferney, chez Voltaire. Le patriarche, peu flatté de cette préférence, lui dit un jour: « L'abbé, vous êtes le contraire de Don Quichotte; il prenait les auberges pour des châteaux, et vous prenez les châteaux pour des auberges. » « L'abbé Coyer, disait la baronne d'Holbach, est du miel de Narbonne tourné. » Tout l'homme est peint dans cette phrase.

2. L'abbé de Saint-Pierre, dont l'abbé Coyer avait brigué la succession académique, était né en 1658 et mourut en 1743. Membre de l'Académie, avant d'avoir jamais rien écrit, il en fut

vertu, et non pas d'une ambition secrète d'être quelque chose. Son plan d'éducation ne vaudra pas assurément autant que votre critique. Vous ne l'avez cependant faite que pour réveiller ma verve, je le vois bien. Je n'ai pas besoin d'être réveillé là-dessus.

Mon *Traité d'éducation* est tout fait. Je prouve que l'éducation est la même pour l'homme et pour les bêtes. Elle se réduit toute à ces deux points : *Apprendre à supporter l'injustice ; apprendre à souffrir l'ennui*. Que fait-on faire dans un manège à un cheval ? le cheval fait naturellement l'amble, le trot, le galop, le pas. Mais il le fait quand bon lui semble et selon son plaisir. On lui apprend à prendre ces allures malgré lui, contre sa raison (voilà l'injustice), et à les continuer deux heures (voilà l'ennui). Ainsi, qu'on fasse apprendre ou le latin, ou le grec, ou le français à un enfant, ce n'est pas l'utilité de la chose qui intéresse, c'est qu'il faut qu'il s'accoutume à faire la volonté d'autrui (et s'ennuyer), et à être battu par un être né son égal (et souffrir). Lorsqu'il

exclu pour avoir préféré dans la Polysynodie l'établissement des conseils faits par le Régent, à la manière de gouverner de Louis XIV. Il avait obtenu sous Louis XIV la place de premier aumônier de Madame, et la riche abbaye de Sainte-Trinité de Féron. C'était le meilleur des humains ; dans sa vieillesse, il commençait à radoter, et il s'était voué au silence, mais il aimait à écouter en compagnie. Un jour, il était resté le dernier chez madame de Lemery : il pousse un grand soupir : « Je sens que je vous ennuie, dit-il les larmes aux yeux et avec une voix suppliante, mais je m'amuse ! »

est accoutumé à cela, il est dressé, il est social, il va dans le monde, il respecte les magistrats, les ministres, les rois (et ne s'en plaint pas). Il exerce les fonctions de sa charge, et il est à son bureau, ou à l'audience, ou au corps-de-garde, ou à l'œil-de-bœuf [1], et bâille, et reste là, et gagne sa vie. S'il ne fait pas cela, il n'est bon à rien dans l'ordre social. Donc l'éducation n'est que l'*élaguement des talents naturels* pour donner place aux *devoirs sociaux*. L'éducation doit *amputer et élaguer* des talents. Si elle ne le fait pas, vous avez le poète, l'improvisateur, le brave, le peintre, le plaisant, l'original, qui amuse et meurt de faim, ne pouvant plus se placer dans aucune niche de celles qui existent dans l'ordre social. L'Anglais, la nation la moins éduquée de l'univers, est par conséquent la plus grande, la plus embarrassante, et bientôt la plus malheureuse de toutes.

Les règles de l'éducation sont donc bien simples et bien courtes. Il faut moins éduquer dans une république que dans une monarchie, et sous le despotisme, il faut garder les enfants dans les sérails, pis que les esclaves et les femmes. Le despotisme chez les moines est un résultat des rigueurs injustes et ennuyeuses du noviciat ; et voilà la marche de la théocratie artificielle et moderne. La théocratie ancienne et primitive est

1. Salle d'attente des courtisans au palais de Versailles.

partie des frayeurs du tonnerre, du tremblement de terre, a fait des dieux et en a vu partout. La théocratie moderne commence par vouloir épurer les hommes dans les austérités et les macérations ; une fois ces hommes accoutumés au comble des souffrances et des ennuis, le pape, l'abbé, le confesseur, le maître des novices est un tyran, un Dieu ; il est tout. Il peut faire d'un être si dompté tout ce qu'il voudra.

L'éducation publique pousse à la démocratie, l'éducation particulière mène droit au despotisme. Point de collèges à Constantinople, en Espagne, en Portugal. Le peu qu'il y en avait dans ces pays, était mené par des Jésuites, avec une cruauté qui les dénaturait.

Au reste la règle est vraie en général : toutes les méthodes agréables d'apprendre aux enfants les sciences sont fausses et absurdes, car il n'est pas question d'apprendre ni la géographie, ni la géométrie, il est question de s'accoutumer au travail, c'est-à-dire à l'ennui, de fixer ses idées sur un objet, etc. Un enfant qui saura toutes les capitales de l'univers, n'aura pas l'habitude de se fixer sur un bilan de son revenu et de sa dépense, et M. le géographe sera volé sur la terre par son maître-d'hôtel, et fera banqueroute au beau milieu de ses capitales. Partez de ces théories, développez, vous aurez un livre tout contraire à celui d'*Émile*, et qui n'en vaudra que mieux. Mais vous m'avez défendu d'être

jamais mère de famille, et voilà une heure que je bavarde éducation. Parlons d'autre chose.

Comment diable s'y prend-il, Fréron, pour réfuter Ribaud? Pour moi, son livre m'a comblé d'étonnement. Je n'ai réussi à y entendre qu'une grossièreté infâme qu'il a glissée contre moi [1]. Lorsque je pense que ce Ribaud est en possession de marcher à deux pattes comme moi, je rougis d'être né homme, et je voudrais être autre chose.

Je suis honteux de n'avoir pas écrit encore à Diderot.

Donnez-moi quelques nouvelles consolantes sur mon argent.

J'écris ce soir à Suard et à madame Necker deux petites lettres. Je vous l'indique, puisque vous en êtes si gourmande; au reste elles ne valent pas la peine d'être recherchées.

Adieu, ma belle dame. J'embrasse le prophète, le philosophe et tout le monde embrassable. Travaillez à mon retour à Paris, si vous voulez me revoir. M. l'abbé Terray n'a qu'à montrer la plus petite envie de me consulter, je vole au secours des mal-avisés.

1. L'histoire du singe de l'abbé.

LXI

MADAME D'ÉPINAY A GALIANI

Le 2 septembre 1770.

Eh bien ! je m'en étais doutée, que les méthodes agréables d'enseigner les sciences ne valaient rien pour les enfants ; mais comme j'ai la sotte habitude de me défier toujours de mes idées, lorsqu'elles ne sont pas confirmées par les gens en qui j'ai confiance, que néanmoins j'ai un certain penchant à être un peu pédante, je croyais me tromper ; mais actuellement, mon charmant abbé, que votre lettre sublime est venue mettre le sceau à mes opinions, l'univers et tous messieurs les infaillibles viendraient me dire le contraire, que je n'en démordrais plus. L'expérience même a achevé pour moi la démonstration. J'ai déjà fait cinq éducations, tant de mes enfants que de pauvres parents dont je me suis chargée ; aucun n'a réussi que ceux que j'ai forcés par l'application et l'assiduité à vaincre les difficultés. J'élève actuellement mes petits-enfants ; je me proposais cette rigueur avec eux, et certainement ils y passeront.

Au reste votre lettre est superbe : c'est un bien beau texte à commenter. Tous ces faiseurs de plans et de phrases sont si loin de la vérité et du véritable but auquel enfin les pratiques qu'ils indiquent veulent mener, qu'en vérité je reléguerais volontiers leurs livres dans la classe où vous avez relégué dans vos *Dialogues* les brochures du jour.

Je cause avec vous, mon abbé, comme si vous étiez là ; je vous dis tout ce qui me passe par la tête, et même tout ce qui me passe par le cœur, quand je vous dis que je vous aime. Il n'y a presque pas de jour où je ne parle de vous à ceux qui vous connaissent, et où je n'apprenne à vous connaître à ceux qui ne vous connaissent pas ; quand je n'ai personne, j'en parle toute seule. Je me porte beaucoup mieux depuis que je suis ici ; les eaux de Bussan me font grand bien. J'ai eu cependant une petite attaque de gravelle ; mais elle n'a été ni aussi longue, ni aussi forte à beaucoup près que les précédentes.

Je compte aller mardi prochain, jusqu'à jeudi, à Paris, pour régler votre affaire ; et l'ordinaire prochain, je vous rendrai compte de ce que j'aurai fait.

Madame Necker est aux eaux de Spa, ainsi je ne verrai point votre lettre ; pour celle de Suard, je la verrai sûrement, quoique vous me disiez qu'elle n'en vaut pas la peine. Rien de vous, mon cher abbé, ne m'est indifférent. Le grand homme et sa chaise de

paille, l'un portant l'autre, vous embrassent tendrement[1]. Ma fille veut que je la rappelle à votre souvenir; elle chérit sa bague en tant qu'antique, et surtout comme venant de vous.

Je voulais vous parler d'un livre de Linguet[2], mais je trouve plus court de vous l'envoyer, parce qu'il y a des choses qui vous feront plaisir, et que je vous rendrais

1. Galiani, dans une de ses lettres, raconte que Grimm, forcé d'écrire beaucoup à cause de sa *Correspondance littéraire*, passait ses journées assis sur une chaise de paille devant son bureau. D'où le surnom de chaise de paille que lui donne l'abbé.

2. Doué d'une diction pleine de feu et de saillies, de connaissances littéraires très étendues, d'une remarquable perspicacité, Linguet, qui dès sa jeunesse s'était destiné au barreau, aurait pu y occuper le premier rang, si son caractère audacieux et querelleur, son esprit novateur et dominant, ne lui avaient attiré des jalousies et des haines sous lesquelles il succomba. Lorsque le duc d'Aiguillon fut accusé par le Parlement de Bretagne, c'est Linguet qu'il choisit pour défenseur. L'habile avocat eut le talent de lier la cause de son client avec les intérêts du gouvernement, et il parvint ainsi non seulement à le sauver, mais à lui ouvrir la porte du ministère. Linguet plaida toutes les grandes causes de l'époque, mais il ne négligeait pas pour cela ses études littéraires, et il écrivit plusieurs ouvrages juridiques et historiques. Sa fameuse *Théorie des lois civiles* excita des clameurs sans nombre. Poursuivi par la haine de ses confrères, il se vengeait par des sarcasmes et de violentes diatribes. Aussi les avocats le rayèrent de leur tableau, et il fut interdit de ses fonctions par arrêt du Parlement. — Après avoir voyagé en Belgique, en Hollande, en Angleterre, il se fixa à Vienne, où l'empereur Joseph lui fit grand accueil. Il eut la maladresse de soutenir les insurgés de Brabant et l'empereur le fit exiler d'Autriche. Il revint en France, et, en 1794, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, pour avoir encensé les « despotes » de Vienne et de Londres.

mal ou trop longuement. C'est un présent que je vous fais ; je le remettrai à Nicolaï, pour qu'il profite de la plus prochaine occasion.

Le pain est renchéri : il est à 3 sols et 3 liards. L'on prétend que ce n'est que dans la capitale et ses environs ; mais on me mande la même chose des provinces. Je vous envoie un édit que le Parlement a rendu avant-hier.

Bonjour, mon aimable ami ; aimez-nous toujours comme de coutume. Le reste à l'ordinaire prochain.

LXII

*[1] A M. PELLERIN

Naples, 18 août 1770.

J'ai tardé, Monsieur, à répondre à votre lettre du 14 du mois passé, en attendant le paquet de médailles du Bas-Empire que vous me mandez avoir donné à M. de la Reynière pour me le faire parvenir sans frais[2]. Comme rien ne m'est arrivé jusqu'à cette heure,

1. Bibliothèque Nationale.

2. M. Grimod de la Reynière, fermier général, était l'un des plus riches financiers de Paris ; on montrait son hôtel aux étrangers comme une des merveilles de la capitale ; il avait une superbe

je ne veux pas tarder à vous remercier de la peine que vous vous êtes donnée pour moi. L'écriture de votre lettre, aussi bien que la recherche de ces médailles que vous venez de faire, me font espérer que vos yeux iront encore longtemps et je m'en réjouis du fond de mon cœur. La numismatique perdrait plus à l'affaiblissement de votre vue qu'à celle d'aucun autre, et surtout à celle de M. d'Ennery, qui est, en fait de médailles grecques et samaritaines, du nombre de ceux qui *oculos habent et non videbunt.*

Ne vous étonnez pas de l'acquisition considérable qu'il a faite en Italie. D'abord, il avait pour précurseur M. Giraldi et le P. Magnan et peut-être d'autres aussi ; en second lieu, il a en général payé fort cher tout ce qu'il a acquis; troisièmement, il a beaucoup acheté à Venise et dans la Lombardie, pays dans lesquels à cause de la proximité et du commerce du Levant, on trouve beaucoup plus de médailles qu'ici ou à Rome, et le goût en est passé. Au reste, je crois qu'il faut rabattre quelque chose de ses triomphes, et je suis persuadé que, parmi les médailles qu'il vient d'acquérir, on en

collection de camées et de pierres gravées ; son salon était le premier de la finance et ses soupers les plus recherchés du monde élégant. « Soupez-vous ce soir chez madame de la Reynière? telle était, dit Walpole, la question qu'on s'adressait dans la Société quintessenciée de Paris (1775). » Le fils de M. de la Reynière continua le luxe de table de son père, et publia pendant plusieurs années le célèbre *Almanach des Gourmands.*

trouverait les trois quarts que vous avez déjà. Pour ce qui regarde Naples, je vous ai mandé le peu qu'il en a emporté et je crois qu'il ne me démentira pas.

Je continue à vous marquer ce qui vient à ma connaissance. Il y a actuellement en vente deux belles médailles. Une *allocution* à plusieurs figures de *Gordien pio grand bronze* fort belle et riche en métal. On en demande 81 l. Un médaillon de *Costance en bronze* avec l'enlèvement des Sabines dans le revers. Je n'ai pas vu de mes yeux cette médaille, mais on me la dit incontestable pour l'antiquité et fort bien conservée. On en demande trois louis.

Voilà tout ce que je sais de nouveau en fait de numismatique. Pour moi, je n'ai rien acquis depuis plusieurs mois, et je ne me flatte pas de rien trouver ici. Le peu de médailles qui existent encore à Rome sont à des prix fous, pendant qu'on n'en veut rien donner des belles doubles que j'aurais à vendre ou à troquer.

Pour les nouvelles du grand monde, vous saurez que les Russes ont réussi à brûler et détruire totalement la flotte turque[1]; ils sont à présent à *Ténédos*,

1. Le 5 juillet 1770, la flotte russe, commandée par Alexis Orloff, mais dirigée en réalité par l'anglais Elphinston, avait détroit la flotte du Capitan-Pacha dans la baie de Tchesmé, entre Chio et la côte de Smyrne. Le massacre des Turcs fut horrible, et le lendemain encore les eaux du golfe étaient rouges de sang.

occupés à bloquer les Dardanelles. Si leur armée de terre a autant de bonheur, on pourrait voir arriver de très grands événements, mais si Romansoff a été battu et renvoyé au delà du Dniester comme on le dit, la flotte seule ne fera rien, qui vaille la dépense énorme et incroyable qu'elle a coûtée à la Russie [1].

Conservez-moi votre précieuse amitié. Je promène souvent dans mon imagination les soirées agréables que j'ai passées à votre cheminée. Je vous prie de mes respects à M. de La Porte et aux autres personnes de notre connaissance. Donnez-moi des occasions de vous prouver les sentiments du plus parfait attachement que je vous ai voués, et croyez-moi toujours, etc., etc.

Les Dardanelles étaient sans défense ; si l'on avait écouté Elphinston, on faisait voile droit sur Constantinople, la capitale de l'empire turc était perdue. Mais Orloff refusa d'avancer avant d'avoir reçu des renforts. Quand ils furent arrivés, il était trop tard, Constantinople et les Dardanelles étaient en état de défense.

1. Romanzoff, loin d'être battu, remporta deux grandes victoires : la première, le 17 juillet, sur la rive gauche du Pruth, dans la plaine de Kartal, la seconde auprès de la rivière de Kagoul, à son embouchure dans le lac de ce nom. Dans la bataille de Kagoul, les Turcs laissèrent cent mille hommes sur le terrain. Romanzoff n'avait que dix-sept mille soldats. Ces deux victoires donnèrent aux Russes la possession de toute la rive gauche du Danube.

LXIII

* [1] A MADAME NECKER

Naples, 4 août 1770.

Mais c'est à condition que vous ne me répondrez pas par une lettre trop belle, ni trop sublime ; je veux savoir de vous, madame, tout bonnement, tout platement, comment vous portez-vous ? Que faites-vous ? Comment se porte M. Necker ? Que fait-il ? Êtes-vous grosse ? Vous amusez-vous ? Vous ennuyez-vous ? Voilà mes demandes et mes curiosités. Elles sont naturelles, car, n'en doutez pas, il n'y a point de vendredi que je n'aille chez vous en esprit. J'arrive, je vous trouve tantôt achevant votre parure, tantôt prolongée sur cette duchesse. Je m'assieds à vos pieds. Thomas en souffre tout bas, Morellet en enrage tout haut, Grimm, Suard en rient de bon cœur et mon cher comte de Creutz [2] ne

1. Communiquée par madame la comtesse d'Haussonville.

2. Gustave-Philippe, comte de Creutz. — Il fut nommé par le roi Adolphe-Frédéric ministre de Suède à Madrid, puis il passa avec le même titre à Paris, où il se lia avec les philosophes, les littérateurs, les artistes célèbres, qui tous admiraient l'étendue de

s'en aperçoit pas. Marmontel trouve l'exemple digne d'être imité, et vous, madame, vous faites combattre deux de vos plus belles vertus, la pudeur et la politesse, et, dans cette souffrance, vous trouvez que je suis un petit monstre plus embarrassant qu'odieux.

On annonce qu'on a servi. Nous sortons, les autres font gras, moi je fais maigre, je mange beaucoup de cette morue verte d'Écosse, que j'aime fort, je me donne une indigestion tout en admirant l'adresse de l'abbé Morellet à couper un dindonneau. On sort de table, on est au café, tous parlent à la fois. L'abbé Raynal convient avec moi que Boston et l'Amérique anglaise sont à jamais séparés d'avec l'Angleterre; et dans le même moment Creutz et Marmontel conviennent que Grétry est le Pergolèse de la France [1]; M. Necker trouve tout cela bon, baisse la tête, et s'en va.

ses connaissances et la richesse de son imagination. En 1783, Gustave rappela le comte de Creutz en Suède pour le mettre à la tête des affaires étrangères. — « Il était aussi des dîners de madame Geoffrin, moins empressé à plaire, moins occupé du soin d'attirer l'attention que Caraccioli, souvent pensif, plus souvent distrait, mais le plus charmant des convives lorsque, sans distraction, il se livrait à nous. La nature lui avait donné par excellence la sensibilité, la chaleur, les délicatesses du sens moral et du goût, l'amour du beau dans tous les genres, et la passion du génie comme celle de la vertu. Elle lui avait accordé le don d'exprimer et de peindre en traits de feu tout ce qui avait frappé son imagination ou saisi son âme. » (Marmontel, *Mémoires*, t. I, livre VI, page 355.)

1. A rapprocher de ce que dit Grétry dans ses *Essais sur la musique*; la coïncidence est vraiment curieuse : « Ce n'est pas

Voilà mes vendredis. Me voyez-vous chez vous comme je vous vois? Avez-vous autant d'imagination que moi? Si vous me voyez et si vous me touchez, vous sentirez qu'à présent je vous baise tendrement la main, mais vous souriez, adieu donc, je suis content.

LXIV

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 11 août 1770.

Votre lettre est aussi longue que charmante. Dieu vous donne toujours des coliques, puisqu'elles vous font accoucher d'aussi belles épîtres! J'ai été enchanté, et point surpris de l'arrêt du Conseil [1]. C'est la première planche pour passer à adopter le système entier de mes *Dialogues*, et, n'en doutez pas, on l'adoptera en

sans un plaisir extrême que, pendant mon séjour à Rome, j'appris de plusieurs musiciens âgés, que ma taille, ma physionomie leur rappelaient Pergolèse. » — Grétry était censeur royal pour la musique. Né à Liége en 1741, il mourut à l'ermitage de Montmorency en 1813.

1. La révocation de l'édit de 1764, qui autorisait la libre exportation des grains.

entier. J'ai ma foi trop raison. En attendant, il serait de la justice de M. le contrôleur général [1] de m'accorder quelque espèce de réparation d'honneur, pour les sottises atroces que j'ai dû essuyer, en voulant rendre un service à la nation qui m'avait si bien accueilli. On ne saurait nier que j'ai été vilainement outragé en face de l'Europe, par un tas de canaille économique. Ces procédés étaient dignes d'eux, et je ne m'en étonne point. La rusticité convient aux agricoles, et les rustres sont grossiers par essence. Ils ont ajouté à l'impudence l'insulte de me nommer; cela est naturel à eux. Mais le reste de la nation! Faut-il que la nation la plus polie et la plus policée du monde consente à voir traiter de la sorte un étranger, qui n'a rien pris, rien ôté, rien demandé chez une nation où il était petit représentant à la vérité, mais enfin chargé des affaires d'un grand prince, ami et issu du sang des Bourbons. M. de Sartine, qui a la librairie, ne se sent-il pas un peu coupable de lèse-amitié, et d'avoir manqué à ce que la décence publique demande, même chez une nation où l'on veut encourager la liberté de la presse? Je ne demande point à être vengé. Je demande un honneur, et il m'est dû. Voyez, parlez à M. de Sartine, qui pense si bien et si dignement en tout.

1. L'abbé Terray.

J'avais eu envie autrefois d'être reçu académicien honoraire étranger, à l'Académie des belles-lettres; mais l'idée de me trouver tout à côté de M. l'abbé Guasco [1] m'en dégoûta. Ainsi je ne propose rien, j'attends. Une médaille, une lettre, un applaudissement marqué, et qu'on pût publier, me suffirait, et suffirait je crois à l'Europe entière pour marquer que personne n'a parlé avec plus de respect et de vérité des intentions du Ministère, qui dictèrent l'édit de 64, et que je n'ai eu en vue que de délivrer la France des mauvais conseils d'une secte de plats et imbéciles conseillers. Si vous voulez en parler à M. le chancelier [2], qui est votre ami, si vous connaissez M. l'abbé Terray, faites tout ce que l'amitié vous dictera. Il serait beau à un abbé (Terray),

1. Octavien de Guasco, chanoine de Tournai, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, était né à Pignerol en 1712. Il publia un assez grand nombre d'études historiques. Très lié avec Montesquieu, il fit paraître en 1767 les *Lettres familières* de cet écrivain. Ces lettres, qui lui sont adressées la plupart, et qui le couvrent d'éloges, lui ont donné plus de célébrité que les ouvrages de sa composition. On avait dit que l'abbé de Guasco était à Paris un espion des cours de Vienne et de Turin, et madame Geoffrin, par de mauvais procédés, donna de la consistance à ce bruit. Montesquieu, furieux de l'injure faite à son ami, allait rompre avec madame Geoffrin, lorsqu'il mourut. Pour se venger, l'abbé de Guasco, dans son édition des lettres de Montesquieu, en publia de fort désagréables pour madame Geoffrin; elle eut le crédit de les faire supprimer. L'abbé alla finir ses jours à Vérone près de la comtesse Bernardi; il y mourut en 1781.

2. M. de Maupeou (1714-1792) succéda en 1768 à son père comme chancelier de France.

qui en vaut mille autres, de me laver de cette vermine d'abbés, qui ne me mord pas, mais qui me démange parfois.

Je m'occupe plus que vous ne pensez, à coucher par écrit mes idées sur le magasinage et sur la police des grains, qui convient à la France. J'en voulais faire le sujet d'un neuvième dialogue, et pas une lettre, comme vous me proposez. Enfin, rien ne presse pour la France, car voilà une année ou l'on sera bien éloigné de songer à emmagasiner. Cependant je m'en occuperai. Mais à quoi bon travailler, si l'on ne doit recevoir en récompense que des friponneries par les libraires, et des injures par les journalistes. Vous avouerez que notre coup d'essai n'a pas été heureux. Si vous voulez m'encourager à continuer, du moins faites en sorte que l'honneur soit un peu réparé. Pouvez-vous me nier que les applaudissements de Fréron tout seul sont bien peu de chose? Fréron ! Quel nom ! Quel témoignage !

Je vous remercie de la prophétie. C'est une copie et ses copies sont aisées à faire. Mais il y manque le *ublime* et le pathétique qu'a le prophète de Boemischbroda. Conclusion. C'est une petite plaisanterie sur un sujet qui pouvait mériter un ouvrage fort et original. Si j'étais piqué au jeu contre les économistes, j'aurais fait une dissertation pour prouver qu'ils sont les auteurs de la bagarre, et j'aurais trouvé dans leurs ouvrages les passages les plus clairs, où ils excitent les peuples à la

bagarre, en chassant toute espèce d'ordre, en faveur de l'ordre seul naturel et essentiel de la liberté.

Détournez de l'alambic mon cher Roquemaure [1]. Il n'est plus temps de distiller, il faut boire gros. Vous ne voudriez pas que je réponde à un article de votre lettre, et cependant je vais le faire, en vous donnant la nouvelle que j'ai tenu mon lit de justice ce matin [2]. J'ai donné des lettres d'abolition à tous mes amis, et même à l'abbé Morellet. Je ne veux plus trouver de coupable. Je rends mes bonnes grâces à tous (mes amis, j'entends), et je fais défense *de sortir des blés, d'écrire contre moi, et de ne pas m'écrire.* Voilà ce que je vous prie de dire, autant à ceux qui sont atteints, qu'à ceux qui sont soupçonnés d'avoir varié dans leurs dispositions sur mon compte.

Voulez-vous m'envoyer un petit bilan de mon argent? J'ai force dettes dans Paris. Nicolaï a reçu plusieurs commissions, et je lui dois de l'argent.

Je vous parlerai un autre jour du fatalisme. Ce système va tomber ; car les Turcs ont été brûlés par les Russes. Adieu donc. Aimez-moi toujours. Adieu.

1. Nom que Galiani, dans ses *Dialogues*, avait donné au marquis de Croismare.

2. Galiani restait presque toujours au lit jusqu'à midi, sa porte était ouverte à ses amis, et, raconte Diderot, c'était le moment où sa conversation était la plus agréable. Quand ses amis arrivaient, il s'enveloppait d'un grand wilchoura, doublé d'une peau

LXV

A LA MÊME

Naples, 19 août 1770.

Maudite colique! Pourquoi ne va-t-elle pas tourmenter Merlin ? A propos, ce Merlin paye-t-il au moins les 200 l. par mois? Vous m'avez maintes fois écrit que vous me manderiez qu'il avait payé, mais vous n'avez jamais prononcé le mot *Il a payé*. Si vous pouvez payer l'argent de certaines commissions à M. Nicolaï, vous me ferez grand plaisir.

Bon! le contrôleur-général s'oppose à la liberté de la *presse*, pendant que le parlement punit la liberté de la *foule*. Quel siècle! Quelles mœurs! criera Panurge, et avec raison. Pour moi, je vous avoue que je ne puis pas m'empêcher de plaindre Panurge et sa destinée. Quoi! Il aura été permis à tous les butors de me dire toutes les grossièretés imaginables, et il sera défendu à un homme de

de loup-cervier, s'asseyait sur son lit, les jambes croisées à la manière d'un tailleur, et donnait audience : il appelait cela *tenir son lit de justice*.

lettres et d'esprit, rien que de me persifler[1]? (Vous noterez que Panurge me mandait lui-même, en toute amitié, qu'il me persiflait dans son livre), et qu'il avait été obligé d'en user ainsi pour procurer du débit à sa marchandise, et moi je lui avais permis tout ce qu'il trouverait bon à produire de l'argent dans sa poche ; en sorte que je lui donnais le droit de me persifler par charité. C'est l'aumône qui m'ait le moins coûté dans ma vie ; encore le malheureux n'a pas pu en profiter. Fi ! le contrôleur-général ! Pourquoi empêcher qu'on parle de pain bis, lorsqu'on est trop heureux d'en avoir ?

Mais laissons ce discours, et parlons du fatalisme. Il

1. Ainsi que Galiani pouvait le prévoir par les nouvelles que lui envoyaient ses amis de Paris, l'abbé Morellet avait préparé une réfutation des *Dialogues*. Il est probable que le ministre était l'inspirateur de la réponse ; mais la situation du duc de Choiseul s'ébranlait, le crédit de l'abbé Terray grandissait, et lorsque Morellet voulut faire imprimer sa réfutation, on lui opposa mille difficultés. « La réfutation de l'abbé Galiani, par notre ami l'abbé Morellet, aurait déjà paru sans les scrupules du censeur Gibert, qui entend malice à tout. » (Lettre inédite de Condorcet à Turgot, mars 1770.) « L'abbé Morellet a essuyé beaucoup de dégoûts pour a réponse qu'il prépare à l'abbé Galiani, et le petit abbé lui a écrit une lettre de persiflage à laquelle l'autre a répondu sérieusement ; l'une et l'autre sont très piquantes. J'ai peur qu'après avoir badiné, le napolitain ne cherche à nuire, l'un me paraît bonhomme et dur, l'autre plaisant et méchant. » (Lettre inédite de Condorcet à Turgot, 10 mai 1770.) Les déboires de Morellet ne faisaient que commencer ; l'abbé Terray, en arrivant au ministère, fit saisir la réfutation ; il ne pouvait tolérer qu'on soutînt la libre exportation des grains, au moment où il allait révoquer l'édit de 1764. — La réfutation ne parut qu'en 1774, après la chute de l'abbé Terray. — Voir l'appendice, XVIII.

y a une erreur de raisonnement dans ces grands systèmes, qui dure depuis qu'on en fait. L'erreur est que tout le monde est d'accord sans qu'on s'en aperçoive. Oui, sans doute, ce monde est une grande machine, qui se remue, et va *nécessairement;* mais de combien de roues est composée cette machine ? Voilà ce que personne ne cherche, personne ne définit, personne ne se doute de questionner. Y a-t-il d'autre roue principale, outre les lois physiques du mouvement de la grosse matière, et les lois physiques des mouvements de cette matière subtile que nous appelons esprit? Ces matières et ces lois nous sont-elles toutes connues? Bref, y a-t-il d'autres esprits que l'esprit humain que nous connaissons ? Les dés pipés tombent nécessairement autant que les non pipés, mais ils tombent différemment. Il en est de même de tous les autres événements. Il faudrait connaître tous les ressorts.

LXVI

A LA MÊME

(Réponse à une fausse lettre bien chagrinante.)

Naples, la Saint-Louis.

J'avais passé, Madame, la semaine dans une grande gaieté, puisque j'ai réussi à placer mon frère à la cour, dans une charge qui pourrait le mener bien loin. Votre lettre du 3 (si c'en est une) est venue me plonger dans la tristesse. Vous voulez que je ne sois pas inquiet ; comment ne pas l'être à deux cents lieues de distance ? Il faudrait, en vérité, que les amis absents se portassent toujours bien. Rien n'est si odieux que d'attendre huit jours ; mais je veux m'en rapporter cette fois à vous, et je veux croire qu'il n'y a plus que des forces à réparer.

Ainsi je vous envoie, pour contribuer autant que je le puis au rétablissement de votre gaieté, mon ouvrage de la semaine. Je n'avais rien à faire, je me suis amusé, et j'ai bien ri moi-même de la folie qui

est sortie de ma tête [1]. Je vous avais promis une dissertation sur les bagarres, en voici le commencement. Lorsque j'apprendrai votre guérison parfaite, je l'achèverai. Vous n'y entendrez rien, si vous ne prenez pas le livre de M. de la Rivière en main, et que vous n'en fassiez la comparaison. Vous serez étonnée de l'exactitude de la parodie. En la relisant deux fois, vous vous apercevrez que ce n'est point une mauvaise plaisanterie, mais une réfutation complète, puisqu'en changeant les noms des choses, je laisse subsister tous les raisonnements de M. de la Rivière : et, à l'instant, on en découvre tantôt l'ineptie, tantôt l'absurdité. Cependant je ne crois pas ma plaisanterie bonne à publier. Comme le livre de M. de la Rivière sera on ne peut pas moins connu et lu, personne ne *rirait*. Ainsi je crois qu'il suffit d'en amuser Grimm, le philosophe, le bon baron, etc. Pourtant, faites-en tout ce que vous jugerez le plus à propos. Si vous vendez, ne vendez jamais qu'argent comptant. Voilà la seule restriction à vos pleins pouvoirs.

Je me bats les flancs pour vous écrire d'un ton tranquille et assuré; mais votre maladie m'inquiète, me

1. C'est l'ouvrage intitulé : *la Bagarre ;* de l'avis de Galiani, il n'avait jamais rien écrit de plus gai ni de plus spirituel. Malheureusement, en dépit des plus actives recherches, il a été impossible de retrouver le manuscrit. *L'Intérêt général de l'État,* de M. Mercier de la Rivière, avait servi de texte à cette spirituelle parodie, qui ne fut jamais imprimée.

chagrine, me tourmente. Que diable en coûtait-il à Grimm de m'écrire sur votre état? Le coquin de Gatti, pourquoi se tait-il? C'est à eux que j'en veux à présent.

Je vous écris par la poste, à cause de la grosseur du paquet. Nicolaï vous avertira de cette expédition. Vite expédiez-moi un courrier à mes frais, et dites-moi que vous vous portez bien, et aussi bien que le Pont-Neuf, malgré la diarrhée des eaux de la Seine, qui lui échappent toujours sous lui. Adieu. Aimez-moi. Ne soyez pas malade. Je suis perdu, si vous me manquez.

LXVII

A LA MÊME

Naples, 1er septembre 1770.

J'avais passé une semaine avec une gaieté extraordinaire, lorsque votre nº 18 vint me remplir de chagrin. J'en ai passé une fort triste, que votre nº 19 vient d'égayer. Pour surcroît de plaisir le nº 9 tant soupiré, tant pleuré, est tombé des nues, sans que je puisse deviner comment, non plus que la Sainte-

Ampoule [1], Notre-Dame de Lorette [2], la Madonna di Soriano, et les *Ancilia* [3], plus anciens que tout cela. Cette chère lettre est enfin dans mes mains, et m'a fait un plaisir infini, malgré la description que vous y faites, avec des couleurs d'une vérité étonnante, de la nigauderie d'un homme que je vous avais prôné. Mais vous aurez pris pour nigauderie ce qui était, à mon avis, méchanceté pure, et ferme résolution de vous faire perdre un procès. Or, tant est qu'on pourrait être un homme fort habile, une fort bonne tête, et cependant être un magistrat injuste. Mais vous voudriez que ne n'aimasse que des gens vertueux. Je le voudrais aussi, si je ne craignais de rétrécir furieusement le nombre de mes amis. Mais laissons cela, passons à votre n° 19.

1. On donnait ce nom à une fiole sacrée que l'on conservait dans la cathédrale de Reims, et que les anges, au rapport d'Hincmar, qui vivait trois siècles après Clovis, apportèrent à Saint-Remy, pour oindre le front de Clovis lors de son sacre. Elle était remplie d'une huile intarissable, qui servit à sacrer tous les Rois de France. En 1793, le représentant du peuple, Ruhl, s'empara de la Sainte-Ampoule et la brisa.

2. On prétend posséder à Lorette la Santa Casa, ou maison de la Vierge; les anges auraient transporté cette maison, à travers les airs, de Galilée en Dalmatie en 1291, et de Dalmatie à Lorette quelques années plus tard.

3. Ancile, bouclier sacré qu'on disait tombé du ciel, et auquel les oracles avaient attaché les destinées de Rome. Dans la crainte qu'il ne fût enlevé, Numa fit faire onze boucliers semblables, et institua pour garder les Anciles (Ancilia) douze prêtres qu'on appelait saliens.

D'abord je suis fort bête aujourd'hui; vous vous en apercevrez assez à la pauvreté des idées de ma lettre. En outre je suis dévoré des cousins, au point qu'il m'est presque impossible d'écrire. Si vous n'aviez pas souffert des coliques néphrétiques, j'oserais vous soutenir en face que la plus grande souffrance possible est celle des cousins.

Puisque je suis bête, soyons financier, c'est la ressource des bêtes, que d'amasser de l'argent. Je vous remercie très fort du compte que vous m'avez envoyé, et je vois avec une grande consolation que vous n'êtes pas éloignée d'être remboursée. Cela posé, je ne consens pas au projet de prendre des livres de Merlin en payement; ils seraient tous sacrés (sacrés ils sont, car personne n'y touche); cela vous casserait la tête. Enfin, j'ai renoncé au commerce. Il m'ennuie même à *en juger*[1]. Attendons les payements de Merlin, et dites toujours entre vos dents, lorsqu'il viendra chez vous : puisses-tu p..... comme tu payes, c'est à dire goutte à goutte! Cela vous soulagera. Il n'y a rien de tel que de jurer. Mais, à propos, ne devait-il pas payer 200 livres par mois, 100 pour chaque billet? Éclaircissez-moi sur cela.

La lettre de M. Villars à Caillot est divine; je vou-

1. Galiani, comme l'on sait, était conseiller du Roi à Naples; il présidait en cette qualité le tribunal qui statuait sur les difficultés commerciales.

drais que la phrase, *Si je ne suis bon pour une chose, je pourrais être bon pour autre chose*, se convertît en proverbe, d'après cette lettre. Que de profondeur de sens ne trouveront-ils pas dans cette phrase, les Niccoli, les Gatti, les Lorenzi et tous les Florentins du monde, lorsqu'ils réfléchiront que c'est un garçon de seize ans, qui a été huit ans au couvent, changé en fille, qui l'écrit! *O altitudo!* Mais je m'aperçois que l'esprit commence à me venir: c'est vous qui opérez ce miracle. Cependant je ne veux pas vous écrire rien qui vaille ce soir.

Ne me parlez plus des blés de France. Je ne sais malheureusement que trop que j'ai gagné mon procès, et que des provinces entières de la France l'ont perdu avec dépens. Je suis si bon avec mes parties adverses, que je ne m'occupe ici qu'à persuader de donner des secours en blé à la France cette année, meilleurs, plus étendus et mieux donnés, qu'elle ne nous en fournit en 64, année mémorable pour nous. C'est bien à présent qu'on sentira l'imbécillité de ceux qui comptaient opposer l'importation à l'exportation, et les balancer. La première chose que la maison d'Autriche ait faite, après les tendresses de l'heureux mariage [1], a été de défendre aux Flamands de donner du blé à ses chers amis et parents les Français; et personne ne trouve

1. Le mariage de Marie-Antoinette avec le Dauphin.

cela extraordinaire. Nous serons les premiers et peut-être les seuls amis de la France, qui lui donnerons du blé cette année : encore cela n'est pas fait.

Je suis bien fâché que tout ce qui est sorti de vos reins vous ait causé, et vous cause tant de souffrance. Il y a bien plus de pierres et de pierrailles qu'on ne pense dans ce monde ; nous tenons cela de famille, car nous descendons, ne vous en déplaise, de ces pierres que Deucalion et Pyrrha se jetaient derrière les épaules. Et c'est peut-être depuis cette époque, que *se jeter la pierre* est un acte humain ; mais voilà encore de l'esprit, des saillies, des bons mots et du caustique pour l'assaisonner comme de coutume.

Ah ! voilà des cousins effroyables qui bourdonnent autour de moi. Si je croyais à la métempsycose, je dirais qu'ils sont des économistes. Ah ! voilà un que je viens d'écraser ; serait-ce l'abbé Badot ? Il faisait bien du bruit.

Adieu, ma belle dame. Je viens de recevoir une fort belle lettre de Suard. J'y trouve surtout un mot qui m'enchante : il m'appelle l'irréparable abbé. Adieu donc mon irréparable amie. Je n'ai pas le temps de répondre à Suard ce soir. Adieu.

LXVIII

A M. SUARD

Naples, 8 septembre 1770.

Mon cher ami,

Ah ! la belle lettre que vous m'avez écrite ! je l'ai lue, relue, savourée, et j'ai cherché même à la lire à d'autres; mais, jusqu'à cette heure, je n'ai réussi à trouver que trois paires d'oreilles, en tout, dignes de l'écouter. Je voudrais à présent vous répondre, et j'ai une si grande envie de causer avec vous, que je ferais, si je me laissais aller, une lettre interminable pour remplacer, à un abbé irréparable, une société, et des dîners, et des amis irréparables; mais je crains de donner dans le sérieux, car je veux vous parler de mes *Dialogues*, puisque vous m'en parlez. Vous devinerez aisément que ce n'est pas des louanges que vous me prodiguez, que je veux vous entretenir. Je les accepte, je m'en empare, et puisque vous me les donnez, j'en fais mon bien; je croirai même les avoir méritées, et je compte les léguer à mes enfants. C'est d'autre chose que je veux jaser.

Vous me dites d'abord, qu'après la lecture de mon livre, vous n'en êtes guère plus avancé sur le fond de la question. Comment diable ! vous qui êtes de la secte de Diderot et de la mienne, ne lisez-vous pas le blanc des ouvrages ? A la bonne heure, que ceux qui ne lisent que le noir de l'écriture, n'aient rien vu de décisif dans mon livre ; mais vous, lisez le blanc, lisez ce que je n'ai pas écrit, et ce qui y est pourtant ; et voici ce que vous y trouverez.

Dans tout gouvernement, la législation des blés prend le ton de l'esprit du gouvernement. Sous un despote, la libre exportation est impossible ; le tyran a trop peur des cris de ses esclaves affamés. Dans la démocratie, la liberté d'exportation est naturelle et infaillible : les gouvernants et les gouvernés étant les mêmes personnes, la confiance est infinie. Dans un gouvernement mixte et tempéré, la liberté ne saurait être que modifiée et tempérée.

Corollaire. Si vous touchez trop à l'administration des blés en France, si vous réussissez, vous altérez la forme et la constitution du gouvernement : soit que ce changement soit la cause, ou qu'il soit l'effet de la liberté entière d'exportation. Or le changement de la constitution est une bien belle chose lorsqu'elle est faite, mais une fort vilaine à faire. Elle tracasse rudement deux ou trois générations entières, et n'accommode que la postérité. La postérité n'est qu'un être pos-

sible, et nous sommes des êtres réels. Faut-il que les réels se gênent pour les possibles, jusqu'à en être malheureux ? Non. Gardez donc votre gouvernement et vos blés.

Vous convenez avec moi qu'il faut des règlements en France; mais vous n'aimez pas les miens? Quels sont donc les miens ? J'ai accordé un prix d'encouragement et une gratification à tous ceux qui porteront des blés aux malheureux affamés des montagnes de Limoges et du Gévaudan. Où, diable! avez-vous dit cela, allez-vous vous écrier ? cela n'est pas dans vos *Dialogues*. — Cela y est, je vous réponds gravement. C'est dans le blanc entre les lignes. Regardez-y bien. Établissez pour axiome, que, dans tout gouvernement, gratification et impôt sont synonymes. Tout ce qu'un souverain ne vous prend pas, il vous le donne. Belle maxime, allez-vous crier! — Il n'y en a pas d'autre, je répète froidement : un souverain n'a de revenus que les impôts. S'il veut donner, il faut qu'il prenne : *Et e converso*, lorsqu'il ne prend pas, il donne. Qu'est-ce que c'est qu'un contrôleur général ? Un grand joueur de gobelets. Il a dans sa main le bâton magique, qu'on appelle lettres-patentes, arrêts, déclarations ; et il fait de grands tours de passe-passe, tantôt vrais, tantôt escamotés ; il n'a jamais au fond ni plus ni moins de petites boulettes dans ses mains. Ainsi le souverain qui ne prend pas cinquante sols

par setier, lorsque le blé va dans le Limousin, et qui les prend, s'il sort pour le Portugal, accorde une véritable gratification aux commerçants intérieurs, pour la peine des mauvais chemins et eu égard à la misère des habitants des provinces intérieures.

Prenez garde que la France à présent, étant un royaume commerçant, navigateur, industrieux, toute la richesse s'est portée sur ses frontières, toutes les grandes villes opulentes sont sur ses bords ; l'intérieur est d'une maigreur effrayante ; le blé court où est l'argent. Il y a donc en France une force centrifuge, qu'il faut corriger, sans quoi tout le blé s'en ira aux frontières; il sortira ensuite du royaume, par une autre raiso physique que je m'en vais vous faire aussi retrouver dans mes *Dialogues*, où je n'en ai rien dit.

Mettez sur une pâte ronde un gros poids ; assurément vous l'aplatissez, vous l'écrasez, et vous opérez une force centrifuge dans la matière molle, parce qu'elle veut s'esquiver de dessous le poids. Or, placez au beau milieu d'un état un roi, un conseil, un parlement, des intendants, etc. : voilà de lourdes masses, et furieusement accablantes. A l'instant vous verrez rejaillir par les bords autant d'hommes et de denrées qu'il est possible, si vous ne corrigez pas ce mouvement.

MM. les économistes vous disent qu'ils empêcheront bien, par leurs brochures éphémères, les parlements,

les intendants, etc., de peser sur la pâte. Pauvres imbéciles fanatiques ! ils croient que, de ce qu'ils ont découvert une vérité très connue, et qu'ils l'ont griffonnée en mauvais français, elle va s'exécuter d'abord ! Le monde est bien autrement arrangé ; et les parlements arrêteront toujours, et les conseils déclareront toujours, et les intendants réglementeront toujours, et toujours trop, et toujours dans l'intérieur. Ainsi, de ce qu'un pauvre diable pourra voir son blé embarqué, il en bénira Dieu ; il lui chantera le *Sic te diva potens Cypri* d'Horace, ou le *Si quæ vis miracula* de saint Antoine, et il ira se coucher. Si j'avais dit qu'en laissant la liberté à l'exportation, il fallait en outre donner un encouragement et une gratification aux commerçants intérieurs, vu la plus grande difficulté des chemins et du débit dans les provinces misérables de l'intérieur, tous les économistes m'auraient embrassé, baisé au front, et peut-être autre part. J'ai dit l'équivalent ; ils ont voulu m'assommer. Cependant, au lieu de donner un conseil impraticable, j'en ai donné un raisonnable et aisé. Concluons. Maudit l'homme qui imprime pour l'homme, s'il ne vend bien et argent comptant son manuscrit aux libraires.

Voilà ce que j'ai fait pour le commerce intérieur ; mais j'ai fait bien davantage. J'ai encouragé, assuré, rendu sacrée, invulnérable, l'exportation. Vous n'avez point fait cela, allez-vous encore me reprocher, vous

avez fait le contraire, vous avez mis des restrictions, des modifications à la liberté entière, absolue, comme me disait mon cher abbé Morellet, que j'aime toujours, et que je voudrais bien éclairer sur ces matières. Eh bien, vous vous trompez tous tant que vous êtes, et vous ne connaissez pas les hommes. N'ai-je pas mis un impôt de cinquante sols sur la sortie des blés ? Cet impôt doit s'employer dans les commencements, tant que l'échauffement du bien public dure, et balayer la circulation intérieure ; après quoi, il ira comme de coutume et de raison couler dans le trésor royal. L'exportation formera donc une partie non méprisable des finances et des revenus de l'État. Elle sera donc chère, parce qu'elle est utile ; sacrée, parce que le contrôleur général la regardera comme une de ses ressources ; et protégée par le gouvernement, parce qu'elle rapporte. Vous achetez, au vrai, votre liberté ; vous achetez la protection ; et c'est là la bonne façon : l'achat est sûr, le don est précaire.

J'entends d'ici les économistes, s'ils savaient mon propos, monter sur leurs grandes bottes, crier que je suis un Italien, un Napolitain, un ecclésiastique ; et moi je leur répondrai tranquillement qu'ils sont des économistes. Ils m'appelleront Machiavel, Mazarin, financier, écorcheur des pauvres, sangsue des peuples. Je les appellerai, moi, à mon tour, pauvres imbéciles,

sangsues des veines hémorroïdales, qui veulent corriger la nature et changer les hommes. Au fond, les Français sont tout aussi italiens que les Italiens. Si l'exportation ne rapporte rien au roi, argent comptant à la main, qui est la seule chose que les grands ministres veulent et sachent compter, on oubliera bientôt qu'elle favorise l'agriculture ; que l'agriculture est la base, que la richesse nationale, l'intérêt général, la propriété foncière, le produit net, la classe productive, le prix nécessaire, la physionomie rurale, la concurrence, la liberté, le prix proportionnel, la reproduction, la première mise sont la dernière platitude, etc., etc. C'est trop long à retenir par cœur ; et en substance, tant que la traite des blés ne rapporte rien à M. le contrôleur général, messeigneurs les intendants en feront tout ce que bon leur semblera, et, à coup sûr, il leur semblera bon d'accorder des permissions particulières, d'établir des polices, et de gêner le commerce. Ils seront quelquefois légèrement grondés : ils iront faire une course à Versailles, dîneront chez M. le contrôleur général, adoreront les bureaux, causeront avec les commis, et retourneront glorieux et triomphants à leur intendance. Mais si la traite des blés est un droit royal, au diable si jamais ils pourront la gêner sans se faire une affaire très sérieuse.

Conclusion. Faites de l'exportation un revenu, même modique, du souverain, si vous voulez qu'elle soit

encouragée et protégée : voilà ce que vous dit un homme qui connaît les hommes ; et voilà la véritable analyse de mes *Dialogues*, bien différente de celle des folliculaires. Or, parlez. Pouvais-je dire un seul mot de ce que je viens de vous avouer, sans trahir mon secret et celui de l'État ? Je sais bien que tout ceci est à cent lieues de la tête des économistes ; mais l'est-il de la vôtre et de celle de notre grand Diderot ? L'abbé Morellet n'a qu'à jouer à croix ou pile, s'il veut être des nôtres ou des économistes ; c'est une affaire de goût. Cependant je lui déclare que s'il veut être du côté des économistes, il n'entendra jamais un mot de ce que je dis, lorsque je ne parle pas. S'il est des nôtres, il entendra comment on met en jeu les passions, les vices des hommes, les fautes, les étourderies et le décorum fardé et plâtré du bien public. Ce n'est pas l'enthousiasme des écrivains qui ait rien fait dans ce monde, c'est l'intérêt particulier.

Je craignais d'être sérieux, et voilà ma crainte avérée. Votre jugement, votre estime, votre suffrage m'intéressent trop, et je veux absolument que vous soyez de mon avis. Il n'est plus temps, ce soir, de revenir à la plaisanterie : ce sera pour une autre fois; ainsi je n'embrasse pas madame. Je ne dis mot ni à Gatti, ni à Marmontel, Thomas, Raynal, Arnaud [1], ni à tout ce que

1. L'abbé Arnaud (1721-1784) s'associa à Suard et fonda avec lui *le Journal Étranger*, qui n'eut pas grand succès. Nommé par

j'ai de plus cher au monde : je vous embrasse, et voilà tout.

Quant aux nouvelles, je ne sais autre chose, sinon qu'au lieu de me circoncire, j'espère me marier et garder mes abbayes. Adieu, aimez-moi bien fort, car je le mérite. Mille choses au baron ainsi qu'à la baronne. N'oubliez pas madame de Marchais. Est-ce qu'un monstre en politique ne pourrait pas être aimable dans la société ?

LXIX

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 8 septembre 1770.

Vive Dieu et les longues lettres ! La reconnaissance voudrait que j'en fisse autant. Mais je vous dirai que, voulant répondre à Suard, ma verve m'a entraîné, et

la faveur de Choiseul à la direction de *la Gazette de France*, Suard et Arnaud tombèrent avec leur protecteur. L'abbé Arnaud fut reçu à l'Académie Française en 1771, et il obtint par la suite la place de lecteur et de bibliothécaire de Monsieur. L'abbé était un homme instruit, aimable; vivant toujours dans la meilleure société de Paris, il y brillait par son urbanité et sa politesse raffinée.

j'ai écrit la plus sérieuse et la plus longue lettre, en fait de blé, que j'aie encore écrite. Sans doute il vous la communiquera. A tout hasard, j'en ai gardé copie; faites-en tous les usages qu'il vous plaira. Je voudrais bien qu'on la communiquât à M. de Sartine. Voilà toute mon ambition et tous mes désirs.

Fatigué par la lettre à Suard, je serai très court ce soir avec vous, et je ne répondrai que sèchement à vos articles.

Puisque vous m'avez envoyé les satires des économistes contre moi, envoyez-moi donc ce qui paraît contre eux; cela m'amuse dans des moments de loisir.

Vous pouvez achever le payement à M. Nicolaï; mais il a un compte avec moi et Gatti, qui est embrouillé, parce que, comme ils sont des hommes très sûrs, je ne me souviens point du tout des détails. Nicolaï avait reçu certain argent de M. Pellerin pour des médailles, et je ne sais pas trop s'il n'en a reçu aussi d'autre part; il m'a acheté des livres, il a, je crois, donné de l'argent à Gatti. S'il voulait compter avec vous, je serais enchanté de n'avoir qu'un seul caissier, et de solder mes comptes.

Je dois vous dire qu'un sentiment d'humanité m'a engagé à faire donner douze livres, par mois, à une femme, pour qu'elle puisse élever un enfant qu'un père dénaturé abandonna après l'avoir maladroitement engen-

dré. Cette dame s'appelle madame de la Daubinière[1], rue Saint-Honoré, vis-à-vis le petit hôtel de Noailles. Gatti était le payeur de cette rente. Faites-moi l'amitié de solder Gatti, et de vous charger de continuer ce secours à cette personne, qui viendra vous trouver, et que je vous recommande en même temps aussi vivement que je puis. Elle est, après vous, ce que j'ai laissé de plus cher à Paris. Elle ne mérite pas son malheureux sort, et elle mérite très fort votre protection. Je vous prie de ne lui donner les 12 livres que fois à fois, parce qu'elle serait tentée de les dépenser. Vous aurez pour longtemps, si Merlin ne disparaît pas, des fonds pour ce payement, ensuite nous verrons.

C'est donc Monthyon, l'intendant d'Auvergne? embrassez-le bien fort de ma part. Vous avez raison de l'estimer beaucoup: j'en fais tout autant, et je ne m'en repens pas. Priez-le de présenter mes respects à madame de Fourqueux[2] et à toute la famille. J'aime à me persuader qu'on m'aime encore dans ces maisons, malgré les cris des économistes contre mes *Dialogues*. Qu'importe une différence d'opinions politiques à l'amabilité? N'ai-je pas rendu toute justice aux intentions de M. de Trudaine-Montigny?

1. Madame de la Daubinière avait été la maîtresse de Galiani; il lui était fort attaché; on verra le chagrin qu'il ressentit lors de sa mort.

2. Madame de Fourqueux était née de Monthyon.

Mille grâces du conte des mille et une nuits. Je suis fâché que le bâton tombe toujours perpendiculairement sur la tête de quelqu'un. S'il allait horizontalement à la ronde, il balayerait bien du terrain, et l'on aurait moins de presse ; mais il y faudrait des bras bien plus fermes.

L'aventure de Morellet me fâche, quoique je l'eusse prévue. Pour le consoler, contez-lui ce qui m'est arrivé avec Merlin.

Je gagerais que le cher marquis a donné tête baissée dans une fourmilière de jansénistes qui comptent faire de lui un autre chevalier Folard [1]. Cette omelette me fait trembler [2]. Vous verrez qu'on le crucifiera ensuite pour lui apprendre à croire aux avantages de la grâce efficace.

Je suis enchanté du voyage de d'Alembert. Ce n'est pas que je me flatte trop de le voir. Il n'y viendra pas,

1. Le chevalier Folard était né en 1669 à Avignon. Il passa la plus grande partie de sa vie dans les camps, et écrivit un grand nombre d'ouvrages sur la tactique. Il avait été honoré de la plus sincère amitié par les maréchaux de Créquy, de Villars, de Saxe et par le roi Charles XII. Ses dernières années furent troublées par des divagations religieuses, qui lui firent perdre la tête ; il faisait partie du « troupeau du diacre Paris » et assistait aux scènes affreuses des convulsionnaires comme un des principaux croyants. Il s'éteignit en 1752.

2. Le marquis de Croismare avait toujours une passion dominante, tantôt la peinture, tantôt les estampes, tantôt la manière de faire les omelettes ; etc.

non plus que M. de Trudaine; mais je suis sûr que c'était l'unique parti qui restait à prendre à sa santé délabrée par la monotonie de son système.

Je ne compte pas non plus sur le baron de Gleichen. Dieu sait s'il viendra! Les cabinets d'Europe sont si embrouillés!

Je vous prie d'acheter un exemplaire de mes *Dialogues*, et l'envoyer, de ma part, en présent, relié, à M. l'abbé Grimod [1], chez M. de la Reynière.

A propos de payement en livres offert par Merlin, s'il veut vous donner des exemplaires de mon livre, j'en prendrai volontiers jusqu'à cent, et je ne serai pas embarrassé à m'en défaire.

Aimez-moi toujours. Je suis honteux de n'avoir pas encore répondu à Diderot; mais comme le philosophe ne connaît pas la durée du temps, il n'y aura ni tôt ni tard pour lui.

J'ai le cœur saisi d'effroi sur la levée de boucliers que le clergé a faite contre le *Système de la nature*. Ces gens-là ont le nez fin. Assurément ils connaissent l'auteur, ou ils s'en doutent [2]; ils l'indiqueront, on le sa-

1. L'abbé Grimod demeurait rue des Grands-Augustins, chez son frère M. de la Reynière, le fameux financier. L'abbé était censeur royal pour les belles-lettres et l'histoire.

2. Les amis de d'Holbach connaissaient son secret, personne ne le trahit! Bien plus il ne se firent même pas de confidences mutuelles! « Un bon nombre d'entre nous savaient à n'en pouvoir

crifiera. C'est un service qui coûte si peu à rendre à des gens qui viennent de payer seize millions [1]. Dieu préserve l'athéisme de quelque fâcheuse persécution ; mais j'en tremble. Adieu. — Aimez-moi.

LXX

A LA MÊME

Naples, 15 Septembre 1770.

Que voulez-vous de moi, ma belle dame, en m'écrivant, et en réchauffant mon imagination et ma verve sur des matières qu'il est périlleux de consigner aux hasards du papier? Vous êtes femme, et vous écrivez de Paris. Je suis homme, abbé, conseiller, et j'écris de Naples.

Cependant ma verve s'était échauffée au point que,

douter que ces ouvrages (*le Système de la nature*, etc.), étaient du baron. Nous vivions constamment ensemble, et avant la mort du baron aucun de nous n'avait confié à l'autre ses connaissances sur ce point. » (Morellet, Mémoires.) Exemple bien rare de discrétion! Un secret connu de dix personnes et gardé pendant vingt ans!

1. Pour obtenir la faveur du Roi, le clergé venait dans son assemblée de s'imposer de seize millions. — C'est ce qu'on appelait le don gratuit.

depuis hier que j'ai reçu votre lettre, j'avais commencé un dialogue important sur la question : Si les souliers sont l'ouvrage des hommes, ou s'ils existent en nature, indépendamment des hommes? S'il faut les abolir, ou les conserver? s'ils font plus de bien que de mal aux pieds? Ces questions, décisives pour les cordonniers, auraient été traitées à fond. Mais je crains la maladresse de quelque la Condamine, qui s'avisait d'écrire le mot de l'énigme derrière son papier[1]. Ainsi n'en faisons rien.

Voltaire a raison; l'homme a cinq organes bâtis exprès pour lui indiquer le plaisir et la douleur. Il n'en a pas un seul pour lui marquer le vrai et le faux d'aucune chose. Il n'est donc fait ni pour connaître le vrai, ni pour être trompé. Cela est indifférent. Il est fait pour jouir ou pour souffrir; jouissons, et tâchons de ne pas souffrir. C'est notre lot.

Si M. de Sartine dit que j'ai raison, il a donc tort,

1. « Un jour La Condamine, qui a la tournure à la fois ingénieuse et naïve, nous rassembla en cercle autour de lui, pour nous lire une très jolie énigme qu'il avait composée, et dont nous devions deviner le mot. Après la lecture, nous le primes à part l'un après l'autre et chacun lui cria le mot de l'énigme dans son cornet. La Condamine resta stupéfait et ne put concevoir comment son énigme était devinée par tout le monde sans aucune variation. Il avait écrit le mot de cette énigne, en gros caractères, sur le dos de son papier, et en nous la lisant, il montrait ce mot, sans le savoir, à tous ceux qui l'écoutaient. » (Grimm. *Cor. Lit.* Sept. 1770.)

et il faut le réparer. Il y a mille moyens de punir un Roubeau. Si celui de l'envoyer à Bicêtre est trop honorable pour lui, attendu que pour les économistes et pour les *cousins*, la vie, le bruit et l'honneur sont synonymes, et qu'il n'y a que les ténèbres épaisses de la fumée qu'on doive employer pour les tuer, punissons donc l'abbé Roubeau de la façon la plus cruelle pour lui. Faisons-lui savoir que j'ai reçu des remerciements, des éloges, des applaudissements, au moins pour les intentions pures et droites qui ont dicté mon ouvrage.

Je sens que je mérite ce que je vous demande, et je le mérite encore davantage, lorsqu'il s'agit de me faire une réparation. Je vous ai déjà écrit sur cela.

Je viens de recevoir une lettre du baron d'Holbach. Si vous pouviez lui faire savoir que je n'ai pas le temps de lui répondre ce soir, vous me feriez plaisir.

Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage ce soir. Mon ennui dans ce pays-ci augmente en raison double de l'éloignement du lieu et du temps de vous et de mon cher Paris. J'en suis abattu. Au reste, je ne suis point malade ; mais c'est une grande maladie que la non-jouissance d'une vie qui est si courte en elle-même, et qui ne revient pas deux fois. Heureux les métempsycosistes! Adieu : je vous fais mon compliment sur la Briche recouvrée. J'embrasse Grimm, et tous mes amis.

Je me repens, et j'écris deux mots au baron. Chargez-vous de lui faire parvenir ma lettre.

P. S. Faites-moi la grâce de payer cent treize livres, ou plus s'il vous le demande, à M. Nicolaï; vous avez de quoi, puisque Merlin a payé.

LXXI

A LA MÊME

Naples, 22 Septembre 1770.

Ma belle dame, je suis bête aujourd'hui, et je vous le dis d'avance. L'ennui me gagne, comme l'eau gagnait M. de Mairan [1]. Je vous crierais : Sauvez-moi avec une chose *quelconque ;* et vous me répondriez que vous auriez plus tôt fait avec une lettre de vous. Je suis content du remède. Cependant votre lettre du 2 septembre n'est pas trop gaie. Vous y parlez d'une attaque de gravelle, ce qui ne vaut rien. Vous me faites une question méta-

1. M. de Mairan, escorté de son fidèle valet Rendu, se promenait le long d'une rivière ; il fit un faux pas, glissa, bref en moins de rien il était tombé à l'eau. Impossible d'en sortir seul! Mais sa tranquillité ne l'abandonna pas, et il disait paisiblement à Rendu : « L'eau me gagne, Rendu, retire-moi de là d'une façon quelconque. »

physique, et vous m'envoyez un arrêt *artonomique*, (si vous ne savez pas le grec, je vous dirai que ce mot signifie *loi sur le pain;* si les économistes étaient tant soit peu Grecs, il y a beau temps qu'ils emploieraient ce mot assez heureux) et vous me menacez de l'extrait d'un livre; tout cela ne vaut pas grand'chose pour la gaieté, et pour me guérir de la stupidité.

Faut-il donc que, malgré mon engourdissement, je réponde à votre question métaphysique : *Pourquoi on prend mauvaise opinion d'un homme qui aura composé le caractère de Lovelace?* — Par paresse. On n'a pas assez étudié les effets de la paresse de l'esprit humain. Il faut que j'en fasse un traité quelque beau jour. Au fond, il est constant que, lorsque je lis, par exemple, le roman de Lovelace, il faut absolument que je me fasse un fantôme de ce monsieur. Or, de deux choses l'une : si par bonheur je connais quelqu'un qui me paraisse ressembler à Lovelace, je le mets là dans mon imagination, et alors l'auteur se sauve, et j'ai acquis un redoublement de haine contre ce monsieur. Si cet être ne se rencontre pas dans mon imagination, alors, par un effet de la paresse de mon esprit, je mets l'auteur à cette place, et il devient le plastron de ma haine. Je trouve cela si vrai, que Machiavel [1], de son temps, ne

1. Machiavel (Nicolas), le célèbre auteur du *Prince*. Il avait pris pour modèle César Borgia. « J'ai enseigné aux princes à être

souffrit aucune haine de ses livres, lorsque tout le monde connaissait le duc de *Valentinois*[1]. D'abord que l'idée de ce monstre fut effacée, Machiavel lui-même devint odieux. Si Tibère et Néron n'eussent été de si grands empereurs qu'il est impossible de les oublier, Tacite serait ausi odieux que Machiavel; et j'ai connu des personnes qui ne détestaient pas moins Tacite que Tibère[2]. Enfin, je crois qu'après la mort de M. Ma-

des tyrans, disait-il, mais j'ai aussi enseigné aux peuples à détruire les tyrans. » Né en 1469, il mourut en 1527.

1. César Borgia, second fils naturel du pape Alexandre VI et de Vannozza Catanei, dame romaine. Il reçut de Louis XII le duché de Valentinois, en remerciement des bulles de divorce et des dispenses de mariage qu'il lui apporta de la part du pape.

2. Sur Tacite, Tibère, Néron, etc., Galiani avait les idées les plus neuves et les plus originales. Les jugements qu'il vient d'exprimer dans cette lettre se retrouvaient souvent dans sa conversation; ils frappaient vivement ceux qui les entendaient :

« A propos du singulier abbé, il avait autrefois entrepris l'apologie de Tibère et de Néron. Il entama hier celle de Caligula. Il prétendait que Tacite et Suétone n'étaient que de pauvres gens qui avaient farci leurs ouvrages des impertinents propos de la populace. » (Diderot à mademoiselle Volland.)

« L'abbé Galiani me soutenait quelquefois que Tibère avait été un fort honnête homme, que Néron n'avait eu d'autre tort que d'être un peu trop petit-maître, et de s'être rendu odieux aux Romains par son affectation et sa passion pour les mœurs grecques; je l'écoutais avec le plus grand plaisir, parce qu'il savait soutenir sa thèse avec tant d'esprit et même de génie, qu'elle en devenait très intéressante, sans compter qu'abstraction faite du fond, il y avait infiniment à profiter d'une foule de connaissances dont ce fond était relevé. » (Grimm). — Il est assez curieux de rappeler que Napoléon Ier avait sur Tacite la même opinion que Galiani. Causant un jour avec Suard,

louin, Molière passera pour un médecin abominable : voilà mes idées là-dessus[1]. Tout est un effet de la paresse de notre imagination, qui, pour ne pas se donner la peine de chercher des prototypes (autre mot grec), y place l'auteur.

Passons à l'arrêt artonomique : de la bouillie pour les chats ! Dites cela de ma part à M. de Sartine ; et dites-lui qu'il est absurde, lorsque le pain manque aux hommes, de donner de la bouillie aux chats. Lorsqu'on a fait la sottise de donner une grande secousse aux blés, l'ébranlement en dure quatre ans. Ainsi vous ne serez guéris qu'en 1772, puisque le mouvement a commencé en 1768. Le fait est constant par

Napoléon lui dit : « Votre Tacite n'est qu'un déclamateur, un imposteur, qui a calomnié Néron..... oui, calomnié ; car, enfin, Néron fut regretté du peuple. Quel malheur pour les princes qu'il y ait de tels historiens ! » — « Cela peut être, répliqua Suard, mais quel malheur pour les peuples s'il n'y avait de tels historiens pour retenir et effrayer les mauvais princes. »

1. Ce Malouin, célèbre médecin, croyait à la médecine comme à la divinité. Il disait un jour à Marmontel : « Voyez parmi les gens de lettres et les savants, les plus illustres ont toujours respecté notre art ; Voltaire lui-même, qui respecte si peu de chose, a toujours parlé avec respect de la médecine et des médecins. — Oui, dit Marmontel, mais un certain Molière ! — Aussi, dit Malouin, regardant d'un œil fixe son interlocuteur et lui serrant le poignet, aussi, comment est-il mort? » — C'est ce même Malouin qui, voyant un malade prendre docilement toutes les drogues qu'il prescrivait, l'embrassa tendrement en lui disant ce mot épique : « Vous êtes digne d'être malade. » — Il était né en 1701 et mourut à 77 ans ; il fut un des rédacteurs de l'Encyclopédie.

expérience. Le problème est pourtant très difficile à résoudre par la théorie. Je le donne aux économistes à démontrer. Pour moi je crois, après y avoir rêvé longtemps, entrevoir la solution, qui dépend d'un théorème très beau et très singulier : c'est que, dans le corps politique, *une circulation entière de tout l'argent ne se fait qu'au bout de quatre ans.* (Tout comme dans notre corps physique, il faut, si je ne me trompe, deux cents coups du cœur pour achever la circulation de tout le sang.) Les preuves de ma théorie sont aussi belles, et dépendent d'un calcul très hardi. Mais persuadez-vous une bonne fois que, de cette science politico-économique, MM. les professeurs n'en savent pas le premier mot.

Autre théorème : Jamais les blés ne retomberont aux prix qu'ils avaient avant la disette. Le fait est sûr, et le problème est également difficile à résoudre par la théorie. Mais M. de Sartine ne voudra pas savoir des théorèmes, il me demandera des remèdes. Il n'y en a pas d'autre que celui de sacrifier cent mille écus, et vendre à perte au nom, soit du roi ou de madame la dauphine, qui serait censée faire cette charité au peuple parisien. Cette vente, dans laquelle il faut perdre au moins un écu par setier, ruinera les monopoleurs. Je détaillerais cela plus au long si on me consultait; mais, pour vous, je crains de vous ennuyer.

Votre fille est charmante autant que sa mère. Dites-

lui de chérir sa bague; elle est faite, par opération magique, pour produire les effets contraires à celle d'Angélique de l'Arioste. Celle-là rendait invisibles les présents; la mienne rend visibles les absents : mais les absents ont toujours tort.

Je vous recommande mes affaires, mes comptes, mes générosités, mes vengeances et mon retour à Paris, s'il est dans l'ordre des possibles.

A propos de Linguet, il faut vous dire, et je serais bien aise que Voltaire et Linguet le sussent, que Voltaire s'est trompé en grand homme au sujet de l'auteur du livre des *Dialogues*. Juger qu'ils étaient ou d'une plume nouvelle et inconnue, ou de Linguet, est un trait de génie et de tact en fait de critique, qui n'appartenait qu'à Voltaire.

Je suis toujours honteux de n'avoir pas répondu à Diderot, et de ne pouvoir pas, ce soir, répondre au baron; mais d'abord que mon triste tribunal entrera en vacances, j'aurai plus de loisir.

Aimez-moi; portez-vous bien; point de gravelle surtout. Adieu. Donnez-moi quelques détails de ce que font mes amis.

N'oubliez pas de faire mes compliments à Saint-Lambert[1] sur le solstice lumineux arrivé à ses *Saisons*.

1. Le marquis de Saint-Lambert, gentilhomme lorrain, avait été élevé à la petite cour de Lunéville, et il en avait conservé

Fallait-il que dans le même journal Fréron dît du bien de moi et du mal de Saint-Lambert. C'est qu'il ne craint pas que je sois jamais un quarante, et que Saint-Lambert allait l'être. Mille choses à madame d'Houdetot, mille choses à mille personnes aimables. Adieu.

l'urbanité, la politesse et le goût exquis qui la caractérisaient. Il était capitaine de dragons, et devint mestre de camp de cavalerie; il consacrait aux lettres tous les loisirs que lui laissaient ses fonctions militaires. Ce fut à la mort de la marquise du Châtelet qu'on parla de lui pour la première fois; la chronique rapporte que la marquise fit une infidélité à Voltaire en faveur de Saint-Lambert, qui avait 25 ans de moins que lui; de cette infidélité naquit un enfant qui coûta la vie à sa mère. Après cette liaison passagère, Saint-Lambert éprouva pour madame d'Houdetot une affection qui dura autant que sa vie. Il composa le poème des *Saisons*, fort oublié maintenant et qui contient cependant de beaux vers. Mais ses pièces fugitives sont très supérieures, elles sont pleines de passion et de verve. Il avait dans la conversation un tour élégant et fin, une mesure parfaite et une justesse de raisonnement remarquable. Il fut nommé membre de l'Académie française et mourut à Paris le 9 février 1803.

LXXII

A LA MÊME[1]

Gênes, 25 septembre.

Non, Madame, je n'ai pas pensé que vous étiez malade. Je n'ai pas pensé non plus qu'il n'y eût rien à me mander, en me voyant privé du plaisir de vos lettres. J'ai pensé que j'étais malheureux : c'est ma pensée ordinaire, et *l'équation finale* de tous mes problèmes. Cette même pensée me fait craindre des anicroches chez des gens qui devraient récompenser et remercier l'auteur des *Dialogues*, et qui n'en ont point faites au mémoire de M. Necker, et aux journaux économiques. Il est vrai que ceux-ci étant écrits dans *le genre ennuyeux*, ne rencontrent jamais d'autres difficultés, que dans le débit. Ce qui me console est que

1. Dans les deux éditions de 1818, Serieys et Barbier ont classé cette lettre en 1770, avec la date « Naples, 25 septembre ». C'est une erreur; cette lettre datée de « Gênes, 25 septembre » a été écrite en 1769; l'autographe, qui nous a permis de le constater, n'a été en notre possession qu'après l'impression de l'année 1769; c'est ce qui nous a empêché de rétablir la lettre à sa véritable place.

M. de Sartine m'a écrit ; chose qui m'a fait le plus grand plaisir. J'aime à être aimé de lui plus que du pape et de ma maîtresse, quoique l'un puisse me donner des abbayes et l'autre pourrait me donner........., pendant que M. de Sartine ne peut me rien donner; mais je l'aime si fort, si fort, que je ne vous le saurais dire. Or, M. de Sartine ne m'annonce point des anicroches ; il craint uniquement pour le succès d'un ouvrage dans une matière dont l'enthousiasme est beaucoup refroidi. Il est juste qu'un lieutenant de police connaisse bien son Paris ; mais moi, voyageur, je connais l'Europe ; et je sais que cette question intéresse encore beaucoup de nations. Il est sûr que le titre ne fera pas acheter l'ouvrage, mais si les prôneurs s'en mêlent un peu, je ne crains pas devoir me reprocher d'avoir ruiné un libraire.

Si vous voulez bannir la *substance étendue* de nos amours, je ne m'y oppose pas, étant à deux cents lieues de distance. Le bras même ne saurait s'étendre si loin sans se disloquer; mais ne la bannissons point de nos lettres : qu'elles soient longues, plus que le carême.

Votre lettre, cette semaine, est charmante. Elle contient les nouvelles que je souhaite avoir, elle me dit tout ce que j'aime à entendre. En général, épargnez-vous les nouvelles qu'on trouvera dans les gazettes ; ainsi point d'échalottes, ni de Chalotais. Je lirai cela dans le Courrier d'Avignon (aujourd'hui de Monaco) qui

est très intéressant à la vérité, mais qui n'aurait pas rapporté en entier le *pamphlet* de Voltaire, dont je vous remercie infiniment. Il a trouvé ici bien plus de lecteurs que vous ne sauriez imaginer, tant Voltaire en trouve même parmi les quêteurs des Capucins. Le marquis Lomellino, bon lecteur et bon juge, trouve pourtant que Voltaire a grand tort de dire que *l'ennui n'est point nécessaire au salut*. Il croit, lui, au contraire, qu'il n'y a que cela qui vaille, et il ajoute aux dix béatitudes la onzième, en disant : *Beati siccati quoniam ipsorum est regnum cœlorum*. Bienheureux les ennuyés, car ils auront le royaume du ciel. (Il est vrai qu'il y a une variante qui dit *regnum cœcorum*, le royaume des aveugles ; mais Maldonnat croit que c'est une *adultération* faite par les anciens philosophes.)

Je suis fâché que notre charmant marquis de Roquemaure n'ait du temps de reste que pour le perdre, et qu'il n'ait des yeux de reste que pour les garder. Quel correspondant ! Il aurait éveillé ma verve. Au surplus, j'espère que de temps à autre il m'écrira quelque lettre qui n'aura pas le sens commun, et qui sera pourtant remplie de bonne philosophie. Elle sera un baume pour me soulager des maux de l'absence.

J'embrasse le cher prophète au moment même qu'il entre par la porte Saint-Denis; telle est ma volonté. Grands dieux ! pouvez-vous permettre que je ne sois pas à Paris ? Oh ! oui-dà ! Ils ont permis bien d'au-

tres cruautés! Ils entendent bien mal leurs affaires. La cruauté enfin produit l'indépendance.

Adieu, ma belle dame, ma chère dame, mon incomparable dame. Écrivez toujours par la voie de mon ambassadeur, tant que je ne vous manderai pas autrement. Je compte bientôt partir d'ici, et m'éloigner davantage de vous, èt de tous mes amis : notez le mot *tous*. Mais je n'ai que quarante ans, et je ne crains pas de voyager. Mourrai-je donc si tôt pour ne pas vous revoir? Non. Le cœur me dit le contraire. Adieu.

LXXIII

A LA MÊME[1]

Naples, 29 septembre 1770.

Voilà un n° 23 qui ne vaut pas le diable. Vous avez un grand mal de tête, Merlin a laissé saisir ses meubles, et vous n'avez pas la force de causer avec moi. Attendons donc le n° 24. En l'attendant, je vous prie d'acheter (s'il s'en trouve encore) un exemplaire des *Dialo-*

1. Cette lettre a été souvent citée sous le nom de « lettre des *ainsi* ».

gues à mes frais, et de l'envoyer chez M. de la Reynière, pour être donné de ma part à M. l'abbé Grimod. C'est un vieil ami, à moi, dont je suis chargé d'enrichir la bibliothèque.

J'ai reçu de Paris un ouvrage intitulé : *Essai analytique sur la Richesse et sur l'Impôt* [1]. Il combat les économistes. Ce livre m'a fait ressouvenir de la dispute de Panurge avec un inconnu, par signes et par gestes, rapportée par Rabelais, et que j'ai toujours regardée comme la meilleure plaisanterie de cet étrange génie. En vérité il est aussi obscur, aussi creux que les économistes. Il combat sans s'entendre des gens qui ne s'entendent pas non plus. Cela m'a amusé. Je suis à rêver à présent, entre moi et moi, sur la théorie de l'Impôt.

Je fais ce livre; il est beau. J'établis que la raison pour laquelle nous avons des rois, des papes et des impôts, c'est parce que nous ne sommes pas des huîtres. Si nous l'étions, n'ayant ni bras ni jambes, nous ne pourrions travailler que pour nous-mêmes. On pourrait bien nous manger, mais on ne pourrait pas nous engager à travailler pour d'autres. Ainsi tout peuple qui se coupera bras et jambes, deviendra un peuple d'huîtres, et sera exempt d'impôt. Ainsi la paresse, qui nous convertit en huîtres, est le vrai remède contre l'impôt.

1. Cet ouvrage est de M. Graslin. Londres 1767, in-8°.

Ainsi l'impôt qui réveille nos bras et nos jambes est le vrai remède contre la paresse. Ainsi l'activité d'un peuple est en proportion de ses impôts. Ainsi comme le bonheur humain ne consiste ni dans l'excès d'oisiveté ni dans l'excès d'activité, le bonheur ne peut être ni dans la nullité, ni dans l'excès des impôts. Ainsi l'impôt qui nous embarrassera les bras et les jambes, nous incommodera plus que celui qui nous les laissera libres, et rapportera moins.

Ainsi l'impôt sur les consommations nous incommodera moins et rapportera plus que celui qui pèsera sur le travail du cultivateur ou du manufacturier.

Vous attendiez-vous à cette foule d'ainsi? Êtes-vous étonnée de cet incroyable développement? Dernier ainsi. Ainsi les économistes radotent. Adieu. Aimez-moi.

LXXIV

MADAME D'ÉPINAY A GALIANI

A la Briche, 29 octobre 1770.

Non, en vérité, depuis guignon guignonant, comme dit madame Geoffrin des gens malheureux, il n'y a rien eu de pareil à mon aventure de la semaine der-

nière : cela est si désastreux qu'il en faut mourir de rire.

Je reçois, le matin, un avis que, par la faute de mon notaire, par sa négligence enfin, je me trouve forcée à faire un remboursement de dix mille livres, sur lequel je ne comptais pas, et dont je n'ai pas le premier sou ; et cela sous huit jours. Je fais mettre mes chevaux et je pars pour Paris pour trouver la chose impossible. Dix mille francs à présent ! J'arrive : tandis qu'on change de chevaux, je m'avise d'ouvrir une armoire, où j'avais serré toutes mes provisions pendant qu'on travaille à réparer la maison ; les souris s'y étaient réfugiées aussi, et s'étaient si bien accommodées desdites provisions, que de vingt pots de confiture et de quatre pains de sucre, il n'en reste pas vestige, mais ce qui s'appelle rien. Je jure, cela soulage, et je fais mettre des souricières : c'est par où j'aurais dû commencer ; mais enfin, comme il y reste du linge et des livres, il faut bien les garantir. Je remonte en carosse, et me voilà à courir, répétant : de l'argent ! de l'argent ! Ne voilà-t-il pas qu'un cheval se déferre, et que me voilà restée une heure à la porte d'un maréchal. J'ai beau grincer les dents, tirer la langue à tous les passants, je n'en étais pas plus avancée. Enfin, j'achève mes courses sans trouver de l'argent, mais bien en ayant perdu, car (je crois vous avoir mandé cela déjà), en rentrant chez moi, je m'aperçois que j'ai perdu ma

bourse avec cinq louis dedans, et un anneau d'or. J'ai eu beau la chercher partout où j'avais été, elle est perdue sans ressource.

Je reviens à la Briche, excédée de froid, de fatigue et d'impatience, et, en y arrivant, je casse ma montre. Oh ! ma foi, je fus me coucher sans souper, car j'eus peur de m'étrangler en mangeant. Je vous demande, l'abbé, s'il y a rien de fait comme cela.

Un autre accident encore à mourir de rire, parce qu'il n'aura pas de suite, c'est celui de votre charmant marquis, qui a une fluxion qui lui a fait enfler la moitié du visage, mais d'une manière si comique, que je n'ai de ma vie vu une enflure plus ridicule; il m'est bien démontré qu'il ne peut rien lui arriver comme à un autre. Il me mandait son indisposition : « Venez me voir, me disait-il, vous ne me trouverez pas le visage aussi droit que le raisonnement, » et en effet, il a une manière de parler de côté fort étrange. J'ai voulu lui persuader au contraire que son visage était l'image fidèle de sa conversation. Rien n'est ensemble, et tout est saillant; mais cela n'a pas pris. Au reste, les cataplasmes ont fait merveille, et incessamment il prétend qu'il sera comme un autre : il sera guéri au moins.

Oh ! quels sublimes *ainsi* vous m'avez envoyés ! Cela est incroyable. Grimm en est fou. J'ai occasion d'écrire à Voltaire, et je veux les lui envoyer. Il est toujours ivre de votre livre ; je veux qu'il vous venge du silence

de ceux qui ne devraient pas se taire. Je l'ai un peu négligé, je vais me remettre à lui écrire, et je veux lui échauffer la tête. Écrivez-moi de votre côté quelque chose en son éloge, que je lui enverrai. Ah! du moins ce qu'il fera restera. Les injures passeront, mais ses paroles et votre livre ne passeront pas. Il a écrit à M. Grimm l'autre jour; il lui mande : « Je suis le bonhomme Job, mais j'ai eu des amis qui sont venus me consoler sur mon fumier, et qui valent mieux que les amis de cet Arabe. » Ensuite il dit en parlant encore de d'Alembert et de M. de Condorcet : « Ils m'ont dit, et je savais sans eux, à quel point les Welches sont déchaînés contre la philosophie. Voici le temps de dire aux philosophes ce qu'on disait aux sergents, et ce que saint Jean disait aux chrétiens : « Mes enfants, aimez-vous les uns les autres, car qui diable vous aimerait? »

J'ai eu ces jours passés occasion de causer avec différentes personnes, qui, les unes arrivaient de la province, les autres de leurs terres, les unes de la frontière, les autres de l'intérieur ; elles ne parlent que famine, disette, monopole. Je leur ai fait tout plein de questions, et voici à peu près le résultat de ce qu'elles m'ont dit. Rien de tout ceci ne vous sera peut-être neuf ; mais j'aime mieux vous dire des paroles inutiles que de manquer à vous dire un fait, qui pourrait vous intéresser.

Ces disettes de blés, réelles ou simulées, se montrent

subitement, et le remède en est toujours tardif. Pour bien entendre le monopole dont elles m'ont parlé, il faut savoir que dans leurs provinces et dans les provinces adjacentes, le contrat entre le propriétaire et le fermier se fait ainsi, et cela dans le Béarn, la Guyenne, comme dans la Champagne, se fait de même que je vais dire : le fermier s'acquitte en denrées avec son propriétaire ; le fermier paye, il vend le restant de son grain pour fournir à ses besoins; il ne garde pas même de quoi faire la semaille, qu'il va chercher dans la saison au prochain marché. Pour la subsistance journalière, il vit presque au jour la journée. Il est si grevé, si pauvre (excepté dans le Béarn), qu'il ne saurait faire autrement. Diderot m'a assuré que ce que l'on m'avait dit là des habitants de la campagne, on pourrait, quant à sa province, l'étendre à la plus grande partie des habitants de la ville.

Je vais dicter le reste de ma lettre, car je ne veux pas manquer la poste, et je suis lasse.

D'après ce que je viens de dire, vous voyez que tout le grain des campagnes est dans les greniers d'un petit nombre d'habitants de la ville. Voici donc comme on procède pour faire mourir de faim l'habitant de la campagne, une grande partie du pauvre habitant de la ville, et même ruiner l'habitant riche ou aisé, s'il est avide. On s'adresse à ce dernier, on achète son blé à tout prix ; à mesure que les achats se multiplient, le

prix hausse ; il faut donc acheter promptement et secrètement. Lorsque les achats sont faits, on tient les greniers fermés, et la famine naît de toutes parts; on profite tout de suite de l'effroi, du tumulte, du prix exorbitant de la denrée, qui tente l'avidité du riche ; on étale du blé en profusion, on le propose à un prix moyen entre celui de l'achat et celui du moment, ce qui a l'air extrêmement honnête ; et tout le blé rentre dans les greniers de ceux qui l'avaient vendu. Aussitôt l'abondance reparaît, et le blé revient à son premier bas prix ; on l'y laisse un moment, après lequel les achats multipliés et furtifs recommencent. Les greniers se referment et la disette revient; et puis la répétition de la même manœuvre, en conséquence de laquelle on a vu cette année dans plusieurs villes trois disettes et trois abondances se succéder ; d'où il est arrivé une chose assez singulière, c'est que des propriétaires ont été ruinés après avoir vendu trois fois de suite leur même blé à un très haut prix, et cela parce qu'il n'est pas aisé de discerner la disette réelle de la disette simulée, parce qu'il y a trop d'inconvénients à s'y tromper, parce que le gain rapide et prompt séduit, etc. On m'a donné tout cela pour des faits; je ne vous les garantis pas ; car moi, qui n'en sais pas bien long sur cette matière, il me paraît impossible que cette manœuvre puisse arriver trois fois de suite, car ce prix moyen, auquel on aura

racheté ce blé déjà vendu une fois, deviendra trop fort pour qu'il puisse y avoir abondance après la seconde revente, ou du moins il y aura toujours cherté; et l'on ne se défait à perte que du superflu et non du nécessaire. M'entendez-vous, l'abbé? Ai-je tort ou raison? Je m'arrête, car ceci deviendrait presque métaphysique.

Il faut vous rendre compte de votre commission. J'ai donné un de vos exemplaires à relier; on doit me l'apporter demain, et après-demain il sera de votre part dans la bibliothèque de l'abbé Grimod.

Cet Essai analytique sur la richesse et sur l'impôt, dont vous me parlez, ne serait-il pas du comte de Lauraguais? Il paraît un livre de lui que je n'ai point encore vu et qu'on m'a promis. Il y traîne dans la boue les économistes et Panurge, non le Panurge de Rabelais, mais le nôtre [1] : il y parle de vous en éloges et en critiques. Je l'aurais déjà, s'il n'était défendu; mais il m'a fallu de la protection, et malgré cela je ne le tiens pas encore.

Je retourne demain à Paris; mes réparations sont finies, et je dis adieu à la Briche sans miséricorde et sans retour. Elle est louée pour neuf ans sans clauses; et dans neuf ans, qui sait si je serai au monde? Au reste, il fait un temps depuis huit jours, très propre

1. L'abbé Morellet.

à faire quitter la campagne sans regret; des pluies continuelles, un froid d'une humidité insupportable : mais je me porte bien, et lorsque je vous écris, et que je reçois vos lettres, mon cher abbé, je suis tout aussi contente que si j'avais trouvé mes dix mille francs, et que si mes confitures n'eussent pas été mangées, que si mon cheval n'eût pas été déferré, que si ma bourse ne fût pas perdue, et que ma montre ne fût pas cassée. Après l'histoire de mes vingt-six infortunes, il ne manquerait plus que de ne pas avoir de lettres de vous cette semaine. Je m'en prends au Fontainebleau, et j'espère en trouver une demain en arrivant. Adieu, mon cher abbé, je vous embrasse.

LXXV

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 13 Octobre 1770.

La semaine passée, je ne reçus pas votre lettre à temps pour y répondre. D'ailleurs il y a déjà trois ou quatre semaines que vos lettres ne m'électrisent point. Personne ne m'écrit plus de Paris. Vous-même, vous ne répondez pas aux trois quarts de mes questions; je vous prie

de parcourir mes lettres, et vous verrez que j'ai raison. Tout cela me donne une humeur de chien. Ajoutez-y Merlin et les consuls, et vous verrez dans quel accablement de tristesse je dois être, voyant que Paris m'abandonne et m'oublie, et qu'il veut me forcer à l'oublier. Jusqu'à cette heure je n'ai vécu qu'à Paris et pour Paris; mais sans une multitude de lettres de tous mes amis, je ne puis pas me représenter et me dédommager de cette société irréparable.

Vous voudriez que j'achève *la Bagarre*. Je la crois achevée. Toute plaisanterie doit être courte. Vous ne l'avez pas pu goûter, puisque vous n'aviez pas le livre de l'*Intérêt général*, dont elle est la parodie. Achetez-le, de grâce. Assurément l'édition n'en sera pas épuisée. Voyez, confrontez, et puis vous rirez. Mais, à dire vrai, je ne sais pas s'il faut faire durer davantage la plaisanterie. Rien ne me serait si aisé; mais je crains que cela ne devienne monotone. En outre, j'ai toujours le cœur navré des insultes qu'on a faites à mes *Dialogues*, et j'aimerais mieux une réparation honnête tirée de M. de Sartine ou de M. l'abbé Terray, qu'une vengeance éclatante, tirée d'un troupeau d'économistes qu'on peut noyer dans un crachat, et qui cependant formeront une secte puissante, et peut-être une religion, parce qu'ils sont tristes et absurdes, et tant soit peu inclinés à cette sédition, qui doit, dit-on, rétablir l'égalité des conditions.

Vous voulez une cornaline belle (rien n'est si aisé),

antique (rien n'est si difficile). Vous savez que j'en ai promis une depuis cinq ans à Diderot, et que je ne l'ai pas encore rencontrée sur mon chemin. J'en chercherai cependant, et, la semaine prochaine, je vous dirai ce que j'aurai avancé.

Vous ne m'aviez rien dit du marquis métamorphosé en Amazone à la comédie de la Chevrette, où les *Prétentions* du chevalier de Châtelux ont été jouées [1]. Dieu préserve mon cher ami Châtelux de quelque autre coup d'épée [2], mais ce titre de la pièce me fait trembler. Il se fera des affaires par la quantité de mauvais bons mots qu'on en voudra tirer, selon l'esprit de la société lutécienne. Qu'il est aisé dans ce monde raboteux de se casser le cou!

1. M. de Magnanville, garde du Trésor royal, passait la belle saison à trois lieues de Paris au château de la Chevrette, ancienne résidence de madame d'Epinay. Sa famille et ses amis s'amusèrent à jouer la comédie, et ils interprétèrent des pièces inédites. Madame de Pernon, fille de M. de Magnanville, excellait dans les rôles de sentiment; la marquise de Gléon, sa cousine, avait une grâce exquise et le tact le plus parfait; la sœur de madame de Gléon, mademoiselle de Savalette, était ravissante dans les rôles de soubrette, son petit accent gascon était encore un charme de plus. Le chevalier de Chastellux fit représenter sur ce théâtre de la Chevrette trois pièces de sa composition : *les Amants Portugais*, en un acte; *les Prétentions*, en trois actes; enfin une imitation du *Roméo* et *Juliette* de Shakespeare.

2. Le chevalier de Chastellux s'était battu en duel à Calais avec un officier exclu de son régiment; il fut blessé de trois coups d'épée, dont un pénétrait profondément dans la poitrine; en revenant en ville, l'officier dit à son colonel: « Monsieur le chevalier, vous marchez, ce me semble, très fermement, je crois que nous pour-

Dites-moi quelque chose de Grimm et de Diderot. Que font-ils? Demandez à Grimm des nouvelles de mon cher prince de Saxe-Gotha. Le baron de Gleichen est à Florence; mais il paraît (comme dirait l'abbé Raynal à madame Geoffrin) qu'il y a de terribles révolutions en Danemark.

On dit que vous allez faire la guerre. Vos gazettes n'en disent rien; mais vos effets royaux l'annoncent assez. Si la France fait la guerre, je gagerais qu'elle sera victorieuse, puisqu'elle payera tout argent comptant; car du crédit, il n'en est plus question.

Écrivez-moi de longues lettres, s'il est vrai que vous m'aimez. Je vous assure que je n'ai pas d'autre plaisir à Naples, que de ne pas y être en esprit. Si nous vivons, nous nous reverrons sans faute : et je parierais que ce sera avant six ans.

Adieu, ma belle dame. Et Schomberg, pourquoi ne m'écrit-il pas? Madame d'Houdetot se souvient-elle de moi[1]? M. de Saint-Lambert sait-il que je l'aime toujours? Madame Geoffrin, que fait-elle? Elle a un ami

rions recommencer. » — « Très volontiers, » répondit le chevalier, Le combat s'engage, Chastellux désarme son adversaire, et lui appuyant la pointe de son épée sur la gorge, lui dit : « Je pourrais vous tuer, monsieur, mais je vous donne la vie que vous ne méritez pas; allez, vous n'êtes qu'un lâche. »

1. Comtesse d'Houdetot (El. Fr. Sophie de la Live de Bellegarde, née vers 1730, belle-sœur de madame d'Épinay, une des figures les plus intéressantes et les plus sympathiques du

roi pestiféré, et un petit abbé édenté et ennuyé ; l'un en Pologne, l'autre à Naples ; et tout cela ne lui fait rien, je gagerais. Adieu.

LXXVI

MADAME D'ÉPINAY A GALIANI

A la Briche, à Paris, sur le chemin, partout où je trouve une plume et de l'encre ; depuis le 3 novembre 1770, jusqu'au 10 que la lettre partira.

Mais quel train il fait, ce petit abbé ! on dirait un éphémériste, d'autant qu'il est, dans cette lettre du 13 octobre que je viens de recevoir, aussi injuste que bruyant. Que voulez-vous de moi ? je vous écris régulièrement toutes les semaines, toute affaire cessante. Quel est le Parisien ou la Parisienne qui en fasse autant ? Je suis trois semaines de suite sans vous électriser ? Voilà assurément une belle nouvelle que vous m'appre-

XVIIIe siècle. Elle inspira à J.-J. Rousseau une profonde passion que lui-même a dépeinte dans les meilleures pages de ses Confessions. Sa liaison avec Saint-Lambert fut acceptée et respectée de tous, grâce à sa durée et à sa constance ; elle commença trois ans après son mariage et ne finit qu'à la mort de Saint-Lambert.

nez là ! Mais mon étonnement vient bien plutôt de ce que quelques-unes de mes lettres vous ont fait ce surprenant effet. Qui diantre peut avoir de l'esprit ou de l'imagination une fois par semaine, précisément le jour de la poste ? Je vous écris tout ce qui me passe par la tête ; je vous écris, parce que je vous aime, parce que j'aime à vous faire souvenir de moi ; ce n'est pas ma faute si les autres ne vous écrivent pas ; il ne faut pas me chercher noise pour cela, car je vous dirai comme cette religieuse : Eh ! mon révérend père, si vous n'êtes pas content de moi, couchez-vous auprès. C'est un de nos proverbes qui veut dire : Allez vous promener. Attendez, on m'appelle pour voir si mon vin est bien emballé, et je reviens..... Me voilà.

Vous dites encore que je ne réponds pas à la moitié de vos lettres. Il se peut que je n'aie pas encore répondu à celles que je n'ai pas encore reçues, et qui sont en chemin ; mais je n'ai laissé aucun article en arrière, du mois d'août 1769 jusqu'au 13 octobre 1770. Songez qu'au moment où vous recevez mes lettres, ce sont des réponses à des questions de six semaines de date, et que je ne vous écris pas sans avoir vos lettres sous les yeux. Par exemple, je vous écris actuellement sur un damier où le marquis a perdu hier une partie d'échecs. J'ai les pieds sur un fauteuil, parce que je n'ai plus de table autour de moi. Sur ce fauteuil sont vos trois dernières lettres, des clefs, des mémoires à payer, un sac d'argent

où l'on vient malheureusement puiser si souvent, qu'il sera bientôt à sec ; et malgré cela, je suis à mon abbé, sans aucune distraction, parce qu'encore une fois, je l'aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces...... Ah ! quel chien de sabbat ! Eh bien ! oui, que la charrette parte, qu'elle aille au diable, et qu'on mette mes chevaux..... Je disais donc, pour vous prouver mon exactitude, que je n'ai pu répondre plus tôt sur ce qui concernait les réparations ; mes dernières lettres en parlent amplement.

Je n'ai point vu le comte de Schomberg, il est à Fontainebleau ; Diderot est au Grand-Val jusqu'à la Saint-Martin[1] : parce qu'il avait promis d'être ici, il fallait bien qu'il fût ailleurs. L'homme à la chaise de paille, qui n'est assurément pas un homme de paille, fait toujours plus de feuilles que personne. Il mène une vie de galérien, et n'en est pas moins gai le soir au sortir de son grenier. Il vous aime, il vous dit mille choses tendres et n'a malheureusement pas le temps de vous les dire lui-même. Le prince de Gotha se porte bien ; mais il y a un siècle qu'il n'a écrit, parce qu'il a été en gala pour la réception des princesses de Galles et autres. M. de Saint-Lambert vous aime toujours fort sérieusement à ce que je suppose, parce qu'il en

1. Voir à l'appendice XIX la charmante description du Grand-Val, par Diderot.

parle toujours avec la même chaleur que vous lui connaissez. La comtesse d'Houdetot vous trouve charmant ; mais Panurge est un bien bon esprit qui a une logique admirable, et elle aime beaucoup la logique.

Au reste, il y a un mois que je n'ai vu personne, et que je mène une vie selon mon cœur et ma tournure, qui a un certain penchant à la sauvagerie. Je vous jure qu'excepté trois ou quatre personnes dont je ne me sépare jamais sans peine, je me passe des autres le plus aisément du monde. Je ne fuis pas le monde cependant, mais je n'en ai nul besoin, je n'ai besoin que de mes amis.

Je relis ce que je viens d'écrire, cela est abominable ; brûlez-le. Il faut que je parte ; je continuerai quand je serai arrivée, mais brûlez toujours.

Le 6, à Paris.

Un taudis, un bruit, un froid ! Ah ! vous n'avez pas d'idée des calamités qui m'environnent. J'ai déjà été une fois l'autre semaine à Paris, comptant m'y établir. L'odeur de peinture m'en a chassée, et enfin m'y voilà sans miséricorde.

L'abbé Grimod a de votre part un exemplaire relié des *Dialogues ;* cela est fait, n'en parlons plus. L'autre semaine, je vous parlerai de Nicolaï et de Gatti, et je ferai dire à la personne que vous m'avez

recommandée qu'elle peut venir me trouver. Soyez sûr de mon exactitude et de mon zèle.

Où avez-vous donc pris que je n'ai pu rire de *la Bagarre?* J'ai mon *Ordre essentiel des Sociétés* si bien présent, que j'ai cité et rappelé les à-propos à tous ceux qui ne les sentaient pas. C'est la satire la plus plaisante, la plus originale, la plus sanglante qui ait jamais été faite. Nous sommes tous d'avis que sans trop la prolonger, il faut traiter l'affaire de la vraie bagarre, la journée du 30 mai; nous attendons au moins un chapitre. — Signé: le Philosophe, la Chaise de paille et votre servante. — C'est notre avis et notre volonté.

Le livre du comte de Lauraguais est à mourir de rire, je vous l'envoie; quoiqu'il vous critique, il vous divertira beaucoup[1]. Comme c'est une petite, très petite brochure, j'ai envie de vous la faire contresigner avec les gazettes jusqu'à Rome. Je verrai si je puis trouver quelque autre moyen de vous la faire parvenir. Les économistes y sont plaisamment vilipendés.

Madame Geoffrin est toujours elle, bonne, excellente et originale, en ce que le génie l'est toujours. Je ne la vois que quand je la rencontre, comme vous savez. Elle se porte à merveille. C'est encore un problème que je n'ai pu résoudre, de savoir pourquoi elle ne

1. *Lettre au sieur Dupont.*

m'aime pas, car j'étais faite pour lui plaire, observant toujours paisiblement, n'offusquant et n'effaçant jamais personne, n'ayant ni fortune, ni maison montée, n'étant ni bête, ni conquérante ; cela est singulier.

Vous parlerai-je du volume que Buffon vient de donner sur les oiseaux ? Une ignorante, une femme, cela est bien hardi ! n'importe, je vais vous dire tout bas, tout bas à l'oreille, ce que j'en pense. J'ai peur qu'il n'y ait plus de poésie que de vérité dans tout cela. A en croire son premier discours sur l'homme, c'est le premier et le plus parfait des animaux.

Dans son discours sur les quadrupèdes, on voyait qu'il mourait d'envie de les mettre, sinon au-dessus de l'homme, au moins tout à côté. Vous souvient-il qu'il attribue au hasard de lui avoir mis en main le sceptre du monde ? A présent, dans le discours sur les oiseaux, il dit qu'à l'aide de la vue, le plus parfait de leurs sens, et les quadrupèdes à l'aide de l'odorat, les uns et les autres font des combinaisons fort au-dessus de ce que l'homme peut jamais faire. Voilà donc les oiseaux qui ont sur l'homme l'avantage du vol, de la vue, de la puissance reproductive, et les combinaisons d'un certain genre. Les quadrupèdes ont ceux de la course, de l'odorat, de la force physique et les combinaisons d'un certain genre. Il ne reste aux hommes que le tact, le goût et la raison. Mais ensuite il va plus loin, et il dit qu'après avoir comparé dans chaque être les

produits du simple sentiment, et recherché les causes de la diversité de l'instinct, il en trouve les résultats plus réguliers, moins capricieux, moins sujets à l'erreur, que ne l'est la *raison* dans la seule espèce qui croit la posséder. Il ne reste donc à l'homme que le tact et le goût. Et le premier rhinocéros, s'il eût voulu s'en donner la peine, aurait donc conclu sur son être plus juste que Buffon. Je ne lui fais pas l'injure de le prendre au mot. On sent fort bien au reste ce qu'il veut dire ; mais pourquoi mettre de la poésie, et faire des suppositions métaphysiques où il ne faut qu'un simple exposé des choses! Pourquoi se faire le panégyriste de chaque espèce dont il parle ? On est comme on est. Il devrait montrer la chaîne des êtres depuis le marbre froid qui se forme au fond de la caverne, jusqu'au chêne qui porte sa tête dans les nues ; ensuite depuis le chêne jusqu'à l'huître, et depuis l'huître parcourir tous les animaux jusqu'à l'homme, fixer la limite de chaque être, et non les faire empiéter les uns sur les autres. Si les ours et les vautours entendaient sa langue, nous ne serions pas en sûreté sur la terre. Ces contradictions apparentes ne viennent cependant que de ce qu'il a voulu faire entendre sans oser le prononcer, parce qu'il voit toujours, quand il écrit, le Dr Riballier [1] au bas de sa page, et qu'avec une telle

1. Le docteur Riballier (1712-1785), syndic de la faculté de

vision il est bien difficile de faire de la besogne vraiment grande et philosophique. Ce n'en est pas moins un bien beau génie, et son éloquence est noble, simple et enchanteresse.

Puisque vous jugez de mes sentiments, mon cher abbé, par la longueur de mes lettres, il ne tient qu'à vous sur celle-ci de croire que je vous adore; et en vérité, longueur à part, vous ne vous tromperez pas de beaucoup. Adieu, cependant, jusqu'à l'ordinaire prochain.

LXXVII

*[1] A M. PELLERIN

Naples, 27 octobre 1770.

Monsieur,

Votre lettre du 14 septembre m'aurait causé un plaisir infini, la voyant écrite d'une écriture très bien formée, et la trouvant remplie de ce feu et de cette vivacité qui me retracent la douce idée et le souvenir de nos

théologie de Paris; il combattit à la fois les philosophes et les Jansénistes. Il était censeur royal.

1. Bibliothèque nationale.

longues conversations. Mais vous me détaillez les peines que vous cause l'affaiblissement de votre vue, et vous me donnez la nouvelle d'une chute faite au Palais-Royal, et cela me fâche infiniment. Cependant j'espère sur l'admirable constitution de votre corps et sur la vie très réglée que vous menez, que votre vue en restera là où elle est, et que moyennant le bâton il n'y aura plus de chute.

J'ai beaucoup parlé de vous avec M. Husson tout le temps qu'il a été ici. Nous avons causé des disputes littéraires que vous avez eues avec l'abbé Barthélemy, et dans lesquelles, quoiqu'il combattît avec un vieillard, il n'a pas eu assurément l'avantage [1].

Ce que vous me mandez des acquisitions de M. d'Ennery ne m'étonne point. La plupart des cabinets d'Italie sont à présent dans les mains de seigneurs qui ne les aiment, ni ne connaissent point les médailles. De crainte qu'elles ne soient volées, ils ne les laissent point voir, et cette méthode est excellente pour les laisser voler, car on ne découvre le vol qu'au bout de plusieurs années. Si donc M. d'Ennery a rencontré

1. L'abbé Barthélemy (1716-1795) était garde des médailles du roi et membre de l'Académie des Belles-Lettres. Il fut nommé par M. de Choiseul secrétaire général des Suisses; c'était une place de 30,000 francs et qu'on donnait ordinairement pour récompense à des officiers généraux. Lors de la disgrâce du duc, Barthélemy donna sa démission et suivit son protecteur dans l'exil à Chanteloup.

quelque garde de cabinet, qui ait trouvé bon de lui donner ce qu'il y avait de mieux dans le cabinet de son prince, il aura pu avoir des morceaux uniques et à bon marché. Si je vous contais ce qui m'arriva à moi à Rome en voulant voir les médaillons du Muséum Carpineum, vous verriez combien il y a de vraisemblance dans mon système. Au surplus, il est sûr que ce que M. d'Ennery a rapporté d'Italie n'était point en vente et c'est de la marchandise sortie, pour ainsi dire, de sous terre. On a vu un étranger qui passait, on a risqué une contrebande qu'on n'aurait pas osé faire avec un citoyen. Si vous venez en Italie, vous ferez mieux que M. d'Ennery, vous emporterez des médailles plus qu'il n'en a emporté, et vous emporterez l'estime, l'admiration et le cœur de tous, qu'il n'a pas emportés. Venez donc, je vous attends, et imitez l'abbé Alfani dans le courage de voyager.

Passons aux médailles. D'abord, je n'ai pas des expressions convenables pour vous remercier du généreux présent que vous m'avez fait de quarante et une médailles, que j'ai reçues dans cette semaine, et qui étaient depuis longtemps à Rome à mon insu, parce que ni M. de la Reynière, ni M. Digne ne m'en avaient rien mandé. Je m'attendais à des médailles du Bas-Empire, et j'ai reçu à la place des médailles grecques qui me font bien plus de plaisir. J'en enrichirai ma suite de grand et de moyen bronze autant que je pour-

rai, et je ne laisserai au petit bronze que ce qui ne saurait pas lui être refusé. Il y a dans l'envoi plusieurs médailles que j'avais, mais il y en a encore une douzaine que je n'avais pas, et qui me font bien du plaisir. Je brûle du désir de vous enrichir de mon côté, et j'en cherche de tous côtés, mais rien ne se présente. J'ai envoyé dans cette semaine à M. de la Reynière, pour vous remettre, deux médailles. L'une est d'argent, et c'est cette médaille de l'Isle de Cleide selon M. Zarillo, et de Caleide selon vous. Au vrai, les deux premières lettres qu'on y voit sont un K et un Λ et non pas un A. Ainsi M. Zarillo pourrait avoir raison, et la médaille pourrait être curieuse. Si elle l'est, je vous prie de me le marquer. L'autre médaille est un Philippe, fils de la colonie *Serjia Neapolis*. Vous garderez l'une et l'autre comme une petite et faible marque de ma reconnaissance.

J'ai vu et examiné la médaille de Drusus Hippone Tibera. Elle est incontestablement antique, elle est bien conservée du côté de la tête de Drusus, mais du côté de la tête de Tibère, la légende est effacée, excepté le mot *Augustus* et le mot *Ti*, qu'on voit bien. Je n'aurais pas laissé de vous l'acheter, mais M. Zarillo en demande un prix si fou qu'il est inutile d'y songer. Il en demande 120 livres, *audistis blasphemium*. Je l'ai laissée là, et je ne crains point qu'elle m'échappe, car personne assurément n'en voudra à ce prix-là.

Ainsi, il faut se donner la patience d'attendre un beau jour qu'il ait besoin d'argent, ce qui ne tardera pas à arriver. La médaille de Pœstum n'est pas achetée et le propriétaire n'entend pas la donner à 36 l.

Portez-vous bien, ne laissez pas de m'écrire quelquefois. J'oubliais de vous dire que s'il vous vient des médailles grecques moyen ou grand bronze à acheter, et que vous n'en ayez pas besoin, je les achèterai volontiers à des prix raisonnables. Ce papier finit avec les assurances de mon respect.

LXXVIII

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 27 octobre 1770.

Ma belle dame,

Le courrier de France n'est pas arrivé cette semaine. Je suis par conséquent sans verve et sans vertu. J'espère que vous aurez recueilli de la poste la fin des *Bagarres*, et je m'attends à la nouvelle du rire immodéré de Grimm.

Je vous écris aujourd'hui : 1° pour ne pas laisser écouler une semaine sans me retracer le souvenir

de ce qui fait mon unique plaisir ; 2° pour vous dire que j'ai expédié à M. de la Reynière une petite boîte dans laquelle il y a deux bagues, c'est-à-dire une pierre gravée et un camée. Le camée est assurément antique; il a été trouvé dernièrement à Rome. Il a le défaut de l'antiquité, c'est-à-dire d'être usé dans les visages des figures. Jamais on ne trouve d'antiques que de la sorte. Si vous en voyez de bien propres et de bien achevés, dites à coup sûr qu'ils sont retouchés. Le dernier prix que vous le paierez, vous, c'est sept louis; les autres le paieront dix. La pierre gravée paraît antique ; il y a même le nom du graveur ancien, appelé *Cajus*, ΓΑΙΟΥ. Cependant elle est retouchée; c'est un Galba. Elle est belle; elle vous coûtera quatre louis. Voilà tout ce que j'ai pu faire pour exécuter votre commission. M. de la Reynière doit vous envoyer voir ces pierres. S'il est tenté d'en acheter quelqu'une, et qu'elles ne vous conviennent point, laissez-les acheter. Même si vous trouvez quelque curieux, vendez-les. Enfin, si ni vous ni personne n'en veut, vous aurez la bonté de me les faire renvoyer par le même M. de la Reynière, qui me les fera parvenir sans frais et avec sûreté. Je crois, par ce moyen, vous avoir mis à votre aise, vous pouvez acheter ou ne pas acheter, et juger de l'achat par vos yeux. Je ne me flatte pas de vous envoyer rien de mieux que ce camée : il est plus cher que votre intention ; mais qu'y faire ?

Merlin paye-t-il ? Si vous avez de l'àrgent à moi, je vous préviens que peut-être M. Nicolaï en aura besoin pour des frais qu'il doit faire dans l'achat du papier pour le tirage des planches de ma carte géographique[1]. S'il vous en demande, vous pourrez lui en donner, et il vous remboursera sur l'argent qu'il retirera des ventes. Comme c'est un homme sûr, je ne crains pas de m'embrouiller dans ce compte avec lui.

J'ai relu, ces jours passés, mes *Dialogues*. J'y trouve bien des fautes d'impression. Si on les réimprime, avertissez-moi, pour que je puisse les corriger. Tout le monde m'en demande ici des exemplaires. Adieu.

LXXIX

A LA MÊME

Naples, 3 novembre 1770.

Mais pourquoi, ma belle dame, vos lettres sont-elles si tristes et si maussades depuis quelque temps? Il ne suffit pas de l'avouer, il faut se repentir et

1. Il s'agit de la carte du royaume de Naples que l'abbé avait entreprise, pendant son séjour à Paris, avec la collaboration de M. Ricci Zannoni. C'était une œuvre des plus importantes.

changer d'usage. Il n'y a que les prêtres qui aient imaginé qu'il suffisait d'avouer les fautes, sans qu'il importât beaucoup de se corriger, et qui ont par conséquent changé le nom d'un sacrement qui s'appelait jadis de *la Pénitence,* et qu'on appelle, à cette heure de *la Confession*; mais ceci est bon pour ceux qui ne cherchaient qu'à dominer, en sachant toutes leurs intrigues, sur des coupables, qui auraient cessé de les craindre s'ils s'étaient convertis. Vous, madame, vous devez vous convertir, et m'écrire les plus belles lettres du monde. Mais vous avez, dit-on, un rhumatisme; mais Grimm, mais le prieur nazaréen, mais tous mes amis, mais votre fille? enfin faites la métanie[1]. (Si ce mot grec vous embrouille, Grimm vous l'expliquera.)

Parlons d'affaires. Je ne lis pas trop bien, dans votre lettre, à quel prix vous avez pris cent exemplaires de mon ouvrage. Je vous prie de me le marquer. En même temps je vous prie de faire un ballot de vingt-cinq exemplaires de cet ouvrage que vous ferez expédier à Gênes, à M. Pietro Paolo Célésia, à qui vous aurez la bonté de marquer le prix de l'achat, et toute la dépense de l'emballage et de l'expédition, sur laquelle je vous prie d'économiser le mieux possible, surtout

1. Venez tous à résipiscence.

en évitant de vous servir de M. Delorme, homme qu'on pourrait, à juste titre, appeler un *gentilhomme de grand chemin*, selon la phrase anglaise [1]. Vous m'enverrez en même temps un pareil ballot de vingt-cinq exemplaires ensemble avec un corps complet des ouvrages de Voltaire, et marquez-moi de même la dépense. Le reste, tâchez de le vendre, et faisons de l'argent : car je suis à la veille d'une banqueroute effroyable. J'ai vu le compte de Nicolaï, qui va bien ; je ne sais rien de celui de Gatti, et je crains qu'il ne se soit fait tort à lui-même, à son ordinaire.

J'attends vos réponses sur le camée expédié à M. de la Reynière. Je suis pressé, et je laisse mille choses que j'aurais à vous dire. Les lettres de France de cette semaine ne sont point arrivées. Portez-vous bien, aimez-moi, et travaillez à mon retour à Paris. Adieu.

1. Galiani avait eu fort à se plaindre du prix exagéré des caisses qu'il lui avait fournies pour différents envois.

LXXX

A LA MÊME

Naples, 10 novembre 1770.

Si vous saviez quelle rage et quelle impatience vous me causez parfois, vous remercieriez Dieu que je n'aie pas les bras longs de trois cents lieues, car, pour le coup, je vous battrais. Il est vrai que d'autres fois je vous embrasserais, si mes bras allaient jusqu'à Paris. Quoi! vous raffolez de ma *Bagarre,* et vous avez la monstrueuse cruauté de ne pas vous procurer l'ouvrage original de M. de la Rivière? Vous voulez la lire à mes amis, et vous n'avez pas sur la cheminée le texte pour en faire la confrontation? Y a-t-il rien de plus horrible et de plus inouï? Non! Il faut que je vous batte absolument. Tenez. Prenez le papier ci-joint, et voyez comment il faut s'y prendre pour faire goûter la plaisanterie. Mettez au net tout l'ouvrage, comme je vous l'indique, et alors assemblez le comité, et lisez-le en entier avec la tournure que je viens de lui donner, et voyez l'effet qu'il produira. Je vous assure que lorsqu'on lit d'une haleine le texte économique, et

qu'ensuite on voit la parodie fidèle et calquée avec la plus exacte précision, il est impossible de ne pas étouffer de rire, et il paraît impossible que la chose soit comme elle est.

Je vous ai envoyé un antique, et j'attends votre réponse. Nicolaï me dit que vous n'avez pas encore soldé son compte. Vous n'avez donc pas reçu d'argent de Merlin ? Si vous voulez que je vende ici quelques livres de lui, envoyez-moi une petite note des ouvrages que vous compteriez prendre, et des prix. Je suis si pressé d'argent, que c'est une chose incroyable.

Quant à ma gloire, je me repose entièrement sur vous et sur le hasard, père de la fortune, et souvent beau-père de la vertu. Adieu ; aimez-moi. Je suis au désespoir, j'ai perdu à la loterie, je n'ai envie de rien ; et puis le poème en prose que je viens d'enfanter m'a épuisé la verve. Embrassez tous mes amis. Schomberg a-t-il recouvré ma lettre ? Adieu.

LXXXI

A LA MÊME

Naples, 17 novembre 1770.

Plaisanterie à part, il n'y a rien de si vrai que vos lettres sont maussades depuis quelque temps. Pourquoi cela? êtes-vous malade? êtes-vous sans argent comme moi? expliquez-vous. Vous pend-il quelque chose sur la tête comme le sabre à ce tyran de Syracuse? et la cuisse femelle au marquis? Eh bien, cette cuisse est-elle à mademoiselle Framboisier? A qui est-elle? La compte-on parmi les comètes de notre siècle? Connait-on ses nœuds, son orbite, son inclinaison, sa parallaxe?

Mille grâces de l'ode de Voltaire. Elle est charmante, c'est le premier poème en prose que j'aie vu. Eh bien! ne vous l'avais-je pas dit? sans les chercher, je devais trouver des défenseurs contre les imbéciles économistes. Linguet a débuté[1] (car je ne compte pas Fréron), et le

1. Linguet avait publié en 1771 sa « *Lettre sur la théorie des Lois civiles etc, où l'on examine, entre autres choses, s'il est vrai que les Anglais soient libres, et que les Français doivent ou imi-*

comte de Lauraguais suit après [1]. La cherté que vous souffrez m'en donnera bien d'autres, n'en doutez pas.

Je suis fâché du peu d'espoir que vous me donnez sur mes désirs. Tout doit donc aller de travers pour moi ; patience. Merlin, que fait-il ? A propos, si vous m'envoyez l'indication des prix de quelques bons livres qu'il a, j'en prendrai peut-être, et cela abrégera la rentrée de ce qu'il me doit. Gatti ne me doit rien : c'est bien moi qui lui dois deux ou trois douzaines de francs. Bonsoir ; le temps me manque.

ter leurs opérations ou porter envie à leur gouvernement. » Il y défend son paradoxe de la *Théorie des Lois*, où il soutient que le despotisme est le meilleur des gouvernements, et il s'efforce de renverser de fond en comble le système de Montesquieu dans l'*Esprit des Lois*. Mais ce qu'il veut par-dessus tout, c'est se venger du Journal des Éphémérides qui avait critiqué ses ouvrages, se venger de Dupont et de l'abbé Baudeau, les principaux rédacteurs du journal. Aussi devait-il donner grande satisfaction à Galiani.

1. En réponse à un article assez piquant de Morellet contre M. de Lauraguais, inséré dans les éphémérides, le comte fit paraître une *Lettre au sieur Dupont*, où il montre le ridicule de ces hommes obscurs qui veulent donner des leçons à ceux qui gouvernent l'État, et où il maltraite assez vertement tous les économistes.

LXXXII

A LA MÊME

Naples, 20 novembre 1770.

Je ne sais pas ce que c'est, ma belle dame, depuis trois ou quatre ordinaires vos lettres m'attristent et me fâchent, sans que j'y trouve rien qui m'égaie. D'abord vous m'annoncez que vous n'avez pas reçu ma lettre ; et M. Nicolaï m'assure dans la sienne qu'il l'a fait parvenir, ainsi que toutes les autres, avec la dernière exactitude, à votre hôtel. Vous me dites que Schomberg n'a pas reçu mon ancienne lettre ; je l'ai envoyée dans les mains de M. l'ambassadeur. Il n'a qu'à mettre aux arrêts son fils puisqu'il en a le pouvoir [1]. Je regretterais bien cette lettre à Schomberg [2], si elle était égarée. Vous ne me promettez que des injures au lieu de réparations, compliments, louanges, présents, etc., dûs au sauveur de la France. Mon af-

1. Le prince Pignatelli, fils de l'ambassadeur d'Espagne, servait dans le régiment dont Schomberg était le propriétaire.

2. Schomberg reçut cette lettre, nous la publions plus loin.

faire avec Merlin va comme le baudrier à Jean Gousset, d'épis en épis. Sur quoi voulez-vous donc que je m'égaie? cependant je ne songe qu'à égayer ce monstre de Grimm, et à le faire rire à chaudes larmes. Vous trouverez à la poste un autre paquet qui achève la *Bagarre*. Je n'ai conservé aucune copie du premier morceau que je vous envoyai, et je ne sais plus ce qu'il y avait : ainsi je ne sais pas si les deux morceaux se lient ensemble. Je crois que oui. Cependant consultez l'original. Car, sans avoir le texte de M. de la Rivière en main, vous ne pouvez ni rire bien, ni rien entendre. Au surplus, je n'ai encore fait rien de si fou dans ma vie. J'ai ri moi-même en me lisant, ce qui ne m'était encore arrivé ! Dieu sait si d'Alembert viendra à Naples, et quand. Vous me croyez, à ce que je pense, à Pontoise ou à Poissy. Gleichen est à Rome.

Si ma lettre que vous n'avez pas reçue à temps était perdue, je vous avertis qu'il y avait une prière de ma part d'un secours généreux qu'il faut donner à une personne dont Nicolaï, ou elle-même, vous instruira[1].

Je voudrais vous écrire mille choses ; mais vous me donnez du chagrin, et vous éteignez ma verve. Suard, pourquoi ne m'écrit-il ? Il a reçu mille jolies lettres de moi. Tâchez d'envoyer mes félicitations à l'abbé Morellet, s'il est vrai qu'il ait reçu une pension. Assu-

1, Madame de la Daubinière dont il a été question plus haut.

rément il cessera d'être économiste, d'abord qu'il pourra se passer d'économie. Les sectes sont une ressource pour les gueux, cela leur donne une consistance, et ils trouvent une boîte à Perrette[1]. Voilà pourquoi des jansénistes, des francs-maçons, des économistes. Les riches ne gagnent rien à partager. Ainsi, point de secte pour eux. Adieu, écrivez-moi des choses gaies, intéressantes, et faites, quand vous pourrez, par vous ou par vos amis, quelque chose pour moi.

LXXXIII

*[2] A D'ALEMBERT

24 novembre 1770.

Mon cher et charmant ami,

Vous m'avez écrit la plus longue, et par conséquent la plus belle lettre du monde ; mais je ne puis point y

1. On appelait ainsi le trésor des Jansénistes. Cette caisse secrète fournit plus tard aux dépenses du mystérieux journal, *les Nouvelles Ecclésiastiques*. Sainte-Beuve suppose qu'elle eut pour premier fonds un legs de Nicole à M. de Fontpertuis, mais il ajoute : « Je sais trop peu ces choses pour en parler. Port-Royal, t. IV, p. 513. Édit. de 1867.)

2. Communiquée par M. Minoret. Mademoiselle de Lespinasse a copié de sa main la lettre que nous reproduisons, et

répondre. Et savez-vous pourquoi? par une raison que vous oublierez même dans vos gazettes, lorsque celle de Florence vous en aura instruit. Je viens d'être nommé secrétaire du tribunal de commerce, et je garde ma place de conseiller. Vous voulez savoir qu'est-ce que c'est que cet emploi? c'est une charge qui vaut deux mille livres d'appointements, voilà tout. Je veux pourtant répondre à vos pressants désirs d'avoir de moi quelques pages pour l'almanach de Liège.

Je prédis qu'en 1771 les Turcs et les Philosophes auront bien du mal; les Philosophes s'en tireront en laissant immoler quelqu'un d'entre eux, qui sera le plus *innocent* dans toute l'étendue du mot. Les Turcs ne s'en relèveront pas. Mais, que feront les Russes, me direz-vous? Oh! ceci est difficile à prédire. Cependant, essayons. D'abord, observez quelque chose, qui, je crois, n'a jamais été remarqué. La religion mahométane n'a jamais été, et n'est, dans aucun endroit du monde, esclave. Les autres religions ont été quelquefois assujetties à des souverains d'une autre croyance, païens, juifs, chrétiens, et jamais les mahométans. Voyez combien Voltaire se trompe lorsqu'il les croit tolérants. Les bons tolérants sont ceux qui supportent de servir, non pas ceux qui tolèrent qu'on les serve. Il faut donc que

c'est dans ses papiers qu'elle a été retrouvée; malheureusement la copie est incomplète.

les Russes détruisent jusqu'au dernier mahométan en Europe. Mais comme il n'y a qu'un million de musulmans en tout dans la Turquie européenne, c'est une petite besogne, et peu de mal pour l'espèce humaine. Après cette opération faite, la Russie doit fournir de nouveaux maîtres à la Turquie et peut-être à la Pologne. Elle s'épuisera d'hommes. Lorsqu'un corps humain est épuisé par le versement du sang, il tombe en convulsion; donc, les Turcs seront les Persans, et les Russes les successeurs d'Alexandre. Soldats sous Catherine et rois après sa mort. Nous aurons donc un Orloff prince souverain de Morée à nos coudes, cela nous arrangera plus que vous n'imaginez[1]. Je cours voir si le baron de Gleichen est arrivé etc.

1. Les Orloff étaient petits-fils d'un des strélitz révoltés que Pierre I[er] exécuta de sa main. Ils étaient cinq frères, tous également ambitieux et audacieux. Grégoire, le plus célèbre, était le favori de Catherine, l'épouse de Pierre III. Aidé de ses frères, Grégoire prépara et exécuta la révolution de 1762. Pierre III fut renversé, puis étranglé dans sa prison par Alexis Orloff. Catherine resta seule sur le trône de Russie, elle combla les Orloff d'honneurs et de dignités, mais elle refusa toujours d'épouser son amant et de l'associer au pouvoir. Grégoire chercha alors à se tailler un royaume, soit sur la mer Caspienne, soit du côté d'Astracan, soit enfin dans l'ancienne Grèce: c'est par ses conseils que tous les efforts de la politique Russe se dirigèrent de ce côté et Galiani se montre bien perspicace en prévoyant un Orloff, prince souverain de Morée. — Après avoir négocié la paix avec les Turcs, Orloff vit son crédit s'affaiblir près de Catherine, bientôt il fut remplacé par Wassiltschikoff. — Il mourut en 1783.

LXXXIV

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 24 novembre 1770.

Ma belle dame,

Enfin voilà une longue lettre de vous à laquelle je fais une réponse fort courte, et en voici la raison. Je viens de conquérir un autre emploi qui me rapportera deux mille livres par an, et qui ne donne point de travail: je suis secrétaire du commerce. Nous appelons secrétaires, dans les tribunaux, à peu près ce que vous appelez gens du roi. Depuis un mois j'ai été occupé de cette besogne, qui a enfin heureusement réussi; et voilà pourquoi j'étais sans verve et sans génie. Les avares sont bêtes en tout ce qui n'est pas argent. Mon affaire n'était pas aisée; car d'abord il a fallu faire vaquer cet emploi qui ne vaquait pas. Ensuite il était incompatible avec celui de conseiller; il a fallu résoudre l'incompatibilité. Enfin il a fallu le demander et l'obtenir, et cela a été le plus aisé. Me voilà donc plus en état d'attendre Merlin, et de vous écrire avec génie et enthousiasme : *Veniunt à dote sagittæ.*

Vous voudriez me faire rire sur vos infortunes. Cela est impossible aux absents. Les éloignés ne voient que les choses, et jamais les couleurs des choses. Je vois donc cinq louis et un anneau d'or perdus, des dragées mangées, une montre cassée, et dix mille livres à payer. Je gage que vous rirez mieux de mes deux mille livres attrapées.

Je ne vous écrirai rien ce soir sur les blés, et sur vos questions. D'Alembert ne viendra donc pas en Italie? Tant pis pour lui et pour l'Italie. Voltaire a tort de dire aux philosophes : Aimez-vous, mes enfants. Ceci ne se doit dire qu'à des sectaires. Il faut dire cela aux économistes, aux jansénistes; ils ont besoin de s'aimer : et la boîte à Perrette est le pivot de toutes les sectes. Les philosophes ne sont point faits pour s'entr'aimer. Les aigles ne volent point en compagnie; il faut laisser cela aux perdrix, aux étourneaux. Voltaire n'a point aimé, et il n'est point aimé de personne. Il est craint, il a sa griffe, et c'est assez. Planer au-dessus et avoir des griffes, voilà le lot des grands génies.

Quelle est l'histoire de Thomas? de grâce dites-la-moi. Ne faisons pas une secte des philosophes, mais empêchons que ce nom ne se prodigue.

Adieu. Je vous recommande encore madame de la Daubinière. Votre nº 31 arrive; je n'ose pas le décacheter, crainte d'y répondre.

LXXXV

A LA MÊME

Naples, 8 décembre 1770.

Ma belle dame,

Vous m'avez écrit la plus jolie et la plus longue lettre du monde. Elle m'aurait égayé, si j'étais capable de l'être ; mais je suis plongé dans la plus noire affliction. Cette personne que je vous avais recommandée si vivement, cette personne que j'aimais, parce qu'elle m'aimait, peut-être à l'heure que j'écris n'est plus ; il n'y a que vous qui soyez en état de savoir si j'en suis affligé. Le reste du monde me donne plus d'esprit que de cœur, et Dieu voulut qu'ils eussent raison [1] !

1. Bien des biographes de Galiani, Sainte-Beuve lui-même, lui ont reproché cette phrase, indice, prétendent-ils, de la sécheresse de son cœur ; c'est une injustice véritable comme nous allons le prouver. L'abbé a simplement commis un italianisme, il aurait dit en italien « Dio volle », il a traduit mot pour mot et s'est trouvé dire le contraire de sa pensée ; en effet, la traduction véritable de « Dio volle » est *Plût à Dieu*. L'abbé voulait donc dire « Le reste du monde me donne plus d'esprit que de cœur, et plût à Dieu qu'ils eussent raison ! » Cette phrase sur laquelle on s'appuie pour prouver son absence de cœur, prouve exactement le contraire. Mais ce que démontre d'une

Enfin je ne suis en état de vous rien dire. Si la mort a épargné cette personne, et qu'elle en soit quitte pour une longue et pénible maladie, je vous la recommande autant que je puis; et faites à ma place ce que j'aurais fait étant à Paris. Nicolaï vous en parlera : il lui a payé 60 livres pour cinq mois qui lui étaient dus; vous aurez la bonté de le rembourser.

Adieu, ma belle dame; la mort est une vilaine chose. Je trouve à présent une terrible différence entre l'absence et la mort. Ces philosophes anciens, qui disent que la mort n'est rien, radotent, croyez-moi. Vivez donc, et vivez le plus que vous pourrez. Adieu.

façon indéniable que le sens que nous donnons est le bon, c'est qu'il y a dans le texte autographe un point d'exclamation après « raison ». Que viendrait faire cette exclamation si l'abbé se bornait simplement à constater que Dieu a voulu qu'il eût plus d'esprit que de cœur? Aussi Serieys et Barbier pour rendre leur sens admissible ont-ils supprimé le point d'exclamation.

LXXXVI

A LA MÊME

Naples, 13 décembre 1770.

Ma belle dame,

Vous avez bien jugé de mon cœur en croyant que je serais dans le chagrin. Cependant, comme les lettres du 18 novembre n'ont pas été si accablantes que je le craignais, je m'empresse de vous répondre, crainte qu'il ne m'arrive demain quelque triste nouvelle qui me mette hors d'état de rien faire, et d'écrire à personne! pour les autres, j'ai une migraine affreuse toute prête pour m'excuser.

Vous aimez donc le Galba antico-moderne? Soit, je le payerai, quoique je ne me souvienne plus combien je dois le payer, et nous compterons ensemble.

Je suis enchanté de ce que vous mande Voltaire: j'ai passé une nuit et un jour à lire et relire *Dieu et les hommes* [1], pour me distraire de toute autre idée. Je

1. *Dieu et les Hommes,* œuvre théologique mais raisonnable par le docteur Obern, traduite par Jacques Aimon. Voltaire en est l'auteur. « Cette œuvre prétendue théologique n'est qu'une

trouve que les dévots ont bien raison de dire que Voltaire craint la mort : rien n'est si vrai. Il craint de mourir avant que d'avoir tout dit, et il se presse de tout dire, et de tirer jusqu'à son dernier coup de provision ; mais il ne tire pas sa poudre aux moineaux ; c'est bien aux moines qu'il adresse ses coups. Enfin, à force de dire et de redire, de parler à demi-bouche, et de s'expliquer clairement, Voltaire s'est rapproché de bien du monde ; et pour être tout à fait d'accord, il n'a qu'à leur dire, que ce qui reste à dire, n'est pas absolument fait pour être dit.

Pour moi je ne suis qu'un pauvre économiste manqué, qui n'a que du pain pour tout potage, et des abbayes pour tout revenu. Ainsi ne me mêlez pas avec la grande boulangerie, lorsque je n'appartiens qu'à la petite. En attendant j'ai vu avec un grand étonnement, sur la Gazette de France du 9 novembre, qu'on a publié à Paris un ouvrage de moi, écrit en italien, en 1754, et traduit en français [1] : et je gage que je n'y suis pas même nommé, et que vous n'en savez rien, vous la pre-

œuvre du diable et n'en est que plus courue. » (Bachaumont.) Voltaire établit d'abord la perversité de la nature humaine, qui a donné lieu à l'idée d'un maître éternel qui nous voit et jugera jusqu'à nos plus secrètes pensées ; il prétend que ce Dieu a été reconnu chez toutes les nations civilisées. Ce livre avait été brûlé par arrêt du Parlement de Paris.

1. *L'art de conserver les grains*, par Barthélemy Intieri, traduit de l'italien par M. de Bellepierre de Neuve-Eglise. Paris, Saugrain jeune, 1770, in-8°.

mière. Voici le fait. En 1726, avant que je vinsse au monde, Barthelemy Intieri, Toscan, homme de lettres, géomètre et mécanicien du premier ordre, inventa une étuve à blés. En 1754, il était vieux de quatre-vingt-deux ans et presque aveugle. Je souhaitais que le monde connût cette machine utile. J'écrivis donc un petit livre intitulé : *Della perfetta conservazione del Grano ;* et comme je n'ai jamais voulu mettre mon nom sur aucun de mes ouvrages, je voulus qu'il portât le nom de l'inventeur de la machine ; mais tout le monde sait qu'il est à moi, et je crois que Grimm, Diderot, le baron, et peut-être d'autres l'ont à Paris, et savent cette histoire aussi bien que l'abbé Morellet. Je suis enchanté à présent qu'il soit traduit en français, d'autant plus qu'il servira à découvrir un plagiat affreux et malhonnête que fit M. Duhamel, qui s'attribua l'invention de cette machine, pendant qu'il ne fit que faire regraver les dessins qu'en avait faits mon frère, et qu'il lui avait envoyés [1]. Le nom de mon frère est encore au

1. « Le traducteur de cet ouvrage ne sait pas seulement que, si c'est Bartolomeo Intieri qui inventa cette machine ingénieuse, c'est notre abbé Galiani qui en fit la description ; qu'il est l'auteur de la brochure italienne ; que son frère, le marquis Galiani, en dessina les planches, et que notre académicien, M. Duhamel, a publié depuis longtemps la machine d'Intieri, mais sans faire honneur à son auteur. Voilà une différence de conduite assez frappante entre notre charmant abbé Galiani et notre important académicien Duhamel : le premier dérobe son nom à la connaissance du public, et fait croire, par le titre de sa brochure,

as des planches de l'édition italienne. Il y laissa même des fautes dans le dessin, et certaines variations qui avaient été ajoutées dans les dessins par M. Intieri, et qui se trouvèrent ensuite impraticables. M. Duhamel voulut les faire passer pour des additions et des corrections qu'il y avait faites. Or, ma belle dame, j'ai tout l'intérêt possible que toute la France sache, au moyen des folliculaires, que cet ouvrage m'appartient, chose qui ne m'a jamais été contestée : et cela prouvera qu'au vrai je suis l'aîné de tous les économistes, puisqu'en 1749 j'écrivis mon livre de la monnaie, et en 1754 celui des grains. La secte économique n'était pas encore née dans ce temps-là.

Comme ces bêtes m'ont cru un intrus et un nouveau venu dans leur bercail, je suis bien aise qu'ils sachent que c'est bien à moi à les en chasser, et à rester où je suis depuis vingt ans. Je crois que l'imprimeur ne perdra rien si l'on sait que le livre qui porte le nom d'Intieri est autant à moi que celui qui porte le nom du chevalier Zanobi. Si, à cette occasion, quelque gazetier voulait dire quelque chose de ma vie littéraire, sachez que je suis né en 1728, le 2 décembre ; qu'en 1748 je devins célèbre par une plaisanterie poétique et

qu'elle est de l'inventeur de la machine lui-même ; le second oublie jusqu'au nom de l'inventeur, et publie la machine en France comme de son invention, et avec quelques additions qui n'ont pas le sens commun. » (Grimm. *Cor. Lit.*)

une oraison funèbre sur la mort de notre feu bourreau Dominique Jannacone, d'illustre mémoire; qu'en 1749, je publiai mon livre sur la monnaie; en 1754, les blés en question; en 1755, je fis ma dissertation sur l'histoire naturelle du Vésuve, qui fut envoyée ensemble avec une collection de pierres du Vésuve, au pape Benoît XIV, et qui n'a jamais été imprimée [1]; mais elle est connue à Paris. M. de Jussieu l'a vue; et chez le baron, les garçons de la boulangerie la connaissent. En 1756, je fus nommé académicien de l'académie d'Herculanum, et je travaillai beaucoup au premier volume des planches. Je fis même une grande dissertation sur la peinture des anciens, que l'abbé Arnaud a vue. En 1758, j'imprimai l'oraison funèbre du pape Benoit XIV (c'est ce qui me plaît le mieux de mes ouvrages). Ensuite je devins politique, et, en France, je n'ai fait que des enfants et des livres qui n'ont pas vu le jour. Vous connaissez mon Horace [2] et le public connaît mes *Dialogues*. Il y aurait une liste terrible d'ouvrages manuscrits et achevés, qui ne sont pas encore publiés; mais je songe sérieusement à me presser autant que Voltaire, car je crains la mort comme lui. Enfin, je vous recommande mon honneur et ma célébrité.

1. Cette dissertation fut imprimée à Livourne en 1779.

2. Galiani avait commencé à Paris les *Commentaires* sur Horace; il en parut des extraits dans la Gazette Littéraire de Suard et Arnaud (1765).

Dans l'enthousiasme où l'on est à présent sur mon *Pour et Contre* en France, je ne suis pas fâché qu'on sache bien qui je suis, et que ce n'est pas à un singe seul, avec sa morsure, que je dois la célébrité. On verra que je suis un vieux écrivain et un vieux économiste, puisque j'ai commencé à imprimer à l'âge de dix-neuf ans, et qu'il y a vingt-deux ans que je babille par la presse, et pour sortir de la presse. Mes manuscrits italiens achevés sont la traduction de l'ouvrage de Locke sur les monnaies, avec des notes; une traduction en vers du premier livre de l'Anti-Lucrèce; quelques poésies; une dissertation sur les géants et les hommes d'une stature extraordinaire; une dissertation sur les rois carthaginois; plusieurs dissertations sur des matières d'érudition, et deux ou trois oraisons; une dissertation sur les peintures d'Herculanum; une sur le Vésuve; mon Horace français, etc.

Mille grâces de l'extrait du journal des Provinces; n'est-il pas de d'Alembert? Il me paraît de lui. Mille choses à Grimm et à Diderot. Adieu. — Augmentez la liste de mes ouvrages par la *Bagarre*. Et Merlin, paye-t-il?

LXXXVII

A M. SUARD

Naples, 15 décembre 1770.

Bonjour, mon cher et charmant ami. Vous m'avez écrit une lettre charmante sous le 14 octobre, et je vous en remercie du fond du cœur. Vous m'accablez d'un déluge de questions et interrogations, et je vous en remercie aussi, car je vois que vous les faites exprès, par l'envie que vous avez de m'entendre jaser, et cette envie me fait autant d'honneur que de plaisir. Il faut donc que je vous envoie une longue et belle lettre pour vous payer de retour, mais le puis-je? J'ai le cœur serré et l'âme navrée de chagrins. Ils me viennent de Paris[1]. Gatti et madame d'Épinay en savent la cause et je n'en rougis point. J'en ai aussi à Naples, malgré mes honneurs, mes dignités et le rôle assez joli que je joue sur ce petit théâtre héroï-comique.

J'ai perdu mes dents, mon cher ami. Qu'est-ce que cela vous fait, me direz-vous ? Vous mangerez de la

1. La maladie de madame de la Daubinière.

bouillie, et celle que nous apprêtons ici pour les chats, en voulant nous préserver de la disette, pourra vous servir aussi. Vous avez beau me consoler. Si je n'eusse perdu que le plaisir de manger, je ne le regretterais pas; mais c'est bien pis. Je ne parle plus; voilà ce qui est effroyable. Je balbutie en voulant parler, surtout l'italien. Il se fait un sifflement entre mes dents très désagréable dont je m'aperçois moi-même, et à l'instant je me tais, crainte d'ennuyer les autres; et imaginez ce que c'est que l'abbé Galiani muet. Non, il n'y a rien de plus cruel et de plus lamentable. Assurez-vous que je n'exagère point. Gleichen, qui est ici, pourra vous l'attester. Je suis resté quelquefois deux jours entiers sans dire un seul mot, crainte de balbutier, et cela me fait balbutier davantage. Mais vous, le coquin, vous allez, à cette nouvelle, vous écrier d'abord : Tant mieux, puisque le petit abbé ne parle plus, il écrira. Nous allons en jouir plus que les Napolitains. Coquin, savez-vous que c'est un grand péché contre la charité du prochain, celui que vous allez commettre par cette injuste réjouissance; mais vous vous souciez bien de la morale et des péchés! Je vois que vous voulez bien plus que je réponde à vos questions; vous en souvenez-vous, ou faut-il que je vous les répète ici? Pour m'épargner un travail, je suppose que vous vous en souvenez: ainsi je ne recopierai pas vos articles. Je répondrai.

1° Si l'exportation est aussi utile au despotisme qu'à la république, etc.? — Non. Point de despotes où le blé est bien cher ; car là le paysan est riche, et sans paysans pauvres point de despotisme. — Mais la crainte des disettes, etc., me direz-vous ? — Eh bien ! la crainte des disettes fera passer de mauvais moments aux despotes ; mais la richesse des paysans les détruit. Il vaut mieux exister tellement quellement que de ne point exister. — Mais le despotisme, me direz-vous, est une vilaine chose, abominable. — *Concedo* ou *nego*, tout comme il vous plaira. Je réponds : Ceci ne fait rien à la chose ; on ne dispute pas des goûts, et il est toujours fort sage de rester comme on est. — Ame lâche et servile, allez-vous me crier ; vous êtes digne de rester à Naples et d'y vivre. — Eh bien ! j'y vivrai. Mais si vous comptez vous révolter et changer la face et le système du gouvernement rien qu'avec des brochures, et encore avec des brochures ennuyantes, écrites en très mauvais français, vous êtes bien loin de votre compte. Vous n'en ferez rien et n'en serez pas moins persécutés, si on s'aperçoit de vos intentions.

2° Quelle limitation faut-il adopter dans les gouvernements limités ? Ne pourrait-on faire des changements en France sur la police des blés, sans tout bouleverser ? etc. — *Réponse*. Oui, les miens. Est-ce que j'ai proposé d'anéantir l'exportation ? Non, en vérité. Je me suis déclaré hautement pour, et je n'y ai mis que

de très légères modifications, qui ne doivent servir qu'à la subordonner à la circulation intérieure. Convenons d'abord qu'il faut quelque limitation à l'exportation. L'édit même de 1764 en imagina une, qui n'a servi de rien. Si vous m'accordez cela, ce qui est ma question avec les économistes fieffés, j'ai gagné tout le reste; car je défie quiconque d'imaginer un système de limitation meilleur que le mien.

3° Ne peut-on pas, sans guerre civile, tenter de grands changements, etc.? — Oui, tous, excepté le prix des choses, cela veut dire excepté la surcharge d'impôt qui causa la Fronde, le changement des monnaies ou la banqueroute des papiers qui mit la France aux abois du temps de M. Law; l'altération des prix du blé, qui donnera constamment des famines. — Vous dites dans votre lettre une chose, mon ami, que je ne puis pas absolument vous passer. Vous dites que la suppression des états-généraux était une chose de toute autre importance que la liberté de vendre l'avoine et l'orge, et que cependant elle se fit sans bruit. Oh! pour cela, non. Savez-vous bien que c'est le prix de l'avoine et de l'orge qui fait exister ou qui détruit les états-généraux? Voilà une chose, par exemple, que les économistes ne connaissent pas; mais ils en ignorent tant! Remarquez que le prix des choses vénales de première nécessité était, relativement à la masse de l'argent qui existait en Europe il y a trois ou quatre

siècles, le quadruple plus fort qu'il n'est de notre temps, relativement à notre masse d'argent. Rien n'est si vrai, c'est un fait démontré dans un bon livre [1] d'un président, qui passa pour un sot parce que sa femme avait tout l'esprit que M. de Trudaine le père lui donnait [2]. C'est de même démontré en Italie dans un bon ouvrage qui vient de paraître à Florence, et voilà pourquoi tout était alors en Italie, ou république, ou anarchie féodale. Les souverains ne pouvaient pas entretenir de grandes armées à cause du haut prix des denrées, et les paysans riches ne se laissaient pas fouler ; et il y avait des états-généraux, car les anciens nobles n'étaient que les bons gros fermiers de la France.

4° Faut-il perpétuer la barbarie des législations les plus barbares, etc.? — Non ; il faut les changer pas à pas. J'ai proposé le plus grand allongement du pas que la France pouvait faire en sortant de son système vicieux par rapport aux blés. Les économistes en ont proposé un plus long que la nature des jambes ; ils ont glissé et se sont cassé le nez.

5° Vous me demandez ce qui serait arrivé en France,

1. Galiani veut parler du volume anonyme intitulé : *Recherches sur la valeur des monnaies et sur le prix des grains avant et après le concile de Francfort,* par Nicolas-François Dupré de Saint-Maur, maître des Comptes. Paris 1762, in-12.

2. Madame de Saint-Maur était la maîtresse de M. de Trudaine, le père.

si l'édit de 1764 n'avait pas eu lieu? — *Réponse*. On aurait laissé sortir le blé par permissions particulières : il en serait sorti tout autant et même plus ; cela aurait rapporté quelque chose aux intendants et à la bureaucratie ; et la France serait au même état où elle est à présent, parce que les deux systèmes sont également vicieux : et voilà pourquoi *In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte*, est ma devise. Si, en 1764, on avait adopté mon système, que j'avais indiqué à M. de Choiseul et à M. de Montigny, il ne serait pas sorti peut-être du royaume un seul setier de blé, mais la circulation intérieure se serait parfaitement établie, et la France ne verserait pas à présent de son sein des sommes d'argent effrayantes, qui la laisseront dans l'épuisement pendant bien des années. Mauvaise richesse que celle qui nous vient des denrées vendues aux étrangers. Il faut bien vendre ses manufactures, et se bien nourrir de son pain.

Ai-je répondu à toutes vos questions? Laissez-moi à présent vous prouver le profit que je tire des instructions que vous me donnez dans votre gazette ; car je soutiens, moi, que la gazette est la source de tout le savoir humain. Voyez-vous que l'Angleterre s'obstine à refuser la sortie, et que l'Egypte (oui, l'Egypte elle-même) manque de blé? Voyez donc si j'avais raison de prêcher l'incertitude des récoltes dans tous pays? Voyez si j'avais raison de

dire qu'il ne fallait pas compter sur la reconnaissance des nations à qui vous avez vendu du blé; que l'importation libre n'est pas un remède proportionné aux dommages de l'exportation excessive? L'exportation dépend du roi de France seul; l'importation a besoin du concours des autres souverains. Ah çà! mon ami, je suis si las, si ennuyé de vous parler davantage de blé, que je vous prie, en grâce, de ne m'en plus parler. Parlons d'autre chose.

Il paraît que les Russes ont été écharpillés dans l'Archipel par les Turcs et par les vents. Vous aurez cet hiver une maladie épidémique, soit en Hollande, soit en Flandres, ou même chez vous, que vous n'appellerez pas une peste, parce qu'elle sera une peste mitigée, ayant fait le tour du nord; la plupart en guériront. Souvenez-vous de ma prédiction.

Que fait d'Alembert? Je crains qu'il ne soit rentré trop tôt, et je maudis son fauteuil... Que fait mademoiselle de l'Espinasse[1]? crie-t-elle toujours *au car-*

1. Julie-Jeanne-Eléonore de Lespinasse, naquit à Lyon le 18 novembre 1732. Fille naturelle de madame d'Albon, elle fut dame de compagnie de madame du Deffand avec laquelle elle se brouilla; tous les amis de cette dernière demeurèrent fidèles à mademoiselle de Lespinasse. Sans fortune, sans naissance, sans beauté, elle était parvenue à rassembler chez elle une société d'élite. On y rencontrait les hommes les plus distingués dans les lettres, à la Cour et dans tous les ordres de l'État. Elle n'allait presque jamais au spectacle ni à la campagne et subordonnait tout au soin de conserver cette société qui était sa vie. Elle ressentit deux

reau! à sa chienne? et son perroquet, dit-il toujours des ordures? Elle verra bien que je me souviens de tout son monde.

M. d'Aine est donc intendant à Brest? Faites-en mes compliments à la baronne. Donnez-moi des nouvelles d'Helvétius, mâle et femelle. Réjouissez-vous avec l'abbé Morellet de sa pension, s'il est vrai qu'il l'ait obtenue. Faites parvenir mes respects à madame Geoffrin, qui m'aime toujours, je le sais bien, mais qui n'ose pas m'aimer, crainte d'aimer quelqu'un qui se soit mal conduit, et avec peu de prévoyance[1]. De grâce, faites-la assurer de ma part que

violentes passions, la première pour le charmant marquis de Mora, fils aîné du comte de Fuentès et ami intime de Galiani, la seconde pour le comte de Guibert dont le mariage lui porta un coup fatal. Elle avait au plus haut degré le talent de diriger la conversation et de faire valoir l'esprit des autres. Elle exerçait un ascendant absolu sur d'Alembert, qui éprouva pour elle la passion la plus constante et la plus profonde. Elle mourut à Paris le 23 mai 1776.

1. Madame Geoffrin, qui était fort bien avec le monde de la Cour, craignait toujours d'être compromise par un ami imprudent; le rappel de Galiani l'avait probablement alarmée. Grimm dans son sermon philosophique la plaisante sur son excessive prudence : « Mère Geoffrin fait savoir qu'elle renouvelle les défenses et lois prohibitives des années précédentes, et qu'il ne sera pas plus permis que par le passé de parler chez elle ni d'affaires intérieures ni d'affaires extérieures; ni d'affaires de la Cour, ni d'affaires de la ville; ni d'affaires du Nord, ni d'affaires du Midi; ni d'affaires d'Orient et d'Occident; ni de politique, ni de finances; ni de paix, ni de guerre; ni de religion, ni de gouvernement; ni de théologie, ni de métaphysique; ni de grammaire, ni de musique; ni, en général, d'aucune matière quelconque; et qu'elle commet dom Bu-

ce n'est pas moi qui me suis mal conduit ; mais c'est bien Dieu lui-même, et Dieu le Père qui plus est, qui s'est très mal conduit, et sans aucune prévoyance, en faisant arriver des choses que lui seul pouvait détourner, qui devaient infailliblement m'arracher de Paris. Dieu aurait dû les prévoir, et il paraît qu'il n'a pas prévu que cela fâcherait infiniment mes amis, et moi tout le premier. S'il l'a prévu, c'est une marque qu'il s'en est moqué, mais tout est pour le mieux, disait Pangloss. Il ne faut charger que Grimm de cette commission. Adieu, mon cher ami ; à madame Necker, à votre chère moitié, à madame de Fourqueux, à madame de Trudaine, à la baronne enfin. Faites-leur tout ce qu'elles vous permettront de leur faire de ma part. Je souscris à tout, et je m'en rapporte à vous. Bonsoir.

rigny, bénédictin de robe courte, pour faire taire tout le monde, à cause de sa dextérité connue et du grand crédit dont il jouit ».

LXXXVIII

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 22 décembre 1770.

Vous me proposez, ma belle dame, la grande question, si c'est moi ou vous qui sommes maussades. Nous le sommes tous les deux, et nous voilà d'accord; mais nous ne voudrions l'être ni l'un ni l'autre, et voilà le sujet de nos querelles.

Je suis au désespoir de l'égarement de ma vieille lettre au comte de Schomberg. Elle sera chez le suisse de l'ambassadeur d'Espagne, qui est atteint et soupçonné d'être le recéleur de mes lettres.

Je ne vous croyais pas embarrassée de cinquante exemplaires de mon livre. M. Molini vous en prendra peut-être pour envoyer en Italie. Quoi qu'il en sait, je les prendrai moi-même s'ils vous sont à charge, et je ne suis pas fâché d'en avoir une petite pacotille.

Je n'ai pas pu m'empêcher d'écrire une espèce de mémoire que je vous envoie, et dont vous et notre ami S.... ferez l'usage que vous trouverez convenable,

et s'il ne sert qu'à vous amuser, je ne demande rien davantage : mais je n'ai pas pu me dispenser de l'écrire. Mon cœur saigne encore de l'injustice dont on a voulu m'accabler.

J'ai arrangé un échantillon de Paris ici. Gleichen, le général Koch [1], un résident de Venise, le secrétaire d'ambassade de France et moi, nous dînons ensemble; nous nous rassemblons et nous jouons le Paris, comme Nicolet joue Molière à la foire. J'ai fait les délices de ce dîner avec l'épître de Voltaire, et son ode en prose que vous avez bien voulu m'envoyer. Je vous en remercie du fond de mon cœur, et je vous prie, au nom de la coterie, et au mien, de m'envoyer ce qui paraîtra de saillant et d'amusant à Paris. Mille grâces du bon conte de mademoiselle Arnould sans fesses [2].

J'ai oublié de vous dire que j'ai écrit une longue lettre à *blé* à Suard, la semaine passée. Je crois qu'elle entrera dans votre recueil; cependant il vous faudrait avoir la sienne; à laquelle je réponds. S'il n'en a pas gardé de copie, je vous l'enverrai.

1. Officier général au service de l'impératrice d'Autriche. C'est lui que madame du Deffand désigne sous le nom de général Coke.

2. Arnould (Sophie) naquit à Paris en 1744, dans la chambre où l'amiral Coligny avait été massacré; elle mourut en 1803, après avoir obtenu sur la scène les plus grands succès. Un jour, au théâtre de la Cour, tout le monde s'extasiait sur sa voix : « Oui, dit Galiani, c'est le plus bel asthme que j'aie jamais entendu. »

Il faut aussi que je vous écrive quelques mots *blé*. Lorsque les économistes disent que c'est un bien que le blé soit à un très haut prix, ils ne disent ni une absurdité, ni une bêtise; mais ils tiennent un langage très séditieux. Savez-vous bien que si on laissait agir la nature, un sac de blé vaudrait infiniment plus qu'un cordon bleu. Tout le système actuel de tous les états du monde est fondé sur une ancienne violence qu'on a faite et soutenue contre les possesseurs des seuls vrais biens. On s'est mis à cheval sur les paysans. Rois, Papes, Parlements, Sorbonne, Faculté, Chapitre de l'ordre du S.-Esprit, et jusqu'au chapitre de S.-Michel, tout a grimpé sur eux, et a avili le prix du blé. Les Anglais ont voulu toucher au prix du blé, et vous voyez qu'à l'instant Wilkes [1] et les francs-tenanciers

1. Célèbre par ses votes à la Chambre des Communes, par un procès contre le ministre, par un duel, par ses talents, Wilkes agita toute l'Angleterre pendant de longues années. « Sa naissance est obscure, dit Laharpe, et sa laideur célèbre; il est louche, ses dents sont mêlées et crochues, son rire a quelque chose d'infernal; mais toutes les passions se peignent avec une rare énergie sur ce visage si laid..... il est capable de tous les sentiments, et même de volupté. Il aime beaucoup les femmes, et se sent, dit-il, capable de les aimer toutes, excepté la sienne. Il a employé avec succès les moyens ordinaires de se ruiner vite et de se soutenir quelque temps..... La nécessité l'a fait écrire, et son goût l'a rendu écrivain factieux. Il n'est propre qu'à la sédition, et risquerait volontiers d'y périr. C'est un hypocrite politique qui se rit de sa cause et de ses principes, qui a l'insolence d'avouer qu'il ne se soucie ni de l'Angleterre, ni des

de Middlesex narguent le Roi, les Lords et les Communes, et vous rencontrez à Londres un charretier de blé qui se bat à coups de poings avec un vicomte de la Grande-Bretagne. Il a fallu aux Anglais arrêter vite l'exportation pour arrêter le progrès des richesses des fermiers, qui allaient culbuter toute la machine politique de l'état. Si les économistes entendent malice à leurs propos, je les admire de cacher si bien leur jeu, de paraître aussi bêtes qu'ils paraissent, en ayant de si longues et profondes vues dans la tête. Mais croyez-vous que Baudeau, Roubeau et consorts soient chefs de parti comme Cromwel, etc.? Si cela est, c'est bien imperceptible; et jamais personne n'a mieux caché son jeu.

Nicolaï me mande que vous lui avez soldé son compte. La dépense qu'il devait faire pour le tirage des estampes de la Carte Géographique se monte à près de 500 livres; mais comme je crois que les ouvriers lui accorderont quelque répit, j'imagine qu'avec 300 livres comptant il pourra tout achever. Si vous ne les avez pas, répondez au moins pour lui, et dépêchons cette affaire, qui est une queue des choses épineuses et difficiles que j'ai laissées à Paris, et dont il me pèse infiniment de me délivrer, pour me livrer tout entier

Anglais, et qui se moque du peuple dont il s'est fait l'idole. — Voir à l'appendice XX, la singulière aventure qui mit Wilkes et Galiani en relations.

à une correspondance gaie de folies philosophiques.

J'ai un livre dans la tête qui échauffe bien mon imagination ; je voudrais le faire, mais je n'en ai pas les bras. Il aura pour titre : *Instructions morales et politiques d'une Chatte à ses petits. Traduit du Chat en Français, par M. d'Egrattigny, interprète de la langue Chatte, à la Bibliothèque du Roi.*

Comme je n'ai d'autre société que celle de ma chatte ici, je rêve toujours à cet ouvrage, qui sera bien original. La chatte apprend d'abord à ses petits la crainte des Dieux hommes. Ensuite elle leur explique la théologie et les deux principes, le Dieu homme bon, et le Démon chien mauvais : puis elle leur dicte la morale, la guerre aux rats et aux moineaux, etc.; enfin elle leur parle de la vie future et de la Ratapolis céleste, qui est une ville dont les murailles sont de parmesan, les planchers de mou, les colonnes d'anguilles, etc., et qui est remplie de rats destinés à leur amusement. Elle leur inculque le respect pour les chats châtrés, qui sont des chats prédestinés, appelés à cet état par le Dieu homme, pour être heureux dans ce monde et dans l'autre, témoin comme ils sont gras; et c'est pour cela qu'ils sont dispensés de prendre des souris. Enfin elle leur recommande la plus parfaite résignation en cas que le Dieu homme les appelle à cet état de perfection, etc., etc. Y a-t-il rien au monde de plus fou que cet ouvrage !

LXXXIX

A LA MÊME

Naples, 5 janvier 1771

J'ai été la semaine passée faire ma cour au roi et au ministre, à la forêt de Pressano, qui est notre Compiègne; et cela m'a empêché d'écrire à personne samedi passé. Vous me le pardonnerez puisqu'au fond je n'aurais pas eu grand'chose à vous dire.

Vous m'aviez confié dans votre numéro 35 une gaucherie charmante de mon incomparable marquis, et une autre assez jolie de mon cher Grimm. Si je vous faisais l'histoire des gaucheries des hommes, et surtout des femmes d'ici, je ne finirais pas de sitôt. Mais au fait, c'est une belle chose que d'être gauche, et Burigny [1] a été toujours l'objet de ma plus grande ambition [1]. Je vois

1. Jean Levesque de Burigny, auteur d'un grand nombre d'ouvrages historiques. Né en 1692, il passa sa jeunesse en Hollande, où il collabora à *l'Europe savante*. De retour en France, il fut reçu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il était célèbre par sa gaucherie, et on le plaisantait fort à ce sujet. Le majordome du salon de madame Geoffrin, comme l'appelle Sainte-Beuve, « un des mieux grondés » à cause de ses perpétuelles gaucheries, eut

pourtant que ce mal est contagieux ; car y a-t-il rien de si incroyable que votre n° 36? Vous m'envoyez une feuille que vous ne m'envoyez pas, qui ne peut pas aller par la poste, et qu'on envoyait pourtant dans le paquet de la Cour, comme si ce paquet n'allait pas par la poste, et n'était pas encore plus fouillé et visité que les autres ; et tout cela finit par s'ensevelir dans une caisse que je ne recevrai qu'au mois de juin, si Dieu me donne vie. Mais ce n'est pas tout.

Y a-t-il rien de plus gauche à vous que de me demander une réponse *sonica* sur mes affaires? et depuis quand avez-vous besoin de mon autorisation pour disposer de mes affaires et de moi-même tout comme bon vous semblera? Cependant, si vous voulez un conseil quelconque sur mes intérêts, dont vous ferez tel usage qu'il vous plaira, je vous dirai que je voudrais ne rien gagner au-delà de cent louis et ne rien perdre non plus. Ainsi je suis très disposé à faire remise des intérêts échus, parce qu'ils grossiraient cette somme ; mais je ne voudrais pas rabattre les frais de sentence, parce qu'ils

le rare privilège d'être aussi l'ami de madame de la Ferté-Imbault, qui n'aimait guère les amis de sa mère ; elle eut pour lui les soins les plus touchants lorsqu'il arriva à un âge avancé.

1. Galiani avait soutenu cette thèse dans une lettre à l'impératrice de Russie. Catherine écrivit alors à Grimm : « Voici donc la réputation de mademoiselle Cardel parvenue jusqu'à Naples, et l'abbé Galiani qui en fait une pythonisse, parce qu'elle m'appelait un esprit gauche. » Mademoiselle Cardel avait été l'institutrice de Catherine.

diminueraient ladite somme. En outre, comme il a payé en partie en livres, je suis très prêt à consentir que si ses ouvrages se vendent plus cher qu'il ne les a évalués, ce profit aille à son bénéfice en entier ; mais si l'on y perd, alors tout ce que je voudrais faire serait de partager la perte entre moi et lui. Enfin je consens à ne pas le vexer ; je n'aurais pas même vexé sa femme si j'eusse été à Paris. J'aime le bon gré à la folie.

Que mon manuscrit ait été très chèrement vendu, cela peut être. Cependant Diderot admirait ma modestie, et l'évaluait mille écus ; cependant le libraire a bien vendu l'ouvrage ; cependant il me demandait la préférence sur mon Horace, et sur tous mes livres possibles; cependant je n'ai pas chatouillé sa femme ; cependant vous vous intéressez à elle, et par conséquent tous autres cependant cessant, faites ce que vous voudrez. Envoyez-moi seulement un bilan du tout, et n'oubliez pas de m'indiquer les prix des ouvrages. Qu'est-ce que coûte un dictionnaire de l'Académie, de la dernière édition?

Il serait bien étonnant pour moi que, pendant qu'on a permis à M. de la Rivière d'imprimer avec toutes les solennités possibles les injures les plus grossières contre moi, il ne me fût pas permis de lui riposter par les plaisanteries les plus délicates. Au reste, je ne tiens nullement à ma plaisanterie[1]; je n'ai voulu que

1. Il s'agit de *la Bagarre*.

vous amuser, vous et Grimm le cruel; et je suis payé de ma peine, puisque vous avez ri. Si la plaisanterie est imprimée, choisissez bien votre moment pour la publier, car il n'y a que l'à-propos à Paris; et surtout n'allez pas la faire paraître au moment de quelque bagarre et de quelque crise des parlements et des finances; on n'y ferait aucune attention. Il arrive tant de choses chez vous, qui diminuent mes regrets de ne pas me trouver à Paris dans ce moment-ci! Je crois que mon départ vous a porté guignon. Ainsi je compte qu'on me rappellera, comme on descend la châsse de sainte Geneviève, pour que le calme et la bonne gaieté reviennent. J'ai vu une lettre de madame Geoffrin au baron de Gleichen: j'y ai vu qu'elle m'aime encore, je n'en ai pas douté un instant. Je suis pourtant bien aise de me confirmer dans ma croyance. Je me sens un incroyable désir de lui écrire, aussi bien qu'à mademoiselle Clairon; mais je veux laisser écouler la foule des lettres du nouvel an: car dans ce moment-ci les lettres s'égarent aisément, et je suis toujours furieux de la perte des miennes. Adieu, mille choses à tous. J'ai écrit ce soir à M. Baudouin; Magallon ou Nicolaï pourront vous procurer la lecture de ma lettre, et assurer M. Baudouin que je n'ai rien de caché pour vous, et que même mon intention est que vous me voyiez, autant qu'il est possible de voir et d'entendre un absent.

XC

A LA MÊME

Naples, 12 janvier 1771

Ma belle dame,

Toutes vos lettres qui me donnent du chagrin, me paraîtront toujours maussades; et vous m'en donnerez toutes les fois que vous en aurez. Je voudrais ou vous consoler ou vous conseiller. L'un et l'autre est difficile. Cependant, tant à l'égard des affaires publiques que de vos chagrins domestiques, vous voyez que l'excès est l'avant-coureur du remède et du changement. Consolez-vous donc du moins de ce que cet excès si désirable est arrivé plus tôt qu'on ne croyait. Voyons donc le changement.

Je vous remercie des détails de Thomas. En vérité, Dieu, dans ce siècle, fait des miracles en faveur des athées; et ils devraient au moins, à la vue de ceux-ci, se convertir. Auraient-ils pu espérer que la France entière, et les parlements surtout, seraient si occupés à n'avoir pas le temps de pouvoir croquer un académi-

cien, grillé en guise de côtelette, lorsqu'ils déjeunent à leur buvette. Il faut être diablement surchargé d'affaires pour n'avoir pas le temps de rôtir un athée, et cependant cela est arrivé. A présent ils en sont quittes pour la peur, quoique dans le préambule de l'édit du lit de justice, il leur est promis qu'on gardera pour le dessert le *Système de la Nature,* lorsqu'on se sera débarrassé du système politique français, et de la prétendue unité des classes; enfin ils vivent encore, et ce n'est pas un petit profit pour eux.

Vous m'avez envoyé un compte charmant, et qui me fait voir plus riche que je ne croyais. L'argent que vous avez reçu doit être passé dans les mains du duc de Villa-Hermosa, par l'entremise de M. de Magallon; mais je vous dirai cela plus précisément la semaine prochaine. En attendant, je vous dis que j'ai été surpris de ne pas trouver dans le bilan que vous m'avez envoyé, rien de donné à madame de la Daubinière. Cependant elle a reçu quelque argent de moi, et je vous renouvelle mes prières de l'assister, même avec quelque peu d'argent. Aimez-moi et embrassez tous mes amis : le baron et la baronne en sont. Adieu.

XCI

*[1] A M. PELLERIN

Naples, 12 janvier 1771.

Monsieur,

Excusez le retard involontaire de ma réponse à votre chère lettre du 22 novembre. J'ai été faire une course à Vicosana[2], où la cour était, et je n'ai pu voir M. Zarillo qu'hier. Il a encore la médaille de Drusus Hippone Tibéra, il l'estime très fort, et M. d'Ennery, qui (à ce qu'il dit) la lui demande, augmente ses prétentions sur cette médaille. Je l'ai forcé à rabattre quelque chose de sa première demande. Il a prononcé 90 livres pour son dernier mot. Je trouve ce mot encore trop cher, et je souhaite que du moins M. l'abbé Terray

1. Bibliothèque nationale.

2. Vico est une petite localité entre Castellamare et Sorrente; elle est pittoresquement située au bord de la mer, sur un rocher percé d'une grotte naturelle que traversent les flots. Filangieri a son tombeau dans la petite cathédrale. Ce pays doit à sa situation élevée au-dessus de la mer, une température douce et un air particulièrement salubre, d'où lui vient son surnom de *sana*.

ne vous le fasse trouver tel aussi. Je crois qu'avec un peu de patience Zarillo diminuera encore quelque chose, car il lui prend souvent des attaques de détresse d'argent, qui altèrent beaucoup ses volontés. Quoi qu'il en soit, j'attendrai vos ordres.

On a trouvé ces mois passés dans un pot, quelques centaines de médailles d'argent que des paysans m'ont apportées ; je n'ai pas pu découvrir au juste l'endroit de la trouvaille, mais je crois que c'est dans la Basilicata. Dans toute cette foule de médailles, il n'y avait en tout que trois types. L'un avec un lion sans légende, l'autre, et c'est le plus nombreux, avec la légende SICTVVIS étrusque, sur laquelle on a déjà fait plusieurs dissertations ; la troisième enfin est aussi rapportée par vous, et mérite encore d'occuper votre esprit. Je crois, si je ne me trompe, que vous l'avez attribuée à une ville de Sicile (car je n'ai pas à présent votre ouvrage pour le consulter ; j'ai dû le prêter à un de mes amis). Pour moi, je crois que toutes les trois médailles appartiennent à la même ville. Je crois bien faire de vous envoyer toute une pacotille de 120 des plus conservées et des mieux choisies, qui étaient dans le pot. Le coup d'œil de l'ensemble de toutes aidera votre génie à y faire des remarques non communes : en outre, le propriétaire souhaite de tirer tout le profit possible de sa trouvaille; ainsi, je vous prie de répondre à tous les curieux, qui demanderont de ces médailles, et vous

m'enverrez le reste en m'indiquant ce que vous en aurez tiré d'argent. Tout est dans vos mains, car cette affaire n'appartient pas à M. Zarillo; comptez que ce soit moi le paysan qui ait trouvé le trésor.

Le consul d'Angleterre qui est ici vient de vendre sa collection de médailles impériales de bronze à milord Sandwich en Angleterre (M. d'Ennery en avait eu les contorniates et quelques bonnes médailles). Il les a vendues à un prix très haut, parce qu'il sait prôner sa marchandise. Il m'a été impossible d'en détacher quelqu'une pour vous, car milord Sandwich voulait tout ou rien. J'ai réussi seulement à obtenir de lui deux médailles avec des caractères puniques ou phéniciens, dont vous êtes si gourmand, et que vous seul déchiffrez. Je vous les envoie dans la même pacotille, à cette condition que, si vous les avez, vous pouvez les renvoyer; si vous voulez en garder une ou toutes les deux, on en demande un louis de chacune. Je les crois d'Auguste, et frappées en Espagne.

Je vous envoie aussi une très belle médaille de Crotone d'argent. Le type de la tête surtout me paraît singulier, j'y admire le dessin. On en demande 18 livres; si vous l'avez, vous pouvez la renvoyer. Mais avant que de renvoyer les médailles dont vous ne vous souciez pas, je vous serais bien obligé si, par l'entremise de l'abbé Grimod, et sans que vous paraissiez, vous vouliez les faire offrir à M. d'Ennery ou à l'abbé

Barthélemy, ou à d'autres curieux, au même prix que je vous ai marqué. Cela épargnerait la peine et le risque de deux voyages. Je sais bien que vous n'avez pas de raison pour aimer ni l'un ni l'autre; mais outre que vous êtes infiniment obligeant, même avec ceux qui ne l'ont pas tout à fait mérité; j'aurai plus de courage à vous envoyer des médailles à observer, si je savais que d'une façon ou d'autre elles trouvassent des acheteurs à Paris. Je suis bien fâché de ce que vous me mandez touchant l'affaiblissement de votre vue. Je crains que les coups réitérés que vos chutes ont causés au front n'aient contribué à cela. Si vous en gardez assez pour vous promener au Palais-Royal, le reste, j'en conviens, n'est pas un grand mal. On écoute au lieu de lire, et on dicte au lieu d'écrire. Je regrette bien votre cheminée où nous aurions tant causé des nouvelles du temps. De loin il est difficile de causer librement. Aimez-moi, je le mérite par l'attachement sincère avec lequel je suis votre.

XCII

A MADAME D'ÉPINAY

(Réponse à la lettre qui n'a point de numéro et au n° 38 qui mériterait de n'en pas avoir non plus.)

Naples, 19 janvier 1771.

Ma belle dame,

Je vous plains, je m'attriste, et je voudrais vous consoler et vous conseiller, en même temps que je suis persuadé que vous n'en avez pas besoin.

Quelle diable de folie vous prit-il d'aller faire des enfants avec M. d'Épinay! Ne saviez-vous pas que les enfants ressemblent à leur père? Vous voyiez que M. d'Épinay était prodigue, il fallait donc faire des enfants avec mon Ambassadeur, le marquis de Castromonte, qui était à Paris lors de la conception de votre fils, et il aurait rétabli les affaires de la famille. Avez-vous eu jamais le délire de croire à Rousseau et à son *Émile*, et de croire que l'éducation, les maximes, les discours fassent rien à l'organisation des têtes? Si vous y croyez, prenez-moi un loup, et faites-en un chien, si vous pouvez. Ce qui est donc irréparable est un mal calculé, et

par conséquent, il ne faut pas l'augmenter par des mauvais calculs; le plus faux et le plus dangereux serait celui de croire qu'on peut y remédier. Persuadez-vous bien qu'il n'y a point de remède, et vous n'aurez que la dose du mal nécessaire, sans qu'il y ait rien de votre part de volontaire. Mais vous savez tout cela, et peut-être vous l'avez fait. Au reste, je n'ai jamais été mère; j'ai peut-être été père une couple de fois, et j'ai bien vu que cela ne fait rien à la chose.

Mille grâces du sirop de calebasse envoyé. Si la malade est encore vivante [1], vous pourriez peut-être lui rendre un grand service, en parlant à M. de Sartine, pour la faire recevoir et soigner aux Dames Hospitalières [2]. Nicolaï vous en parlera.

J'ai bouché mon trou avec les héritiers de mon ambassadeur, auquel je devais quatre mille neuf cents livres. J'en ai payé trois mille neuf cents à peu près. Il ne me reste que neuf cent quatre-vingt trois livres à payer dans les mains de M. le duc de Villa-Hermosa.

Je vous prie donc de faire passer dans ses mains, par l'entremise de mon ami Magallon, tout l'argent

1. Madame de la Daubinière survécut encore quelque temps; elle ne succomba qu'à la fin de janvier.

2. Maison de santé pour les femmes. Il y en avait plusieurs: les Hospitalières de la place Royale; celles de la Roquette, au faubourg Saint-Antoine; celles de Saint-Julien, rue Mouffetard, faubourg Saint-Marceau.

merlinesque que vous avez et que vous aurez jusqu'à concurrence de la somme de 983 livres dont il aura la bonté de donner avis au marquis de Castromonte, en Espagne.

Je laisse reposer votre tête sur les bouleversements de Paris. La mienne est toute reposée. Je vois que j'avais calculé juste quant à la chose, et mal relativement au temps. Je suis enchanté de n'être pas à Paris en 1771, mais je serai ravi d'y être en 1772.

Adieu, aimez-moi. J'aimerais les baisers de Voltaire, mais j'aimerais encore mieux ceux de mademoiselle Grandi [1]. Adieu.

1. Très jolie danseuse de l'Opéra. Bachaumont lui reproche une excessive cupidité, et assure qu'elle avait pour habitude de s'enrichir des dépouilles des étrangers. Lors du voyage du roi de Danemark à Paris, elle n'hésita pas à envoyer au prince un beau portrait d'elle en miniature, qu'il trouva en entrant chez lui, accroché dans son cabinet. Mais ce fut en pure perte, le roi ne répondit pas.

XCIII

MADAME D'ÉPINAY A L'ABBÉ GALIANI

A Paris, 20 janvier 1771.

Si vous ne venez pas mettre le *holà!* parmi nous, mon cher abbé, je ne sais ce qui nous arrivera. Nous nous arrachons les yeux sur l'*Intérêt général de l'État* [1]. L'un dit: « C'est ce chapitre-là qu'il faut copier; » — l'autre dit: « Point du tout, c'est celui-là. » — « Mais, Messieurs, c'est celui-là, cela est clair; lisez donc, il est mot à mot. — Cela est vrai; lisez celui-ci, rien n'est copié, mais tout est imité. — Eh bien! donc, copiez tout le livre. — Pourquoi pas? — Et les frais? — Il faut choisir, et n'écrire que ce qu'il faut. — Tout comme il vous plaira; mais vous allez faire de la besogne inutile. — Eh bien! Messieurs les philo-

1. Le manuscrit de *la Bagarre*, cette parodie de l'*Intérêt général de l'Etat*, avait fait grand bruit parmi les intimes de madame d'Épinay. Galiani, qui n'avait d'abord envoyé son œuvre que pour amuser Grimm, Diderot et quelques autres, se vit bientôt sollicité de la laisser imprimer et publier. Il donna à ses amis entière liberté pour faire ce qu'ils jugeraient convenable. Mais on ne s'entendit pas dans le petit cénacle parisien, et ces hésitations furent fatales à *la Bagarre*.

sophes, disputez, tranchez, décidez, c'est votre lot; je sais un moyen sûr d'avoir raison : c'est qu'il faut que l'abbé mande quels sont les chapitres, ou les endroits des chapitres, qu'il veut qui soient copiés à mi-marge. Mon affaire à moi est d'avoir raison dans ce que je ferai, et je ne sache pas d'autre moyen que de prendre ses ordres. » Donnez-les moi bien vite, mon cher abbé, ne fût-ce que pour faire taire les docteurs, qui, parce qu'ils bavardent la philosophie que je pratique, se croient en droit de crier mille fois plus haut que moi. S'ils avaient les maux de reins et la colique que j'ai au moment où je vous écris, je leur pardonnerais de crier si fort; mais ils bravent la douleur quand ils se portent bien. Moi je me moque d'eux, et j'en ris même quand je souffre; je sens que cela ne se pardonne pas, et le résultat nécessaire est que j'aurai tort toute l'année.

Ah! ah! vous dites donc que je vous ai écrit une lettre charmante! Cela peut bien être. En effet, j'ai quelque soupçon qu'elle était bonne, celle dont vous parlez; mais, j'espère néanmoins que vous gardez vos réflexions pour vous seul, et que vous ne faites pas comme notre cher intendant d'Auvergne [1], qui s'en va nigaudement lire une de mes lettres charmantes au milieu d'un cercle à Riom. Ne voilà-t-il pas que j'ai

1. M. de Monthyon.

une réputation à soutenir en Auvergne à présent? Je ne pourrai plus lui écrire sans penser à ce que je dis. Je ne puis pas souffrir cela; j'aime à causer avec mes amis en toute sécurité, et je ne veux pas avoir de rôle à jouer. Est-ce orgueil? Est-ce modestie? Je n'en sais rien. C'est peut-être l'un et l'autre; je suis très ignorante, voilà le fait. Toute mon éducation s'est tournée vers les talents agréables, et j'en ai perdu l'usage.

Il ne me reste que quelques légères connaissances de ces arts et le sens commun, chose rare de nos jours, j'en conviens, mais cela ne vaut pourtant pas la peine d'en faire étalage. La réputation d'une femme bel esprit ne me paraît qu'un persiflage inventé par les hommes, pour se venger de ce qu'elles ont communément plus d'agrément qu'eux dans l'esprit, d'autant qu'on joint presque toujours à cette épithète l'idée d'une femme savante; et la femme la plus savante n'a et ne peut avoir même que des connaissances très superficielles. Il me prend envie de disserter sur ceci pédantesquement. Voyons, nous rirons après, ne fût-ce que de ce que j'aurai dit. Où en suis-je restée?..... Ah! aux connaissances superficielles. Je dis donc qu'une femme n'est pas à portée, par la raison qu'elle est femme, d'en acquérir d'assez étendues pour être utile à ses semblables, et il me semble qu'il n'y a que de celles-là qu'on puisse raisonnablement tirer vanité. Pour pouvoir faire un usage utile de ses connaissances, en quelque genre

que ce soit, il faut pouvoir joindre la pratique à la théorie, sans quoi on n'a que des notions très imparfaites.

Que de choses dont il ne leur est pas permis d'approcher! Tout ce qui tient à la science de l'administration, de la politique, du commerce, leur est étranger et leur est interdit; elles ne peuvent ni ne doivent s'en mêler, et voilà presque les seules grandes causes par lesquelles les hommes instruits ou savants peuvent vraiment être utiles à leurs semblables, à l'État, à leur patrie. Il leur reste donc les belles-lettres, la philosophie et les arts. Dans les belles-lettres, leurs occupations, leurs devoirs, leur faiblesse leur interdisent encore l'étude profonde et suivie des langues anciennes, comme le grec et le latin. C'est donc la littérature française, anglaise, italienne, qui sera leur partage.

Dans la philosophie, étant privées de la lecture des anciens, ou ne les connaissant que par des traductions presque toujours, ou faibles ou infidèles, leurs lumières seront courtes; et lorsqu'elles voudront raisonner et spéculer, elles seront arrêtées à chaque pas par leur ignorance. Je ne parle ici ni de la métaphysique, ni de la géométrie. La science de la métaphysique appartient à tout le monde, est applicable à tout, et n'est presque utile à rien. J'en dirais presque autant de la géométrie. Voyons donc si elles s'empareront de l'empire des arts, et jusqu'à quel point elles pourront s'y livrer.

Les arts mécaniques ne peuvent être de leur res-

sort. Dans les arts agréables, je les vois encore forcées de renoncer à la sculpture, même à la peinture. L'impossibilité de voyager et de contempler les chefs-d'œuvre des écoles étrangères, la décence qui leur interdit l'école de la nature, tout dans nos mœurs s'oppose à leurs progrès. Je crois qu'il est inutile de parler d'architecture. Les voilà donc réduites à la musique, à la danse et aux vers innocents : chétive ressource, et qui n'a qu'un temps limité.

Concluons donc de tout cela qu'une femme a grand tort, et n'acquiert que du ridicule, lorsqu'elle s'affiche pour savante ou pour bel esprit, et qu'elle croit pouvoir en soutenir la réputation ; mais elle a grande raison néanmoins d'acquérir le plus de connaissances qu'il lui est possible. Elle a grande raison, les devoirs de mère, de fille, d'épouse, une fois remplis, de se livrer à l'étude et au travail, parce que c'est un moyen sûr de se suffire à soi-même, d'être libre et indépendante, de se consoler des injustices du sort et des hommes, et qu'on n'est jamais plus chérie, plus considérée d'eux que lorsqu'on n'en a pas besoin. Quoi qu'il en soit, une femme qui, avec de l'esprit, du caractère, n'aurait même qu'une légère teinture des choses qu'elle doit renoncer à approfondir, serait encore un objet très rare, très aimable, très considéré, pourvu qu'elle n'y prétendît pas.

Bonjour, mon abbé, la suite à l'ordinaire prochain.

XCIV

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 2 février 1771.

Quoi ! vos gens d'esprit n'ont pas plus d'esprit que cela ! Il faut qu'on arrive de Naples pour mettre le holà sur le choix d'une parodie, qui est mot à mot. Voilà ce que c'est que d'avoir de l'esprit et de subtiliser. Une bête n'en aurait pas été embarrassée, mais eux *faciunt pol nimis intelligendo nihil ut intelligant*. Mais mon embarras est bien plus grand, car je n'ai conservé de brouillon que du second envoi, et aucune trace du premier, et je ne m'en souviens pas du tout. Cependant je vous envoie le petit bout de l'avant-propos qui est parodié, et le chapitre premier. Le chapitre deuxième doit être imprimé en entier ; le troisième jusqu'à la page 35 inclusivement, et avec la note en bas. Ensuite je n'en sais rien ; mais je vous envoie bien arrangés les morceaux de la deuxième expédition, qui vous donneront l'idée de la manière dont il faut s'y prendre pour arranger le texte. Vous voyez bien que j'ai évité la longueur ; ainsi je n'ai pas parodié exactement tout le

texte ; car outre qu'il est absurde (ce qui ne ferait pas grand'chose), il est très long et monotone (ce qui est insupportable).

Au surplus, la seule chose que je vous recommande, c'est que, si jamais cela s'imprime, vous ne vous avisiez pas d'imprimer à mi-marge, et vis-à-vis l'un de l'autre, le texte et la parodie. Bien des traducteurs ont fait cette faute et tous s'en sont repentis. Il n'y a rien qui tue davantage une traduction ou une parodie que cette méthode. Il faut au lecteur qu'il se souvienne toujours de loin et avec une sorte d'obscurité du texte pour avoir du plaisir. Je suis sûr que mon ami Grimm (qui sent ce qu'il lit) va applaudir à tout rompre à cette réflexion que je viens de vous faire, qu'il la trouvera juste et vraie, et neuve en même temps. Ainsi donc copiez ou imprimez tout de son long le texte, et ensuite la dissertation sur les bagarres, laquelle lue sans interruption et d'une seule haleine, est capable de faire crever de rire un bœuf. *Dixi.*

Parlons d'autre chose. Est-il possible que vous vous amusiez à me faire une dissertation sur le mérite et les études des femmes, dans un moment aussi critique pour la France, lorsqu'on est ravi de voir une longue lettre, croyant y trouver des anecdotes charmantes[1] !

1. La lutte entre la Royauté et le Parlement était arrivée à son apogée. Le Parlement avait refusé d'enregistrer l'édit qui interdisait toute correspondance entre les Parlements, et toute

N'avez-vous pas pris garde que le n° 39 est le seul qu'un ministre d'État n'a pas pu lire, attendu qu'il n'y avait pas de ministre d'État lorsqu'il a été écrit. Mais enfin vous ne m'avez rien mandé, et je suis dans la plus profonde ignorance de tout ce grand fracas d'événements qui arrivent chez vous. Cependant voulez-vous ma prédiction? je prédis qu'on se déterminera à faire une cruelle persécution aux esprits forts. Et pourquoi? direz-vous. Parce qu'il faut que quelqu'un ait tort, et il n'y a personne qui engage mieux tous les partis à lui donner tort qu'un savant isolé, qui brille beaucoup, et qui ne fait ni bien ni mal à personne. C'est donc lui qui doit avoir tort, et tous les torts, et être la cause de tout : il faut donc le persécuter. Cour, parlements, États, clergé, jésuites, jansénistes, tous y trouvent leur compte. *Ergo, abolendo rumori, Nero, subdidit reos quos populus Encyclopedistas appellabat.* Voilà ce que le cœur me dit, et mon cœur voit souvent noir, et rarement faux.

Vous voulez savoir de moi ce qu'une femme doit étudier? Sa langue, afin qu'elle puisse parler et écrire correctement la poésie, si elle y a du penchant. En tout, elle doit cultiver toujours son imagination ; car le vrai mérite des femmes et de leur société consiste en ce

suspension du service. Le 20 janvier 1771, tous les membres du Parlement avaient été arrêtés et envoyés en exil.

qu'elles sont toujours plus originales que les hommes; elles sont moins factices, moins gâtées, moins éloignées de la nature, et par cela plus aimables. En fait de morale, elles doivent étudier beaucoup les hommes et jamais les femmes ; elles doivent connaître et étudier tous les ridicules des hommes, et jamais ceux des femmes.

Quoi que vous en disiez, je suis fort content de l'article *blé* de Voltaire, en ce qui me concerne [1]. On voit bien clairement qu'il n'a pas voulu se brouiller avec les économistes, mais que cependant il n'en fait point de cas. Touchant la matière, il fait bien comprendre qu'il n'est plus en âge de l'étudier, et que sa passion et son génie le mènent toujours ailleurs. Rousseau avait dit que Jésus *était mort en Dieu* ; et Voltaire s'est moqué de cette phrase ; moi je dis à présent que l'auteur de l'article *blé, radote en Voltaire*. On se moquera de moi, si l'on croit n'avoir jamais vu comment un Voltaire radotait. Cependant je crois assez m'expliquer. Adieu. Aimez-moi.

Ce paquet est trop fort pour l'envoyer par la voie de l'ambassadeur.

N'oubliez pas cette pauvre malade, si elle existe encore [2].

1. Voir l'appendice XXI.

2. Madame de la Daubinière.

Je suis devenu tout à fait muet, parce que la perte des dents me fait siffler et balbutier beaucoup. Ainsi, je n'y suis plus ; car qu'est-ce que c'est que le petit abbé muet ! Adieu.

Vous ne me mandez pas si vous avez lu ma dernière lettre à Suard ; si vous avez reçu mon second mémoire à M. de Sartine ; enfin je trouve un silence dans vos lettres qui me met en doute que les miennes vous soient parvenues. J'avais écrit à madame Necker, et envoyé la lettre à Suard ; je n'en ai point de nouvelles. Adieu.

Je reçois dans l'instant votre n° 40, et les lettres du 14 de Paris. Je suis au comble de l'abattement et du chagrin ; vous en savez la cause. Je croyais que les malheureux ne mouraient jamais, ils meurent comme les autres. Quelle consolation donc lorsqu'on est né malheureux ?

XCV

A LA MÊME

Naples, 9 février 1771.

Madame,

Mon cœur ne me dit point de songer à Paris. Je me trouve tous les jours plus sensible que je ne croyais.

La perte que j'ai faite à Paris est augmentée par une que j'ai faite à Gênes; et je ne remplace rien, car il paraît que la race des hommes et des femmes aimables est éteinte pour moi.

Mille grâces du dialogue de Panurge et Pantagruel. Panurge est aussi mauvais moraliste qu'économiste. Point du tout, un homme pestiféré n'a pas de droit de venir s'asseoir au milieu du dîner du baron. La nature donne à l'homme *la force, la liberté*, la possession, que les latins appellent *occupation*. La société, c'est à dire *les lois*, donne *le droit*. *Droit* est un équilibre des *utilités*. *Utilitas justi prope mater et æqui*. Ainsi le droit est un résultat des forces ; et les lois sont une preuve de la vieillesse du monde, parce qu'il en a fallu passer par une suite de siècles de *forces*, et l'essai de toutes ces forces, en dernière analyse, a donné les lois et fait naître le droit. Ainsi un pestiféré peut avoir la volonté ou même la force de s'asseoir en compagnie mais il n'en a pas le droit, car la société ne le lui donne point, ains le lui refuse. Mais Panurge confond tout en bon économiste qu'il est devenu. Adieu. Voilà une lettre écrite au galop, parce que je dois sortir.

XCVI

A LA MÊME

Naples, 16 février 1771.

Ma belle dame,

Vos lettres depuis le commencement de l'année sont incroyables. La politique vous a rendue muette, et vous faites, comme les muets, beaucoup de sons, sans articulation de parole. Eh bien! que le parlement fasse sa paix ou qu'il soit écrasé, que M. de Choiseul revienne ou qu'il reste à Chanteloup [1], faut-il pour cela que je ne sache pas ce que font les Helvétius? Que fait madame Geoffrin, madame Necker, mademoiselle Clairon, mademoiselle de l'Espinasse, Grimm, Suard, l'abbé Raynal, Marmontel et toute l'honorable compagnie? Vous m'envoyez des vers de madame de Boufflers [2], qui disent

1. Choiseul, accusé de soutenir les Parlements, qu'attaquait le chancelier Maupeou, avait été disgracié et exilé à Chanteloup le 24 décembre 1770. Son départ fut un vrai triomphe; il reçut les hommages les plus flatteurs, et le public considéra son éloignement des affaires comme une calamité nationale.

2. La comtesse douairière de Boufflers était dame d'honneur de la princesse de Conti. Devenu veuf, le prince de Conti fut

qu'elle a cessé d'être femme. Je ne sais rien de la coutume de Paris; mais je sais que chez nous, et par le droit romain, on accorde aux veuves la restitution *in integrum;* et les connaisseurs disent que cela est très vrai, passé un certain âge. Enfin je ne veux pas de vers des autres, je veux de la prose de vous.

Diderot m'a proposé la question, s'il était possible, dans un certain cas, qu'on monopolisât les blés d'une province entière, lorsque tout emploi d'argent étant décrié, il y a un argent énorme dans les mains des particuliers. Je dis qu'il faut pour cela un cas unique: car remarquez bien, pour qu'un souverain soit décrié en plein, il faut supposer un gouvernement qui ne respecte ni lois, ni promesses, ni tout ce qu'il y a de plus sacré; ce gouvernement donc, absolu et despotique, ne respectera pas davantage les magasins de blés; ainsi, un particulier courra autant de risque à monopoliser des blés, qu'à placer son argent en billets royaux, et il s'en abstiendra. Mais s'il arrivait qu'un gouvernement fît banqueroute d'argent, sans corruption dans les

nommé grand Prieur de France; il logeait dans l'ancien palais des Templiers, dont madame de Boufflers faisait les honneurs; elle fut alors surnommée l'idole du Temple, car elle était un objet d'adoration pour le prince. Sa belle-fille, la comtesse Amélie de Boufflers, passait pour répéter ses bons mots et se les attribuer; aussi dit-on à la mort de la douairière, arrivée en 1769, que lorsque la belle-mère avait rendu l'âme, la belle-fille avait perdu l'esprit.

maximes de la vertu, que la banqueroute ne fût pas un effet de méchanceté d'esprit, mais d'une bonté de cœur qui a fait manger gaillardement beaucoup d'argent; alors, il arriverait qu'on verrait à la fois dans une même nation l'énergie de la vertu jointe au délabrement des mœurs. On y verrait une police admirable sur les filous des mouchoirs, pendant qu'on n'attaquerait pas, même en justice, une Compagnie des Indes ou une compagnie des Fermes qui cesseraient de payer deux cents millions; et l'on verrait respecter le citronnier d'un propriétaire à qui l'on déchirerait sur le visage pour cent mille francs de contrats. Ce cas est si rare, qu'il est ma foi unique. Nous le voyons, la postérité ne le croira pas. Ainsi Diderot a raison; mais je n'ai pas tort de ne pas m'occuper des cas uniques. Bonsoir, adieu.

XCVII

A LA MÊME

Naples, 23 février 1771.

Sont-elles vraiment de Voltaire, ces deux pièces de vers que vous m'envoyez? J'y aurais reconnu Dorat[1], Boufflers[2], Voisenon[3], le chevalier à talons rouges de chez le baron, ou autre Voltaire *strass*, mais jamais lui-même; et prenez garde, peut-être je ne me trompe pas. On a

1. Claude-Joseph Dorat (1734-1780), poète. On admirait un jour devant Galiani des poésies de Dorat qui étaient imprimées avec grand soin et ornées de jolies gravures en taille-douce : « Oui, dit l'abbé, qui méprisait fort les vers de Dorat, il se sauve de planche en planche. »

2. Le chevalier Jean-Stanislas de Boufflers (1737-1816), poète, membre de l'Institut. Il fut un des hommes les plus spirituels de l'époque.

3. L'abbé Claude-Henri de Fusée de Voisenon (1708-1775), littérateur, membre de l'Académie française. « L'abbé de Voisenon, qui n'a jamais été ni un homme de lettres, ni un bon écrivain, a été fort longtemps ce qu'on appelle un homme à la mode. Né de condition, et reçu à ce titre dans la meilleure société, il l'aurait été encore à titre d'homme aimable... Avec la figure d'un singe, il semblait en avoir la légèreté et la malice, et les femmes s'en amusaient comme d'un homme sans conséquence, qu'on pouvait avoir en passant, sans trop s'en apercevoir, et sans que les autres s'en aperçussent. »

(Laharpe, *Cor. Lit.*)

mis sur le compte de Voltaire les louanges d'un exilé [1], que personne n'osait faire. Le temps nous éclaircira, disent les gazetiers.

Grimm n'est pas mon ami chaud, comme il s'en vante ; car il m'enverrait quelque fournée de son crû, s'il était aussi chaud qu'un four.

A Madagascar on trouve des hommes qui ont plus de morale que de mémoire. Pour se ressouvenir des raisons qu'ils ont pesées, ils se servent de baguettes. Nous imprimons des factums et des mémoires, et cela revient au même. Demandez à votre ami si les juges étaient vieux ou jeunes. Je gagerais qu'ils sont les vieillards du pays. Au surplus, ce fait de Madagascar n'est pas plus extraordinaire que celui du même pays des conseillers qui tenaient conseil dans des cruches ; et l'on trouva que l'Europe avait des conseils plus extraordinaires que cela. De même, on trouve en Europe des jugements où l'on met devant les juges, au lieu de baguettes, des sacs de gros écus. Ils en mettent d'un côté et d'autre, et voient le plus, le moins, le pour, le contre avec de gros écus, et enfin on pèse, et le poids décide le droit. Somme totale, il n'est aucunement intéressant de donner tort ou raison à l'un ou à l'autre dans ce monde. Il importe de *décider*, car il faut finir par aller dîner, autant les juges que les parties.

1. Le duc de Choiseul.

Je voudrais vous en dire davantage, mais comme vous ne m'écrivez jamais rien de tout ce que je vous mande, vous me désorientez. Je vous ai envoyé deux mémoires pour M. de Sartine, qu'en avez-vous fait? Que faites-vous de ma *Bagarre*? que faites-vous de Merlin? que faites-vous de mille autres choses dites ou à dire? Vos femmes de chambre m'intéressent; je n'aime point qu'on meure, et en vérité je ne sais pas m'y accoutumer Bonsoir. Mille choses à tous mes amis.

XCVIII

A LA MÊME

Complainte sur l'interruption de la correspondance.

Naples, 2 mars 1771.

Voilà, ma belle dame, une semaine blanche, sans lettres de votre part. J'en suis attristé, épouvanté, fâché, car je crois que mes lettres vous sont parvenues régulièrement. Il y avait des articles concernant mes intérêts, mes affaires, mes amis, qui méritaient une réponse. Il y en a assurément dans mes anciennes lettres, auxquels vous n'avez pas répondu. Qu'est-ce donc cela?

Si les apoplexies étaient contagieuses, je tremblerais sur celle de votre femme de chambre. Je ne crois pas que vous ayez été exilée ensemble avec le Parlement. Pourquoi donc ne m'écrivez-vous pas? et tant d'autres qui devraient m'écrire, et qui pourraient m'écrire, pourquoi ne le font-ils pas? Suis-je donc oublié tout à fait? De grâce, écrivez-moi quelque chose sur mes livres à Merlin, et sur mon argent, et sur mes dettes. Avez-vous reçu ma lettre, par laquelle je vous disais la somme qu'il fallait payer à M. le duc de la Villa-Hermosa? Je n'ai rien à vous dire si vous n'électrisez pas mon esprit. Ici, jamais un seul discours, jamais un petit mot qui sente la littérature, l'esprit, le bon sens. Aussi je deviens stupide de jour en jour, d'heure en heure, de minute en minute. Bonsoir, pour ce soir.

XCIX

A LA MÊME

Naples, 9 mars 1771.

Anathème à ceux qui changeront votre table! Anathème à ceux qui toucheront à vos chaises! Savez-vous ce que ce cruel retard de vos lettres me

coûte? Il me coûte des frayeurs mortelles. Je vous ai crue morte tout de bon, et je n'ai eu un instant de repos dans l'âme, courant, cherchant, demandant à tout le monde, s'il n'y avait pas eu quelque malheur signalé à Paris, et tous m'ont répondu que le maréchal de Seneterre [1] était décédé. Dieu veuille avoir son âme! Mais vous, de grâce, au nom de l'amitié la plus pure et la plus vraie qui soit au monde, ne manquez jamais de m'écrire chaque semaine, soit par les ambassadeurs, soit par la poste, et, au pis-aller, faites-moi écrire par votre prieur, ou par votre prophète. Cela est sérieux plus que vous ne pensez. Parlons à présent d'autre chose.

Le marquis aime donc un éléphant? Comme cela lui ressemble! comme cela me ressemble! Il y avait autrefois un éléphant à Naples, je l'adorais. Duclos croit donc qu'on peut parler de l'éléphant sans se compromettre? Mais s'il le louait trop, les envieux, qu'en diraient-ils! La prudence est toujours à mon avis nécessaire aux hommes imprudents, et quelque prudence qu'on ait, il n'en sera jamais ni plus ni moins.

Me croyez-vous bête à m'être éloigné de Paris, si je n'avais point prévu que je n'y pouvais plus tenir,

1. Henri-Charles, marquis de Seneterre, ancien colonel du régiment d'infanterie de ce nom. Il était né en 1714.

et que le mouillage n'était plus bon pour moi? Ce que je vous dis est vrai, au pied de la lettre. Je suis parti de Paris après l'avoir prévu et voulu; je voyais qu'en me conduisant autrement, je n'aurais fait que retarder de quelques mois mon départ, mais il était impossible, à ma manière d'être et de penser, à ma sensibilité pour mes amis (et j'en avais de toutes les couleurs), de rester longtemps en place sans bouger. Croyez-vous que j'aurais mieux fait de rester à Paris lors de la publication de mes *Dialogues*? Cela m'aurait-il fait beau jeu à ma cour et dans ma patrie [1]? J'ai donc bien fait de partir, mais je sens que je ferais encore mieux d'y retourner, malgré les dents perdues, la santé affaiblie, et la vue troublée; voilà de quoi il faut sérieusement s'occuper. Je suis tenté de donner ma soumission pour une place au Parlement nouveau, pour y être conseiller-clerc. Qu'en dites-vous? Parlez-en au marquis; voyez si son éléphant ne croisera pas mes prétentions.

J'attends l'accomplissement de mes affaires *Merliniques*; en attendant je vous dirai que mes vingt-cinq exemplaires sont enfin arrivés, aussi bien que ceux expédiés à Gênes. Par conséquent, vous imaginez que

1. En effet, quand Galiani écrivait ses *Dialogues*, il se cachait avec le plus grand soin et prenait toutes les précautions pour qu'en dehors de quelques amis intimes, personne ne pût l'accuser d'en être l'auteur.

le sermon du jour de l'an [1] est arrivé aussi. Pourquoi me l'avez-vous envoyé? Pour rire. Eh bien! sachez qu'à la seconde lecture il m'a fait fondre en larmes; il a excité dans mon âme tant de regrets, tant de souvenirs, que j'en ai été presque au point de devenir fou.

Je voyais les révérences grimacières, je voyais le sourire fin de la baronne, je voyais le parfait contentement du baron, de Diderot, de Marmontel; je voyais le petit dépit de l'abbé Morellet qui enrageait de n'avoir pas fait ce sermon, et même je voyais le sénateur *poco curante* Helvétius, qui ne trouvait pas cela aussi tragique qu'un bel et bon assassinat dans Shakespeare, et qui cependant m'aimait. Mais à propos, qu'est-ce que c'est donc que cette charmante plaisanterie? L'a-t-on lue? l'a-t-on envoyée chez tous les princes du Nord? mettez-moi au fait. Pour moi, j'avoue que je la trouve délicieuse, à cela près que j'admets toutes les louanges outrées qu'il fait de moi, et que je les crois vraies et justes; mais je me récrie fort sur tous les sarcasmes indécents qu'il se permet contre ma chasteté. On voit bien que l'auteur n'a pas marché sur mes brisées, et ne connaît pas les lieux où j'ai laissé un nom et une réputation sempiternelle. Qu'il aille, il

1. Spirituelle plaisanterie de Grimm. On en trouvera des extraits dans l'appendice; il y est longuement question de Galiani et de son absence. Appendice XXII.

verra, il entendra des faits étonnants. Sa quête m'est injurieuse. Je n'ai laissé aucun enfant à Paris; les deux que j'avais eus étaient morts, leur mère l'est aussi [1]; je n'ai à présent qu'un grand nombre de beaux-frères, dont plusieurs philosophes, et aucun qui soit devenu imbécile, excepté le gentil Bernard. Au reste j'écrirai à l'auteur du sermon; et pour me venger d'une si belle pièce, je compte, si Dieu me donne vie, lui envoyer un ouvrage original et sérieux. Il m'a trop humilié en fait de plaisanterie : et je ne compte plus plaisanter devant lui.

J'ai reçu dans la même caisse la mauvaise brochure du comte de Lauraguais contre le sieur Dupont; elle lui ressemble; et même ce n'est pas de son meilleur crû. J'ai lu aussi Linguet. Je crois que Linguet est plus habile que moi en fait d'académie de manège. Il connaît mieux comment il faut étriller ces rosses. Il faut

1. Voici la plaisanterie à laquelle Galiani fait allusion : Grimm avait dit dans son sermon : « Vous êtes avertis que, par ordre de nos supérieurs, dont nous nous estimons les égaux, et dans la vue de signaler notre gratitude envers notre cher et vénérable chef Galiani, il sera fait, à la porte de ce lieu saint, une collecte en faveur et au profit des enfants naturels que notre dit charmant abbé a eus,.... pour être le produit de cette collecte, conjointement avec les legs pieux assignés pour le même objet par le susdit charmant abbé, employé aux mois de nourrice et autres nécessités corporelles et spirituelles des susdits innocents et aimables bâtards, sous la tutelle spéciale de notre vénérable chef et ancien, Denis Diderot, etc. etc. »

avoir le poignet bien plus ferme, et je gagerais qu'ils ont été bien plus doux sous sa main que sous la mienne. Mais à propos, comment tout ceci a-t-il fini ? que font les économistes ? que disent-ils de la disette ? il y a un siècle que vous ne m'en écrivez rien. Il est tard. J'ai dîné ce matin avec le baron Gleichen et le général Koch ; il a été beaucoup question de vous et de nos amis de Paris. Bonsoir, aimez-moi. Faites-moi écrire par ce coquin de Suard, par le baron et autres, qui ne m'écrivent jamais, et qui ne me répondent pas.

C

A LA MÊME

Naples, 16 mars 1771.

J'ai lu la lettre qu'on veut faire imprimer dans *le Mercure* [1]; elle est de la plus exacte vérité, et je crains qu'il n'y ait même des vérités prophétiques. On y promet le reste après ma mort, et pour contenter l'impatience du public, ce reste ne tardera pas à paraître. Oui,

1. Nous reproduisons cette lettre à l'appendice XXIII; elle est de Diderot, et fut en effet insérée dans le *Mercure*.

Diderot me survivra, tous mes amis me survivront, je m'en irai le premier. Aussi cette lettre ressemble bien à un éloge d'un homme de lettres qui a décampé avant que de vider son portefeuille. Je n'aime pas qu'on m'ait accusé de machiavélisme à la face du public; le public est si sot! et je ne suis pas mort encore. Je n'aime pas non plus que l'on m'attribue des ouvrages clandestins. On croira que je faisais des satyres et des placards à Paris. Les économistes sont si méchants, et je les écrase tant par la supériorité de ma clarté, qu'il faut s'attendre à toutes les intrigues des ténèbres de leur part. Au reste, comme cette lettre vous arrivera après que le dé en sera tiré, remerciez l'auteur de la lettre (si ce n'est pas moi-même, comme j'en doute) de ce qu'il a voulu dire en bien de moi. J'aimerais pourtant plus être vengé que loué. L'un est le plaisir des vivants, l'autre est la consolation des morts. Imprimez ma *Bagarre* avec ou sans permission. On imprime tant de choses qu'il fallait défendre! M. de Sartine est toujours sur mes lèvres, et madame n'en est pas loin. Embrassez monsieur et assurez madame que je vous charge de l'embrasser.

Vous ne voulez pas me parler des affaires publiques? Eh bien! je vous en parlerai, moi, et je vous ferai voir que j'en sais plus long que vous sur cet article, quoique vous soyez à Paris et moi à Naples; vous verrez que je sais l'avenir.— Nostradamus: le roi cédera. *Presque rien*

de ce que le chancelier fait et arrange à présent ne restera. Ce remuement durera longtemps ; cependant, au bout du compte, le pouvoir absolu deviendra plus fort qu'auparavant, et la liberté sera perdue à jamais. Voilà des assertions bien contradictoires en apparence, elles se vérifieront toutes.— *Clef de Nostradamus : la vénalité sera ôtée des charges de judicature*. Tout pays qui n'a pas des magistratures ou électives par le peuple, ou héréditaires dans les familles, ou vénales, est esclave. La France n'a plus des magistrats élus par le peuple, comme les évêques autrefois, ni des barons ou ducs qui aillent au Parlement. Si elle perd la vénalité des charges, tout est dit. Voilà une lettre courte, mais succulente.

CI

A LA MÊME

Naples, 23 mars 1771.

Voyez mon guignon ! Le jour même qu'il vous a pris fantaisie de m'envoyer un conte, on m'a fait payer le port des lettres. Aussi votre conte me sera cher et me reviendra fort cher. En vérité, je serais enchanté qu'on trouvât le moyen que je pusse avoir vos lettres

sans qu'elles soient dans le paquet de la cour, et sans payer tous les frais de la poste. Il faudrait qu'elles allassent *gratis* jusqu'à Rome.

De là on me les enverrait par la poste ici, et c'est un bien petit objet. Voyez à arranger cela avec Magallon, qui pourra les envoyer à son ami Azara à Rome, ou traitez-en avec M. de la Reynière; enfin, délivrez-moi ou éloignez-moi de ma cour autant que vous pourrez. *Longe a Jove, longe a fulmine.*

A propos de Magallon, savez-vous qu'il vous aime à la folie? Il me gronde de ce que je ne vous l'ai pas présenté lorsque j'étais à Paris, comme si je ne lui avais proposé cela bien des fois. Mais voilà les hommes! on se dégoûte de ce qu'on ne connaît pas. Puis on en tâte, on en devient gourmand, et l'on gronde le cuisinier de n'avoir pas *ab immemorabili* servi de ce plat. Vous l'avais-je dit que vous publieriez mon éloge funèbre non seulement avant ma mort, mais avant mon consentement?

Nicolaï me mande qu'il vous donnera un compte final de ses dépenses pour moi. Donnez-moi le vôtre aussi. Je n'ai plus de dépenses périodiques à Paris. Ainsi je puis solder mes comptes.

Mille choses au chevalier Gatti, si vous le voyez.

Si Voltaire faisait à présent son *Candide*, il n'aurait pas arrangé le dîner des six rois à Venise, il l'aurait mis de fondation rue Saint-Honoré, chez madame Geof-

frin. Cependant lorsque son dîner a acquis un roi de Suède[1], il a perdu M. de Mairan, et n'a pas gagné au change. Il faut dire des rois comme ce moine disait des vendredis-saints : Il en va, il en vient. Mais les hommes de génie ne reviennent pas aisément. Enfin je suis brouillé avec les grands rois à grandes espérances. Ils seront tous économistes un jour, et diront que les hommes ne servent à rien, lorsqu'ils ne leur servent pas.

CII

MADAME D'ÉPINAY A GALIANI

Paris, 11 avril 1771.

Si je n'espérais que mes lettres vous parviennent à peu de frais, mon cher abbé, je n'aurais plus le courage de vous écrire, car ma puissance épistolaire ne va pas au delà de vingt lignes de ma main, et la force de ma tête ne me permet guère de dicter plus d'une ou deux pages. Il faut pourtant que je vous raconte mes désastres. L'abbé Terray m'a ruinée par ses opérations.

1. Gustave III ; c'est pendant son voyage à Paris qu'il fut appelé à succéder à son père.

Je n'ai ni crédit, ni protections, et Dieu me préserve d'en employer jamais pour réclamer un écu. Je me défais de mon équipage, je vends le peu de vaisselle que j'ai, cela ne me mènera pas bien loin. Tout ce qui me fâche, c'est que cela ne suffira pas pour payer mes dettes, parce que ma santé m'en fait contracter, et m'empêche d'économiser sur le peu qui me reste. Ce dont je vous réponds, c'est que je n'en serai pas plus triste, et que j'irai à l'hôpital gaîment. A présent que je vous ai mandé ce qui me concerne, je dicte le reste de ma lettre. Si je maudis par-ci par-là un abbé [1], il faut que j'en chérisse davantage un autre ; si je voulais faire un parallèle entre vous deux, cela serait assez plaisant. Mon assassin est grand comme une perche, mon consolateur n'a pas quatre pieds de haut ; l'un est sec comme un coteret, a les yeux couverts et ardents, l'air moqueur, dur et dénigrant ; l'autre est gras à lard, a les yeux à fleur de tête, l'air doux, malin et bon ; le grand abbé a le génie d'un chef de brigands ; le petit abbé, celui d'un grand homme ; le grand abbé a les mœurs, etc.. quelque jour je suivrai cette idée. Au reste, je ne vous écris si librement que parce qu'un voyageur sûr vous remettra cette lettre, et m'en répond. Je vais répondre à vos questions et à celles que vous feriez, si vous saviez ce qui se passe.

1. L'abbé Terray.

On s'attendait à la suppression de la Cour des Aides[1]; on a pénétré le but de la précipitation qu'on y a mise, et personne ne croit que ce but puisse être rempli ; on est affligé de cette privation de toute justice; on se révolte contre l'idée que le conseil est complètement juge et partie. La consternation est grande ; je vois les esprits moins disposés à la violence qu'à la désertion. Nombre de gens pensent sérieusement à s'expatrier; ceux que leur position enchaîne évaporent leur douleur par des déclamations qui ne remédient à rien, mais qui soulagent. On s'étonne de l'exil de quelques membres de la Cour des Aides ; on s'attend à tout ; on craint : mais les opinions restent les mêmes, parce qu'on ne leur commande pas.

Quant aux écrits, il y a un si grand mépris répandu sur la manière dont M. le Chancelier opère, qu'à peine daigne-t-on les lire. On est persuadé d'avance qu'ils doivent être pleins de fausseté et de subtilité. De ceux qui les ont lus, les uns les trouvent maladroitement faits; les autres, ni vrais ni faux, difficiles mais pos-

1. Après l'exil du Parlement, les membres du Conseil d'État furent chargés provisoirement de rendre la justice au Palais ; on les appela le *Parlement postiche*. A la suite d'une insulte de la Cour des Aides à ce Parlement provisoire, le roi tint un Lit de justice ou trois édits furent enregistrés : l'un supprimait la Cour des Aides, l'autre tous les anciens offices du Parlement ; enfin le troisième le Grand Conseil. Le nouveau Parlement fut composé des membres du Grand Conseil et de quelques membres de la Cour des Aides.

sibles à réfuter; d'autres disent enfin, et je suis du nombre, que le point de la question est toujours laissé de côté.

Il est certain que depuis l'établissement de la monarchie française, cette discussion d'autorité, ou plutôt de pouvoir, existe entre le roi et le Parlement. Cette indécision même fait partie de la constitution monarchique; car si on décide la question en faveur du roi, toutes les conséquences qui en résultent le rendent absolument despote. Si on la décide en faveur du Parlement, le roi, à peu de chose près, n'a pas plus d'autorité que le roi d'Angleterre; ainsi, de manière ou d'autre, en décidant la question, on change la constitution de l'État; au lieu qu'en laissant subsister les choses telles qu'elles ont été de tout temps, quel est de fait le cas où le roi n'ait pas été maître de faire une bonne loi, un règlement juste? Et quel est le cas où malgré la résistance des Parlements, la volonté du souverain n'a pas prévalu, jusqu'à ce que maitrisé par la force des événements et des circonstances, très indépendant des Parlements, le souverain se soit lui-même départi de ses projets? Si l'on n'avait voulu que le bien, on aurait remédié aux abus sans renverser l'édifice; et lorsqu'on veut employer les matériaux d'un édifice, il faut démolir avec précaution, et non pas briser; sans compter qu'il ne faut pas traiter les hommes comme les pierres, qui se meuvent avec des grues.

Chaque pas aggrave le mal. On écrit, on répondra. Tout est de mode pour le caractère français ; tout le monde voudra approfondir la constitution de l'État ; les têtes s'échaufferont. On met en question des thèses auxquelles on n'aurait jamais osé penser : or, voilà un mal irréparable. Comme je vous l'ai dit, mon cher abbé, ces questions sont la théologie de l'administration. Pour qu'elles soient éclaircies sans danger, il faut que, par le résultat de ses recherches, on se trouve aussi bien traité et aussi heureux qu'un homme raisonnable puisse le prétendre ; sans quoi, les lumières qu'acquièrent les peuples doivent un peu plus tôt, un peu plus tard, opérer des révolutions.

Si l'on veut examiner ensuite notre position intérieure et extérieure, le caractère des souverains alliés et non alliés, je crois qu'on conviendra qu'on ne pouvait guère choisir un moment plus défavorable. Je ne serais pas embarrassée d'écrire des volumes sur cette matière, et de démontrer l'impossibilité d'une besogne solide, et tous les inconvénients de celle-ci. Toutes ces idées étaient dans ma tête, mais elles y seraient restées à jamais inconnues, si on ne me les avait pas développées en alarmant mon esprit et en révoltant mon âme. Il ne faut pas croire qu'au point de lumière où en est la nation, tout soit dit quand on l'a effrayée par des exemples terribles du pouvoir de l'autorité ; il se joint à la frayeur de l'indignation, et une âme éclairée devient bien élo-

quente quand elle est exaltée par la pitié, la terreur, le courage et l'indignation. Le goût du martyre gagne, et il est maladroit de le faire germer.

Au reste, tout le monde, presque tout le monde espère que tout cela se réduira à rien. Mais s'il était décidé que la constitution de l'État dût changer, je vois qu'on préférerait le despotisme du Parlement, parce qu'il est astreint à des formes dont le souverain despote se dispense. Mais j'ai bien de la peine à croire que si ceci dure, le caractère national n'en soit altéré.

Voilà, mon cher abbé, mes idées que je vous prie de garder pour vous seul, au moins jusqu'à ce que mon maître ait achevé la banqueroute totale ; car je compte alors me faire mettre à la Bastille, attendu qu'il ne me restera pas d'autre manière de subsister qu'à ses dépens.

CIII

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 6 avril 1771.

Votre lettre du 8 mars m'a anéanti. Quoi ! vous courez risque de vous voir réduite à l'indigence ! cent écus ! pas un liard avec? Non, vous ne courez d'autre risque.

que d'être forcée de venir à Naples. Avez-vous de quoi faire le voyage, en vendant quelques meubles meublants, qui vous deviendraient inutiles? Je parle tout de bon, je ne badine pas. Venez, vous ne devez pas vous embarrasser du reste. Mais savez-vous que sérieusement cette idée commence à me plaire. Que fait-il donc M. l'abbé Terray? Qu'attend-il donc? Pourquoi ne se dépêche-t-il pas? Laissez-lui donner ses édits. Achetez une berline, vous, Grimm, Schomberg et Diderot; dans une autre chaise, une femme de chambre et un valet de chambre, et deux domestiques. Venez, arrivez; vous renverrez ensuite deux des quatre, à votre choix, ou à leur choix. Il me semble que Grimm est bien partout. Il entretiendra sa correspondance au nord avec ce que vous et moi lui fournirons à nous tous seuls. Ah! qu'il serait grand et beau, à moi et à M. l'abbé Terray, d'avoir fait aller Paris à Naples. Deux petits abbés auraient donc changé la face de l'univers! Voilà mes rêves. Mais cependant votre lettre m'attriste.

J'en ai reçu une que M. de Sartine m'a envoyée par M. Pascaut, et qui est charmante quoique fort courte. Adieu, ma belle indigente. Je n'ai plus le temps de rien. J'ai employé toute la semaine à établir l'usage ici des ventes à l'enchère, à la manière de Paris qui était inconnue et qui a réussi à merveille. On a acheté à des prix fous les marchandises d'un gros négociant qui avait fait banqueroute, et dont le procès aura l'honneur

d'être jugé par moi, qui en suis le rapporteur. J'ai rendu par là un service assez grand à ma patrie, et j'ai déraciné bien des abus. Bonsoir; à huitaine.

CIV

A LA MÊME

Naples, 13 avril 1771.

J'ai reçu un n° 48 de vous, charmant. Vous y êtes gaie, vous chantez toute la journée comme une folle, vous improvisez au clavecin et vous nuancez tous les tons avec une adresse à faire peur. Grimm, Schomberg et Chatelux [1] en font autant; et je crois votre chambre devenue absolument ressemblante à cette scène d'Arlequin voleur et prévot, qui touche le fifre enchanté, et fait chanter et danser tout le monde. Après tant de noir que

1. Le chevalier de Chastellux faisait partie de l'intimité de madame d'Épinay; il était connu dans le monde comme bel esprit, et cultivait les lettres. On cite de lui d'assez jolis mots. Il disait en parlant du style de Diderot dans la vie de Senèque: « Ce sont des phrases qui se sont enivrées et qui se sont mises à courir les unes après les autres. » Entendant des femmes qui parlaient beaucoup de passion: « Vous êtes comme les paresseux, leur dit-il, qui aiment à lire l'histoire des voyages. »

vous avez mis dans mon âme, je ne saurais vous dire le baume qu'y a appliqué votre lettre. Il est vrai que votre n° 49 n'est pas si gai. Vous me peignez vos alarmes sur le compte de M. de Sartine[1]. Je ne crois pas qu'on l'exile. Tacite, dans son livre VI des Annales (vers la fin), remarque comme une chose bien singulière, qu'au milieu de l'incroyable combustion de l'empire, après la chute de Séjan, Lucius Pison, lieutenant de police, mourut à quatre-vingts ans d'une mort naturelle, *rarum*, dit-il, *in tantâ claritudine*.

Il en dit ensuite la raison que voici : *Nullius servihs sententiæ sponte auctor* ; *et quoties necessitas ingrueret, sapienter moderans*. Vous n'entendez pas le latin, je le sais; mais n'allez pas consulter la traduction de l'abbé de la Bletterie. Consultez le philosophe plutôt, et examinez ce passage de Tacite, car il est singulier [2], et il prouve qu'on ne renvoie pas un lieutenant de police, comme on renvoie un monseigneur de la feuille [3]. Il importe

1. Les craintes de madame d'Épinay ne se réalisèrent pas. M. de Sartine resta lieutenant de police jusqu'en mai 1774 ; il fut alors remplacé par M. Le Noir.

2. M. Dureau de la Malle l'a traduit ainsi : « Dans le même temps mourut Pison, préfet de Rome : sa mort fut naturelle, ce qui devenait rare parmi les grands. Jamais il ne donna de lâches conseils; et quand il recevait des ordres, il en tempérait sagement la sévérité. » (Note de Barbier.)

3. On appelait ainsi le prélat chargé de la distribution des bénéfices ; c'est lui qui tenait la *feuille* où se trouvait la liste des bénéfices.

peu d'avoir un simoniaque de plus ou de moins parmi les évêques, et un étourdi de plus ou de moins parmi les abbés. Mais les boues et lanternes, les filous et les voleurs, voilà ce qu'il ne faut pas oublier ni négliger jamais.

Comme M. Nicolaï vous donnera de l'argent de ma part, je serais bien aise de voir mon compte et mon état de finances *Merliniques et Castromontiques*[1], pour débrouiller ce petit chaos.

J'ai reçu toute l'histoire des deux amis[2], j'en ferai le cadeau à nos vendredis : mais nos vendredis deviendront des vendredis napolitains, et s'éloigneront du caractère et du ton de ceux de France, malgré tous les efforts du baron[3] et les miens.

Il n'y a pas moyen de faire ressembler Naples à Paris, si nous ne retrouvons une femme qui nous guide, nous régisse, nous *Geoffrinise*. A propos, votre histoire de madame Geoffrin est admirable ; j'en ai régalé tous ceux qui la connaissent[4]. Nous avons M. de Schouwa-

1. Galiani ne pouvait obtenir du libraire Merlin l'argent qui lui était dû, et, par contre, il ne pouvait parvenir à payer aux héritiers du marquis de Castromonte ce dont il leur était redevable.

2. Quelques jours après sa réception à l'Académie, M. de Saint-Lambert fit paraître une brochure intitulée « les deux Amis », conte iroquois. Diderot écrivit également la même année *Les deux Amis de Bourbonne.*

3. M. de Gleichen.

4. M. de Mairan avait institué madame Geoffrin sa légataire universelle ; elle n'accepta l'héritage que pour le distribuer en entier aux parents et amis du défunt.

loff ici[1]. Il me charge de saluer tous ses amis de Paris. Nous vous plaignons tous, tant que vous êtes : et c'est une belle vengeance à moi que vous plaignez d'avoir perdu Paris, de vous plaindre à mon tour de ce que vous l'avez gardé. Bonsoir. Je dois toujours écrire à Grimm et me plaindre de la satire amère qu'il a lancée contre ma chasteté dans son sermon du jour de l'an. Il en a menti. Je n'ai pas fait la moitié de ce que je pouvais faire.

CV

A LA MÊME

Naples, 20 avril 1771.

Ma belle dame,

Je ne sais pas si j'ai répondu à toutes vos précédentes ; mais qu'y avait-il à vous répondre ? Ce n° 47 qui m'annonçait votre indigence, me consterna : et je n'eus d'autre ressource dans mon imagination que celle de vous inviter à venir loger chez moi. Ma mère est morte, mes sœurs sont religieuses, mes nièces sont bêtes ; je n'ai qu'une chatte pour toute société. Votre n° 48 m'égaya en vous entendant fredonner et chanter dans votre chambre. Votre n° 49 ne me fit point trem-

1. Favori de la czarine Élisabeth.

bler pour mon ami [1] : on lui aurait rendu un grand service en l'exilant ; il n'aurait plus été responsable de rien, mais je vous ai dejà mandé qu'on ne l'exilera pas. Votre n° 50 est long, et par conséquent charmant.

L'impératrice de Russie n'a rien fait d'extraordinaire avec son eau-de-vie [2]. Le tabac, le sel, dans tous les pays policés, sont traités comme elle traite son eau-de-vie. La Russie commence donc à se policer. Les impôts sont les rhumes des états, la maladie des vieillards; les jeunes nations ne les connaissent point. Elles sont sujettes à des maux violents, guerres, séditions, droit féodal, esclavage, etc. Cela finit avec l'âge ; viennent les rhumes des impôts, on tousse, on tousse, et on crache un double vingtième, un papier timbré, un droit sur les cuirs, etc. Vilains crachats ! Enfin la toux devient habituelle et continue, et l'on tousse sans cracher lorsqu'on multiplie les impôts sans augmenter le revenu. On en meurt de faiblesse et de langueur.

Vous m'obligez de vous faire une dissertation sur votre cas de conscience avec Diderot. Que je la ferais plus volontiers à votre cheminée ou à votre dîner !

Le testament n'est pas dans le droit naturel, il est contre nature. Un mort ne doit pas commander aux vivants. Il a été introduit après la loi des successions,

1. M. de Sartine.

2. L'impératrice venait d'établir un impôt sur l'eau-de-vie, et e l'affermer.

et la loi des successions est un remède à la vacance des biens après la mort du possesseur. Dans la nature, les biens vacants appartiennent au premier occupant. La nécessité d'empêcher les querelles a fait naître la loi des successions, et dans cette loi on s'est approché de l'ordre naturel. On a accordé les biens vacants à ceux qui étaient censés pouvoir être les premiers à l'occuper. En effet, ceux qui pourraient les premiers occuper les biens d'un père mourant seraient toujours ses enfants et ceux de sa famille. On a ensuite fait des modifications et perfectionné cette loi. Mais enfin la loi de succession est la première de toutes, la plus sacrée, la plus chère à la société ; c'est celle des successions légitimes, autrement dites *ab intestat*. Elle suffit. Le testament est un privilège, une dispense, une violation de cette loi. Ainsi il n'est ni précieux ni nécessaire à l'ordre civil. D'autres raisons l'ont fait introduire : on a voulu mettre une puissance législative dans un testateur à sa mort, pour qu'il se fît craindre et respecter dans sa vie. Voilà pourquoi la loi a ensuite mis une infinité de gênes et de modifications à cette autorité non naturelle du testateur. On ne lui accorde pas la disposition de tout. On réserve la légitime, on supplée, on interprète sa volonté selon la survenance des enfants, etc. Surtout il est nécessaire de prouver l'authenticité et la solennité de l'acte. Cinq témoins, un magistrat qu'on appelle notaire, etc., sont néces-

saires. On n'a dispensé de quelques formes que les soldats la veille du combat. D'ailleurs, le testament doit être un acte public, et la famille doit savoir d'avance s'il en existe ou non; le public doit même le savoir: on en ignorera le contenu, mais on doit savoir qu'il y en a un. Voilà les lois romaines, voilà les lois les plus raisonnables. Mais si vous avez des lois baroques, ce n'est plus la faute de la morale. Le père de Diderot n'aurait pas pu brûler un testament, ni l'ouvrir; et s'il était ouvert, il ne valait rien, à moins qu'il ne fût signé par cinq ou sept témoins tous vivants. Les juges devaient l'annuler. Au reste, il a raison de dire que l'endroit où on l'avait trouvé, ne prouve rien. Mais la moindre solennité qui eût manqué à cet acte, devait le faire annuler et rendre le bien aux appelés par la loi. Il n'est pas juste d'agrandir les privilèges contre la loi primitive, et le droit de faire un testament est un privilège contre la loi primitive. Mais l'exécuteur n'était point juge; il ne pouvait pas brûler; les juges devaient le casser. Ainsi votre cas de conscience me paraît aisé à résoudre. La faute a été ou de vos juges, ou de vos lois. On peut avoir des lois mauvaises; il ne suffit pas de dire qu'une loi est une loi, pour dire qu'elle est bonne; voilà une des fautes des économistes. Ils établissent le despotisme légal. Dieu nous en préserve, si les lois sont mauvaises, et souvent elles le sont. En avez-vous assez, de mon verbiage?

Écrivez de longues lettres, très longues ! et sachez que je les paie déjà. Ainsi M. l'ambassadeur peut me les envoyer sans remords. Personne n'a encore vu le sermon du jour de l'an ; je n'en écrirai rien à personne ; mais je l'ai relu deux fois ; et ces bans me paraissent délicieux.

J'aime aussi la lettre du curé Papin, qui suit le conte des deux amis. Enfin, tout ce qui ne me fait pas pleurer me fait rire, et ce qui me fait rire, me fait toujours plaisir.

Bonne nouvelle que Villa-Hermosa sera bientôt payé. Je vous prie ensuite, sur l'argent de ma caisse, d'envoyer à M. Giambone, banquier, rue de la Comédie Italienne, le prix d'une canne et d'un parasol, qu'il m'a envoyés depuis un an, et que j'avais oublié de payer ; il vous dira ce que cela coûte. Je crois que c'est 60 livres. Vous lui ferez faire mille excuses de ma part en même temps. C'est un galant homme ; sa femme est une galante femme ; ainsi tout est galant chez lui. Que fait mon cher Grimm ? J'ai eu depuis quinze jours un rhume qui m'a ôté toute envie de lui écrire. J'embrasse le philosophe.

Ma *Bagarre* pourra paraître lorsque vous n'en craindrez pas de plus fortes. Il n'est pas nécessaire d'attendre un nouvel ouvrage de la Rivière. Il suffit qu'il y en ait du bercail dans le même goût. Adieu.

CVI

A LA MÊME

Naples, 27 avril 1771.

Le charmant n° que le 51 ! Oh ! l'aimable numéro ! C'est dommage qu'il ne soit pas sorti à la loterie. Au reste, votre lettre est un modèle de tendresse, de sentiments, de coquetterie même, et je veux la faire imprimer pour mon honneur et gloire. Vous vous êtes donc fait dire la bonne aventure, et l'on vous a dit que vous me reverrez; mais on ne vous a pas dit que je ne vous reverrai point. Oui, vous me verrez lorsque je serai aveugle, et voilà ce que vous dit le véritable prophète. Quoi ! ce monstre m'a déshonoré vis-à-vis de toutes les puissances du Nord [1] ? Qui l'aurait cru, madame ! Il ne mérite plus ma vengeance. Savez-vous ce que je lui préparais? Comme je me regarde pour battu par lui, en fait de plaisanterie, et que je ne crois pas pouvoir le surpasser, je me préparais à lui envoyer quelque chose de

1. On connaît les plaisanteries de Grimm sur l'abbé dans le sermon du jour de l'an.

bien sérieux de moi. C'est un coup d'œil prophétique sur l'état de l'Europe dans cent ans d'ici. Voilà à peu près les chapitres : État de la religion. — Des prêtres, des moines, du pape, des protestants et des Grecs. — État de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne, de l'Italie, etc. — État des sciences, des arts, du commerce, des finances, de l'économie politique, des systèmes d'administration, etc. — De l'Amérique et des colonies européennes.

Voilà un terrible ouvrage! dont le résultat est que nous ressemblerons dans cent ans beaucoup plus à la Chine que nous ne lui ressemblons à présent. Il y aura deux religions très marquées, celle des grands et des lettrés, et celle du peuple qui sera divisée en trois ou quatre sectes vivant bien ensemble. Prêtres et moines seront plus nombreux qu'à présent ; médiocrement riches, ignorés et tranquilles. Le pape ne sera plus qu'un illustre évêque, et point prince; on aura rogné tout son état petit à petit. Il y aura beaucoup de troupes sur pied, et presque point de guerres. Les troupes manœuvreront à ravir pour la parade, mais ni soldats, ni officiers ne seront féroces ni braves. Ils seront bien galonnés, et voilà tout. Les forteresses tomberont en ruines, et les remparts deviendront partout de belles promenades en quinconces. Le grand souverain de l'Europe sera le prince de nos Tartares, c'est-à-dire celui qui possédera la Pologne, la Russie

et la Prusse, et qui commandera à la Baltique et à la mer Noire; car les peuples du Nord seront toujours moins poltrons que ceux du midi. Le reste des princes sera dominé par la politique de ce cabinet prédominant. L'Angleterre se divisera de l'Europe, comme le Japon de la Chine; elle se réunira à son Amérique dont elle possédera la plus grande partie, et maîtrisera le commerce du reste. Il y aura despotisme partout, mais despotisme sans cruauté, sans goutte de sang répandu. Un despotisme de chicane et fondé toujours sur l'interprétation des vieilles lois, sur la ruse et l'astuce du Palais et de la Robe; et ce despotisme ne visera qu'aux finances des particuliers. Heureux les robins, alors qui seront nos mandarins! Ils seront tout, car les soldats ne seront que pour la parade. Les manufactures floriront partout comme dans les Indes. Bonsoir; à tantôt.

CVII

A LA MÊME

Naples, 4 mai 1771.

Ma belle dame,

J'ai souffert tout le mois de mars et d'avril une tristesse, un cauchemar, une certitude et un pressentiment de mourir que je ne saurais vous exprimer. Il n'y a que vous autres qui puissiez savoir si j'ai deviné juste, car, pour moi, lorsque je serai mort, je n'aurai pas même le plaisir de me dire que j'avais raison dans mes pressentiments. Voilà la cause de la tristesse de mes lettres. Au reste, je n'ai aucun malheur, aucun tourment, aucune raison d'être triste, que celle de vous voir au milieu de Paris en 1771. Je suis un peu fâché que vous ayez imaginé la ressource de vous faire mettre à la Bastille pour vivre, plutôt que d'imaginer de venir à Naples. Est-ce que la Bastille même vaut encore mieux que Naples?

Je ne sais pas trop de quoi remplir ma lettre. Je pourrais, au vrai, vous achever ce beau livre que je veux faire pour Grimm, qui doit contenir l'histoire de

l'année 1900; mais je suis si fatigué de l'ouvrage *robinal*[1] qu'il m'a fallu faire aujourd'hui! je n'ai que le temps de vous en continuer quelques chapitres.

Dans ce temps-là, les sciences à la mode seront les physiques, les chimiques et les alchimiques. On y aura mêlé beaucoup de géométrie, et il y aura des fous qui diront que lorsque la quadrature de l'hyperbole sera trouvée, on aura ou la pierre philosophale, ou la malléabilité du verre. A force de lier les sciences vraies ensemble, on en tirera une fausse qui ne consistera qu'en mots creux, ou en axiomes de platitudes obscurcies par des grands mots. Plus de théologie, plus d'antiquités, plus de langues savantes. Le français sera la langue générale, et l'esclavon la langue de la cour. Pour la jurisprudence, toutes les nations de l'Europe auront un code particulier, et les lois romaines seront anéanties. Cependant, à force de disputer sur *l'Esprit des Lois*, on aura fait sortir la chicane du palais des sources les plus magnifiques, telles que l'esprit de la constitution de chaque nation et l'ordre essentiel. On sera pédant d'après Montesquieu et moi, comme on l'a été d'après Aristote par les péripatéticiens.

Les arts. — La marine sera très négligée; il y aura très peu de commerce, et presque tout par terre et de

1. Les fonctions de conseiller au tribunal du commerce ; Galiani jugeait tous les jours comme un robin.

proche en proche; car chaque nation ayant perfectionné son agriculture et ses arts, se suffira à elle-même, et les sottes lois favorables à l'exportation et contraires à l'importation détruiront tout commerce; car lorsque tout le monde veut donner et personne ne veut recevoir, il en arrive que personne ne donne ni ne reçoit plus rien. *Alia die;* bonsoir. Je vous embrasse et suis, etc.

Écrivez-moi par la poste en droiture; voilà le mieux.

CVIII

A LA MÊME

Naples, 11 mai 1771.

Je n'ai pas, ma belle dame, de lettres de vous ce soir, chose qui ne me tourmente point, puisque je compte les avoir demain. Mais ce qui me tourmente et qui m'inquiète très fort, c'est que M. Nicolaï me mande que vous lui avez dit que je devais recevoir une lettre de vous sous la date du 11 mars, avec un papier intéressant. Je n'ai reçu ni lettre ni papier, et je ne puis deviner ce que cela pouvait être; car aucune lettre de vous ne m'en indique rien, et je n'attendais rien d'intéressant, à moins que cela ne soit quelque quittance

de M. l'ambassadeur Fuentès[1] sur l'argent que vous avez payé, et vous êtes toujours à temps de la faire renouveler.

Cette pensée, en attendant, et cette inquiétude me chiffonnent la tête au point que je ne sais rien vous écrire ce soir. Je pourrais continuer mon ouvrage à Grimm, et lui parler de l'état du commerce de 1900; mais je ne suis pas en train; en outre j'ai des douleurs aiguës de mon rhumatisme ordinaire, et puis, je suis sans maîtresse, sans amis, sans écouteurs, sans parleurs, sans rien de ce que j'avais autour de votre cheminée. A propos, on a fait des lois sur le blé en Allemagne. Madame la diète de Ratisbonne n'avait rien de mieux à faire que de me consulter, puisque je suis la dive bouteille de tout ce tripot-ci. Dites-moi au moins si on a consulté M. de la Rivière. Je crains que vous n'ayez encore une disette cette année, et ce qui pis est sans cherté; car lorsqu'on manque d'argent, la disette ne cause point les hauts prix, elle cause la mort; autre vérité que les économistes ignorent.

Ah çà! bonsoir. Vous ne me dites rien; je n'ai

1. Le comte de Fuentès (don Joachim Pignatelli y Arragon), grand d'Espagne, chevalier de la Toison d'Or, ambassadeur à Turin et à Londres, fut nommé le 5 septembre 1763, ambassadeur extraordinaire d'Espagne à Paris, en remplacement du marquis Grimaldi. Il mourut à Madrid, le 13 mai 1776, âgé de 52 ans. Il était père du marquis de Mora et du prince Pignatelli, dont il est souvent question dans la correspondance de Galiani.

rien à vous dire. Portez-vous bien. Saluez tous mes amis. Passez mes félicitations à l'abbé Arnaud sur son *académicité* [1].

Voyez-vous jamais le baron de Thun [2]? Dites-lui mille choses de ma part. A huitaine; bonsoir.

1. L'abbé Arnaud fut reçu à l'Académie française le 13 mai 1771.

2. Voici l'histoire originale que Gleichen raconte sur le baron de Thun, ministre plénipotentiaire du duc de Wurtemberg à Paris et ami de madame d'Épinay et de Grimm: « C'était un homme assez singulier, très aimable pour ceux qui l'ont connu aussi particulièrement que moi, mais excessivement spéculatif pour l'économie; il avait placé toute sa fortune en rente viagère, car il était fort égoïste. Ayant la fantaisie d'être enterré dans son lieu natal, en Poméranie, mais trop juste pour causer autant de dépense à son neveu auquel il ne laissait rien du tout, il ordonna en mourant de le couper en pièces, de le bien saler, de le mettre dans un tonneau, et de l'embarquer ainsi sur le premier vaisseau qui partirait pour la Poméranie. Durant la route, les matelots visitèrent le tonneau, et croyant que c'était du bœuf salé, ils mangèrent la moitié du baron de Thun. — C'est son neveu qui m'a raconté cette histoire » (Gleichen).

CIX

A LA MÊME

Naples, 18 mai 1771.

En vérité, ma belle dame, si votre lettre, qui devait aller par un courrier extraordinaire, et qui est venue, à ce qu'il me paraît, tout rondement par la poste, eût été ouverte, nous aurions été mis tous deux à la Bastille. Qui diable pourrait imaginer que dans l'état actuel des affaires en France, vous saisiriez l'occasion d'un courrier pour me mander tout au long l'histoire du postérieur de notre charmant marquis, qui a voulu faire des glaces de c.. au lait, et rien autre?

Si j'étais aussi méchant qu'un inquisiteur moine, ou aussi bête qu'un inquisiteur d'État, j'expliquerais votre lettre comme un chiffre convenu entre nous; et voici, par exemple, ce que je dirais. Je vous prouverais qu'un c.. de marquis signifie un parlement; que les *hémorroïdes* signifient le remboursement des charges ; qu'une *marmite cassée* signifie un ministre renvoyé; qu'un *bassin à barbe* signifie un chancelier; que *du lait répandu* signifie des remontrances inutiles; que *du*

lait rejaillissant jusqu'au menton, signifie des remontrances fortes; qu'une *vieille redingote* veut incontestablement et clairement dire un Prince du sang; et voilà que vous m'auriez parlé des affaires du temps, et fait de la prose sans le savoir.

Quoi qu'il en soit de cela, puisque notre cher marquis fait des comédies, pourquoi n'en fait-il pas une ayant pour titre: *le c.. au lait*, comme on a fait le *Pot au lait?* Elle se diviserait en deux actes très commodément : le premier aurait pour catastrophe la marmite cassée; le second, le menton sali et mouillé. Les interlocuteurs seraient, lui, une jeune gouvernante, et un apothicaire. Il y aurait des intrigues d'amour entre l'apothicaire et sa gouvernante, qui saisiraient les moments de son horrible embarras, lorsqu'il est vautré dans son lait, pour se parler d'amour et pour conclure le mariage malgré lui, qui ne veut pas que sa gouvernante se marie. En vérité on tirerait de ce sujet une charmante petite parade, bien meilleure qu'*Arlequin barbier paralytique :* faites-la et envoyez-la moi.

On voit bien que je ne suis pas dans vos soirées. Comment diable êtes-vous restée des jours entiers à discuter lequel est plus dangereux d'un sot qui ordonne, ou d'un homme d'esprit qui déraisonne? Cela se décide en deux minutes; les sots ne font de sottises que parce les hommes d'esprit qui les conseillent ont déraisonné. Ainsi ce ne sont ni deux cas, ni deux maux différents;

c'est toujours un seul cas, un seul effet d'une même cause. Dans l'ordre essentiel et naturel de ce monde admirable, il y a des sots et des hommes d'esprit. La nature a voulu (si pourtant elle a jamais rien voulu) que chacun y jouât un rôle. Or il n'y a que deux rôles à jouer : commander ou conseiller. On ne pouvait pas laisser conseiller, aux sots; ils n'avaient pas même l'esprit de déraisonner. Il a fallu donc que les sots commandassent, car s'ils ne faisaient pas cela, ils ne feraient rien du tout, et ils seraient un superflu de la nature, qui ne doit avoir rien de superflu, si ce n'est elle-même tout entière.

Voilà ce que remarque très bien Fra Paolo dans son *Histoire du Concile de Trente* [1]; que les théologiens y consultaient, et que les pères, c'est-à-dire les évêques, qui ne connaissaient pas un mot de théologie, décidaient le dogme. Ce qui est dans le système politique est aussi dans la république des lettres; les sots font le texte, et les hommes d'esprit font les commentaires. Et c'est pour cela que Panurge explique le tableau de la

1. Pierre Sarpi, l'un des plus violents ennemis de la Cour de Rome, naquit à Venise en 1552. Il embrassa l'ordre des Servites et changea son nom de baptême en celui de Paul, d'où Fra Paolo. Ce fut un remarquable savant, un fin politique, un habile écrivain. — Il lutta avec la plus grande violence contre le pape Paul V, qui avait des difficultés avec la République de Venise. Il mourut en janvier 1623, et la République Sérénissime lui rendit des honneurs éclatants.— Parmi ses nombreux ouvrages, le plus connu est l'*Histoire du Concile de Trente*.

physionomie rurale, et qu'il a la rage de croire qu'il l'entend. C'est pour cela que Newton commenta Daniel et *l'Apocalypse* [1].

Je répondrai à notre cher Grimm la semaine prochaine, lorsque j'aurai pris les éclaircissements nécessaires sur la commission qu'il me donne.

Je suis bien fâché que la queue à Merlin soit si dure à écorcher ; j'avais si grand besoin d'argent !

J'oubliais de vous dire que j'ai aussi reçu votre n° 53. Il est court et triste, et je n'ai rien à y répondre.

Je suis enchanté d'apprendre que le chevalier de Magallon vous ait pris... le coin de... votre loge aux Italiens. Vous vous trouverez bien de son voisinage : c'est un homme sûr. Bonsoir. Envoyez, par Grimm, souvent de mes nouvelles et de mes compliments à madame de la Ferté-Imbault, à madame Geoffrin, à la cruelle Necker, qui ne veut pas absolument m'écrire, et bonsoir.

1. *Observations sur les prophéties de l'Écriture Sainte, particulièrement sur les prophéties de Daniel et sur* l'Apocalypse *de Saint Jean*. — « La folie des personnes qui ont voulu interpréter les prophéties, dit Newton, a été de vouloir en tirer la prévision des évènements à venir, comme si Dieu avait eu le dessein de faire d'eux autant de prophètes. Le dessein de Dieu a été bien différent. Il a donné *l'Apocalypse*, ainsi que les prophéties de l'Ancien Testament, non pas pour flatter la curiosité humaine en permettant aux hommes d'y lire l'avenir, mais afin que les prophéties une fois accomplies, puissent être interprétées d'après les évènements, et que sa prescience, non pas celle des interprètes, pût être ainsi manifestée, etc. »

CX

A LA MÊME

Naples, 25 mai 1771

C'est aujourd'hui, ma belle dame, l'anniversaire du jour où je reçus mon rappel de Paris; et il était bien juste que le jour le plus noir de ma vie fût compensé par le jour où je reçus la plus tendre, la plus chère et la plus belle de vos lettres. Vous me donnez le plaisir de m'assurer que vous n'avez plus le besoin de venir à Naples, et que vous en avez l'envie. C'est tout ce que mon cœur souhaitait d'apprendre de vous.

Vous voudriez savoir si je reviendrai à Paris. Je le crois fermement, mais je ne vous reverrai pas, car je serai aveugle. Plaisanterie à part, mes yeux vont si mal de jour en jour, que je m'attends à une cataracte dans un an, et ceci m'obligera de retourner à Paris me soumettre à l'opération, et m'établir aux Quinze-Vingts. C'est une idée affreuse pour moi que de revoir Paris dans cet état. Cependant, moi aveugle, je ne puis trouver d'autre pays où je réussisse que Paris; c'est le seul pays où l'on m'écouterait.

Pour vous appeler ici à l'éducation des princes, il faudrait commencer par la grossesse de notre reine. Je travaille à cela par mes vœux au ciel, et par les plus sincères désirs. Si notre reine était la femme d'un particulier, je tâcherais d'y travailler encore plus efficacement, car c'est une des plus intéressantes figures que j'ai jamais vues. Elle est la plus belle femme de Naples, et c'est bien dommage qu'elle soit reine.

Linguet a eu tort d'accabler les économistes. Je suis persuadé que dans ce moment les économistes sont les plus étonnés et les plus morfondus de tous les êtres, voyant que leurs principes et leurs théories sur la liberté, la propriété, le despotisme légal, l'ordre essentiel, etc., ont fait si peu de progrès. On a écrasé des parlements comme des puces et des punaises, en dépit de la physionomie rurale. Qu'en disent-ils? qu'en dit-il, Panurge? Moi, qui fais des réflexions bien différentes des économistes, je me suis mis à réfléchir sur les causes physiques de la liberté des gouvernements, et j'en ferai mon 187e ouvrage. Le contraste frappant entre ce qui est arrivé en Pologne pour si peu de chose [1], et ce qui n'arrive pas à Londres et à Paris pour tant de choses, m'a découvert les principes fondamentaux de la liberté. Premier principe: qu'il n'y ait pas de voi-

1. Les Polonais s'étaient révoltés contre le roi Stanislas Poniatowsky.

tures à ressort et qu'on aille à cheval. Une voiture coupe le soulèvement dans une rue ; et le chef du parti, qui se trouverait dans la voiture, perd trop de temps à se mettre à la tête des soulevés, parce qu'il faut qu'il appelle son laquais Christophe, et lui dise : « Christophe, ouvre le carrosse ; Christophe, ferme le carrosse, — et tout cela prend beaucoup de temps. — Deuxième principe : il faut avoir des chaises de paille, et point de fauteuils. Un homme qui est tombé sur un large fauteuil, chez madame Geoffrin, a bien de la peine à se soulever.— Troisième principe : il ne faut point avoir de trumeaux, car dans les soulèvements, les coups de pierres pourraient les casser, et ils valent beaucoup d'argent. — Quatrième principe : il faut avoir de très mauvaises auberges sur les grandes routes. Lorsqu'on y rencontre de méchants lits remplis de punaises, on est éveillé de meilleure heure, et l'on fait plus de diligence dans ses marches. Cinquième principe, et c'est le fondamental : il ne faut point poudrer ses cheveux : après un vigoureux soulèvement, un homme dépoudré est affreux à voir, et n'oserait paraître dans aucune bonne compagnie ni assister à un souper d'invitation.

De ces principes, je crois, dépend le soutien de la liberté, et dérive l'ordre essentiel des devoirs réciproques entre le souverain et le peuple. Ainsi Rousseau, dans son *Contrat social*, stipulé au pied de la tour de Babel

par le feu notaire Nembroth, oublia de marquer que les clauses du contrat portaient qu'il ne devait valoir que jusqu'à l'institution des sophas et des fauteuils, et que le consentement des perruquiers y était formellement requis.

Savez-vous pourquoi je vous écris des lettres si folles? C'est parce que vous me dites qu'à Paris il n'y a pas le mot pour rire.

Il est beau à Suard de n'avoir pas été paresseux pour son ami; mais il a eu la paresse avec moi de ne pas m'écrire depuis quatre mois.

Je vous écris par la poste, parce que ce soir je n'écris pas à M. de Fuentès ni à Nicolaï. Vous leur donnerez de mes nouvelles. Embrassez tous mes amis, et n'oubliez pas ni monsieur ni madame de Sartine. Adieu.

CXI

A LA MÊME

Réponse courroucée.

Naples, 6 juin 1771.

Fi l'indignité ! Fi la lésine ! Quoi ! parce que l'ambassadeur va danser à Versailles, et que vous ne pouvez pas m'envoyer sous son enveloppe votre lettre, faut-il que je reste une semaine entière sans une belle lettre de vous ? Il fallait l'écrire, l'envoyer par la poste, je l'aurais payée, et je n'aurais pas regretté mon argent. A présent que voulez-vous que je vous mande ? je n'ai rien dans ma tête ni dans ma poche. Je viens de perdre à la loterie. Je suis au milieu d'une nation endormie, au point qu'il ne m'est pas possible de rencontrer un seul écouteur. Il faut absolument que je m'en retourne à Paris. Finissez donc vite vos *brouillamini*, pour que je puisse venir causer gaiement chez vous. J'ai laissé mon *Histoire du vingtième siècle* interrompue : Grimm se fâchera ; mais que ne me soutient-il un peu l'haleine et la verve par quelques-unes de ses lettres ? Et Suard, et le baron, et enfin tous, pour-

quoi m'oublient-ils? Je vous prie quelquefois de leur montrer quelques articles des miennes, pour qu'ils aient un certificat de ma vie.

Je vous prie d'aider Nicolaï, et de le faire aider par Diderot dans la vente de la carte géographique du royaume de Naples[1]. C'est par ce seul moyen que je puis me rembourser de l'argent que j'ai avancé.

Mauvaise soirée. Il ne me passe rien par l'esprit qui soit digne de vous être mandé. Je fis hier une grande promenade, je me trouvai las et fatigué au possible. Je me mis à réfléchir sur ce que c'est que *la lassitude*. Je trouvai que c'est positivement l'évaporation de cette matière qu'on appelle âme. Je trouvai cette théorie neuve et profonde, que toute machine qui a une volonté est susceptible de lassitude, telle que l'homme et la bête. Que celle qu'on appelle âme plastique n'est point susceptible de lassitude, soit dans les arbres ou dans les animaux. Ainsi le mouvement du cœur, etc., appartient à notre âme plastique, et n'est point sujet à la volonté ni à la lassitude. La volonté est donc une

1. Galiani avait été chargé par son gouvernement de faire une carte du royaume de Naples. Voici ce qu'en dit Grimm : « Il vient de paraître une très belle carte du royaume de Naples en 4 feuilles. Cette carte a été exécutée avec le plus grand soin par ordre du ministère de Naples, sous la direction de M. l'abbé Galiani, et quoiqu'il ait été rappelé dans sa patrie avant qu'elle ait pu être achevée, il a pris en partant des mesures pour assurer le succès de cette entreprise, dont il s'était fait un point d'honneur, qui ne pouvait que tourner au profit de l'ouvrage. » (*Cor. Lit.*)

effusion de cette matière volatile qui va devers ce nerf qui exécute la volonté, qui s'évapore et produit la lassitude jusqu'à tant qu'elle soit reproduite. La mort est donc une lassitude universelle produite par un excès de désirs. Je meurs d'envie de retourner à Paris : voilà ma mort. Bon soir.

CXII

A LA MÊME

Naples, 15 juin 1771.

Ma belle dame,

Je n'ai point de lettres de vous cette semaine; mais je n'en suis point en peine. Comme je vous connais pour une femme très ménagère, apparemment vous aurez voulu m'épargner des frais de poste ; et Dieu sait par quelle route vous m'avez écrit. A bon compte je n'ai rien à vous dire : ainsi je profite de ce moment d'oisiveté pour répondre à mon Prophète.

A M. Grimm.

Mon cher Grimm, le cœur me saigne de voir acheter

les *Antiquités d'Herculanum*[1] au prince de Gotha, l'homme du monde le plus digne de les recevoir en présent. Sachez que, quoique ce livre se vende et ne se donne plus aux particuliers, les souverains sont toujours comme de raison au-dessus des lois. Si le prince voulait écrire un seul petit mot au ministre Tanucci, en lui disant qu'il souhaiterait d'enrichir sa vaste bibliothèque d'un ouvrage que la magnificence du roi fait graver ici, d'abord il l'aurait sans faute, comme on le donne à tous les autres souverains. Il pourrait mander à M. Tanucci de me le livrer, et j'en ferais ici le reçu, et je vous l'expédierais. S'il voulait ensuite envoyer en présent à la bibliothèque du roi ici, ou à M. Tanucci, sa *Gotha nummaria,* ou quelque livre particulièrement appartenant à sa maison ou à ses États, etc., il ferait ce que peu de souverains ont fait, et ce qui serait très noble et très digne de lui. Voilà, mon cher Grimm, ce que j'ai à vous dire. Tâchez de persuader au prince de faire à ma guise. Qu'il écrive à M. Tanucci, et tout sera dit. En attendant, assurez le

1. L'ouvrage des *Antiquités d'Herculanum* fut entrepris par les soins de Tanucci, et l'exécution en fut confiée à une Académie, appelée l'Académie d'Herculanum, composée des savants les plus distingués de Naples; Galiani en faisait partie, il a écrit la plupart des notices du premier volume. — Les planches de l'ouvrage sont fort belles, elles avaient été gravées à Paris chez le comte de Caylus, célèbre antiquaire, ami de notre abbé. (Voir à l'appendice XXIV, la plaisante négociation dont Galiani s'était chargé pour son ami.)

prince de mon enthousiasme pour lui. Bonjour.

Vous ne valez rien. Vous m'avez déshonoré à la face de tous les potentats du nord, et je vous ai pardonné[1]. Coquin! pour expiation de vos forfaits, envoyez-moi le *Voyage de Bougainville*[2]; et si, depuis mon départ, il a paru à Paris d'autres voyages curieux, je vous prie de m'en faire l'emplette aussi. C'est aujourd'hui le jour que je suis parti de Paris. Quel jour! quel moment! Voilà deux années et plus que nous ne nous sommes pas vus. Avez-vous pu vivre sans moi? Puis-je vivre sans vous? Adieu; embrassez mes disciples, mes compagnons et mes maîtres. Bon soir.

CXIII

A LA MÊME

Naples, 22 juin 1771.

J'ai reçu, ma belle dame, deux lettres de vous à la fois; et celle qui me manquait, la semaine passée, m'a

1. L'abbé fait encore une fois allusion aux plaisanteries du sermon du jour de l'an.

2. Louis Antoine de Bougainville, le célèbre voyageur. (1729-1811.) L'empire l'avait nommé comte et sénateur.

coûté mon argent, tout comme si elle était venue par la poste. Ainsi vous direz à Magallon qu'il faut que M. de Fuentès ne fasse jamais qu'un seul paquet pour moi ; car si on m'en envoie deux, on m'en délivre un gratis (et c'est toujours le plus mince), et on me fait payer l'autre. Voilà qui est dit une fois pour toutes.

Venons au contenu de vos lettres : elles sont belles, charmantes, longues et remplies de détails qui m'intéressent. Vous avez reconnu Voltaire dans son sermon[1] ; moi, je n'y reconnais que l'écho de feu M. de Voltaire. Ah ! il rabâche trop à présent. Sa Catherine est une maîtresse femme, parce qu'elle est intolérante et conquérante ; et tous les grands hommes ont été intolérants, et il faut l'être. Si l'on rencontre sur son chemin un prince sot, il faut lui prêcher la tolérance afin qu'il donne dans le piège, et que le parti écrasé ait le temps de se relever par la tolérance qu'on lui accorde, et

1. *Sermon du papas Nicolas Chariteski, prononcé dans l'église de Sainte-Toleranski, village de Lithuanie, le jour de Sainte Épiphanie.* « Ce sermon qui n'a que huit pages, dit Grimm, tend à prouver aux confédérés polonais combien leur conduite est antichrétienne, absurde et atroce. Rulhière, sur l'ordre du duc de Choiseul doit combattre les principes avancés par le bon papas Chariteski ; mais je crois que ni le papas Charisteski, ni le papas Rulhière n'auront voix au chapitre dans le concile qui décidera des affaires de Pologne ; que le papas Salderne, le papas Orloff, le papas Romanzoff y seront consultés de préférence, et que tout s'arrangera au gré des prélats prussiens, autrichiens et russes, inspirés par le Saint-Esprit, qui procédera ou ne procédera pas, comme il plaira à leurs dites Éminences. »

d'écraser son adversaire à son tour. Ainsi le sermon sur la tolérance est un sermon fait aux sots et aux gens dupes, ou à des gens qui n'ont aucun intérêt dans la chose. Voilà pourquoi quelquefois un souverain séculier doit écouter la tolérance : c'est lorsque l'affaire intéresse les prêtres sans intéresser les souverains. Mais en Pologne les évêques sont tout à la fois prêtres et souverains, et s'ils le peuvent, ils feront fort bien de chasser les Russes, et d'envoyer au diable tous les dissidents. Et Catherine fera fort bien d'écraser les évêques, si cela lui réussit. Moi, je n'en crois rien ; je crois que les Russes écraseront les Turcs par contre-coup, et ne feront qu'agrandir et réveiller les Polonais, comme Philippe II et la maison d'Autriche écrasèrent l'Allemagne et l'Italie en voulant troubler la France, et ne firent qu'ennoblir votre nation : voilà mes prophéties.

Je suis fâché des chagrins des Helvétius. Il fallait donner un mari à leur fille, d'abord que le spleen se manifesta.

Je ne me porte pas trop bien ce soir : je suis enrhumé, et qui plus est, je suis triste et ennuyé au possible. La seule chose qui m'ait fait plaisir depuis que je suis ici, c'est un opéra comique de M. Piccini[1],

1. Célèbre musicien, né à Bari, dans le royaume de Naples, en 1728. Ses brillantes facultés musicales se déclarèrent dès sa plus tendre enfance, et il obtint les plus grands succès à Rome, puis à Naples. Il vint ensuite à Paris où sa présence amena la grande

qu'on donne à présent : il a atteint le but de la perfection de l'art. Il m'a appris que nous chantons tout et toujours, quand nous parlons. Le difficile est de trouver notre ton et notre modulation, lorsque nous causons. Assurez-vous que cet opéra de Piccini est quelque chose dont vous n'avez pas même l'idée, tant il est supérieur à tout ce que vous avez jamais entendu. Toutes les fois que je vais à ce spectacle, il me prend un désir si vif d'avoir Grimm, Diderot et vous à mes côtés, que le chagrin de ne pas vous y voir me trouble tout le plaisir du spectacle.

Je ne vous parle pas de vos malheurs; ce n'en est pas un des moindres que de bons réglements de procédure aient été faits dans un tel temps et par un tel chancelier[1] qu'on se fasse un plaisir de ne pas les observer par un esprit mal entendu de patriotisme. C'est le malheur qu'eut le paganisme d'être protégé par Julien l'Apostat. Saint Cyrille n'eut raison que parce que Julien avait plus d'esprit que de conduite, et qu'il voulut virer de bord trop précipitamment.

Au reste, aimez-moi : voilà l'essentiel. Avez-vous remarqué les règlements qu'on a proposés à la Chambre

lutte des piccinistes et des glückistes; il en sera question dans le cours de cet ouvrage. Le caractère dominant de la musique de Piccini est une mélodie touchante, un style clair et facile, une grande élégance de forme. — Piccini mourut en 1800 à Passy, presque dans l'indigence.

1. Le chancelier Maupeou.

dės Communes à Londres sur le fait de l'exportation? Qu'en disent-ils les économistes? La seule nation qui leur servait de cheval de bataille les abandonne et réforme son *prix d'encouragement*, comme je l'avais prévu et prédit. Elle prend le parti de classer les différents prix des blés. Mauvais parti, moins bon que le mien; cependant moins mauvais en Angleterre où les prix des blés sont uniformes à peu près dans toutes les provinces à cause de la grande facilité de circulation. Ce parti pourtant de l'Angleterre revient presque à mon système. J'ai parlé pour un pays où la gratification n'était pas introduite, et ne pouvait pas s'établir faute de fonds pour la payer. Je voudrais que quelqu'un, pour mon honneur, publiât ces réflexions. Bonsoir; aimez-moi. Adieu.

CXIV

A LA MÊME

Naples, 29 juin 1771.

Votre lettre du 8 juin n'est point gaie. Il s'en faut même de beaucoup. Vous avouez vous-même que vous n'avez que quelques lueurs de gaieté. Je crains que

cela ne tienne au physique, et que vous ne vous portiez pas bien. Voilà ce qui me fâche. Pour moi, je fais tout ce que je puis pour vous égayer, et ce n'est pas un petit effort pour moi, car je suis si ennuyé de mon existence ici, qu'en vérité je deviens homme grave et homme d'affaires de jour en jour davantage; et cela finira par devenir un Napolitain tout comme un autre.

Madame Geoffrin aura eu un érésipèle parce que quelque étourdi se sera avisé de donner une nouvelle quelconque chez elle[1]. Je suis enchanté qu'elle soit rétablie.

Vous avez un nouveau ministre des affaires étrangères[2], mais tant qu'on ne fera pas le ministre des affaires étranges, il vaquera la place la plus importante dans le ministère.

1. Elle passait en effet pour un esprit timoré, redoutant très fort tout ce qui touchait à la politique. « La bonne femme, dit Morellet, démêlait parfaitement nos dispositions malevoles pour le ministère, qui avait fait déclarer la guerre à notre cher Frédéric; elle en était alarmée, et comme elle contenait un peu chez elle notre pétulance, elle voyait bien que nous allions quelque autre part fronder en liberté. Quand nous la quittions, Reynal ou d'Alembert, d'Alembert ou moi, ou Marmontel, « Je parie, disait-elle, que vous allez aux Tuileries faire votre sabbat, et que M. Turgot ou l'abbé Bon vous y attendent; je ne veux pas que vous vous en alliez ensemble » et elle en gardait un. Puis elle se ravisait : « Bon, que je suis sotte! je ne gagne rien à vous retenir, il vous attend sûrement au bas de l'escalier. » Et cela était vrai, et nous lui en faisions l'aveu, et de rire. » (Morellet, mémoires, t. I, ch. IV, p. 87.)

2. Le duc d'Aiguillon.

Mille grâces à Suard de l'*Histoire de Charles V*[1]. Si je publie l'histoire de Louis XVII, je lui en promets un exemplaire de mon côté, mais comme je ne suis pas en train de nouveaux ouvrages, en attendant j'ai prié M. Nicolaï de lui donner un exemplaire de ma carte. A propos de cela, je vous prie d'assurer tous mes amis Grimm, Diderot, madame d'Épinay, etc., qu'il n'était pas en mon pouvoir de leur donner des exemplaires de ma carte, puisqu'elle appartient au roi, qui en a payé la gravure. Voilà pourquoi je n'ai pas été généreux jusqu'à leur en faire des présents. Je crois vous avoir mandé, que je souhaite avoir le *Voyage de Bougainville*, et d'autres voyages véridiques, s'il en a paru depuis deux ans. Réunissez les livres que vous avez à m'envoyer avec ceux qu'a Nicolaï, et faites-en le ballot, que vous expédierez à Marseille, à l'adresse du consul de Naples, M. Medina.

Je suis curieux de lire cette *Histoire de Charles V*, qui fut le premier despote depuis la chute de l'empire romain. Il fut un despote doux, comme son fils fut un despote aigre. Après eux nous en avons eu des aigres-doux; et à présent nous les mangeons à toutes sauces.

Je présente mes respects aux culottes mouillées de notre cher marquis. J'embrasse mes amis. J'ai eu des nouvelles du baron par M. Changuion. Bonjour et bonsoir.

1. *Histoire du règne de l'empereur Charles-Quint*, par Robertson, traduite par Suard, en 1771.

CXV

A MADAME NECKER[1]

Naples, 6 juillet 1771.

Ma divinité !

Enfin, une lettre de vous est venue me trouver. Si cela continue, je n'en demande pas davantage à la déesse de l'amitié. Vous êtes toujours dans les mèmes principes à ce que dit votre lettre; tant mieux pour M. Necker, tant pis pour les autres. Cela me fait plaisir à moi pourtant, puisque cela prouve que j'étais l'Hector de cette Troie, et que si *Pergama dextra defendi possent etiam hac defensa fuissent*. Si la chose eût été faisable, je l'aurais faite. Réjouissons-nous donc, et triomphons dans la déroute générale.

Vous me dites que vos plaisirs se réduisent à présent à la conversation. Je vous plains bien, elle est mourante à Paris, et sera bientôt morte. *Curæ leves loquuntur, ingentes stupent.* Les Français parlent et chantent quand on les pince, ils se taisent comme de rai-

1. Communiquée par madame la comtesse d'Haussonville.

son lorsqu'on les assomme. Pour moi, voilà bientôt deux ans que j'ignore ce que c'est qu'une conversation. Faute d'autres animaux raisonnables, je fais société avec un chat. Il est à présent malade. Si vous connaissez la force des chagrins domestiques, vous pourrez juger de mon affliction. J'ai appris la langue chatte depuis mon départ de Paris, et je la parle assez couramment pour un homme, et je crois que si vous veniez me trouver, au lieu de vous dire : je vous adore, je languis, je me meurs et cent autres fadaises de la langue française (la plus asiatique de toutes les langues), je vous dirais miaoù, et tout serait dit, et même très énergiquement. Savoir ce que vous répondriez? Répondriez-vous à demi-voix, comme une jolie chatte, mié, mieu, miau? ou souffleriez-vous comme une chatte fauve et farouche? Allons, vous ne risquez rien à me le dire à deux cents lieues de distance. Ni vos griffes, ni les miennes, ne sont pas si longues. Mais revenons à nos moutons.

Que fait Thomas, Marmontel, Grimm, et le reste du bercail? L'abbé Morellet m'a-t-il pardonné ce brin d'amour pour le despotisme qu'il me reprochait. Je crois qu'il doit me pardonner, ou qu'il doit bouder bien du monde. Il ne demandait que la suppression de la Compagnie des Indes. On l'a payé outre mesure, puisque on a sabré toutes les compagnies anciennes et modernes, et il n'est resté que la compagnie de l'arque-

buse, qui est fort ancienne, qu'on n'a pas réformée.

J'ai fait de votre charmante lettre tout l'usage que je pouvais, je l'ai montrée au baron de Gleichen. Il a dit, comme La Fontaine en apprenant le choix de la sépulture de Racine, que vous ne m'en aviez pas tant dit de mon vivant à Paris. Enfin, nous nous sommes attendris jusqu'aux larmes, et en faisant votre éloge mon refrain était : c'est dommage qu'elle ait tant de principes dans sa tête et aucune inconséquence dans son cœur. Je me suis souvenu de cette soirée affreuse et à jamais mémorable, où je fus un monstre parce que j'osais dire ce que tout le monde pensait. Je disais que je n'aimais les hommes que pour l'argent, et M. Necker en a, que je n'aimais les femmes que pour la beauté, et vous en avez. Je disais donc que j'aimais le maître et la maîtresse de la maison, et j'étais un monstre après cela ! Vous en fûtes scandalisée, madame Suard étonnée, et madame la gouvernante du Louvre[1] indignée. La ville en retentit. Les faubourgs s'en plaignirent. Le royaume en était en combustion, et tout le monde me pardonna, ainsi Dieu me le pardonne, d'avoir convoité l'argent et la femme de mon prochain, prochain alors, car nous ne le sommes plus à présent, les Alpes nous séparent. Mais ni le temps ni les Alpes n'effacent le souvenir des journées délicieuses que j'ai passées chez

1. Madame de Marchais.

vous. Voilà la tristesse et le spleen qui me gagnent. changeons de discours.

Je me reproche tous les jours de n'avoir pas encore écrit à mademoiselle Clairon. C'est une des personnes qui m'ont le plus véritablement aimé au monde. Je l'ai toujours senti, et je suis bien aise qu'elle le sache. Voudriez-vous bien le lui conter ? Je rêve bien souvent d'elle et de ses amis. Je n'en parle pas si souvent, car avec qui en parlerais-je? Je vis avec des gens qui de temps à autre me demandent ce que fait la reine de France (c'est vrai au pied de la lettre), ils ont oublié en avoir porté le deuil il y a trois ans [1]. Ah! madame! quel affreux désert que cinq cent mille Napolitains!

M. Necker m'écrivit d'une affaire il y a quatre mois, je lui répondis une longue et belle lettre. L'a-t-il reçue? Je n'en sais rien. Voudriez-vous me le dire? Grimm rit toujours. On le sait. Suard fait des traductions spontanées et donne des nouvelles forcées. Je l'aime mieux quand il fait à sa guise. Morellet assurément ne soutiendra aucune thèse à présent ni sur l'exportation, ni sur les privilèges, ni sur les toiles peintes, ni sur les gênes de la liberté du commerce. Qui est-ce qui se plaint des égratignures au milieu d'une bataille? Me conseillerez-vous d'écrire à madame Geoffrin? J'en aurais bien grande envie. Cependant j'ai peur qu'elle

1. La reine Marie Leczinska était morte en 1768.

ait peur de mes lettres. Je suis si fou, elle est si prudente. Cependant je l'aime, je l'estime, je la vénère, je l'adore, et si on m'écoutait, j'en parlerais toujours. Dites-le lui au moins, et dites-moi en quel état sont ses mercredis. Je ne puis plus soutenir le tableau mouvant des souvenirs que j'évoque, ma tête est une lanterne magique à présent; je vous quitte, et j'embrasse M. Necker, et vous aussi, si vous y consentez.

CXVI

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 6 juillet 1771.

Ma belle dame,

Pourquoi m'écrivez-vous pour me mander que vous ne m'écrivez pas ? C'est barbare. Mais je me suis vengé. J'écris une longue lettre à madame Necker, et fort tendre même, car je me plais à exciter des jalousies, et je ne vous en écrirai qu'une fort petite. Cependant elle vous montrera la sienne, à ce que j'espère, et vous serez dédommagée. J'ai bien peu de choses à vous dire ce soir. Il paraît que Nicolaï ne vous a pas montré un distique que j'ai fait pour être mis au bas de mon

portrait. Il y trouva une faute de mesure, et je l'ai corrigée sur-le-champ. Faites-vous montrer cela.

Le marquis a-t-il continué ses bains et son c... au lait? J'ai eu des nouvelles du baron par M. de Changuion qui est venu ici : c'est un Anglais qui sent le Français musqué.

Votre voisin, que fait-il ? Se porte-t-il bien ? J'attends l'expédition des livres dont je vous prie de faire un seul ballot, en ramassant tous ceux qui m'appartiennent, et qu'on veut m'envoyer, et en y ajoutant tout ce que bon vous semblera. Je souhaite que le calme revienne en France après tant de mouvements. Je crois que M. d'Aiguillon le ramènera, car il fera la guerre. Adieu, bonsoir ; aimez-moi.

CXVII

A LA MÊME

Naples, 20 juillet 1771.

Est-ce là donc, ma belle dame, une lettre sublime, écrite à son aise dans le repos, une lettre où vous ne me faites que transcrire une rapsodie de Voltaire, qui combat une rapsodie de Linguet ! Et de vous, de vos

amis, des miens, de vos maux, de votre digestion, des affaires publiques, de la santé de mademoiselle Helvétius et de tout ce qui serait vraiment sublime, vous ne me dites mot? Le c... au lait du marquis est donc oublié? Ah! je vois ce que c'est. Vous voulez avoir une lettre de moi, et savoir à quoi vous en tenir au juste sur le compte de Cicéron? La voici donc.

On peut regarder Cicéron comme littérateur, comme philosophe, et comme homme d'État. Il a été un des plus grands littérateurs qui aient jamais existé. Il savait tout ce qu'on savait de son temps, excepté la géométrie et autres sciences de ce genre. Il était médiocre philosophe, car il savait tout ce que les Grecs avaient pensé, et le rendait avec une clarté admirable, mais il ne pensait rien, et n'avait pas la force de rien imaginer. Il eut l'adresse et le bonheur d'être le premier à rendre, en langue latine, les pensées des Grecs, et cela le fit lire et admirer par ses compatriotes. C'est ce qui a fait faire à Voltaire plus de bruit qu'à Bochart[1], Bossuet, Huet[2], le

1. Bochart (Samuel), fils d'un ministre protestant, pasteur lui-même de l'église de Caen. D'une érudition profonde, il possédait la plupart des langues orientales. Né en 1599, il mourut le 16 mai 1667, au milieu d'une discussion avec Huet, à l'académie de Caen.

2. Huet (Pierre-Daniel) (1630-1731), évêque d'Avranches, membre de l'Académie française. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages d'érudition, et fut adjoint comme sous-précepteur à Bossuet qui avait été chargé de l'éducation du Dauphin.

Clerc[1], Hammond[2], Grotius[3], etc. Ils ont dit en latin, sur la Bible, tout ce que Voltaire a expliqué en français : on ignore ceux-là ; on ne parle que de lui. Comme homme d'État, Cicéron, étant d'une basse extraction, et voulant parvenir, aurait dû se jeter dans le parti de *l'opposition*, ou de la chambre basse, ou du peuple, si vous voulez. Cela lui était d'autant plus aisé, que Marius, fondateur de ce parti, était de son pays. Il en fut même tenté, car il débuta par attaquer Sylla, et par se lier d'amitié avec les gens du parti de l'opposition, à la tête desquels, après la mort de Marius, étaient Clodius, Catilina, César. Mais le parti des grands avait besoin d'un jurisconsulte et d'un savant, car les grands seigneurs, en général, ne savent ni lire ni écrire. Il sentit donc qu'on aurait plus besoin de lui dans le parti des grands, et qu'il y jouerait un rôle plus brillant. Il s'y jeta, et dès lors on vit un *nouveau parvenu* mêlé avec les patriciens. Figurez-vous donc en Angleterre un avocat dont la cour a besoin

1. Leclerc (Jean) (1657-1736), célèbre critique, a écrit un nombre prodigieux d'ouvrages. Il est très connu comme théologien protestant ; il eut une querelle fameuse avec Bayle dont il avait attaqué plusieurs articles du *Dictionnaire* concernant la bonté de Dieu.

2. Jean Hamon (1618-1687), un des solitaires de Port-Royal. Ses œuvres se composent de traités de piété et d'explications de la Bible.

3. Hugues Grotius (1583-1645), savant hollandais. Ses œuvres appartiennent, la plupart, à la théologie ou à la jurisprudence. De 1635 à 1645, il fut ambassadeur en France de la reine de Suède.

pour en faire un chancelier, et qui suit par conséquent le parti du ministère. Cicéron brilla donc à côté de Pompée, etc., toutes les fois qu'il était question de choses de jurisprudence; mais il lui manquait la naissance, les richesses; et surtout, n'étant pas homme de guerre, il jouait de ce côté-là un rôle subalterne. D'ailleurs, par inclination naturelle, il aimait le parti de César, et il était fatigué de la morgue des grands, qui lui faisaient sentir souvent la grandeur des bienfaits dont on l'avait comblé.

Il n'était pas pusillanime, il était incertain. Il ne défendait pas des scélérats, il défendait les gens de son parti, qui ne valaient guère mieux que ceux du parti contraire. L'affaire de Catilina était grave, car elle tenait à la chaîne d'un grand parti. Aucune affaire de Wilkes n'est jamais petite en Angleterre, elle est ridicule à Paris. Son éloquence n'était point vénale, non plus que celle de M. Pitt[1], elle était celle de son parti. Enfin, Dieu ne permit pas qu'un de ses clients l'assassinât; car Dieu ne permet point, il fait, et fait toujours ce que bon lui semble. Voltaire se moque de nous quand il nous parle du gouvernement de Cilicie de Cicéron. Il n'y a rien qui ressemble tant au gouvernement de Sancho-Pança

1. William Pitt (1708-1778), premier comte de Chatham, l'un des hommes d'État les plus remarquables qu'ait produits l'Angleterre.

dans l'île de Barataria. C'était une affaire de cabale pour le faire parvenir à l'honneur du triomphe, comme les exploits de M. de Soubise n'étaient que pour le faire parvenir au bâton de maréchal. Cependant Cicéron le manqua, et son ami Caton s'y opposa le premier. Il ne voulait pas prostituer tout à fait un honneur déjà trop avili ; et d'ailleurs, Cicéron n'était pas d'une naissance à comparer à la maison de Rohan. Pour les vertus de Cicéron, on n'en sait rien : il ne gouverna jamais. Pour ce qui est de son mérite d'avoir ouvert les portes de Rome à la philosophie, il est bon de dire que le parti de l'opposition était un parti d'incrédules ; car les évêques (c'est-à-dire les augures, les pontifes, etc.) étaient tous lords et patriciens. Ainsi le parti de l'opposition attaquait la religion, et Lucrèce avait écrit son poème avant Cicéron. Le parti des grands soutenait la religion : ainsi Cicéron qui, dans son cœur, penchait du côté de l'opposition, était incrédule en cachette, et n'osait pas le paraître. Lorsque le parti de César triompha, il se montra plus à découvert, et sans en rougir. Mais ce n'est pas à lui qu'on doit la fondation de l'incrédulité païenne, qu'ils appelaient *sophia*, sagesse, c'est au parti de César. Les applaudissements que la postérité a donnés à Cicéron viennent de ce qu'il suivit le parti contraire à celui que la cruauté des empereurs rendit odieux. En voilà assez sur Cicéron.

Grimm ignore que monseigneur Garampi [1] est nommé nonce en Pologne; le prince Auguste de Saxe le rencontrera en chemin. Pour moi, je ferai de mon mieux pour jouir à Naples du siècle d'Auguste, je crains qu'il ne soit pas de longue durée.

Vous ne m'aviez pas mandé d'avoir payé Giambone, mais j'en étais persuadé. Je tâcherai de vous avoir des graines de melons.

Mille choses aux aimables Valoris[2]. Je me suis lu avec grand plaisir dans *le Mercure* de France; mais ce qui m'a fait encore plus de plaisir, c'est un aveu sincère et naïf du libraire de ce pauvre abbé Roubeau, page 106 du même volume : de grâce lisez-le[3]. Qui est-ce qui a fait cette plaisanterie charmante des *oreilles à ressort*[4], dans le même volume, page 208? Elle est digne de Swift, et tout ce qu'il y a de plus délicat

1. Il passait pour le rédacteur de la *Gazettte de Pologne.*

2. Madame d'Epinay était alors en séjour au Bourg-Neuf, château des Valoris.

3. Voici l'aveu qui réjouit tant Galiani : « Des ventes de La Doué, libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis le collège Louis-le-Grand. — Ce libraire a encore quelques exemplaires des *Récréations économiques*, ou *Lettres de l'auteur des Représentations aux magistrats, à M. le chevalier Zanobi*, principal interlocuteur du *Dialogue sur le commerce des bleds.* L'auteur a eu l'art d'égayer une matière si sérieuse par elle-même, des traits d'une critique légère, et souvent de l'épigramme. »

4. C'est une plaisanterie d'un goût douteux; nous renvoyons le lecteur au *Mercure de France.*

dans ce genre. Si Grimm n'en est pas l'auteur, je ne le connais point.

Plaignez-vous à Cicéron, si je ne vous en dis pas davantage pour ce soir.

CXVIII

A LA MÊME

Naples, 27 juillet 1771.

Votre lettre campagnarde, ma belle dame, est fort jolie; l'aventure du commissaire donné dans le fromage mou, est comique tout à fait. Ce M. de Valori prouve à l'univers que l'état ecclésiastique est le mieux combiné du monde pour ceux qui ne réussissent à rien. Ainsi l'on a bien tort de vouloir l'écraser, et l'on sentira dans la société l'incommodité de la suppression de ces hôpitaux de fainéants, d'imbéciles, de gauchers, de têtes de travers. Les sots faiseurs de systèmes croient bêtement (parce que Montesquieu l'a dit), qu'il suffirait d'ôter l'asile aux fainéants pour qu'il n'y ait plus de fainéantise; c'est comme si l'on projetait de démolir les Petites-Maisons pour qu'il n'y ait plus de fous. On croirait n'en plus avoir parce

qu'ils seraient répandus parmi le monde, mais il y en aurait tout autant.

Je n'approuve pas votre retour à Paris : vous vous y attristerez. Je souffre des maux de la France; elle est trop vieille pour résister à une pareille secousse; elle en perdra la gaieté à jamais, et vous deviendrez une espèce de Napolitains; et mon retour à Paris deviendra impossible, car ce Paris que j'ai laissé, n'existera plus.

Je n'ai rien de drôle à vous mander d'ici. Je m'ennuie beaucoup. Je fais des chefs-d'œuvre de consultations au roi, que personne ne lit, et qu'on n'imprimera jamais[1]; et cependant cela m'ôte le temps de faire autre chose.

J'ai causé beaucoup, ces jours passés, avec M. Changuion, Anglais qui est destiné au consulat en Sicile, du baron, de madame Necker, de madame Riccoboni[1], etc.

Je suis bête ce soir, et rien ne me vient dans la tête. Je vous aime donc, et je vous embrasse. Bonsoir.

1. Ces consultations restées célèbres, sont encore conservées à Naples.

1. Auteur de romans qui obtinrent un grand succès, et sont aujourd'hui à peu près oubliés. — Née en 1714, elle mourut en 1792. — Mademoiselle de Lespinasse disait d'elle : « Madame Riccoboni ne connaît que l'amour-propre, la fierté, quelquefois la sensibilité, et voilà tout. »

CXIX

A LA MÊME

Naples, 3 août 1771.

Ma belle dame,

Fi donc! parce que vous n'avez pas le temps de m'écrire, faut-il que je reste sans lettres? et la chaise de paille, et le philosophe, et le marquis ne peuvent-ils pas recevoir un ordre absolu de vous de m'écrire à votre place? Ici il n'y a que moi qui vous connaisse: ainsi, si je ne puis pas vous écrire, personne ne peut me remplacer. Mais à Paris, j'avais cent amis! Sont-ils donc tous morts, ou m'ont-ils cessé d'aimer? Mettez donc, ma belle dame, ordre à cela, et faites une convention et un traité sur cela avec mes vieux amis, sous peine de ma disgrâce. Ils s'en moqueront, me direz-vous: ils auraient tort, car je puis encore leur faire beaucoup de plaisir.

Si, par exemple, j'achevais mon histoire du siècle vingtième, croyez-vous que cela ne ferait pas bien du plaisir à la chaise de paille? Si j'envoyais au philosophe une table des chapitres d'un ouvrage qu'un homme

de lettres, mort depuis peu ici, ami intime de feu M. Boulanger et de M. Mirabaud, avait composé sur l'origine, la grandeur et la décadence de la religion chrétienne, et dont l'ouvrage est perdu, croiriez-vous que cela ne lui fît bien du plaisir? S'ils ne m'écrivent pas, je ferai le méchant, et je ne leur écrirai plus. Craignez donc mes menaces (ce n'est pas à vous que je parle, vous qui avez tant d'affaires et si peu d'argent, c'est à mes amis riches et fainéants). Apaisez-moi et rendez-moi bon enfant. Et, pour ce soir, comme vous ne m'avez rien mandé, je ne trouve à vous entretenir d'aucune idée. Bonsoir donc.

P. S. — J'oubliais de vous dire que je vous aime toujours, et toujours tout autant.

CXX

A LA MÊME

Naples, 10 août 1771.

Ma belle dame, votre n° 63 ne vaut guère mieux que le précédent. Celui-là ne me disait rien, celui-ci me dit des choses fort tristes. Je croyais que dans l'état actuel de la France, on jouissait au moins du plaisir de

n'être pas obligé de payer ses dettes. Je me figurais que la France avait à présent une espèce d'armistice, de jubilé, d'année sabbatique, de temps apocalyptique, et une ressemblance au cataclysme de Boulanger[1]; enfin, que c'était le plus vilain pays pour les riches créanciers, et le plus joli pour les endettés. Mais vous m'en donnez une idée toute différente, et je vois que vous craignez d'être obligée de payer. En ce cas-là, nous sommes plus heureux, quoique nous n'ayons ni exilé des parlements, ni fait tant de choses. Ici, personne ne paye jamais. Venez donc à Naples, et vous vous moquerez du monde entier.

La chaise de paille va donc en Angleterre? Que diable allait-il faire dans cette galère? C'est pour vous excéder de commissions et d'ouvrage, qu'il vous joue ce tour abominable. Fi, le vilain!

La bombe a donc crevé au milieu de Paris, et vous avez eu ou cru avoir un tremblement de terre[2]. Dans un temps où l'astrologie eût été en vogue, ce phéno-

1. Boulanger a écrit pour l'*Encyclopédie* les articles Déluge et Cataclysme; c'est à cela que Galiani fait allusion.

2. « 20 juillet 1771. Mercredi au soir, à 10 heures trois quarts environ un feu s'est manifesté dans la partie du nord, en forme de globe, suivant le plus grand nombre de rapports, et a paru se précipiter vers le sud. Sa clarté a été si vive que beaucoup de gens ont cru en être atteints. Elle a été suivie d'une légère explosion peu après, semblable à un coup de tonnerre sourd et éloigné. Ce phénomène a causé une grande rumeur dans Paris. » (Bachaumont.)

mène aurait annoncé tout ce qui serait arrivé ensuite; et c'est une vérité incontestable. Je ne comprends pas comment les hommes ont pu revenir de la croyance aux augures. Peut-on nier que tout ce qui précède annonce ce qui succède ? et cependant on ne veut pas y croire. Telle est l'incrédulité du siècle où nous sommes ! Pour moi je vous déclare qu'elle annonce une persécution aux gens de lettres, qui sont la cause de tout le mal qui arrive et qui arrivera. On a déjà connu cette vérité à Parme, et on la connaîtra ailleurs.

Bonsoir. Aimez-moi. Tâchez de m'électriser par vos lettres ou par celles de vos et de mes amis. Mes nouvelles sont toujours les mêmes. Il ne me reste plus que huit dents en tout : c'est la plus fâcheuse perte que j'aie faite après celle de Paris. Adieu.

CXXI

A LA MÊME

Naples, 17 août 1771.

Ma belle dame,

J'ai été passer deux jours chez le baron de Gleichen aux bains de l'île d'Ischia, et j'arrive dans la minute.

Cependant je ne veux pas rester sans répondre à votre chère lettre, et je commence par vous résoudre le problème de cet invalide à jambe de bois, qui vous a tant embarrassé. Savez-vous ce que c'est? C'est que cet homme est mendiant. Pour rendre plus touchante sa situation, il s'est fait une fausse jambe de bois; il n'a pas osé s'avouer mendiant à vous qui le connaissiez. il vous a dit qu'il s'amusait à s'en servir le matin : et en vérité c'est une réponse la plus singulière et la plus comique du monde. Mais mettez-vous dans la tête qu'un gueux, un mendiant a plus d'esprit que cent beaux esprits philosophes. Il ne pense pas à autre chose; il concentre son esprit et son génie à se procurer de l'argent; et il vous surpasse tous tant que vous êtes.

Que diable fait la chaise de paille de mes *lettres*? M'en déshonore-t-il avec tous les princes de l'Allemagne? Je ne me soucie pas qu'il m'écrive avant son départ; mais j'exige de lui qu'il me dise au vrai ce que la charmante Londres lui aura paru, et combien il est content de l'hospitalité anglaise[1].

Je ne vous enverrai pas la copie de l'opéra comique de Piccini, à moins que vous ne me mandiez que vous avez parfaitement appris le napolitain; sans cela vous

1. Galiani avait passé six semaines en Angleterre; il avait rapporté de ce pays la plus fâcheuse impression, et il l'exprime très vivement dans ses lettres à Tanucci.

n'en entendriez pas un mot, et vous ne saisiriez aucune beauté.

Mais parlons d'une affaire sérieuse. Sachez qu'un des plus grands maux des Napolitains, c'est qu'ils couchent sur des matelas fort durs. Cela vient de ce qu'ils battent leur laine sans la carder. Je me suis donné toutes les peines possibles pour réparer cet inconvénient; mais tout a été peines perdues, parce qu'ils n'ont point de ces machines propres à carder, et n'en connaissent pas même la forme. Je suis résolu d'en faire venir de Paris. Dites-moi donc ce que coûterait tout l'attirail pour carder un matelas. Si je ne me trompe, il y a deux peignes de fer. Mettez-moi cela au clair et tâchez qu'au moins en dormant je me souvienne des lits de Paris. Bonsoir.

CXXII

A LA MÊME

Naples, 24 août 1771.

Ah! madame, les douloureuses lettres que vous m'écrivez[1]! Quoi la chaise de paille voyage! voyage

1. Madame d'Épinay était désespérée des voyages continuels de Grimm; elle voyait avec douleur s'attiédir une passion qui

pendant dix-huit mois! vient en Italie! Quelle étrange nouveauté! J'ai cru cette chaise aussi immobile que le Pont-Neuf et le clocher de Notre-Dame. Mais expliquez-moi du moins cela : avec qui va-t-il? que vient-il faire?

Or je vous plains, et je m'attriste à votre place. Je voudrais bien prendre sa place pour les correspondances étrangères, mais je n'en aurais pas la force: vous ne l'aurez pas non plus, et je ne vous conseille pas de vous en charger, ni de vous fier au philosophe en fait de correspondance régulière. Vous pourriez tout au plus le charger de faire en un mois la matière de dix-huit mois, et de l'envoyer en détail et par tranches, de semaine en semaine. Cela sera plus proportionné à sa manière d'être et de travailler.

Le blé est donc fini à Paris : on en est rassasié. Dieu soit loué! De quoi parle-t-on donc à présent? est-ce de l'électricité? dites-moi dans quel évangile a-t-il trouvé, M. Suard, que le globe de feu de sa gazette ne soit pas un phénomène électrique? S'il m'était permis de lui faire une petite remontrance, je lui dirais qu'il fallait achever son rapport avec ces mots solennels de tous les gazetiers: *Le temps nous en apprendra davantage*. Au reste, je suis persuadé que la foudre,

était toute sa vie; Grimm ne faisait plus que des apparitions, il était toujours à l'étranger, tantôt en Allemagne, tantôt en Russie, etc.

l'aurore boréale, les étoiles volantes et le phosphore de l'eau de mer sont tous des phénomènes électriques; car je crois l'électricité n'être autre chose que le feu élémentaire qui est répandu partout, et le briquet, pour moi, me paraît la même chose que le tonnerre. Deux nuages qui se briquettent ensemble ou contre une montagne, un clocher, etc., arrachent cette grosse étincelle qui nous fait mourir de frayeur. Bonsoir.

N'oubliez pas, de grâce, ma commission des peignes pour carder les matelas.

CXXIII

A LA MÊME

Naples, 31 août 1771.

Voilà un terrible tour, ma belle dame, que vous me jouez de temps à autre. Je vois arriver un gros paquet de vous; je m'en réjouis d'avance; je m'attends à la plus longue lettre du monde, et au lieu de trouver que vous m'écrivez, je trouve que vous m'avez fait transcrire un morceau de Voltaire pour me l'envoyer. Si je

voulais me venger, je transcrirais un morceau de mon bréviaire, et je vous l'enverrais.

J'avoue que le morceau *curiosité* de Voltaire est superbe, sublime, neuf et vrai. J'avoue qu'il a raison en tout, si ce n'est qu'il a oublié de sentir que la curiosité est une passion, ou si vous voulez une sensation qui ne s'excite en nous que lorsque nous nous sentons dans une parfaite sécurité de tout risque. Le moindre péril nous ôte toute curiosité, et nous ne nous occupons plus que de nous-mêmes et de notre individu. Voilà l'origine de tous les spectacles. Commencez par assurer des places sûres aux spectateurs, ensuite exposez à leurs yeux un grand risque à voir. Tout le monde court et s'occupe. Cela conduit à une autre idée vraie, c'est que plus le spectateur est sûr, plus le risque qu'il voit est grand, plus il s'intéresse au spectacle, et ceci est la clef de tout le secret de l'art tragique, comique, épique, etc. Il faut présenter des gens dans la position la plus embarrassante à des spectateurs qui ne le sont pas. Il est si vrai qu'il faut commencer par mettre bien à leur aise les spectateurs, que s'il pleuvait dans les loges, si le soleil donnait sur l'amphithéâtre, le spectacle est abandonné. Voilà pourquoi il faut dans tout poème dramatique, épique, etc., que la versification soit heureuse, le langage naturel, la diction pure. Tout mauvais vers, obscur, entortillé, est un vent coulis dans une loge. Il fait

souffrir le spectateur, et alors le plaisir de la curiosité cesse tout à fait. Or donc Lucrèce n'a pas tort tout à fait [1]. Quoiqu'il n'y ait pas un vrai retour sur soi-même, ni un développement de la sensation de notre bonheur lorsque la curiosité commence en nous, il est très vrai que, par instinct, elle ne saurait s'exciter sans ce préalable. Ainsi la curiosité est une suite constante de l'oisiveté, du repos, de la sûreté; plus une nation est heureuse, plus elle est curieuse. (Voilà pourquoi Paris est la capitale de la curiosité ; Lisbonne, Naples, Constantinople en ont moins, ou presque point.) Un peuple curieux est un grand éloge pour son gouvernement.

Une autre réflexion qu'aurait dû faire Voltaire sur la curiosité, qui est très intéressante, c'est qu'elle est une sensation particulière à l'homme, unique en lui, qui ne lui est commune avec aucun autre animal. Les animaux n'en ont pas même l'idée. Faites devant un troupeau de brebis tout ce que vous voudrez, si vous ne les touchez pas, vous ne les intéresserez jamais. Si les bêtes donnent quelque signe qui nous paraisse de la curiosité, c'est l'épouvante qu'elles prennent, et rien autre. On peut épouvanter les bêtes, on

1. Allusion aux vers si connus :

Suave mari magno turbantibus æquora ventis
Alterius e terra magnum spectare laborem.

ne saurait jamais les rendre curieuses. Or, selon ce que je viens de dire, l'épouvante est le contre-pied de la curiosité. Si la curiosité est impossible aux bêtes, l'homme curieux est donc plus homme qu'un autre homme, et c'est vrai en effet. Newton était si curieux, qu'il cherchait les causes du mouvement de la lune, de la marée, etc. Le peuple le plus curieux a donc plus d'hommes qu'aucun autre peuple. Voilà le plus bel éloge qu'on ait jamais fait des badauds de Paris. Cette idée est profonde, et je n'ai pas le temps de vous la détailler. Assurément Voltaire n'a pas écrit plus rapidement que moi son article de la curiosité. Il l'a mieux écrit, car il écrit sa langue, mais si vous voulez vous donner la peine de développer ce que j'ai griffonné, vous y verrez un grand bout du cœur humain. L'homme animal curieux ; l'homme susceptible de spectacles. Presque toutes les sciences ne sont que des curiosités, et la clef de tout est une base de sûreté et une situation sans souffrance dans l'animal curieux. Voilà pourquoi c'est M. de Chaulnes[1] qui fait aller le

1. Le duc de Chaulnes se livrait aux expériences de physique et d'électricité. Il avait fait construire un cerf-volant très grand et de taffetas vert dont la baguette principale était de fer électrisé. Lorsque le cerf-volant s'élevait à une très grande hauteur, il se produisait des éclairs et un orage artificiel. « Le public émerveillé voulut faire passer M. de Chaulnes pour l'auteur du phénomène qui s'était produit récemment, ce globe de feu qui avait traversé l'espace et avait éclaté avec un bruit terrible. Il y eut même un

cerf-volant, et ce n'est pas M. de la Chalotais, quoique la Chalotais soit plus savant que lui.

Voilà une petite dissertation que vous m'avez arrachée. Promettez à madame Necker de la lui communiquer en troc de ma lettre. Je ne saurais imaginer que Suard, Marmontel et d'autres ne puissent vous mettre en relation avec madame Necker. Bonsoir; le temps me manque. Je vous embrasse.

P. S. Voltaire connait bien peu les animaux. Il a parlé des singes et des chiens comme un enfant. Le singe n'est point curieux : il cherche sa nourriture. Comme il n'a point d'odorat et très peu d'instinct, il est obligé de casser tout et de toucher à tout. Naturellement il ne se nourrit que de fruits et d'huitres. Il croit donc que tout est des cocos, des marrons, des huitres, et il faut qu'avec les dents il écrase tout pour en vider le noyau. Les chiens n'ont point de curiosité: ils ont peur lorsqu'ils ne sont point habitués à aller en voiture, et ils mettent leur tête à la portière pour s'en élancer ; mais comme ils voient trembler et courir les pierres du pavé, ils n'osent pas se jeter et aboient de

rapport de police à ce sujet, et il fut constaté que le météore en question était au-dessus du pouvoir d'aucun faiseur d'expériences. » (Bachaumont.) — Le duc de Chaulnes était tellement passionné pour les arts et pour les sciences, qu'il se prit un jour de querelle avec un Anglais au sujet d'une question scientifique ; à bout d'arguments ils dégainèrent, et le duc fut blessé.

peur. Une fois habitués, ils restent tranquilles. Jamais aucun animal n'a été curieux.

CXXIV

MADAME D'ÉPINAY A GALIANI

5 octobre 1771.

Eh bien ! vous avez été sans un mot de moi la semaine dernière, mais c'est que je n'ai point eu de lettres de vous, que je n'en ai point eu de Londres[1], et que l'humeur m'a prise. J'ai fait des recherches sans fin, et je n'ai trouvé ni lettre de cette semaine passée, ni aucune nouvelle des trois précédentes qui me manquent. M'avez-vous écrit ou non ? En vérité, mon cher abbé, je ne sais qu'imaginer, mais cela m'inquiète fort. Laissons mon inquiétude et mon impatience jusqu'à nouvel ordre ; ce qu'il y a de certain, c'est que si je ne reçois rien cette semaine, je n'écris plus jusqu'à ce que la correspondance ait repris une assiette assurée.

Mon Dieu ! la belle et sublime lettre que vous m'a-

1. Grimm était en ce moment à Londres.

vez écrite sur cet article *curiosité!* comme tout cela est bien vu et profondément pensé ! Je ne suis pourtant pas convaincue que les animaux civilisés soient sans curiosité. Mon abbé, mon chien est curieux, je vous assure; je l'ai bien étudié, et ce n'est pas d'aujourd'hui. Quand un carrosse arrête chez moi, quand il entend le sifflet du portier, il saute de mes genoux à terre, il se met sur son cul devant la porte, et regarde fixement qui va entrer. Lorsqu'il entend siffler dans la rue au contraire, il va à la fenêtre; mais il grogne, il aboie. Jamais l'heure de ses repas n'est précédée du sifflet cependant, et jamais ceux qui viennent chez moi ne lui donnent à manger.... La curiosité chez les hommes a différents motifs, mais quelque modifiés qu'ils soient, et ils le sont à l'infini, on peut toujours les ramener à un point commun à tous les animaux raisonnables et irraisonnables, *l'intérêt*. L'intérêt physique, comme l'intérêt moral, implique attention; vous ne pouvez pas nier que le chien n'apporte attention au ordres et aux volontés de son maître; et aux volontés du maître qui ne le bat pas, comme à celles du maître qui le bat. Je n'ai jamais battu mon chien; au contraire je le gâte par curiosité, par exemple pour voir un peu quelle est la différence d'un chien bien gâté par sa maîtresse, ou d'une femme bien matée par le sort. Eh bien! il m'écoute, cherche à me comprendre; quelquefois mes volontés l'étonnent, mais il n'a alors aucun

symptôme de crainte. Vous conviendrez que cette attention, cet étonnement ressemblent bien à la curiosité, et y mènent bien directement. Mon cher abbé, rêvez-y encore; si vous persistez, je serai tentée de croire que c'est moi qui me trompe, mais regardez-y de près, je vous prie. Je suis tout comme vous, à la sublimité près; je n'ai pas le temps de m'expliquer davantage.

Il n'y a point de livres nouveaux qui méritent votre attention; mais il paraît une petite brochure sur l'exposition des tableaux au Louvre, qui est très plaisante. Elle est sous le nom de Raphaël le jeune, qui est censé écrire à un de ses amis à Rome.

L'idée de cette brochure est très gaie. Le suisse, gardien des tableaux, entend un grand bruit dans le salon pendant la nuit. Il court : ce sont les tableaux qui parlent et se disent leurs vérités. Il appelle son neveu qui sait écrire, et qui écrit leur conversation et leur dispute, et c'est cette querelle que l'on publie. Cette critique est sévère, mais elle me paraît assez juste; personne n'y est épargné. C'est bien dommage que cela ne soit pas aussi bien écrit que plaisamment conçu. On n'en connaît pas l'auteur; mais il y a lieu de croire que c'est l'ouvrage de quelque artiste plus accoutumé au pinceau qu'à la plume. Il n'a pas même épargné les peintres paresseux qui n'ont rien exposé au salon. Un des tableaux fait l'appel des absents. — M. Doyen? — Les autres répondent : Il est à la cour.

— A la cour ! et que diable y fait-il? — Le roi lui a parlé. Est-ce qu'il ne vous l'a pas dit? — Je ne le savais pas; j'en suis bien aise; c'est un homme de mérite, il fera honneur à la protection. — Dumont le Romain ? — Il est à matines. — Il a bien fait; tous ces petits culs nus l'auraient scandalisé. — Madame Vien? — Elle est sûrement avec son mari. — Madame Terbouche? — Au loin! au loin! — M. Fragonard? — Il perd son temps et son talent; il gagne de l'argent. — M. Greuze ? — Il boude. — J'en suis fâché; nous aurions eu le plaisir de répéter les éloges qu'il se donne; etc. — Tout ce dialogue est sur ce ton, et très plaisant.

Bonjour, mon cher abbé, pensez sérieusement à nous donner de vos nouvelles, et mandez-moi si ces quatre lettres sont perdues, ou si elles n'ont pas été écrites. Je n'en ai point encore cette semaine; mais je ne les reçois que le dimanche, ainsi je ne m'impatiente pas encore.

CXXV

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 7 septembre 1771.

J'aime encore mieux Diderot que Voltaire, ma belle dame, puisqu'il faut que vos lettres ne soient pas de vous. Mais quelle diable de tracasserie m'a-t-il fait ce Magallon? Il en a menti; je ne lui ai pas dit que vous ne m'aimiez pas, 1° parce que je ne lui ai point écrit; 2° parce que, si je lui avais écrit, je ne lui aurais point mandé cela; 3° parce que, si je l'avais écrit, je ne l'aurais point pensé: 4° parce que, si je l'avais écrit et pensé, cela ne serait pas vrai; 5° parce que si cela était vrai, cela ne ferait rien à la chose, etc., etc., etc. Savez-vous ce que je conclus de tout ceci? c'est que Magallon est jaloux, et il voudrait me brouiller avec vous. Et moi je me vengerai en vous disant qu'il est enchanté de vous, et que dans ses lettres il m'en a fait les plus grands éloges, avec les regrets de ne vous avoir pas connue plus tôt.

Faites parvenir mes compliments au c.. de M. Necker. Madame Necker devrait rentrer en elle-même après

cette aventure, et connaître l'inutilité des efforts humains contre la force des destinées. Elle s'est tant tourmentée, et peut-être a tant souffert pour épargner le front de son mari! eh bien, il s'est meurtri le derrière, L'un vaut bien l'autre, et j'aimerais mieux, à mon avis, avoir des douleurs morales au front que des maux physiques aux fesses.

L'éloge de Rouelle par Diderot est un chef-d'œuvre; mais ce diable de Diderot est d'une véracité, qui incommode peut-être même les morts. Au reste, il est étonnant combien, à force de paroles, il dessine, colorie, anime ses tableaux! Je crois qu'on a connu Rouelle quand on a lu ce portrait[1].

1. Guillaume-François Rouelle (1703-1770), apothicaire, démonstrateur en chimie au Jardin du Roi, peut être regardé comme le fondateur de la chimie en France. Ses disciples mirent sur le compte de leur propre sagacité les principes et les découvertes qu'ils tenaient de leur maître; aussi Rouelle était-il brouillé avec tous ceux d'entre eux qui ont écrit sur la chimie, et *plagiaire* était dans sa bouche l'injure la plus terrible; il l'appliquait aux plus grands criminels, et disait par exemple que Damiens était un plagiaire. Dans ses cours, il se démenait comme un énergumène en parlant sur sa chaise, se renversait, se cognait, donnait des coups de pied à son voisin, lui déchirait ses manchettes sans en rien savoir. Il voulait toujours cacher ses découvertes, et les racontait à tous sans s'en apercevoir. Son frère et son neveu l'aidaient dans ses préparations, et prévenaient ses continuelles étourderies. Un jour qu'il était seul, il dit à ses auditeurs : « Vous voyez bien, messieurs, ce chaudron sur ce brasier? Eh bien! si je cessais de remuer un seul instant, il s'ensuivrait une explosion qui nous ferait tous sauter en l'air! » En disant ces paroles, il ne manqua pas d'oublier de remuer. L'explosion se fit avec un

Aimez-moi. J'attends quelque petite lettre du baron. Portez-vous bien, et croyez aux revenants. Bonsoir.

CXXVI

A LA MÊME

Naples, 17 septembre 1771.

En vérité, ma belle dame, ceci passe la raillerie ; est-ce vous qui m'écrivez, ou est-ce Voltaire, Diderot, feu M. Rouelle, un chimiste, un vendeur d'orviétan? Vos lettres deviennent une encyclopédie. Il...(le chat vient se promener sur la table, et efface tout ce que je vous écris). Je ne sais plus où j'en étais; mais assurément l'expérience des diamants est fort curieuse[1]. Elle ne prouve pas que le diamant soit une goutte d'eau congelée,

fracas épouvantable, cassa toutes les vitres du laboratoire, et en un instant deux cents auditeurs se trouvèrent éparpillés dans le jardin. (Grimm. *Cor. Lit.)*

1. Rouelle (dit le jeune), chimiste aussi distingué que son frère, venait de faire en présence de ses plus illustres confrères, une expérience fort curieuse et fort chère. On voulait savoir s'il était possible de faire fondre des pierres de diamant. On les plaça dans un creuset, on les soumit à une température excessive, et elles s'évaporèrent sans nulle trace de fusion ni de calcination, sans laisser après elles aucune matière quelconque.

elle prouve que l'eau est du diamant fondu, et au fond toutes ces expériences prouvent que nous ne savons pas ce qu'est ni l'eau, ni le diamant, ni le feu, ni rien. J'ai toujours cru les pierres précieuses des extraits des métaux. Le diamant me paraît du fer dépouillé de sa rouille. Sa figure brute me le prouve. Le diamant est donc le plus parfait acier possible ; il est donc très dur ; mais il peut s'enflammer et se volatiliser dans le feu. Le rubis et le saphir seront de l'or coloré et rendu transparent. Ils seront fusibles et point brûlables. Mais asurément les pierres précieuses sont aux métaux et aux minéraux ce que les fruits sont aux branches et aux feuilles des plantes. Je n'en sais pas davantage; mais je sais que je suis très fâché que vous ayez employé le pirate Delorme pour m'expédier des livres. Il me ruinera en transports, et je n'étais point pressé d'avoir des livres.

Croyez-vous que Nicolaï soit parti ? Personne ne me mandera donc plus rien de Paris? De grâce, dites-m'en quelque chose. Je sais que vous n'avez point envie de me parler des grandes affaires : je ne vous le demande pas non plus; mais enfin, rien, rien, c'est bien peu de chose.

Remerciez mon cher Diderot des lettres qu'il m'écrit pour votre compte.

Embrassez le baron et la belle baronne. Gleichen salue tout le monde. Il a lu avec un plaisir infini la

vie de Rouelle. Adieu ; aimez-moi. Magallon sera chargé du soin de mes lettres dans l'absence de Nicolaï. Mille choses à madame de Belzunce ; est-elle rétablie de sa culbute? Adieu.

CXXVII

A LA MÊME

Naples, 21 septembre 1771.

Je m'étonne beaucoup, ma belle dame, que vous n'ayez pas reçu de mes lettres pendant deux ordinaires ; je ne crois pas en avoir laissé aucun sans vous écrire. Aurait-on intercepté mes lettres ? Nicolaï, avec son départ, aurait-il troublé l'ordre des envois ? Vous éclaircirez cela mieux que moi. En attendant, je vous remercie des extraits des livres que vous me faites. Je vous remercie de même de l'envoi de la caisse. Je ne compte pas en faire venir beaucoup de Paris, ils sont trop chers à cause des transports. Je serai embarrassé de tous mes *Dialogues*, qui ne sont point goûtés à Naples ; vous auriez bien mieux fait de les laisser à Paris, ou de les vendre à un prix modique à quelque libraire, vous m'auriez épargné le transport,

qui me sera un double dommage. Je suis parfaitement à l'obscur de ce qui se passe à Paris. Personne ne m'écrit plus, et vous m'écrivez sans me rien dire.

Je vais perdre le baron de Gleichen, qui est rappelé par son roi, et qui aura dans peu de mois le plaisir de revoir Paris et mes amis. Vous ne sauriez croire combieu cette perte m'attriste. Je suis comme un homme condamné à une prison perpétuelle, qui a amené avec lui dans sa prison un chien et un chat. La mort de ce chien, sa dernière et seule compagnie, l'attriste plus que la perte de la société entière, sur laquelle il s'était enfin consolé, et avait pris son parti. Je vois que tout meurt, tout finit dans ce monde ; et la façon dont la baronne a reçu mes salutations me le prouve encore davantage. Il faudra que j'oublie Paris, puisqu'il m'oublie. Bonsoir. Je suis triste de ne savoir rien de ce qui se passe hors de mon triste tribunal. Adieu.

CXXVIII

MADAME D'ÉPINAY A GALIANI

Paris, 12 octobre 1771.

Quand je vous envoie de belles dissertations, de beaux discours, de bons contes, vous dites que je ne dis rien : à présent, mon cher abbé, je vais vous mander des riens pour que vous croyiez que je vous dis quelque chose.

Quel trésor! cinq lettres de vous tout à la fois; il paraît que Messieurs les ambassadeurs les avaient gardées soigneusement dans leurs poches, croyant apparemment que les lettres sont comme les poires, qu'elles valent mieux pochetées. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'est pas la faute à M. de Magallon, qui s'est donné tous les soins du monde pour que cela n'arrivât pas. Enfin il me les a envoyées : les voilà sur mon bureau, et je vais y répondre très exactement numéro par numéro dans l'ordre où elles sont arrivées.

N° 62. Vous dites donc que lorsque je ne puis pas écrire, je dois faire travailler le marquis, la chaise de paille ou le philosophe? Cela est bien imaginé, tous

gens qui ne sont bons à rien! Avez-vous rêvé longtemps pour trouver cela? Le marquis vous a écrit une fois; vous avez vu comme il s'en tire, de plus il est aveugle. La chaise de paille court comme un fou en Angleterre, et incessamment il ira vous dire tout ce qu'il n'a pas le loisir d'écrire. Le philosophe est toujours sous le charme, et l'on dit qu'il n'y a là ni plume, ni encre, ni papier! Nous arrachons de temps à autre quelques-unes de ses sublimes rêveries; je vous les envoie; voilà tout ce que nous pouvons tirer de lui. Mais laissez faire; à l'avenir je ferai écrire ma fille, car elle prétend que depuis que vous lui avez fait faire des compliments, elle a de l'esprit comme un ange; et ce sera à nous, pauvres et laborieux, que vous écrirez, et non à vos amis riches et fainéants qui n'ont pas le temps de vous dire qu'ils vous aiment; n'en doutez pas. Mais c'est une grande vérité qu'il n'y a que les gens fort occupés et travailleurs qui trouvent du temps pour tout; et cela parce qu'ils sont forcés à avoir de l'ordre.—Passons au n° 63 d'abord.

Des consolations sur mes malheurs domestiques! je vous en remercie, mon cher abbé. Eh bien! je n'ai plus d'équipage : je serai peut-être forcée à de plus grandes réformes encore; mais j'ai des amis qui me témoignent comme vous bien de l'intérêt. Ceux qui sont au fait des détails de ma situation m'approuvent, et conviennent que j'ai fait du mieux possible. C'est au bien-être de mes enfants que j'avais sacrifié en risquant de

perdre mon aisance. Les affaires publiques m'entraînent malheureusement sans profit pour eux; mais il n'en est pas moins vrai que je n'ai pas même un reproche d'imprudence à me faire; c'est un grand point.

Nº 64. M. Grimm vous dira et ne vous écrira pas tout ce qu'il pense de l'Angleterre. A en juger par ce qu'il m'en écrit, il en est enchanté, et regrette fort de ne pouvoir y faire un plus long séjour.

Mais quelle folie de ne vouloir pas m'envoyer l'opéra de Piccini, parce que je ne sais pas le Napolitain! Eh bien! je me ferai expliquer ce que je n'entendrai pas; et puis c'est la démarche de cet auteur que je veux étudier. Avez-vous oublié que je me mêle d'harmonie, de composition, et que je veux étudier les bons auteurs? Envoyez-le-moi donc, mon cher abbé, et ne vous faites plus tirer l'oreille; car pour peu que vous m'écriviez encore sur ce sujet, et que vous attendiez ma réponse, cet ouvrage arrivera à Paris et ce ne sera pas vous qui me l'aurez envoyé.

Nº 67. Je vous remercie de tout ce que vous me dites d'obligeant de la part de M. de Magallon. Dites-lui de la mienne, puisque vous vous chargez de nos déclarations réciproques, que je ne lui trouve qu'un défaut, c'est qu'on le voit trop rarement. Mais l'abbé, où avez-vous donc pris qu'il vous a fait une tracasserie auprès de moi? Ce n'est point lui qui vous a accusé de dire que je ne vous aimais plus; c'est vous-même qui

l'avez écrit de votre main ; je l'ai lu de mes yeux, mais je n'y ai pas cru ; je sais à merveille que vous n'en croyez rien non plus. Voilà comme vous êtes, vous ne savez jamais un mot de ce que vous écrivez. Vous me faites une sortie épouvantable dans le n° 69, sur ce que je vous ai envoyé un ballot exprès de vos livres, sur ce que j'y ai joint des exemplaires des *Dialogues*, tandis que vous m'avez écrit trois lettres de suite dans le mois de juillet pour rassembler tout ce que Nicolaï et moi avions à vous envoyer, pour en faire une caisse vite et tôt, et la faire partir à l'adresse de M. de Medina, à Marseille, mourant d'impatience, disiez-vous, d'être en possession de tous ces recueils de voyages. Dans la même lettre, vous ajoutez : « Je ne serais pas trop fâché d'avoir encore une vingtaine d'exemplaires de mes *Dialogues* ; s'il vous en reste, vous pouvez me les envoyer. » Il ne vous manque plus que d'avoir oublié d'écrire à M. de Medina, pour lui dire comment vous voulez qu'il vous fasse parvenir la caisse ; et puis de vous en prendre à moi, à qui vous n'avez rien prescrit à cet égard.

Ah ! le joli mot qu'il y a à la fin de ce n° 67 ! *Croyez aux revenants !* J'y donne toute l'étendue que mon cœur désire ; mais quand et comment ?

Je crois que tout ce que vous dites sur l'expérience des diamants est fort beau. Je le dirai à Diderot, mais j'aime autant vous parler d'autres choses.

Mais que voulez-vous donc que je vous dise de Paris? Tout le monde en est absent. Je ne veux point parler de nouvelles politiques; les spectacles ne vous font rien; les morts, mariages, etc., se trouvent dans la Gazette; que voulez-vous savoir? Que le baron et la baronne sont toujours au Grand-Val? Les Helvétius absents! les Necker absents! Ils ont acheté, l'année dernière, la maison qu'avait M. de Laborde à Saint-Ouen, et ils y sont. Madame Geoffrin se porte bien : ses dîners et soupers sont comme à l'ordinaire. Vous avez beau faire, je vous dirai encore pour dernier article que M. de Sartine a soupé hier chez moi avec M. le marquis de Mora, M. de Magallon et le marquis de Croismare. Nous avons parlé de vous, nous avons lu quelques articles de vos lettres, nous vous avons regretté. Lisez cette dernière ligne une ou deux fois par semaine, et vous saurez ce qui se passe chez moi.

CXXIX

* A MONSIEUR PELLERIN

Naples, 21 septembre 1771.

Il y a un temps infini, monsieur, que je dois une réponse à votre chère lettre du 9 mars. Il ne sera pas aisé de justifier un si long silence de ma part vis-à-vis d'une personne que j'estime et que je respecte autant que vous. Cependant voici le vrai de l'histoire. Au moment que je reçus votre lettre, je la communiquai à l'abbé Zarillo. Il était sur son départ pour Rome. Je le chargeai de vous écrire de là en droiture, et de s'entendre avec vous, et de vous faire l'expédition des médailles que vous souhaitez. L'abbé Zarillo resta à Rome depuis la fin d'avril jusqu'à la mi-août. Je croyais qu'il vous avait écrit. Il revint de Rome, il vint me voir, et il m'embrouille son discours dont la conclusion était qu'il ne vous avait point écrit, et qu'il avait fait marché de la médaille avec M. d'Ennery. Je le traitai à peu près comme vous traitâtes l'évêque de Babylone, et le mis à la porte. Il eut peur de ma colère, il écrivit à M. d'Ennery, et, la semaine passée, il m'a montré une lettre de M. d'En-

nery, qui lui promettait qu'il vous céderait la médaille de *Drusus Hippone Tibera*, qui vous tenait si fort à cœur. Avec cela, nous nous sommes raccommodés. Je souhaite que M. d'Ennery ait rempli sa promesse, et que vous ayez la médaille.

Vous voyez que pendant tout le temps qu'a duré cette désagréable négociation j'ai suspendu de vous écrire, tantôt croyant qu'on vous écrirait, tantôt attendant l'issue de l'affaire. La boîte de médailles d'argent que je vous envoyai est perdue à jamais. Je suis fâché pour la médaille Crotoniate qui était fort belle. Depuis ce temps-là, je n'ai ni ramassé aucune médaille ni entendu parler de rien dans ce genre. Il paraît que la source en était tarie.

J'ai vu un abbé français, appelé l'abbé Xaupi[1] qui voyage dans l'Italie depuis douze ans, et qui y ramasse des médailles. Il a été ici il y a deux mois. Il m'a dit qu'il partait en droiture pour Paris. Si vous l'avez vu, et que vous ayez fait quelqu'affaire avec lui, je vous prie de m'en donner des nouvelles. C'est assez parler de médailles.

Comment vous portez-vous? Comment vont vos

1. Xaupi (l'abbé Joseph), docteur et doyen de la faculté de théologie de Paris. Il était né à Perpignan le 6 mars 1688; Quérard le fait mourir à Paris le 7 décembre 1764; c'est une erreur manifeste, comme on le voit par la date de cette lettre. Ersch, mieux informé, assigne à sa mort l'année 1778 (t. III, p. 430).

yeux? Achetez-vous des médailles? En recevez-vous du Levant malgré la guerre, la peste et les Russes? Je ne vous parle pas des affaires du temps de la France. *Quis, talia fando, temperet a lacrymis*[1]? Ma santé est bonne, ma gaieté et mes dents sont perdues. Je ne vis point, n'ayant point des gens avec qui je puisse vivre. Je ne fais que juger des procès ennuyeux.

Les affaires de Parme paraissent apaisées par le changement du ministre. Mais le changement d'un ministre espagnol qui succède à un français est un changement total pour une nation.

Vous ne sauriez me causer un plus grand plaisir que de me donner de temps à autre de vos nouvelles. Vos lettres sont pour moi aussi précieuses que des belles médailles, mais je ne voudrais pas qu'elles fussent aussi rares que des Pescennius et des Pertinax. Vous ne pouvez ignorer les obligations que je vous professe puisque c'est vous qui les avez fait naître. Mettez-moi donc à portée de les satisfaire et croyez-moi, à jamais,

Votre très humble et obéissant serviteur,

1. En en parlant, qui pourrait retenir ses larmes?

CXXX

MADAME D'ÉPINAY A GALIANI

Paris, 19 octobre 1771.

Hélas! mon cher abbé, je suis bien pauvre d'esprit aujourd'hui : il pleut, et je n'ai point encore reçu de lettres cette semaine, à cause qu'il faut qu'on me les renvoie de Fontainebleau. Le moyen d'avoir le sens commun avec cela! Il n'y a pas un chat à Paris, je ne vois que ma fille et mes petits-enfants, et puis mes petits-enfants et ma fille. Nous chantons tristement en mineur, et puis nous raisonnons ; et quand il nous arrive de déraisonner, nous sommes enchantées, parce que cela nous fait rire un petit moment. Par exemple, nous avons été dîner l'autre jour à Sannois chez M. d'Houdetot : ma fille, madame de la Live, une demoiselle de ses amies qui se nomme mademoiselle de Givry, et moi. En revenant, je sens tout à coup un paquet qui sort du coffre du carrosse, qui me roule sur les jambes ; je cherche avec mon pied à démêler ce que ce peut être ; je n'ai pas plus tôt appuyé le pied dessus, qu'il en sort un cri lamentable qui finit en

mourant. Nous voilà toutes à crier : qu'est-ce que c'est que cela ? c'est un pet ! c'est un chien ! c'est un enfant ! Arrêtons ! arrêtons ! et de rire à mourir. On arrête, on descend, on cherche : c'était un paquet de linge sale dans lequel on avait mis, je ne sais pourquoi, une vessie soufflée ; en marchant dessus, je l'avais fait crever apparemment. Enfin, nous voilà toutes quatre sur le grand chemin à rire aux éclats. Nous remontons en voiture, en faisant de profondes réflexions sur ce chétif événement, quand tout à coup nous nous demandons : mais, si c'eût été un enfant, qu'aurions-nous fait ! D'un commmun accord, nous l'aurions adopté toutes quatre, nous l'aurions élevé, nous lui aurions donné un nom. — Et lequel ? — Un nom composé d'une syllabe de chacun des nôtres ; et cela aurait fait le chevalier de Gisabeldi : ce nom est heureux. Enfin, nous faisions le roman de toute sa vie, et nous voilà désolées de ce que le paquet n'est que du linge sale, et n'est pas un enfant. Ah ! l'abbé, s'il vous en reste quelqu'un dans quelque coin, dont vous ne sachiez que faire, faites-le mettre dans notre carrosse, la première fois que nous irons en campagne : en vérité, c'est un vrai service à nous rendre. Si vous n'en avez pas, je vous en commande un, mais choisissez bien ; envoyez-nous un petit génie naissant ; en un mot qu'il vous ressemble, et nous en ferons quelque chose ; mais laissons cette folie, et parlons sérieusement.

Faute d'avoir du nouveau à vous dire, je reviens sur le passé, et je vous soutiens, l'abbé, que les animaux sont curieux, Il m'en est revenu vingt exemples en tête, depuis ma dernière lettre. Par exemple, pourquoi dans le mois d'octobre, lorsqu'on chasse aux alouettes, avec un miroir à facettes, viennent-elles de deux lieues à la ronde, lorsque le soleil y donne, et qu'il jette du feu de toutes parts? On tire tout à travers cet essaim; celles qui ne tombent pas sous le coup s'éloignent, et reviennent l'instant d'après, tournent et retournent autour, et il y en a même que le coup de fusil ne fait point en aller. Vous me direz peut-être que c'est la chaleur qui les attire; point du tout, car dans le mois de novembre, dans le mois de décembre, où elles errent également dans la campagne, on a beau recommencer cette chasse, on prétend qu'elles n'y reviennent point. Ce fait m'a été constaté par plusieurs chasseurs. Pourquoi le chat, animal si défiant, approche-t-il avec précaution d'un objet qu'il ne connait pas? Il tourne, il l'examine; la crainte, l'inquiétude le feraient fuir, la curiosité seule le peut faire approcher, et l'engager à l'examen. J'attends avec impatience que vous répondiez à ces objections.

Quoi que vous disiez, l'abbé, que mes lettres sont une encyclopédie, je ne puis m'empêcher de vous parler d'un petit livre de rien, intitulé : *Éléments du système général du monde, par M. de Laznies*. Mais consolez-

vous, je vous commencerai mon extrait par un conte.

Feu M. l'abbé de Bragelongne, de l'Académie des sciences, bon géomètre et homme fort dévot, fit un jour un petit catéchisme à l'usage de ses confrères; il l'apporta à une séance, et le tenant sur sa main, il dit aux académiciens;

« Messieurs, vous voulez tous être sauvés, je n'en doute pas; eh bien, il ne s'agit que de croire le contenu de ce livret; voyez, messieurs, c'est si peu de chose! N'est-il pas bien commode d'avoir toute sa religion dans un coin de sa poche comme un colombat? »

Je tiens ce compte de Diderot. Eh bien! M. Lamies, ancien inspecteur des études et des élèves de l'École militaire, expliquant le monde, actuellement dans un grenier à Lunéville, pourrait se présenter à l'Académie, son petit livret sur la main, et dire comme l'abbé de Bragelongne disait: « Messieurs, voilà tout ce qui a fait le supplice de Descartes et de Newton pendant si longtemps; ce dont la tête du grand architecte fut grosse pendant un nombre prodigieux de siècles, je l'ai renfermé en quatre feuillets; lisez bien ces quatre feuillets, et allez reposer vos crânes fatigués sur leurs oreillers. N'est-il pas bien commode d'avoir dans un coin de sa poche la clef de l'univers comme un passe-partout de garde-robe? »

Cet ouvrage ne paraît être ni d'un fou ni d'un sot,

mais bien d'un homme dont les lumières ne sont point proportionnées à sa tentative. Il me paraît d'ailleurs plein de contradiction, peut-être me trompé-je; mais, par exemple, il admet la matière homogène, et cependant il en regarde chaque molécule comme animée de tendances en tout sens ; il fait naître le mouvement de ces tendances en tout sens, et cependant il croit le monde infini : deux contradictions qui établiraient certainement dans la masse un équilibre impossible à rompre. Le vide et l'espace ne sont rien du tout à son avis, et cependant il divise toute la matière en petites sphères, sans se demander à lui-même ce que c'est que la multitude infinie de petits espaces formés par le contact de cette sphère, etc. M. Lazniez applique ensuite ses principes à tous les effets minutieux qui se passent sous nos yeux. C'est le rêve d'un homme d'esprit qui est souvent obscur, parce qu'il est impossible qu'un rêve philosophique et métaphysique ne le soit pas.

Il ne me reste plus, mon cher abbé, qu'à vous parler de vos machines à carder les matelas ; elles sont toutes prêtes, et j'attends vos ordres suprêmes pour les faire partir. Sur ce, je vous embrasse, et prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

CXXXI

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 5 octobre 1771.

Ma belle dame,

Je reçus la semaine passée une petite lettre de vous, où vous vous plaigniez de n'avoir pas reçu depuis trois semaines aucune lettre de moi. Comme je savais vous avoir toujours écrit, cela me mit si fort de mauvaise humeur, que je laissai passer ce samedi sans vous répondre. Je reçois à présent votre numéro 69, dans lequel vous accusez la réception d'une seule de ma part. Voilà tout ce que je puis vous dire : je vous ai adressé mes lettres sous l'enveloppe de M. Nicolaï, ou sous celle de M. de Fuentès, en lui marquant de les remettre à Magallon. La dernière enveloppe était à l'adresse du marquis Caraccioli. Peut-être son retard à arriver à Paris, peut-être le départ de Nicolaï ont causé ces égarements; j'en suis désolé, et je prends le parti de

vous écrire dorénavant des lettres bien bêtes, bien plates, bien maussades, pour en regretter moins la perte.

Vous ne m'avez rien dit des causes de l'absence de la chaise de paille. Puisqu'il voyage avec un prince étranger, j'en suis plus content pour vous[1]; son voyage sera bien moins long que vous ne pensez. Les souverains s'ennuient bientôt de voyager. Leur caractère devient pour eux un fardeau qui les assomme. S'ils sont généreux, ils se ruinent; s'ils dépensent peu, on en est indigné. Ils sentent qu'ils sont entre la ruine ou le mépris : et cette posture d'être toujours au milieu des voleurs ou des mécontents les fatigue à la fin.

A propos de voyageurs, nous avons ici milord Shelburne[2], frère de M. Fitz-Maurice, que vous avez

1. Grimm était toujours chargé d'escorter quelque prince allemand: Catherine l'appelait « M. le Souffre-douleur ou son Excellence Souffre-douleurienne, qui n'est jamais plus heureux que quand il est auprès, proche, à côté, par devant ou par derrière quelque altesse d'Allemagne. »

2. Membre du cabinet de Pitt en 1766, lord Shelburne, marquis de Lansdown, quitta le ministère en 1768. Après la mort de Pitt, il devint chef de l'opposition et fut de nouveau appelé aux affaires en 1782. « Il est simple, naturel, dit de lui mademoiselle de Lespinasse, il a de l'âme, de la force; il n'a de goût et d'attrait que pour ce qui lui ressemble, au moins par le naturel... » — Franklin dans son journal (27 juillet 1784) tout en louant les grands talents de Lord Shelburne, dit qu'il avait la réputation d'être *l'opposé du sincère*. Walpole le juge encore plus sévèrement : « Sa fausseté était si habituelle et si notoire, que c'était pour lui une seconde nature et

tant vu chez le baron; il me prie d'envoyer bien des compliments au baron, voulez-vous vous en charger? Il est un aimable Anglais, chose fort rare; il a été secrétaire d'État à Londres, chose fort commune.

Gleichen me quitte bientôt, il revient à Paris : cela me désole autant que ça me donne d'envie.

Je suis bien fâché de la perte de la gazette qu'éprouvent Suard et notre abbé; est-ce qu'ils ne mentaient pas assez? Marin sera-t-il donc plus Turc, ou est-ce une affaire de Turc à Maure[1]?

La chaise de paille ne viendra pas à Naples? je ne l'espère pas au moins. Mais tant mieux pour vous!

Vous aurez vu que votre longue lettre des diamants a été imprimée; que cela vous apprenne à remplir votre lettre de choses qui ne puissent jamais être dans la gazette, comme, par exemple, mes amours avec la baronne, ou autres choses de cette importance. Adieu,

non un moyen, et on le connaissait si bien qu'il ne pouvait plus tromper qu'en disant la vérité. Il aimait tant le mensonge qu'on aurait cru qu'il en était l'inventeur et il en usait ouvertement comme si personne n'avait découvert son secret. » — (Souvenirs du règne de George III.)

1. Suard et l'abbé Arnaud ayant déplu au ministère Maupeou, furent remplacés à la *Gazette de France* par Marin (Francois-Louis-Claude), qui était censeur royal et secrétaire de la librairie. Il se couvrit de ridicule dans son rôle de directeur, et ses articles que l'on appelait des *Marinades* lui valurent les plus vives épigrammes. En 1774, M. de Vergennes lui enleva la *Gazette de France* pour la donner à l'abbé Aubert.

aimez-moi; songez que, par le départ de Nicolaï, je ne sais plus rien, pas même les choses de Paris les plus communes et les plus indifférentes. Caraccioli, depuis son arrivée à Paris, ne m'a pas écrit une seule fois. Aidez donc mon obscurité de quelque étincelle. Bonsoir; je prends le parti d'envoyer cette lettre par la poste en droiture. Voyons si cette voie réussit mieux, et, si elle ne vous revient pas trop cher, je la suivrai. Est-ce que les souverains du nord ne payaient pas les ports de lettres à la chaise de paille?

CXXXII

A LA MÊME

Naples, 19 octobre 1771

J'ai reçu cette semaine votre lettre du 21 septembre, assez longue pour une mère qui attend dans la journée son fils. Vous me marquez que vous aviez reçu un sublime numéro 66 de moi; mais comme je vous ai écrit deux lettres sublimes, l'une sur *Cicéron*, l'autre sur la *Curiosité*, je vois qu'il y a encore une sublimité de moi qui vous manque. Pour ce soir vous n'aurez rien de sublime, car j'ai épuisé ma

verve en écrivant enfin à madame Geoffrin. Tâchez au moins de lire cette lettre, elle vous amusera.

Pour celle que j'ai envoyée mal à propos à madame Necker, puisque vous y renoncez, j'y renonce aussi.

Vous me donnez la plus agréable de toutes les nouvelles possibles en me disant que la chaise de paille viendra à Naples. Consolez-vous de son absence par l'idée du plaisir que j'aurai à le revoir ; je ne le quitterai pas, ni jour ni nuit, tant qu'il sera ici.

Ma commission des peignes était que, comme on ne connaît point ici l'art de carder la laine des matelas, ce qui fait qu'on est fort durement couché, je souhaitais avoir de Paris le peigne avec lequel on carde les matelas, pour introduire cet art à Naples. Je voulais savoir auparavant combien en coûteraient l'achat et le transport.

Bonsoir pour ce soir ; aimez-moi. Portez-vous bien, et faites demander à M. Caracciolí ce que sont devenues les lettres que j'ai adressées à Nicolaï et à vous, sous son enveloppe. Je vous embrasse.

CXXXIII

A MADAME GEOFFRIN [1]

Naples, 19 octobre 1771

Madame, oh! pour le coup, je serais un monstre d'ingratitude et de cruauté si je ne vous écrivais pas. M. Bérenger [2] est arrivé; il m'a tant parlé de vous, je lui en ai tant parlé de mon côté, il m'a dit que vous m'aimiez si fort, que vous l'aviez chargé de

1. Voici le portrait qu'Horace Walpole envoyait de Paris à ses amis d'Angleterre; il est écrit avec une franchise d'allures et une liberté de plume, que ne pouvaient avoir les Thomas. Morellet, et autres obligés de madame Geoffrin : « Madame Geoffrin, dont vous avez beaucoup entendu parler, est une femme extraordinaire, avec plus de sens commun que je n'en ai jamais rencontré; une grande promptitude à découvrir les caractères et en pénétrer le fond, un crayon qui ne manque jamais la ressemblance, rarement un crayon favorable. Elle attire et conserve en dépit de sa naissance et des absurdes préjugés des Français sur la noblesse, une cour nombreuse et des égards. Elle vint la soirée dernière et resta deux heures auprès de mon lit. Je n'ai vu de ma vie personne qui aperçoive aussi vite vos défauts, vos vanités, vos dissimulations, qui vous les explique aussi clairement, et vous en persuade aussi facilement. »

2. C'est ce même M. Bérenger qui remplit les fonctions de chargé d'affaires de France à Naples en 1769; il a été question de lui dans l'introduction.

m'en assurer, que j'ai enfin dit en moi-même : « Voilà le temps arrivé que je puis écrire à ma chère madame Geoffrin, et qu'en recevant ma lettre, elle sentira moins le regret de m'avoir perdu que le plaisir de m'avoir retrouvé. » Me voici donc tel quel, toujours l'abbé, le petit abbé, votre petite chose. Je suis assis sur ce bon fauteuil, remuant des pieds et des mains comme un énergumène, ma perruque de travers, parlant beaucoup, et disant des choses qu'on trouvait sublimes et qu'on m'attribuait.

Ah ! madame, quelle erreur ! Ce n'était pas moi qui disais tant de belles choses ; vos fauteuils sont des trépieds d'Apollon, et j'étais la Sibylle : soyez sûre que sur les chaises de paille napolitaines, je ne dis que des bêtises. Mais venons à nos affaires.

Puisque je suis avec vous, assurément vous me demandez ce que je fais, et si je suis heureux ? Vous voulez savoir l'état de vos amis ; vous voulez qu'on ne vous mente point, et vous voulez apprendre par force d'eux qu'ils sont heureux. Voilà bien des choses que vous exigez ; cependant je puis vous assurer, sans trahir ma conscience, que je ne suis pas malheureux. J'ai fait, il est vrai, deux grandes pertes depuis deux ans ; j'ai perdu Paris et toutes mes dents : mais enfin je n'étais pas né Français. Dieu s'était avisé, on ne sait trop pourquoi, de me faire naître à Naples ; puisqu'il l'entend comme cela, je n'y ai rien à redire.

Mes dents m'ont quitté, mais je n'ai plus besoin de parler ; personne ne m'entend ici ; et personne n'est tenté de m'écouter. J'ai peu de bons dîners à savourer, et si je demandais un tiers de maquereau, personne ne saurait me le donner.

Pour me consoler encore mieux de la perte de mes dents, j'ai trouvé le moyen d'appeler mon ratelier mon parlement. Lorsqu'on m'en demande des nouvelles, je dis que j'ai renvoyé tous ces messieurs, que j'ai supprimé les charges de mes présidents molaires, et que je n'en mange pas moins. Personne ne m'entend excepté moi ; et je suis enfin convaincu que mes dents n'étaient pas une partie essentielle de ma machine. Mais vous ne voulez pas qu'on vous parle de ces choses-là ; achevons mon discours. Je suis donc, au reste, bien portant, bien logé, bien payé, assez considéré, pas trop affairé, assez libre dans ce que je veux faire ; sans parents, puisque mon frère et ma famille sont absents, et je soutiens ma gaieté en dépit du climat, du sol, de l'âge et de ma charge. Je ne vis point avec les Napolitains ; je suis avec le corps diplomatique : on s'est habitué à m'en croire un membre, et on serait bien étonné ici, si, dans un dîner d'ambassadeurs, on ne me priait point. Ils sont tous mes anciens amis ; tous ont vu Paris, et en parlent souvent. Il faut être vrai, je m'ennuie un peu ; un germe d'ambition s'est développé dans mon cœur,

où j'ignorais qu'il en existât. Cela m'a fait faire des réflexions sur l'ambition, et voici ce que j'ai découvert.

L'ambition est la fille *aînée* de l'ennui (voilà pourquoi on rencontre tant d'ambition dans les cloîtres), la mère de l'hypocrisie; et l'hypocrisie engendre avec la gêne un second ennui, qui est l'arrière petit-fils du premier, et qui ne ressemble pas tout à fait à son grand-père. Le premier est un ennui doux, calme, soporifique; le second est corrosif : on en meurt à la fin. J'ai donc le premier ennui, mais je n'ai pas le second; car l'ambition en moi n'a pas eu la force d'engendrer l'hypocrisie; ma nature s'y est par trop refusée. J'échouerai donc dans mes prétentions, mais je vivrai longtemps, si je ne meurs pas d'indigestion ou de paroles rentrées, ce qui est mon mal actuel. Pourtant si j'avais la force d'écrire, et vous la bonté de me répondre, je ne mourrais pas; je parlerais à Paris étant à Naples.

Répondez-moi donc, si vous voulez que je vive; mais écrivez-moi par la voie et sous l'enveloppe du cardinal de Bernis[1], si vous ne voulez pas que je fasse banqueroute.

Je vous ai peint au naturel mon état; parlez-moi à présent du vôtre.

1. Ambassadeur de France à Rome.

Que font mes amis? que fait madame Geoffrin? que fait madame de la Ferté-Imbault[1]? comment vont les mercredis[2]? Je n'ai pas trop d'idée d'un mercredi sans moi; car dans tous ceux que j'ai vus, j'y étais. Y mange-t-on des garbures[3]? je n'en ai plus mangé.

1. Madame Geoffrin avait une fille, madame de la Ferté-Imbault. Elle ne lui ressemblait ni de figure, ni d'humeur, ni de caractère. Pour lui donner un grand nom, elle l'obligea à épouser un mari vieux, jaloux et pauvre, le petit-fils du maréchal de la Ferté-d'Étampes; la jeune femme fut malheureuse et ne pardonna pas à sa mère. Elle fut sous-gouvernante des enfants de France, et fit l'éducation de madame Elisabeth. « Madame de la Ferté-Imbault, dit le baron de Gleichen, était bonne, franche, gaie, vive, brusque et bruyante, parce qu'elle était fort sourde. Elle s'était fait une existence très singulière en se donnant pour folle. Ce rôle, qu'elle appelait son domino, était joué par elle si parfaitement, que des sots y étaient trompés, et qu'il faisait les délices des gens d'esprit avec lesquels elle vivait. Elle soulevait de temps en temps ce joli masque si agréable à l'amour-propre de tout le monde pour montrer adroitement les coins les plus intéressants de sa figure naturelle, et mêlant la vérité aux extravagances, elle savait faire aimer et respecter sa folie. Madame de la Ferté était fort bien à la Cour de Mesdames, et extrêmement liée avec les principaux hommes du Parlement; tout cela, joint à une bonne maison, lui valait une considération, qui l'emportait sur le ridicule qu'elle voulait bien se donner. De tous les gens de lettres qui fréquentaient la maison de sa mère, elle ne voyait que Grimm et Burigny. — Elle mourut quelques mois avant la Terreur. » (Souvenirs du baron de Gleichen. p. 101. Paris Techener 1868.)

2. C'est ce jour-là que madame Geoffrin recevait à dîner les gens de lettres et les étrangers de tous les pays, qui n'eussent pas cru avoir vu Paris s'ils n'avaient été admis chez madame Geoffrin.

3. Potage gascon. Voir la recette, appendice XXV.

Pourriez-vous m'en envoyer la préparation? elle n'est pas dans l'Encyclopédie au mot *Garbure*; je l'ai cherchée en vain. Diderot fit la faute impardonnable de l'oublier. Faites-vous enrager toujours Burigny? Que fait mon abbé Morellet? m'aime-t-il? m'a-t-il pardonné? est-il persuadé qu'il ne sera jamais un vrai économiste? Il a trop d'esprit et de bon sens pour primer dans une secte où l'on baptise les prosélytes, par immersion, dans une espèce d'encre de métaphysique faite avec du noir de cheminée politique : il y a trop de noir et de fumée pour lui là-dedans. Que font M. et madame de Sartine? quel homme! quelle femme! J'ai lu dans une gazette que M. avec madame de Trudaine étaient à Bruxelles. Comment se portent-ils? Voulez-vous vous charger de faire mes compliments de félicitation à M. de Cossé[1], sur la charge de madame? Elle a bien fait de prendre une place à la cour, puisque son mari était obligé d'y rester. Que fait mon cher nonce[2]? Combien paie-t-il de loyer dans la poitrine du pape? Il est malheureux en loge-

1. Le duc de Cossé était capitaine-colonel des Cent-Suisses en survivance de M. le marquis de Courtanvaux. — La duchesse fut nommée dame d'atours de madame la Dauphine, plus tard de la Reine.

2. Le prince Pamphili Doria, archevêque de Séleucie, nonce ordinaire du pape. Il était logé à l'hôtel de Broglie, rue Saint-Dominique, faubourg Saint-Germain.

ment. M. de Broglie le logea fort à l'étroit; mais le pape l'a logé encore plus à l'étroit. Le papier finit. Vous voyez que je suis toujours un grand parleur; je ne suis donc pas changé; donc je vous aime encore à la folie, et je suis votre etc., etc.

CXXXIV

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 26 octobre 1771.

Je n'ai point de vos lettres cette semaine, et j'en étais impatient pour apprendre la réussite de l'entrevue avec votre fils, ou pour mieux dire avec le fils de M. d'Épinay.

Je vous écris cependant pour vous dire que la caisse de livres que vous m'avez expédiée, est arrivée avec une rapidité étonnante. Le bâtiment a mis deux jours et demi à faire le trajet de Marseille ici, chose sans exemple. Je suis enchanté de tous les livres que vous m'avez envoyés, hormis les miens. Je vous remercie du *Zend-Avesta* et du Bougainville, et je re-

mercie bien sincèrement Suard de son *Histoire de Charles V*, traduite de l'anglais. Je lis Bougainville à force, et entends mieux le taïti que son patois marin[1].

Je parcours le *Zend-Avesta*, et je ne sais pas si c'est du pehlvi traduit en français ou du français traduit en pehlvi [2]. Tout compte fait, il y a autant de mots indiens que de français dans cet ouvrage ; et cela me prouve l'existence de deux principes, et que Zoroastre a raison, puisqu'il y a autant de mots lisibles que de mots inarticulables dans son bréviaire. Je m'at-

1. *Voyage autour du monde par la frégate* la Boudeuse, *de 1766 à 1769*. Paris, Saillant, 1771, in-4°. — Bougainville avait ramené de son voyage un Patagon, qu'il montrait dans la société : « Ce sauvage, disent les mémoires du temps, se fait très bien à ce pays-ci ; il affecte de n'y rien trouver de frappant, et il n'a témoigné aucune émotion à la vue de toutes les beautés du château de Versailles. Il aime beaucoup notre cuisine, boit et mange avec une grande présence d'esprit, il se grise volontiers, mais sa grande passion est celle des femmes. »

2. M. Anquetil-Duperron, de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, publia son voyage dans l'Inde avec la traduction du *Zend-Avesta* et des livres sacrés des Guèbres, attribués à Zoroastre. 3 vol. in-4° L'auteur passa plusieurs années dans l'Inde pour apprendre l'ancien persan parmi les Guèbres, afin de pouvoir traduire leurs livres sacrés et donner des notions exactes sur les principes religieux, les dogmes et le culte des adorateurs du feu.» Le livre de M. Anquetil fut une grande déception ; on trouva que si c'étaient là les livres originaux de Zoroastre, ce législateur des anciens Perses était un insigne radoteur qui, à l'exemple de ses confrères, mêlait un tas d'opinions absurdes et superstitieuses à un peu de cette morale commune qu'on trouve dans toutes les lois de la terre. » (Grimm.)

tendais à quelques livres de plus dans la caisse, mais ce sera pour une autre expédition. En attendant, bonsoir. Je vous embrasse, aimez-moi.

CXXXV

A LA MÊME

Naples, 2 novembre 1771.

Madame,

C'est par un pur hasard que j'ai reçu deux lettres charmantes de vous. Elles ont couru le plus grand risque de s'égarer, n'étant pas venues par la poste. L'une était sans numéro, écrite le 3 septembre; l'autre est le n° 71, du 6 octobre. Pour assurer notre correspondance, je vois qu'enfin il faut se résoudre à nous écrire quelquefois par la poste, et à payer nos lettres. La vague est grosse, la lame est trop forte; et, dans une tempête pareille, le mouillage le plus sûr est la grande poste. (Bougainville est cause que je parle marin.)

Je n'ai encore vu aucune lettre de Caraccioli. Cela me passe. Si j'en savais la raison, je lui écrirais malgré son silence ; et je tâcherais de le lier de connaissance avec vous ; mais tant que je ne sais s'il est en

core au nombre de mes amis; vous voyez bien que je ne puis pas lui écrire. Mais Mora, mais Magallon feront votre affaire.

Je trouve, comme vous, que Suard et l'abbé Arnaud avaient commis des fautes dignes d'un châtiment. Cependant je ne suis pas avec vous d'accord qu'ils méritaient qu'on leur ôtât leur existence et leur subsistance[1]. *Sævitia est ejus qui puniendi jus habet, modum non habet.* Il y a une mesure et une proportion entre la faute et le châtiment. Lorsqu'on la dépasse, on sévit, on est cruel. Croyez-vous que si l'on eût condamné Suard à payer cent écus pour chacune des fautes commises, applicables à l'hôpital des enfants trouvés, cela ne l'aurait pas guéri à jamais de l'étourderie dont il est attaqué. Mais laissons cela.

Passons à votre nº 71. D'abord j'étais d'une impatience incroyable pour apprendre de vous les symptômes de votre entrevue avec le fils de M. d'Épinay. Vous ne m'en dites mot. On croirait que vous ne l'avez pas vu. Vous ne vous occupez que de l'interruption de mes lettres. Je vois qu'enfin quelques-unes vous étaient parvenues. Je ne puis que les écrire : trop heureux si je pouvais vous les apporter moi-même ! Mais... ah ! que je changerais bien mon sort contre celui d'une

1. On leur avait enlevé la direction de la *Gazette de France*, qui leur rapportait 10,000 écus par an.

bécasse. La chanson agricole est charmante. Mais que me dites-vous ? Chante-t-on encore à Paris ? Y fait-on encore des couplets ? Cela est bien loin de mon compte.

Le Dialogue des tableaux du Louvre intéresse peu à cinq cents lieues : Gleichen et moi nous en avons ri ; personne ne nous aurait entendus. Au reste, à propos des tableaux, je remarque que le caractère dominant des Français perce toujours : ils sont causeurs, raisonneurs, badins par essence. Un mauvais tableau enfante une bonne brochure : ainsi vous parlerez mieux des arts que vous n'en ferez jamais. Il se trouvera au bout du compte, dans quelques siècles, que vous aurez le mieux raisonné, le mieux discuté, ce que toutes les autres nations auront fait de mieux. Chérissez donc l'imprimerie ; c'est votre lot dans ce bas monde. Mais vous avez mis un impôt sur le papier ; quelle sottise ! Plaisanterie à part, un impôt sur le papier est la faute en politique la plus forte qui se soit commise en France depuis un siècle. Il valait mieux faire la banqueroute universelle, et laisser aux Français le plaisir de parler à l'Europe à peu de frais. Vous avez plus conquis de pays par les livres que par les armes. Vous ne devez la gloire de la nation qu'à vos ouvrages ; et vous voulez vous forcer à vous taire !

J'ai lu l'ouvrage de Linguet, qu'on m'a envoyé[1]. Il me

1. *Réponse aux docteurs modernes, ou apologie de l'auteur de la théorie des Lois et des Lettres sur cette théorie* ; *avec la réfu-*

copie mot à mot dans tout ce qu'il dit à propos des blés; il ne me cite jamais. Il ne me copie pas dans ce qu'il dit des gouvernements orientaux. Mon avis est diamétralement opposé. Ce qu'il dit est vrai en théorie, c'est faux en pratique. Théoriquement le gouvernement despotique devrait faire trembler les visirs et les ministres encore plus que le peuple, et rétablir la balance. Mais, en pratique, il oublie que les ministres sont les maîtres d'élever leurs jeunes princes dans des sérails comme il leur convient, et d'en faire des hommes tellement dénaturés, qu'ils soient spécifiquement divers des autres hommes.

Or, je demande à Linguet: Supposez un gouvernement asiatique, et que le sultan soit un lièvre, un daim, un chevreuil, qu'en arrivera-t-il? Il répondra qu'il n'en sait rien; que ne connaissant ni l'instinct, ni les habitudes, ni le langage du chevreuil, il ne peut pas calculer ce qui arrivera d'une nation qui tourne en entier sur un pivot inconnu; qu'il ne peut calculer que d'après l'hypothèse que le sultan soit un homme, animal à lui connu. Eh bien! voilà la méprise. Ce sultan n'est pas un homme. Qu'il ne vienne pas me dire que l'éducation ne détruit pas à fond la nature; qu'elle ne peut la changer que du plus au moins, il se trompe.

tation du système des philosophes économistes. Londres 1771, in-12°.

J'écris par habitude; j'écris de ma main droite, qui par nature ne diffère pas de ma gauche. Il n'est pas vrai que j'écrive mieux de ma droite que de ma gauche. C'est qu'avec la gauche je n'écris point du tout; mais point, vous dis-je. Ces deux mains diffèrent donc spécifiquement du tout au rien. En avez-vous assez pour ce soir? Mais vous voulez aussi que je vous dise ce que vous savez déjà, que je vous adore. Adieu.

CXXXVI

A LA MÊME

Naples, 9 novembre 1771.

Ma belle dame, que de choses j'aurais à vous répondre! mais je ne le puis pas ce soir. Je viens de recevoir une lettre du prince héréditaire de Brunswick, qui me fait tourner la tête, et m'empêche de songer à autre chose. En vérité, s'il avait écrit au roi de France, sa lettre ne serait pas plus soumise; et s'il écrivait à Voltaire, il ne lui dirait pas la moitié de ce qu'il me dit. Je vous en enverrai sans faute une copie, l'ordinaire prochain, n'ayant pas le temps d'en faire une

ce soir, et vous savez que je n'ai pas de secrétaire français.

Parlons donc de nos affaires. Quoi! avec 7 liv. 10 sols j'aurai tout ce qu'il me faut pour carder des matelas? Cela m'étonne, ma belle dame, et j'ai peur que vous n'oubliiez quelque outil nécessaire, car j'ai toujours cru la dépense bien plus forte. Il s'agit à présent de me les envoyer à Marseille. Delorme est un emballeur de grand chemin, et personne ne le sait mieux que moi : ainsi, si vous ne le redoutez pas, du moins faites avec lui le marché d'avance; car je n'ai pas oublié, et je n'oublierai de ma vie, qu'il m'a fait payer 114 livres l'expédition de deux malles, sans aucun droit à payer. C'est le vol et l'assassinat le plus fort que j'aie encore essuyés de ma vie. Au reste, je me repose sur vous, et il ne s'agit que de faire parvenir la petite caisse par la voie la plus prompte à Marseille. Je ne redoute pas la diligence, si le poids n'excède pas les 12 ou 15 livres; envoyez-la à Médina, et il me l'expédiera.

Enfin vous avez découvert un secret de moi, que je tâche de cacher autant que je puis. Vous avez pénétré que j'oublie tout ce que j'ai dit ou écrit un moment après, pendant que je n'oublie jamais ce qu'on me dit, ni ce que je lis. Rien n'est si vrai, ma belle dame; c'est un phénomène de ma tête que je ne sais pas expliquer. Ainsi ne vous étonnez pas de mes contradictions, comme j'ai fait à propos des exemplaires de mes

Dialogues. Il est vrai que vous m'en avez envoyé trente-deux au lieu de vingt; mais cela ne fait rien : je les ai reçus et je suis content. Vous m'aviez promis deux ou trois voyages, et vous ne m'avez envoyé que Bougainville : en cela ma mémoire ne me trompe pas. C'est une chose que j'ai lue et point écrite. Ainsi peut-être vous souffrez le même mal que moi. Lorsque j'écrirai à Magallon, je lui dirai ce que vous me mandez, quand ce ne serait que pour la rareté du fait que le confident, chargé des déclarations de deux personnes qui sont à Paris, soit à Naples. On lit dans la vie de Mathusalem, qu'il en fit de même, et que c'est bien pour cela qu'il obtînt de Dieu une si longue vie pour achever ses affaires.

Je vous répète qu'il vous est impossible de rien comprendre à ce chef-d'œuvre de perfection auquel Piccini a poussé l'opéra comique chez nous. Ne craignez pas que les opéras comiques napolitains passent en France. Cela n'est jamais arrivé; ils ne vont pas même à Rome. Vous aurez les opéras comiques italiens, tels que *La Buona Figliuola* [1], mais aucun des napolitains.

1. *La Buona Figliuola* ou *la Cecchina*, le plus célèbre des opéras bouffes de Piccini. Composé en 1760, cet opéra excita en Italie une admiration poussée jusqu'au fanatisme; à Rome, on ne voulait plus entendre d'autre musique; on le jouait même aux Burattini (Marionnettes). Toutes les modes étaient à *la Cecchina*. Si des auberges ou des guinguettes voulaient réussir, elles prenaient *la Cecchina* pour enseigne, et il y a une espèce de vin

Pour achever de vous persuader, je vous en enverrai un ou deux morceaux avec une explication italienne ou française, et vous verrez qu'il faut absolument venir à Naples pour entendre cela.

Venons à votre nº 73. Votre aventure de l'enfant écrasé dans la voiture en revenant de Sannois est comique tout à fait, et d'autant plus comique, que vous vous approchez du vrai plus que vous ne pensez. Cette vessie soufflée était ma foi... oui, c'est la seule vessie que je connaisse qui aille à la lessive, et pour cause. Ah ! les bonnes gens que vous étiez toutes les quatre dans cette voiture! Je m'acquitterai de la commission d'un enfant que vous me donnez; j'y travaille à toute force; j'en ai distribué l'ouvrage à quatre personnes en même temps, pour que le tout soit fait en deux mois et une semaine : on collera le tout, on l'élèvera à trois nourrices ; et j'espère que l'enfant sera fait et sevré dans quatre mois d'ici, pour vous l'expédier. Il ne s'agit que de trouver un Delorme pour l'emballer.

Nous ne nous entendons pas dans la question sur la curiosité des animaux, faute de mots dans la langue pour nous expliquer. On appelle curiosité cette attention que nous prêtons à une chose inconnue ou

qu'on appelle encore ainsi. On assure que l'empereur de la Chine fit exécuter cet opéra en sa présence.

(*Biog. de Piccini* par Ginguené.)

obscure pour découvrir ce que c'est, et savoir à quoi cela est bon. Il faudrait appeler cela *sagacité*; les animaux l'ont autant que nous, ou même plus. J'appelle curiosité ce plaisir que l'homme a d'observer quelque chose, en même temps qu'il sait parfaitement que cela lui est indifférent et inutile. Le chat cherche ses puces aussi bien que l'homme; mais il n'y a que M. de Réaumur qui en observe le battement du cœur; cette curiosité n'appartient qu'à l'homme. Ainsi les chiens n'iront pas voir pendre un chien à la Grève. Adieu.

CXXXVII

A LA MÊME

Naples, 23 novembre 1771.

Qui vous a jamais nié que vous êtes ce qu'il y a de mieux à Paris? qui vous nie que le philosophe serait pour moi le plus mauvais de tous les correspondants? Mais enfin il est toujours bon de recevoir quelque lettre, quand ce ne serait que pour savoir qu'on dispute encore sur la liberté de l'homme, et qu'un M. de Valmire[1] existe, qui n'est point M. de Voltaire!

1. *Dieu et l'Homme*, par M. de Valmire. (M. Sissous de Valmire, né en 1740, mort en 1819). On parla de mettre l'auteur

Voudriez-vous savoir mon avis sur cette question? La persuasion de la liberté constitue l'essence de l'homme. On pourrait même définir l'homme, *un animal qui se croit libre*, et ce serait une définition complète. M. de Valmire lui-même, lorsqu'il dit qu'on n'est pas libre, pourquoi le dit-il? Pour qu'on l'en croie. Il croit donc les autres hommes libres, et capables de se déterminer à le croire. Il est absolument impossible à l'homme d'oublier un seul instant, et de renoncer à la persuasion qu'il a d'être libre. Voilà donc un premier point. Second point : être persuadé d'être libre est-il la même chose qu'être libre en effet? je réponds : ce n'est pas la même chose, mais cela produit les mêmes effets en morale. L'homme est donc libre, puisqu'il est intimement persuadé de l'être, et que cela vaut tout autant que la liberté? Voilà donc le mécanisme de l'univers expliqué clair comme de l'eau de roche. S'il y avait un seul être libre dans l'univers, il n'y aurait plus de Dieu, il n'y aurait plus de liaisons entre les êtres. L'univers se détraquerait; et si l'homme n'était pas intimement, essentiellement convaincu toujours d'être libre, le moral humain n'irait plus comme il va. La conviction de la liberté suffit pour établir une

à la Bastille. — Ce qui fit la célébrité de son livre, c'est la ressemblance du titre avec l'ouvrage de Voltaire : « *Dieu et les Hommes*, œuvre théologique mais raisonnable, par le docteur Obern, traduit par Jacques Aymon. »

conscience, un remords, une justice, des récompenses et des peines. Elle suffit à tout, et voilà le monde expliqué en deux mots [1].

Mais comment peut-on, me demanderez-vous, être intimement convaincu d'une chose, pendant que le contraire est démontré ? Tout comme on est intimement convaincu que deux infinis sont égaux toujours, pendant qu'il est démontré par le calcul intégral qu'un infini peut être le double, le triple d'un autre, etc., et mille autres théorèmes de géométrie pareils ? Toutes fois que la cervelle humaine ne peut pas se former d'idée de quelque chose, la démonstration ne peut pas se changer en persuasion. Il nous est impossible de nous former l'idée de l'infini ; ainsi la démonstration qui nous dira qu'un infini est le double d'un autre, nous la croirons, mais nous serons persuadés du contraire, et nous agirons en conséquence de la persuasion, et non pas de la démonstration, qui s'oppose à l'idée. Il nous est impossible de nous former l'idée de n'être pas libres. Nous démontrerons donc que nous ne le sommes pas, et nous agirons toujours comme si nous l'étions. L'explication de ce phénomène est que les idées ne sont pas des suites du raisonnement ; elles précèdent le raison-

1. Nous signalons au lecteur une curieuse analogie entre les idées de Galiani et celles d'un philosophe contemporain, M. Alfred Fouillée. Voir *la Liberté et le Déterminisme* (Ladrange). — *De l'idée moderne du droit* (Hachette).

nement, elles suivent les sensations. Nous prouvons par le raisonnement qu'un bâton ne se courbe pas dans l'eau, cependant l'idée que nous en avons nous le montre courbé, parce que la sensation de l'œil nous l'a dit ainsi; et que l'idée suit le sentiment de la vue. Montrez ce que je viens de griffonner au philosophe; s'il ne me trouve pas sublime cette fois, et même peut-être neuf, il a grand tort. Il trouvera que j'explique bien mal mes grandes idées, et que mon jargon est peu français. Mais je suis comme le bourgeois-gentilhomme, qui savait tout, hormis l'orthographe.

Mon cher Gatti est arrivé hier au soir; jugez de ma joie; j'en avais grand besoin pour me consoler du départ de Gleichen. Il sera relevé par Grimm, puis c'est votre tour de venir me trouver; et le cœur me dit que vous viendrez.

Le temps me manque pour vous en dire davantage. Vous a-t-on présenté Caraccioli? Dites-lui mille injures de ma part. C'est un monstre d'ingratitude et de cruauté; il ne trouvera jamais un Napolitain qui l'aime autant que moi. Il ne m'a pas écrit depuis quatre mois. Adieu.

CXXXVIII

A LA MÊME

Naples, 7 décembre 1771.

J'aurais mille choses à vous dire, ma belle dame, ce soir ; j'en ai l'envie, je n'en ai pas le temps, ni la force, ni la gaieté. Je commence donc par les plus intéressantes.

Vous savez que mon livre favori est l'*Almanach Royal ;* celui de cette année sera le plus curieux du siècle, puisqu'on y verra une monarchie qui a été chez un chancelier fripier faire retourner son habit, parce qu'il était vieux et usé, et qui a rencontré un fripier assez adroit pour arranger tout cela, sans que les coutures y paraissent[1]. Tâchez donc de m'envoyer cet almanach par la voie la plus prompte possible, et si mes cardes à matelas ne sont pas encore parties, vous pourrez les mettre avec ; car ils seront bien ensemble. Tous les deux ont servi à carder un vieux matelas, et à le rendre plus mollet.

1. Maupeou venait de supprimer les anciens parlements et les avait remplacés par les parlements dits Maupeou.

Vous faites donc un capitaine de votre fils ! à la bonne heure.

Caraccioli m'a écrit ; ainsi vous pouvez faire votre paix avec lui, puisque j'ai fait la mienne. Gatti est ici, enchanté d'être en Italie. Il tremble pour le sort de ses amis philosophes de France : il les aime beaucoup ; il ne les regrette point. Son cœur est bâti comme cela. Il aime sans regretter. Il voudrait retourner en France pour prêcher une croisade à tous ses bons amis et les persuader de venir s'établir à Naples. Si je comptais sur son éloquence je lui paierais les frais du voyage, mais il a plus de persuasion intérieure que d'éloquence.

Je vous félicite sur l'obélisque élevé à notre bon ami Montyon[1]. Tel est l'état de la nature policée : on remercie quelqu'un d'avoir donné du travail aux hommes.

Je viens de lire l'ouvrage que le baron m'a envoyé, *les Recherches philosophiques sur les Américains*[2]. Je me suis réjoui d'avoir vu qu'il existe encore des Saumaises[3],

1. Montyon (Jean-Baptiste-Robert Auget, baron de) (1733-1820. Maître des requêtes, intendant d'Auvergne, de Provence, de La Rochelle, conseiller d'État, et enfin, en 1780, chancelier du comte d'Artois. Homme d'un esprit fin et d'un grand savoir, il avait la réputation d'être un des plus agréables conteurs de son époque. Il fonda quatre prix perpétuels à l'Académie française et fit des legs considérables aux hospices.

2. Par M. de Pauw. Berlin, Decker 1768, 2 vol. in-8°.

3. Saumaise (Claude de), un des grands humanistes du XVIIe siècle (1588-1653.) Son caractère était estimable et indépendant

des Casaubons[1], des Scaligers[2] dans notre siècle; et qu'on peut, en philosophie tout comme sur les antiquités, rechercher toujours sans rien trouver, enfiler des éruditions sans les lier, entrevoir sans voir, ne partir d'aucun principe sans aller à aucun but: cela s'appelle amasser des pierres pour bâtir. Mais qui est-ce et quand est-ce qu'on bâtira? Peut-être moi: mais quand? Quand j'en aurai le loisir. Et quand sera-ce? Quand je publierai mon système sur l'origine des montagnes. C'est alors que je ferai voir que notre globe a des saisons à lui; que dans son printemps, il produit des hommes et des animaux, et qu'il en altère les espèces selon la force des sucs nourriciers. Je ferai voir alors que l'Amérique est une Asie ébauchée, parce qu'elle est de beaucoup plus moderne. Je ferai voir que dans les nouvelles terres il existe des géants, et que

son érudition immense et universelle; ses ouvrages sont en effet plutôt des Encyclopédies que des livres rédigés avec suite et dans un but déterminé.

1. Casaubon (Isaac), né à Genève (1559-1614). Il fit les études les plus brillantes, fut nommé garde de la Bibliothèque d'Henri IV; puis, après la mort du roi, il quitta la France et il se fixa en Angleterre, où le roi Jacques le combla de bienfaits. Il mourut à Londres et fut enterré à Westminster. Il a publié d'innombrables ouvrages d'érudition.

2. Scaliger (Jules-César), un des savants les plus célèbres du XVI[e] siècle (1484-1558). Amené à Agen par le cardinal de la Rovère, il s'y fixa. Scaliger était extrêmement vain, tranchant et irritable. Comblé d'éloges exagérés par les contemporains, il ne fut vraiment supérieur que comme prosateur et grammairien.

cetta race dépérit pour donner lieu à la race imberbe, et que celle-ci cède à la barbue qui est la plus parfaite de toutes. Je ferai voir que la v.... n'existait ni en Amérique ni en Europe, et qu'elle nous vient du contact des deux nations. C'est une étincelle que deux pierres froides frappées ensemble ont jetée, et qui a embrasé l'univers. Mais bonsoir, ma lettre ne partirait pas si elle était plus longue.

CXXXIX

MADAME D'ÉPINAY A GALIANI

Janvier 1772.

Pour commencer par vous mettre de bonne humeur, mon cher abbé, je vous envoie une chanson nouvelle, sur un air qui n'est pas nouveau. Je vous conseille de la lire et de la chanter; cela vous donnera de la gaîté; ma lettre vous en paraîtra meilleure.

Eh bien, vous dites donc que « les idées ne sont pas les suites du raisonnement, qu'elles les précèdent et qu'elles suivent les sensations; que nous prouvons par le raisonnement qu'un bâton ne se courbe pas dans l'eau, et que cependant l'idée que nous en avons nous le montre courbé, parce que la sensation de

l'œil nous l'a dit ainsi, et que l'idée suit le sentiment de la vue? » Cela répond en effet à merveille à ce que vous dites plus haut, que toutes les fois que l'esprit humain ne peut pas se former l'idée de quelque chose, la démonstration ne peut pas se changer en persuasion. Nous démontrerons donc que telle chose que nous ne comprenons pas est ainsi, et nous agirons toujours comme si elle n'était pas ainsi. Savez-vous que cela prouve bien plus que vous ne croyez? Vous démontrez pourquoi [tant de gens se ruinent pour des filles d'opéra, qui les trompent, en leur jurant une fidélité éternelle à laquelle ils croient, quoique le contraire leur soit démontré. Voilà comme toutes les vérités se tiennent.

Au reste, j'ai montré votre lettre au philosophe qui en a fait des sauts et des bonds à mourir de rire. Sa perruque n'a jamais autant voyagé sur sa tête que pendant la lecture de cette lettre. Il prétend cependant que les peines et les récompenses sont de surérogation; qu'il faut seulement étouffer les mauvais sujets pour l'exemple, parce que l'homme est susceptible de modifications. Moi, qui n'entends pas les affaires, je dis précisément que c'est parce qu'il est susceptible de modifications qu'il faut des peines et des récompenses. Je ne m'aviserai point de battre ni de broyer la pierre qui m'aura froissé les jambes en roulant à côté de moi, car j'aurais beau la mettre en pous-

sière, je n'en serais pas pour cela à l'abri de la première pierre qu'on aura jetée dans la même direction. Mais si je donne un bon coup de poing à l'homme qui me frappe en passant dans la rue, si la douleur qu'il en ressent est assez forte pour qu'il s'en ressouvienne, il ne me frappera plus quand il me rencontrera. Cela n'empêche pas que le philosophe d'ailleurs n'ait dit de fort belles choses sur tout cela, dont je ne me souviens pas d'un mot. D'ailleurs quand les choses sont une fois vues, à quoi bon y revenir, à moins qu'on n'ait des choses sublimes ou neuves à y ajouter? Et cela n'appartient qu'à vous, mon cher abbé ; ainsi parlons d'autres choses.

Tout ce que vous me dites du docteur est excellent et le peint à merveille ; mais réfléchissez sérieusement pour lui à ce que je vous ai mandé. Faites-lui mille tendres compliments de ma part.

Ayez donc le temps d'écrire votre livre dont vous me faites un extrait si délicieux. Est-il possible que quand on possède un génie comme le vôtre dans un gouvernement quelconque, on se borne à lui faire faire des ordonnances de police? Si j'étais souverain et que vous fussiez mon sujet, je vous donnerais 600,000 florins de rente, à la charge de dire et d'écrire tout ce qui vous passerait par la tête[1] ; ce seraient là les seules

1. L'impératrice Catherine dit exactement la même chose dans une lettre à Grimm.

obligations de votre charge. Vous voyez que je serais despote comme un autre.

Ne soyez point inquiet de ma santé si je ne vous écris pas de ma main. Je ne me porte pas plus mal qu'à mon ordinaire; mais j'ai les yeux malades, et Tronchin m'a interdit toute espèce d'occupation. Bonjour, mon abbé, je n'ai point eu de nouvelles de vous cette semaine; c'est bien mal commencer l'année.

CXL

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 14 décembre 1771.

Ma belle dame,

Je vous crois guérie de vos cruelles souffrances, ainsi je vous réponds gaiement. J'ai reçu la lettre de l'abbé-prieur Mayeul[1], retardée d'une semaine; je lui ai répondu la lettre que je vous envoie, et dont vous ferez l'usage que vous voudrez. Je me suis laissé aller à l'envie de vous égayer à force de folies profondes. Je viens de recevoir dans l'instant la lettre de madame de Belsunce; mais vous comprenez bien que je n'ai plus

1. Secrétaire de madame d'Épinay.

l'envie ni la verve d'y répondre. Le renvoi du voyage de Grimm en Italie me désespère. Gatti et Gleichen me chargent de vous dire ce que je n'ai pas le temps de vous dire, pas même pour mon compte. Portez-vous bien, voilà l'essentiel.

CXLI

A M. L'ABBÉ MAYEUL

Naples, 14 décembre 1771.

Assurément tout n'est pas bien, mon cher abbé, car il n'est pas bien que vous vous mêliez de donner des nouvelles. Vous n'en donnez que de fâcheuses; ce qui n'est pas bien à vous. Heureusement Gatti m'a tranquillisé sur la maladie de madame d'Épinay, que vous appelez une crampe à l'estomac, comme si madame avait les pieds dans l'estomac. Mais puisque vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, mon cher abbé, il est juste que je tâche de vous étaler toute l'étendue de ma reconnaissance. Vous avez un prieuré; Dieu vous le conserve! Si vous en attrapiez un autre, n'en seriez-vous pas bien aise? Or, le plus court chemin, dans le temps où nous vivons, pour avoir des prieurés, c'est sans doute, mon

cher abbé, celui de chasser aux athées : le gibier abonde; il n'y a qu'à savoir le dénicher. Je serai votre chien de chasse, je vous indiquerai les forts, les tanières, les gîtes de ces coquins-là. C'est à vous à les tuer. Entrons donc en chasse, et allons.

Ces philosophes, qui disent que tout est bien dans ce meilleur des mondes, sont des athées fieffés, qui, de peur d'être grillés, n'ont pas voulu achever leur syllogisme, mais le voici en entier. Si un Dieu avait fait le monde, il serait sans faute le meilleur de tous, mais il ne l'est pas, à beaucoup près; donc il n'y a pas de Dieu : voyez les marauds ! Tel est le raisonnement de ces philosophes. A vous le lièvre, mon cher abbé : c'est à vous à tirer à présent; mais ne ratez pas. Quoi ! vous ratez ! eh bien, je m'en vais vous montrer comment on chasse ce gibier-là. D'abord, on leur dit : « Coquins, marauds, vous mériteriez tous d'être pendus ! » Si on les attrape, il faut leur tenir parole sans miséricorde. Si le gibier part, alors on entre en discours avec eux, et on leur dit poliment : « Vous êtes des butors. Ne savez-vous pas que Dieu a tiré ce monde du néant ? Eh bien, nous avons donc Dieu pour père, et le néant pour mère. — Assurément, notre père est une très grande chose, mais notre mère ne vaut rien du tout. On tient de son père, mais on tient de sa mère aussi. Ce qu'il y a de bon dans le monde vient du père, et ce qu'il y a de mauvais vient de madame le néant notre mère qui

ne valait pas grand'chose. » Voilà, mon cher abbé, les philosophes morfondus. Leur majeure est fausse; tellement fausse, que s'il était vrai que ce monde fût le meilleur possible, il serait clair qu'il serait incréé, et il n'y aurait pas de Dieu. Son imperfection est la plus convaincante preuve de sa création et de sa subordination à un être plus parfait que lui. Ce raisonnement est, si je ne me trompe, neuf, et n'en est pas moins bon.

Tâchez de le placer convenablement auprès de l'archevêque de Reims [1], et vous m'en direz des nouvelles.

Mais il nous reste une petite difficulté; on pourrait nous demander pourquoi Dieu est-il allé s'engouffrer dans les abîmes du néant pour en tirer un monde, puisqu'il savait qu'il ne serait jamais parfait à cause des

1. Charles-Antoine de la Roche-Aymon (1692-1777). Il était parvenu peu à peu aux plus hautes dignités ecclésiastiques, grâce à un caractère conciliant et à une grande docilité pour tous les désirs de la Cour. Grand-aumônier de France, ministre de la feuille des bénéfices, président de l'Assemblée du clergé, il passait pour un prélat vain et qui ne connaissait de ses fonctions que l'appareil puéril du cérémonial. On raconte un mot plaisant qui lui fut adressé par M. de Maurepas: « Les deux seigneurs qui, au sacre du roi, accompagnent les évêques pour chercher la Sainte-Ampoule, restent en ôtage à l'abbaye de Saint-Remi à Reims, jusqu'au retour de cette sainte fiole. Cette faveur est toujours très briguée. Le cardinal de la Roche-Aymon a demandé successivement à M. de Maurepas plusieurs grâces pour ses parents. Pour les obtenir plus facilement, il étayait toujours sa demande d'une promesse que le feu roi, disait-il, en avait faite. Dernièrement il sollicita pour son neveu la préférence d'ôtage de la Sainte-Ampoule. — « Le feu roi, dit le ministre, vous l'a-t-il aussi promise ? » (Bachaumont.)

défauts de sa mère ? que diable allait-il faire dans cette galère ? Il faut répondre à cela, mon cher abbé. Vous allez répondre d'abord : demandez-le à Dieu lui-même, tout comme il fallait demander à Louis XIV pourquoi il avait bâti Versailles dans un si vilain endroit. Cette réponse ne vaut rien du tout pour un théologien, et je vous en avertis, mon cher abbé, il faut qu'un théologien sache répondre à tout ce qu'on demanderait à Dieu lui-même, et ne reste jamais tout court. Que répondrons-nous à cela ? Il ne faut pas se décourager, mille réponses ont été données, aucune bonne. Voilà la bonne. On convient généralement que Dieu n'avait aucun besoin de créer le monde pour être infiniment heureux ; or, si Dieu était infiniment content de sa seule existence, le néant devait infiniment s'ennuyer de sa néantise. C'est donc aux instances et aux très pressantes prières du néant, que ce monde a été créé ; et cela n'est point du tout étrange, car nous voyons dans le monde bien plus de mères qui souhaitent avoir des enfants que de pères qui désirent en faire. C'est donc l'ennui mortel de notre mère qui nous a mis dans le cas d'exister. Elle s'ennuyait d'être néant, et voilà pourquoi nous nous ennuyons tous dans ce bas monde. C'est un signe d'envie que nous portons du sein de madame notre mère, qui eut cette souffrance-là, lorsqu'elle était grosse de nous. Notre père n'y a aucune part, car assurément Dieu ne s'ennuie jamais. Voilà donc du neuf

aussi, mon cher abbé, mais qui ne réussirait pas aussi bien que l'autre auprès de M. de Reims ; placez-le donc autre part.

Mais j'ai assez causé théologie avec vous. Quoique dans ce monde tout ne soit pas bien, il est bien que vous soyez prieur ; il est bien que vous en jouissiez longtemps ; il est bien que vous m'écriviez quelquefois, et je suis bien votre serviteur.

FIN DU TOME PREMIER

APPENDICE

I

LETTRE DU 17 AVRIL 1767.

L'autographe de cette lettre provient d'une vente des Domaines. Il y a en tête de la lettre, écrit de la main de Trudaine : *Savoir ce qui a été fait* : et plus bas d'une autre écriture : *attendre*.

A l'autographe se trouvait jointe une note explicative ainsi libellée :

N° 6148

« Milord Greville, fils du comte de Warwick, allant voyager de Londres en Italie et en Allemagne, s'était chargé de sept éventails que Milady Spencer envoyait à madame la marquise de Ligneville à Naples. A son débarquement à Boulogne ou à Calais, on saisit ces éventails sous prétexte de contrebande. Ce jeune seigneur, étant arrivé à Paris, s'en plaignit à Milord Lenox et à son secrétaire d'ambassade ; mais comme ce ministre était alors sur son départ (au mois d'août de l'année dernière) il n'eut pas le temps

de les réclamer, et de son côté Milord Graville continua son voyage en Allemagne, sans avoir fait aucune démarche pour la restitution de cet objet. On espère que Monsieur de Trudaine de Montigny, par sa justice, voudra bien faire rendre ces éventails, puisque une marchandise de transit ne saurait être de contrebande. L'abbé de Galiani donnera toutes les cautions qu'on voudra exiger, comme quoi ces éventails continueront leur route, et seront expédiés pour Naples, où ils sont destinés. S'il y a des droits de transit à payer, il les fera acquitter. »

II

TANUCCI.

L'Autriche, pour assurer son ascendant sur la cour de Naples, ne négligea pas le moyen puissant que lui offrait la fortune; il fut stipulé, dans le contrat de mariage de Ferdinand et de Caroline, qu'après la naissance de son premier fils la jeune reine entrerait au conseil, en ferait partie, et qu'elle y aurait même voix délibérative; droit qu'elle n'omit pas d'exiger lorsque le temps en fut venu. Ce fut alors que Tanucci reconnut, mais trop tard, la faute qu'il avait faite, en ne s'opposant pas de tout son crédit à une pareille chose. Il voulut néanmoins l'éluder; mais la reine, aussi pénétrante qu'ambitieuse, et qui tous les jours acquérait de l'ascendant sur son époux, découvrit la cause des obstacles qu'apportait à ses vues un trop imprévoyant ministre, et résolut de s'en débarrasser. Bientôt, abreuvé de dégoûts, tourmenté de regrets, Tanucci fut renvoyé du ministère (1777). Comme tant d'autres qui l'avaient précédé dans la plus dangereuse des carrières, il alla finir dans la retraite des jours que du moins il avait glorieusement

employés. Si la cour fut ingrate, le peuple fut reconnaissant: et même aujourd'hui sa mémoire est en vénération. Ce fut le Sully, le Colbert de ce pays. (Mme Campan, *Mémoires*, tome I, page 377.)

III

LETTRE DU 2 NOVEMBRE 1769.

Les trois mémoires auxquels Galiani fait allusion avaient été écrits au sujet de la Compagnie des Indes. Cette célèbre Compagnie, fondée en 1664 par Colbert, jouissait, par un privilège exclusif renouvelable tous les 50 ans, du monopole du commerce des Indes ; depuis quelque temps sa situation était singulièrement menacée. Déjà en avril 1769 on avait distribué le *Prospectus de la pompe funèbre de feu très haute et très puissante, très excellente princesse Madame la Compagnie des Indes, etc.* Cette satire qui avait tout le sel de la plus fine critique était attribuée au comte de Lauraguais. Quelques mois plus tard paraissait le *Mémoire sur la situation actuelle de la Compagnie des Indes*, par Morellet. Comme l'on supposait bien que l'abbé n'écrivait pas de son chef sur cette matière, les esprits sérieux regardèrent ce mémoire comme le signe avant-coureur de la destruction de la Compagnie. L'effet produit fut considérable.

Le mémoire de M. Necker « aux faits liés » vint répondre à celui de Morellet. M. Necker, qui était syndic de la Compagnie, prouva que non seulement elle n'avait jamais été à charge à l'État, mais qu'au contraire elle lui avait toujours été utile. Puis il attaqua son adversaire avec une grande hauteur et la plus vive indignation, démontrant son ignorance et sa mauvaise foi et prouvant qu'il était payé par le

gouvernement. « Mais ce qui édifiait singulièrement les bonnes âmes, dit Grimm, c'est que Morellet ne garda pas rancune à celui qui l'avait si dédaigneusement traité; comme par le passé, il continua d'aller s'asseoir une fois par semaine à la table de M. Necker. »

Le troisième mémoire dont parle Galiani, celui du fou à lier, est l'œuvre du comte de Lauraguais. *Mémoire du comte de Lauraguais sur la Compagnie des Indes dans lequel on établit les droits et les intérêts des actionnaires, en réponse aux compilations de M. l'abbé Morellet.*

Tout ce bruit était funeste à la Compagnie, et le premier coup qui venait de lui être porté était aussi le coup fatal.

IV

LETTRE DU 4 OCTOBRE 1769.

La Briche.

« Je ne connaissais point cette maison, elle est petite; mais tout ce qui l'environne, les eaux, les jardins, le parc, a l'air sauvage : c'est là qu'il faut habiter et non dans ce triste et magnifique château de la Chevrette. Les pièces d'eau immenses, escarpées par les bords couverts de joncs, d'herbes marécageuses; un vieux pont ruiné et couvert de mousse qui les traverse; des bosquets où la serpe du jardinier n'a rien coupé; des arbres qui croissent comme il plaît à la nature; des arbres plantés sans symétrie; des fontaines qui sortent par les ouvertures qu'elles se sont pratiquées elles-mêmes; un espace qui n'est pas grand, mais où on ne se reconnaît point; voilà ce qui me plaît. »

(Diderot à mademoiselle Volland.)

V

LETTRE DU 11 FÉVRIER 1770.

Jugements de Voltaire sur les Dialogues.

Le 10 janvier 1770 Voltaire écrit à Diderot : « Il semble que Platon et Molière se soient réunis pour composer cet ouvrage. Je n'en ai encore lu que les deux tiers ; j'attends le dénouement de la pièce avec une grande impatience. On n'a jamais raisonné ni mieux, ni plus plaisamment. Oh ! le plaisant livre, le charmant livre que les Dialogues sur le commerce des Bleds. »

Le 24 janvier, au comte d'Argental : « J'ai lu le livre de l'abbé Galiani... Oh ! le plaisant homme ! Oh ! le drôle de corps ! On n'a jamais eu plus gaîment raison. Faut-il qu'un Napolitain donne aux Français des leçons de plaisanterie et de police ! Cet homme-là ferait rire la Grand' Chambre; mais je ne sais s'il viendrait à bout de l'instruire. »

Le 6 novembre 1770, à madame d'Épinay : « Comment pouvez-vous me dire que je ne connais point l'abbé Galiani ! Est-ce que je ne l'ai point lu ? Par conséquent je l'ai vu. Il doit ressembler à son ouvrage comme deux gouttes d'eau, ou plutôt comme deux étincelles. N'est-il pas vif, actif, plein de raison et de plaisanterie ? Je l'ai vu, vous dis-je, et je le peindrai. On fait actuellement un petit dictionnaire encyclopédique, où il n'est pas oublié à l'article Bleds. »

Le 16 janvier 1771 : « Je vous ai envoyé, madame, l'article Bleds et vous avez dû y trouver qu'on n'y traite pas l'abbé Galiani avec la même dureté qu'ont les encyclopédistes. »

VI

LETTRE DU 7 AVRIL 1770.

L'ouvrage de Galiani avait jeté l'alarme dans le camp des économistes ; ce fut à qui répondrait, à qui renverserait le champion napolitain. Le premier qui se jeta dans la lutte fut l'abbé Baudeau ; son ouvrage était intitulé : *Lettres d'un amateur à M. l'abbé G..., sur ses Dialogues antiéconomistes.* L'auteur se proposait de publier une lettre tous les huit jours « et de faire mourir ainsi à petit feu l'athlète napolitain. » — Mais le succès ne répondit point à l'attente et l'abbé Baudeau n'osa pas publier une troisième lettre.

VII

LETTRE DU 7 AVRIL 1770.

M. Mercier de la Rivière, dévoré du zèle du bien public, lança sur l'abbé Galiani un gros volume in-12 de 418 pages. Il l'avait intitulé : *l'Intérêt général de l'État, ou la liberté du commerce des blés démontrée conforme au droit naturel, au droit public de la France, aux lois fondamentales du royaume, à l'intérêt commun du souverain et de ses sujets dans tous les temps, avec la réfutation d'un nouveau système public en forme de dialogues sur le commerce des blés.* « Il ne manque à ce pauvre M. de la Rivière, dit Grimm, que l'entendement des choses qu'il prétend enseigner ; c'est un bonhomme qui accouche en rêvant d'un système de mots, auquel il trouve apocalyptiquement un sens suivi. »

VIII

LETTRE DU 7 AVRIL 1770

Grimm dit dans son Sermon philosophique : « Un Mercier de la Rivière ose entreprendre le voyage de Russie avec la folle et ridicule présomption d'inspirer et de diriger le génie immortel de Catherine II, et fait publier, chemin faisant, dans les gazettes, qu'il va porter l'*évidence* dans le nord et voit la perte de l'empire de Russie inévitable parce qu'on s'y est moqué de ses visions. »

IX

LETTRE DU 7 AVRIL 1770.

Galiani se loue beaucoup de l'appréciation de Turgot; elle était en effet très favorable à la forme de l'ouvrage, mais non au fond.

Turgot, si déclaré en faveur de la liberté, et à qui ses principes de tout genre devaient donner tant d'éloignement pour les *Dialogues*, écrivait à l'abbé Morellet, le 19 janvier 1770. « Vous êtes bien sévère ; ce n'est pas là un livre qu'on puisse appeler mauvais, quoiqu'il soutienne une bien mauvaise cause, mais on ne peut la soutenir avec plus d'esprit, plus de grâce, plus d'adresse, de bonne plaisanterie, de finesse même, et de discussion dans les détails. Un tel livre, écrit avec cette élégance, cette légèreté de ton, cette propriété et cette originalité d'expression, et par un étranger, est un phénomène peut-être unique. L'ouvrage est très amusant, et malheureusement il sera très difficile d'y répondre de façon à dissiper la séduction de ce qu'il y a de

spécieux dans les raisonnements et de piquant dans la forme. » .

Et dans une lettre du 26 janvier de la même année, à mademoiselle de l'Espinasse, après avoir beaucoup loué la légèreté et l'originalité du style, il ajoutait : « Vous croiriez que je trouve son ouvrage bon, et je ne le trouve que plein d'esprit, de génie même, de finesse, de profondeur, de bonne plaisanterie, etc., mais je suis fort loin de le trouver bon et je pense que tout cela est de l'esprit infiniment mal employé, et d'autant plus mal qu'il aura plus de succès et qu'il donnera un appui à tous les sots et les fripons attachés à l'ancien système, dont cependant l'abbé s'éloigne beaucoup dans son résultat. »

X

LETTRE DU 20 AVRIL 1770.

Les Sébastianistes.

« On ferait un livre considérable des folies inventées par les Sébastianistes ; elles ont cours principalement aujourd'hui dans les sombres forêts inaccessibles aux bienfaits de l'instruction. On fait monter le nombre de ces sectaires à dix mille environ ; et il y en a qui ont une croyance si ferme dans la venue du jeune roi Don Sébastien, qu'ils vendent des marchandises dont le paiement ne doit s'effectuer qu'à l'avènement du monarque attendu. La bibliothèque impériale possède un manuscrit de Vieira, dont on connaît les sermons magnifiques, qu'il a intitulé : *O Quinto Imperio do mundo* (le cinquième empire du monde) qui est rempli de rêveries sébastianistes. Ceci est fort innocent, mais ce qui l'est moins, c'est ce qui s'est passé en 1838, dans l'intérieur de la province de Pernambuco. On vit

alors l'un des plus redoutables adeptes du sébastianisme, Joan Antonio, s'emparer complètement de l'esprit de ses compatriotes : cet homme finit par leur annoncer au nom du jeune monarque, mort en 1578, qu'il s'était réveillé, qu'il quitterait bientôt sa solitude enchantée, et qu'il allait apparaître dans les forêts du Brésil à la tête d'une armée nombreuse. Un nouveau néophyte plus audacieux, Juan Ferreiro, se fit proclamer roi comme mandataire de Don Sébastien. Il avait imaginé des rites sanglants et des sacrifices de victimes humaines pour consolider son empire ; il fut assassiné par Pedro Antonio, frère du faux prophète. On dut employer la force pour soumettre ces frénétiques auxquels leur prophète avait persuadé qu'ils étaient invulnérables. Au premier engagement on en tua une trentaine, ce qui dissipa vite et cruellement leurs illusions. » (*Les vrais Robinsons*, par Ferd. Denis.)

XI

LETTRE DU 20 AVRIL 1770.

L'abbé Chappe d'Auteroche auquel Galiani fait allusion mourut victime de son amour pour la science. Il était allé en Californie faire des observations astronomiques et il voulut, raconte le sieur Pauli qui l'avait accompagné, demeurer au hameau de Saint-Joseph, à dix-huit lieues du cap St-Lucar, malgré la maladie contagieuse qui y régnait ; il n'avait plus que huit jours pour se préparer à son observation et il ne voulait pas risquer de la manquer. Huit jours après avoir observé le passage de Vénus il tomba malade, et, malgré une fièvre ardente, il continua jusqu'au 18 juillet les observations nécessaires pour déterminer la longitude et la latitude de Saint-Joseph.

Avant de succomber il déposa ses manuscrits dans une cassette qu'il remit au sieur Pauli, en lui recommandant de la remettre lui-même à l'Académie.

Les contemporains furent du reste assez injustes pour cette victime de la Science et Diderot l'appelle un sot, partageant en cela le préjugé commun.

XII

LETTRE DU 20 AVRIL 1770.

La Commission de Saint-Malo.

Le parlement et les États de Bretagne croyant que le gouvervement attentait par ses édits bursaux aux droits, franchises et libertés de la province, refusèrent d'enregistrer les édits. Le procureur général la Chalotais, célèbre par ses compte rendus des constitutions des jésuites qui amenèrent l'expulsion de la société, fit des réquisitoires; la Cour, des remontrances et des arrêtés. Le 22 mai 1765, les officiers du Parlement, à l'exception de douze, donnèrent leur démission. Le duc d'Aiguillon, pair de France et gouverneur de Bretagne, accusa le procureur général d'un complot tendant à renverser les lois de la monarchie. La Chalotais fut arrêté, conduit au château du Taureau, puis à la citadelle de Saint-Malo. Son fils, procureur général, et cinq conseillers au Parlement le suivirent en prison.

Le roi nomma pour les juger une commission ou chambre royale qui s'assembla à Saint-Malo; c'est ce que Galiani appelle la triste commission de Saint-Malo.

Enfin la fermentation des esprits et les remontrances des Cours souveraines déterminèrent le roi à arrêter le

cours des procédures. La Chalotais, son fils et quatre conseillers furent exilés à Saintes.

Bachaumont assure que peu s'en fallut que la Chalotais n'eût la tête tranchée. Il dut la vie à la duchesse d'Elbœuf, avec laquelle il était fort lié. On vint dire à cette princesse que l'ordre était expédié pour exécuter le jugement des commissaires. La duchesse obtint du roi, par le duc de Praslin, un ordre qui défendait l'exécution. Un courrier partit de suite ; il était temps qu'il arrivât, on travaillait à l'échafaud, et de sa prison M. de la Chalotais entendait les ouvriers qui le construisaient. »

Les États et le parlement de Bretagne vengèrent la Chalotais en attaquant le duc d'Aiguillon. Le procès fut évoqué au Parlement de Paris et cette cour menaça de frapper l'accusé judiciairement. Grâce à l'appui de la comtesse Dubarry, d'Aiguillon obtint un ordre du roi qui supprimait la procédure. Le parlement irrité rendit le 4 juillet un décret qui déclarait le duc d'Aiguillon « prévenu de faits qui entachaient son honneur, et suspendu des fonctions de la pairie jusqu'à son jugement. »

La Cour à son tour humilia le Parlement dans un lit de justice tenu à Versailles où d'Aiguillon siégea parmi les pairs. — On enleva du greffe du Parlement toutes les pièces de la procédure qui fut ainsi anéantie.

XIII

LETTRE DU 5 MAI 1770.

Statue de Voltaire.

Voici la lettre que Voltaire, en remercîment, s'empressa d'écrire à madame Necker.

21 mai 1770.

« Ma juste modestie, madame, et ma raison me faisaient

croire d'abord que l'idée d'une statue était une bonne plaisanterie ; mais puisque la chose est sérieuse, souffrez que je vous parle sérieusement.

» J'ai soixante-seize ans, et je sors à peine d'une grande maladie qui a traité fort mal mon corps et mon âme pendant six semaines. M. Pigalle doit, dit-on, venir modeler mon visage ; mais, madame, il faudrait que j'eusse un visage ; on en devinerait à peine la place. Mes yeux sont enfoncés de trois pouces, mes joues sont du vieux parchemin mal collé sur des os qui ne tiennent à rien. Le peu de dents que j'avais est parti. Ce que je vous dis là n'est point coquetterie, c'est la pure vérité. On n'a jamais sculpté un pauvre homme dans cet état ; M. Pigalle croirait qu'on s'est moqué de lui, et pour moi j'ai tant d'amour-propre que je n'oserais jamais paraître en sa présence. »

En dépit de ces doléances Voltaire fit très bon accueil à Pigalle et consentit à poser. Après une des séances il écrivit de nouveau à madame Necker :

« Quand les gens de mon village ont vu Pigalle déployer quelques instruments de son art : *Tiens, tiens*, disaient-ils, *on va le disséquer; ce sera drôle*. C'est ainsi, madame, vous le savez, que tout spectacle amuse les hommes ; on va également aux Marionnettes, au feu de la Saint-Jean, à l'Opéra-Comique, à la grand'messe, à un enterrement. »

La tâche de Pigalle à Ferney fut difficile ; il y passa huit jours et réussit enfin. Au mois d'avril 1771, le roi de Suède visita l'atelier de Pigalle afin de se rendre compte de la statue qui était assez avancée ; mais Sa Majesté ne fut point satisfaite, et dit que si elle avait à souscrire ce serait pour lui acheter un habit. Pigalle ne savait pas draper ; cela explique sa bizarre idée de sculpter un vieillard tout à fait nu.

XIV

LETTRE DU 5 MAI 1770.

Voici les vers en question :

ÉPITRE DE M. DE VOLTAIRE A UN AMI.

Il est vrai, je suis capucin ;
C'est sur quoi mon salut se fonde.
Je ne veux pas, dans mon déclin,
Finir comme les gens du monde.
Mon malheur est de n'avoir plus,
Dans mes nuits, ces bonnes fortunes,
Ces nobles grâces des élus,
Chez mes confrères si communes.
Je ne suis point frère Frapart,
Confessant sœur Luce ou sœur Nice ;
Je ne porte point le cilice
De saint Grisel, de saint Billard.
J'achève doucement ma vie ;
Je suis prêt à partir demain,
En communiant de la main
Du bon curé de Mélanie.
Dès que M. l'abbé Terray
A su ma capucinerie,
De mes biens il m'a délivré [1].
Que servent-ils dans l'autre vie ?
J'aime fort cet arrangement,
Il est leste et plein de prudence.
Plût à Dieu qu'il en fît autant
A tous les moines de la France !

1. Quand l'abbé Terray mit la main sur les billets des fermes, Voltaire perdit 300,000 francs qu'il avait déposés chez Magon et chez Laborde, banquiers de la Cour.

XV

LETTRE DU 5 MAI 1770.

L'article du *Mercure* qui fait bondir Galiani d'indignation commence par des compliments :

« Un succès éclatant met cet ouvrage au-dessus de nos éloges. Nous oserons à peine dire que la facilité du style, le naturel du dialogue, des passages éloquents, des historiettes assez plaisantes, le ton le plus léger sur le sujet le plus grave, l'air imposant qui captive la confiance, l'art de faire valoir pour raisons ces petits mots qu'on appelle bons mots, enfin mille traits ingénieux justifient les suffrages que ces dialogues ont obtenu. »

Puis, après avoir résumé l'ouvrage, l'auteur fait une critique fort acerbe de chaque dialogue en particulier, et il ne cache pas qu'à son sens l'art prodigieux de Galiani ne consiste qu'à faire admettre au lecteur les choses les plus fausses et les plus invraisemblables. (*Mercure de France*, avril 1770.)

XVI

LETTRE DU 30 JUIN 1770.

Voici le jugement de Fréron :

« Éloigné comme vous l'êtes, monsieur, de tout esprit de parti, vous lirez avec plaisir l'ouvrage que je vous annonce; ce sont huit dialogues entre un marquis de Roquemaure, un chevalier Zanobi et un président du P. de B., qui se joint aux deux premiers après le quatrième entretien. Le chevalier est le Socrate de ces conversations intéressantes. C'est lui qui instruit les deux autres interlo-

cuteurs, et leur fait trouver les principes qui servent à résoudre les grandes questions de l'exportation des blés. Tout le système de l'auteur se réduit à quatre points principaux, savoir : 1° la nécessité de suivre des règles différentes selon la diversité des pays ; 2° l'importance des manufactures, fondée sur les secours que l'agriculture en reçoit ; 3° la nature du blé, ses qualités, ses rapports aux besoins de l'homme, au commerce, à l'industrie, etc. ; 4° enfin les avantages de la liberté d'exporter, et les modifications nécessaires pour en prévenir les abus.

» Cet ouvrage est écrit avec beaucoup d'esprit et de feu, les plaisanteries dont il est semé en rendent la lecture agréable, on y voit revivre l'art de Socrate, ses interrogations, son ironie, ses comparaisons, et sa dialectique subtile et persuasive. Le ton familier qui règne dans ces dialogues, loin de faire tort au fond du sujet, y répand un nouvel intérêt, qui fait disparaître les épines de la discussion. Enfin, malgré quelques négligences, quelques comparaisons populaires, quelques mauvais jeux de mots, l'ouvrage appartient tout entier au génie, tant pour le style que pour les idées. »

XVII

LETTRE DU 30 JUIN 1770.

Le Système de la nature ou les lois du monde physique et du monde moral, par M. de Mirabaud, secrétaire perpétuel, l'un des Quarante de l'Académie française, Londres (Amsterdam, Rey), 1770, 2 vol. in-8°. Il est reconnu aujourd'hui que le baron d'Holbach est le véritable auteur du *Système de la nature* et qu'il ne l'a publié sous le nom de Mirabaud qu'afin d'écarter de lui et de ses amis les désa-

gréments que cet ouvrage pourrait leur attirer. Le livre fut en effet condamné au feu par le Parlement.

Voltaire écrivait à madame Necker, le 26 septembre de la même année. « Vous me parlez, madame, du *Système de la nature*, livre qui fait grand bruit parmi les ignorants et qui indigne tous les gens sensés. Il est un peu honteux à notre nation que tant de gens aient embrassé si vite une opinion si ridicule. Il faut être bien fou pour ne pas admettre une grande intelligence quand on en a une si petite. » — « C'est un livre exécrable, abominable, s'écriait un docteur de Sorbonne, furieux contre le *Système de la nature*; c'est l'athéisme démontré. » (Chamfort.)

XVIII.

LETTRE DU 19 AOUT 1770.

« L'abbé Morellet fit imprimer sa réfutation à ses dépens; il voulait la vendre à son profit, et lorsqu'il touchait au terme de ses espérances, d'en tirer autant d'argent que de gloire, M. le contrôleur général lui fit défendre de publier son livre, et lui fit dire qu'il le rendait responsable de tous les exemplaires qui paraîtraient. Voilà donc M. l'abbé Morellet riche d'une édition entière et de 1,500 l. de frais. On a accusé le procédé du ministre de dureté; mais il faut cependant être équitable, et dire qu'il est de la dernière impertinence d'écrire en enthousiaste sur la liberté illimitée de l'exportation, au moment où presque toutes les provinces du royaume sont désolées par la disette. Ceux qui sont délicats en fait de procédés honnêtes ne trouvent pas l'abbé Morellet trop mulcté de 1,500 l. pour avoir écrit contre l'abbé Galiani; il a vécu avec ce charmant abbé dix ans; il l'a nommé son ami, il en

a reçu des services d'amitié; des personnes un peu difficiles prétendent que, s'il croyait devoir combattre publiquement les idées de son ami, il fallait commencer par lui communiquer sa réfutation, et ne la pas publier sans son aveu; cela supposait une réfutation en tout sens, honnête et polie, telle que doit être la discussion entre honnêtes gens, et surtout entre amis. » (Grimm.)

Morellet fut assez affecté de cette appréciation de Grimm; il la reproduit partiellement dans ses mémoires et cherche à la réfuter en niant que Galiani lui eût jamais rendu aucun service. « Et, ajoute-t-il, comment aurais-je pu communiquer ma réponse au charmant abbé qui était depuis six semaines à trois cents lieues de moi, lorsque j'ai commencé à l'écrire. » Assez piètres raisons, comme l'on voit.

XIX

Le Grandval par Diderot :

« Me voilà donc revenu du Grandval, bien malgré le baron, la baronne, les petits garçons, les petites filles, madame d'Aine et les domestiques. Je les abandonne tous. Je cours, j'écris de droite, de gauche, pour leur envoyer quelqu'un qui les secoure. Mais l'abbé aime la ville, où il est perpétuellement en spectacle: le docteur Gatti est l'ombre de madame de Choiseul; d'Alainville marque des loges à Fontainebleau; Grimm s'ennuie par bienséance à la Briche; quand l'abbé Morellet n'est pas à Voré, il est sur le chemin; la belle dame Helvétius le fait trotter comme un basque; Suard est à tant de femmes qu'il ne songe plus guères à madame de...; Damilaville a toujours le prétexte de ses affaires qu'il ne fait point... L'abbé Raynal est fort mal à son aise partout où il ne pérore pas colonies, politique et

commerce. M. de Saint-Lambert est arrivé à Montmorency. Mon fils d'Aine court à toutes jambes après l'intendance d'Auch, qu'il dédaigne comme le renard les raisins verts. Le baron de Gleichen aimerait mieux être au fond des fouilles d'Herculanum que dans les plus beaux jardins du monde... M. de Croismare a trop besoin de variété pour s'asseoir plus d'un jour ; celui-ci n'a jamais mis son bonnet de nuit dans sa poche, et perdu de vue le quai de la Ferraille, les bouquinistes et les brocanteurs, sans le motif le plus important et le plus honnête. Nous aurions bien des femmes, mais nous n'en voulons point, parce qu'il est trop rare que ce soient des hommes... Le comte de Creutz est en extase devant ses tableaux, ou devant la femme du peintre qui est jolie, et plus galante encore. Helvétius, la tête enfoncée dans son bonnet, décompose des phrases, et s'occupe. à sa terre, à prouver que son valet de chiens aurait tout aussi bien fait le livre *de l'Esprit* que lui. Wilkes n'est plus en faveur, parce qu'incessamment il sera ruiné, et que sans nous en apercevoir nous prenons les devants avec le malheur, et que nous rompons avant qu'il soit arrivé, parce qu'il serait malhonnête de rompre après. Le chevalier de Chastellux est cloué quelque part ; et quand on est jeune, ce clou-là tient bien fort. La baronne dit que l'abbé Coyer est du miel de Narbonne tourné, qu'il ne faut pas le lui envoyer... Voilà presque toute la société. Vous la connaissez presque aussi bien que moi. »

(*Corresp. avec mademoiselle Volland*, 4 octob. 1877.)

XX

LETTRE DU 22 DÉCEMBRE 1770.

« Vous aimerez toutes M. Wilkes à la folie, lorsque vous saurez son histoire. Il arrive à Naples, il met ses grisons

en campagne, pour lui trouver une courtisane italienne ou grecque : il donne l'état des qualités, perfections, talents, commodités qu'il désire dans sa maîtresse. Cependant on lui meuble, sur le bord de la mer, la demeure la plus voluptueuse et la plus belle. Lorsque la demeure est prête à recevoir son hôte, il s'y rend ; et un des premiers objets qui le frappent, c'est une femme belle par admiration, sous la parure la plus élégante et la plus légère, négligemment couchée sur un canapé, la gorge à demi nue, la tête penchée sur une de ses mains, et le coude appuyé sur un gros oreiller. On se retire ; il reste seul avec cette femme ; il se jette à ses pieds ; il lui baise les mains, il lui adresse les discours les plus tendres, les plus passionnés, les plus galants ; on l'écoute, et quand on l'a écouté en silence, deux bras d'albâtre viennent se reposer sur ses épaules, et une bouche vermeille comme la rose se presser sur la sienne. Il vit six mois avec cette courtisane dans une ivresse dont il ne parle pas encore sans émotion. Il aurait donné sa fortune et sa vie pour elle. Un jour que quelques affaires d'intérêt l'appelaient à Naples pour la journée entière, à peine est-il sorti que dona Flaminia (c'est le nom de la courtisane) ouvre son coffre-fort, en tire tout ce qu'il y avait d'or et d'argent, s'empare de ses flambeaux et de toute sa vaisselle, fait mettre quatre chevaux à un des carrosses de monsieur et disparaît. Wilkes revient le soir ; l'absence de sa maîtresse l'a bientôt éclairci sur le reste. Il en tombe dans une mélancolie profonde ; il en perd l'appétit, le sommeil, la santé, la raison ; il s'écrie : « Eh ! pourquoi me voler ce qu'elle n'avait qu'à me demander ? » Cent fois il est près de faire mettre à sa chaise de poste les deux seuls chevaux qui lui restent et de courir après son ingrate, ou plutôt son infâme..., mais l'indignation le retient. Le vol avait transpiré par les domestiques. La justice en prend connaissance : on se trans-

porte chez M. Wilkes; on l'interroge; Wilkes, pour toute réponse, dit au commissaire ou juge, de quoi il se mêle? que, s'il a été volé, c'est son affaire; qu'il ne se plaint de rien, et qu'il le prie de se retirer, de demeurer en repos et de l'y laisser. Cependant les affaires de Wilkes se terminent, et il se dispose à repasser en France. C'est alors que cette femme, qui comptait assez sur l'empire qu'elle avait pris sur lui pour croire qu'il la suivrait à Bologne où elle s'était réfugiée, lui écrit qu'elle est la plus malheureuse des créatures, qu'elle est en exécration dans la ville; que quoi qu'il n'y ait aucune plainte contre elle, cependant on prend des informations; et qu'elle risque d'être arrêtée. Wilkes laisse là son voyage de France, part pour Bologne, se met tout au travers de la procédure commencée, rend à cette indigne la sécurité, et même l'honneur autant qu'il est en lui, et revient à Naples sans l'avoir vue, l'âme remplie de passion, mais un peu soulagée par la conduite généreuse qu'il avait tenue. Il arrive le soir chez lui, et son premier mouvement est de tourner les yeux sur ce canapé où il avait vu la première fois cette femme. Qui retrouve-t-il sur ce canapé? Sa Flaminia, sa maîtresse. Elle l'avait devancé et rapporté tous les effets qu'elle avait pris. Wilkes la reconnaît, pousse un cri, et se sauve chez l'abbé Galiani, à qui il apprend la dernière circonstance de son aventure, la seule qu'il ignorât. Cette femme suit Wilkes chez l'abbé; elle se jette à ses pieds; elle demande à se jeter aux pieds de Wilkes, et elle accompagne sa prière d'un geste bien pathétique; en se relevant elle montre à l'abbé qu'elle est mère, ajoutant que, quelle qu'ait été sa conduite, M. Wilkes ne doutera point que l'enfant qu'elle porte ne soit de lui. Voilà Wilkes et l'abbé très embarrassés. Après un moment de silence, Wilkes se lève et dit à l'abbé : « Mon ami, mon parti est pris; voyez cette femme, conduisez-la chez moi, ordon-

nez qu'on la serve comme auparavant, et dites-lui qu'elle y attende en repos ma résolution. » L'abbé exécute ce que Wilkes lui dit ; cependant celui-ci fait faire ses malles, et cet homme qui n'avait pas mis le pied dans un vaisseau du roi sans frémir par la crainte involontaire de la mer et de l'eau, s'expose dans un bateau grand comme une chambre, et traverse la Méditerranée au hasard de périr cent fois, laissant en partant, à la femme qu'il fuyait, ses chevaux, ses équipages, sa vaisselle, ses meubles, tout ce qu'il y avait dans sa maison, avec trois cents guinées qu'il charge l'abbé de lui remettre. On lit dans les gazettes publiques une partie de ce que je vous dis, et l'abbé Galiani a écrit le reste à Grimm, à peu près comme vous le savez à présent. »

XXI

LETTRE DU 2 FÉVRIER 1771.

Article *blé* de Voltaire (*Encyclopédie*) :

« Vers l'an 1750, la nation française, rassasiée de vers, de tragédies, de comédies, d'opéras, de romans, d'histoires romanesques, de réflexions morales plus romanesques encore et de disputes théologiques sur la grâce et sur les convulsions, se mit enfin à raisonner sur les blés. On oublia même les vignes, pour ne parler que de froment et de seigle. On écrivit des choses utiles sur l'agriculture; tout le monde les lut, excepté les laboureurs. On supposa, au sortir de l'Opéra-Comique, que la France avait prodigieusement de blé à vendre. Enfin, le cri de la nation obtint du gouvernement, en 1764, la liberté de l'exportation. Aussitôt on exporta. Il arriva précisément ce qu'on avait éprouvé du temps de Henri IV ; on vendit un peu trop ; une

année stérile survint; il fallut, pour la seconde fois, que mademoiselle Bernard revendît son collier pour ravoir ses draps, ses chemises. Alors, quelques plaignants passèrent d'une extrémité à l'autre, ils éclatèrent contre l'exportation qu'ils avaient demandée : ce qui fait voir combien il est difficile de contenter tout le monde et son père.

» Des gens de beaucoup d'esprit et d'une bonne volonté sans intérêt avaient écrit, avec autant de sagacité que de courage, en faveur de la liberté illimitée du commerce des grains. Des gens qui avaient autant d'esprit et des vues aussi pures écrivirent dans l'idée de limiter cette liberté ; et M. l'abbé Galiani, napolitain, réjouit la nation française sur l'exportation des blés. Il trouva le secret de faire, même en français, des dialogues aussi amusants que nos meilleurs romans, et aussi instructifs que nos meilleurs livres sérieux. Si cet ouvrage ne fit pas diminuer le pain, il donna beaucoup de plaisir à la nation, ce qui vaut beaucoup mieux pour elle. Les partisans de l'exportation illimitée lui répondirent vertement. Le résultat fut que les lecteurs ne surent plus où ils en étaient. La plupart se mirent à lire des romans en attendant les trois ou quatre années abondantes de suite, qui les mettront en état de juger. Les dames ne surent pas distinguer davantage les froments du seigle; les habitués de paroisse continuèrent de croire que ce grain doit mourir et pourrir en terre pour germer. »

XXII

LETTRE DU 9 MARS 1771.

Extraits du sermon philosophique, prononcé le jour de l'an 1770 dans la Grande synagogue de la rue Royale, chez le baron d'Holbach, — Butte Saint-Roch.

« Qu'êtes-vous devenue, ô fusée éclatante et resplendissante? Ne vous êtes-vous si souvent élancée du milieu de ce lieu saint vers les régions supérieures que pour nous faire d'autant mieux apercevoir les ténèbres qui nous environnent? Vous avez disparu parmi nous, et les sots ont repris courage. Jurés, crieurs de la communauté, appelez à son de trompe notre très cher et très vénérable monsignor abate Ferdinando Galiani, Napolitano, secrétaire d'ambassade de Sa Majesté sicilienne à la cour de France, et l'une des plus grandes lumières qui aient été accordées à l'Eglise en ces derniers temps. Parcourez tous les carrefours de la philosophie, visitez tous les saints asilès où des vestales publiques s'occupent, sous la protection de la police, de la satisfaction particulière du clergé; redemandez notre charmant abbé à tous ces lieux, et qu'on nous le rende tel qu'il est, avec sa petite taille et sa tête sublime. Hélas! il est perdu pour la France après dix ans de séjour parmi nous, sa patrie nous l'a retiré à notre éternelle affliction. Mais il n'est pas parti sans nous laisser un témoignage public de son affection pour ce pays et des bienfaits innombrables dont cette église se reconnaît redevable envers lui.

» Parmi les questions, mes frères, qui ont le plus occupé le public depuis environ dix-huit années, il en est une très importante dans son objet: c'est la question de la liberté du commerce des blés et de leur libre exportation. Les meilleurs esprits et les plus communs se sont réunis dans leurs efforts en faveur de la liberté illimitée de ce commerce, et le gouvernement a cédé au cri général de la nation, en donnant son édit de libre exportation en 1764.

» Les économistes, suivant leur usage, ont embrouillé la question par des déraisonnements patriotiques, plus tièdes, plus insipides les uns que les autres, et tandis que le peuple criait faim et misère de tous côtés, ils ont eu la cou-

rageuse imbécillité de continuer leurs criailleries pour l'exportation illimitée.

» Dans cette perplexité, mes frères, qui s'est accrue encore par votre coupable silence, le ciel nous a suscité un sauveur chez l'étranger. *Ecce evangelizo vobis gaudium magnum, quia natus est vobis hodie salvator.* Je vous apporte, mes frères, votre sauveur dans ma poche, je vous le donne pour vos étrennes. Voici les *Dialogues* sur le commerce des blés de notre illustre abbé Galiani, qu'il fallait intituler *Entretiens*, parce que les pédants dialoguent, et que les honnêtes gens s'entretiennent. Pardonne-moi, ô cher et lumineux Napolitain, de t'avoir qualifié d'étranger dans ce lieu saint, dont les murs retentissent encore de tes sermons pleins de génie et de verve, de vues neuves et de gaieté ! Non, tu ne seras jamais étranger parmi nous; j'espère, pour l'honneur de la philosophie et du lien sacré de l'amitié, qu'il ne se fera jamais un bon dîner ici sans que nous nous rappelions en sanglotant tes contes et leur sens philosophique et profond, et qu'après nous avoir fait rire tant de fois ils nous fassent maintenant pleurer.

» S'il nous était ordonné, mes frères, de faire au public l'éloge de ces *Entretiens* d'un seul trait, on lui ferait remarquer que sur une matière si épuisée, si fastidieusement rebattue pendant dix-huit années consécutives, l'auteur a trouvé le secret de faire un ouvrage absolument neuf rempli de vues d'une étendue immense et dont aucun de nos myopes économiques ne se serait jamais douté. Jugez combien la tâche qu'il s'imposait avait été rendue difficile par ses prédécesseurs. Il était sûr, par la simple inspection du titre de son livre, de faire enfuir les lecteurs les plus intrépides, et d'exciter des bâillements d'un bout de Paris à l'autre. Mais, ô prodige inattendu ! dès qu'on a ouvert ce livre on est ensorcelé et on ne peut plus le quitter. Depuis l'instant qu'il est devenu public, tout le

monde se l'arrache; le patriarche de Ferney suspend ses travaux apostoliques; nos philosophes quittent la table et l'Opéra-Comique, la femme sensible son amant, la coquette la foule qui s'empresse autour d'elle, la dévote son directeur, l'oisif son désœuvrement; tous et toutes veulent rester tête à tête avec notre charmant abbé; l'économiste seul pâlit, écume et s'écrie : « C'en est fait de mes apocalypses !.. »

» Si, abstraction faite du fond, vous ne voulez considérer que la forme que l'auteur a donnée à son ouvrage, vous trouverez, mes frères, que cette forme est un chef-d'œuvre de goût autant que le fond en est un de raisonnement. Elle vous rappellera à la justesse et à la subtilité socratiques, dont nos meilleurs esprits sont si éloignés; à la gaieté patriarcale qui, malgré nos vœux et nos holocaustes, ne veut pas s'étendre au delà de la banlieue de Ferney.

. . . .

» Dans quel abîme ne me trouvai-je pas descendu moi-même lorsque, au retour de ma glorieuse mission, mes yeux, faisant avidement la revue des chefs de cette sainte et illustre métropole, n'y rencontrèrent plus ce charmant abbé, charmant par excellence! Quoi! mes frères, vous avez pu consentir à son départ! Vous n'avez pas songé à l'arrêter par vos prières, à le conjurer par vos larmes! Nos supérieurs, dont nous nous estimons les égaux, ont pu signer ces fatales lettres de recréance, désavouées par le cri de notre douleur! Je vous l'avais bien dit dans mon premier point : *Sed gaudium in luctum convertit Dominus*. Il est perdu pour la France! O perte vraiment irréparable! Eh! que m'importent, mes frères, ces regrets dont vous cherchez à apaiser les miens? Il est inconsolable, dites-vous, de son départ? Eh! vraiment tant pis! A quoi nous peut servir sa douleur, si ce n'est à mettre le comble à la nôtre? Pleurez, ô cité sainte! Vous qui connaissez le prix des têtes neuves, pleurez! Car vous n'entendrez plus ses oracles. Celui qui

avait mérité l'honneur d'avoir les Buffon et les Diderot pour auditeurs a disparu ! *Gaudete, garruli !* Les Diderot et les Buffon ne vous écouteront pas; mais vous parlerez tout à votre aise, vous vous enchanterez vous-mêmes, vous vous croirez de grands Grecs, et cela vous suffira. Des coups de lumière aussi décisifs que rapides seront remplacés par d'ennuyeuses discussions, par d'interminables disputes. Avec des voix de gourdin et par des cris glapissants, vous nous briserez le tympan sans miséricorde; la monotonie de vetre bavardage donnera impunément des vapeurs à notre aimable baronne; celui qui vous faisait taire, notre charmant petit abbé n'est plus. » (Grimm. *Cor. Lit.*)

XXIII

LETTRE DU 16 MARS 1771

*Lettre à M. ****

« Eh bien, monsieur, vous avez donc quelque peine à croire qu'un étranger qui n'a fait en France qu'un séjour assez court ait pu se rendre maître de notre langue au point d'écrire avec cette facilité, cette force, cette élégance et surtout ce ton de plaisanterie naturelle qu'on remarque dans *les Dialogues sur le commerce des blés*? Mais cet étranger a vécu dans la meilleure compagnie; c'est l'abbé Galiani, et cet abbé n'est point du tout un homme ordinaire. En y regardant de plus près, vous auriez été frappé d'une certaine originalité qui ne peut être d'emprunt, et vous en auriez conclu ou que l'abbé Galiani n'avait pas fait un mot de son ouvrage, ou qu'il l'avait fait tel qu'il est. Ceux qui l'ont connu vous diront tous que ses *Dialogues* sont calqués sur sa conversation. Ainsi, monsieur, plus de doute sur ce point. Quant à l'ouvrage italien dont la *Gazette de*

France du 9 novembre de l'année dernière annonce une traduction française, voici ce que j'en sais :

» En 1726, avant que l'abbé Galiani fût né, Barthélemy Intieri, Toscan, homme de lettres, géomètre et mécanicien du premier ordre, inventa une étuve à blé. En 1754, Intieri était âgé de 82 ans et presque aveugle. L'abbé Galiani désira que sa machine utile fût connue, et écrivit donc le petit traité qui a pour titre : *Della perfetta conservazione del grano;* et comme sa fantaisie a toujours été de garder l'anonyme, il n'avoua point cet ouvrage qu'il laissa paraître sous le nom de l'inventeur Intieri; mais personne n'ignora qu'il en était l'auteur, et dans les premiers temps de son séjour à Paris, il m'en fit présent ainsi qu'à quelques autres hommes de lettres avec lesquels il était en liaison. Le frère de l'abbé Galiani avait dessiné les planches au bas desquelles on lit même son nom dans l'édition italienne. M. Duhamel, de notre Académie des sciences, toujours poussé du beau zèle de nous enrichir des inventions étrangères, ne dédaigna pas de publier la machine d'Intieri sans se souvenir de l'auteur. Le marquis Galiani, frère de l'abbé, lui avait envoyé des dessins que notre académicien fit regraver, mais sans nous prévenir que les additions et variations qu'il adoptait d'après Intieri et qu'il donnait comme des moyens de perfection étaient impraticables dans l'exécution.

» Vous conclurez de ce petit historique littéraire tout ce qu'il vous plaira. Quant à moi, l'abbé Galiani ayant publié en 1754 un ouvrage sur la conservation des grains et en 1759 un traité sur la monnaie, il me semble que c'est mal à propos qu'on a traité d'intrus, de nouveau venu dans l'étable économique, le premier né du troupeau, et qu'on aurait bien fait de le laisser tranquille dans le coin qu'il y occupait depuis vingt ans, époque antérieure à la formation du bercail.

» Comme j'aime à m'entretenir de mes amis, je ne puis me refuser à l'occasion de vous instruire de quelques particularités de la vie studieuse de notre cher abbé : je dis notre cher abbé, parce qu'il est cher à beaucoup d'autres qu'à moi.

. . . .

. . . .

» En 1756, il fut nommé à l'Académie d'Herculanum, et il eut beaucoup de part au premier volume des planches. Il composa à cette occasion, sur la peinture des anciens, une dissertation fort étendue dont M. l'abbé Arnaud a été à portée de juger. Mais celui de ses ouvrages qu'il estime le plus est son oraison funèbre de Benoît XIV. Je la connais et c'est, à mon avis, un morceau plein d'éloquence et de nerf.

» La nécessité de se livrer aux affaires politiques ralentit sa course dans une carrière où il était à l'âge de 19 ans. Il vint en France où il ne produisit plus que des écrits clandestins, si l'on excepte son dernier ouvrage sur le commerce des blés, modèle de dialogues qui restera à côté des Lettres de Pascal, longtemps après qu'il ne sera plus question, ni des sujets, ni des personnages dont ces deux beaux génies se seront occupés. Nous connaissons tous ici son *Commentaire sur Horace,* ouvrage savant et gai, fruit d'un de ses moments de tristesse et d'ennui. On formerait une liste considérable des pièces recélées dans son portefeuille : on y trouverait, à côté de son morceau sur les peintures d'Herculanum et de sa dissertation sur le Vésuve, une dissertation sur les rois carthaginois, et d'autres écrits sur différents points d'érudition.

» Je connais peu d'hommes qui aient autant lu, plus réfléchi et acquis une plus ample provision de connaissances. Je l'ai tâté par les côtés qui me sont familiers et je ne l'ai trouvé en défaut sur aucun. Sa pénétration est

telle qu'il n'y a point de matière ingrate ou usée pour lui. Il a le talent de voir dans les sujets les plus communs toujours quelque face qu'on n'avait point observée, de lier et d'éclaircir les plus disparates par des rapprochements singuliers, et de trancher les difficultés les plus sérieuses par des apologues originaux dont les esprits superficiels ne sentent pas toute la portée.

» Il n'appartient pas à tout le monde de saisir sa plaisanterie. Gai en société, je le crois mélancolique quand il est seul. Il parle volontiers et longtemps, mais quand on aime à s'instruire, on ne l'accuse pas d'avoir trop parlé. Sans lui supposer une haute opinion de l'honnêteté de l'espèce humaine, je ne l'en crois pas plus méfiant, quoiqu'il y ait dans sa politique et sa morale de conversation une teinte de machiavélisme, je le tiens pour homme d'une probité rigoureuse. Il est bien plat de juger sans cesse les mœurs par les principes spéculatifs. C'est ainsi que je vois les hommes, donc c'est ainsi que je me conduis avec eux, ou bien mon expérience m'apprend que la plupart des hommes se conduisent ainsi, donc je me conduirai comme eux; belle conséquence! Quant à ces théories politiques qui nous sont proposées comme des vérités éternelles par des gens qui n'ont vu la société que par le goulot étroit de la bouteille des abstractions, personne, je l'avoue, n'en avait un plus souverain mépris. Le reste après sa mort, si je lui survis.

» J'ai l'honneur d'être, monsieur, etc.

» DIDEROT. »

XXIV

LETTRE DU 22 JUIN 1771.

Le comte de Caylus écrivait à Paciaudi :

« L'abbé Galiani retourne à Naples, à ce qu'on dit, où

il doit passer quelques mois. Je vous manderai, à son retour, ce qu'il voudra débiter de son voyage. Il m'a promis des antiquités, à la vérité point d'Herculanum. Mais quoiqu'il soit plus fin que moi, je vous promets qu'il ne me fera pas tomber dans aucun panneau. »

15 Juillet 1765.

« L'abbé Galiani qui est depuis quinze jours à Naples m'écrit la lettre du monde la plus pleine d'intérêt et la plus amusante. Il me mande qu'il est arrivé au moment de la mort d'un curieux qui depuis longtemps achetait indifféremment le bon comme le mauvais, et dont les bronzes peuvent peser cinq quintaux. Il me décrit son pays comme barbare, plein de voleurs, et d'une ignorance crasse. Il compte que ces bronzes seront vendus au poids, et que, maître de choisir, il me fera un quintal des monuments les plus curieux. Quelque succès qu'ait cette négociation, j'avoue que ce genre de marché, peu commun parmi les antiquaires, me divertit beaucoup. J'ai donc accepté sa proposition et, de quelque façon que ce soit, nous pourrons en parler, soit en bien, soit en mal. »

11 Août 1765.

« Je ne crois pas plus que vous à la proposition de l'abbé Galiani ; mais elle m'a paru si comique et si rare pour un antiquaire, que je lui ai sur-le-champ envoyé l'argent qu'il m'a mandé nécessaire. Nous verrons comment il s'en tirera. Il a de l'esprit et il est gai ; cela ne pourra que nous amuser et l'argent n'est bon qu'à cela. »

XXV

LETTRE DU 19 OCTOBRE 1771.

Nous croyons piquant de mettre sous les yeux du lecteur la description de ce potage extraordinaire :

Garbure au hameau de Chantilly. (Recette du vieux cuisinier royal.) — Vous mettrez dans une moyenne marmite trois livres de tranches, un jarret de veau entier, deux perdrix et deux pigeons de volière; vous aurez grand soin que vos viandes soient bien ficelées pour qu'elles restent bien entières, vous remplirez votre marmite de bon bouillon ou consommé, vous ferez écumer votre marmite, ensuite vous la garnirez de légumes, comme carottes, navets, oignons, poireaux, deux pieds de céleri, deux clous de girofle. Quand vos viandes seront bien cuites, au moment de servir, vous les dresserez sur un grand plat creux, vous mettrez à l'entour de vos viandes des carottes, des navets, des oignons, des poireaux par compartiments, c'est-à-dire que vos légumes ne soient pas pêle-mêle; les carottes ensemble, les navets de même, et ainsi des autres; vous tournerez 40 ou 50 carottes en ronds de deux pouces de long, un peu grosses et toutes de la même longueur et de la même grosseur, autant d'oignons, de navets et de poireaux moyens, de même grosseur et bien épluchés, c'est-à-dire que, quand ils seront cuits, ils puissent se conserver bien entiers; vous les faites cuire après dans un bouillon qui n'est pas celui de votre marmite, vous ajoutez dedans carottes, navets, oignons et à chacune des cuissons un petit morceau de sucre pour en tempérer l'âcreté; vos légumes cuits, vous les mettrez à l'entour de vos viandes; à côté, vous servirez une jatte de bouillon que vous aurez passé à travers une serviette fine ou un tamis de soie afin que votre bouillon soit bien clair. Avec ce potage, il ne faut pas de pain et on ne sert pas le morceau de bœuf.

TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE. — 18,588-1.

